



WIMBP T
Opole

1417 st.

JoC

JoC o o o o o o o o

JoC
o
o
o
o
o

K-6/42

WBP
Opole

WBP
Opole



NOUVEAU VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

Où l'on décrit en particulier l'Isthme de l'Amerique, plusieurs Côtes & Isles des Indes Occidentales, les Isles du Cap Verd, le Passage par la Terre del Fuego, les Côtes Meridionales du Chili, du Perou, & du Mexique; l'Isle de *Guam*, *Mindanao*, & des autres Philippines; les Isles Orientales qui sont près de Cambodie; de la Chine; Formosa, Luçon, Celebes, &c. la Nouvelle Hollande, les Isles de *Sumatra*, de Nicobar, & de Sainte Helene & le Cap de bonne Esperance.

Où l'on traite des differens Terroirs de tous ces Pais, de leurs Ports, des Plantes, des Fruits, & des Animaux qu'on y trouve: de leurs Habitans, de leurs Costumes, de leur Religion, de leur Gouvernement, de leur Negoce &c.

Par **GUILLAUME DAMPIER.**

Enrichi de Cartes & de Figures.

Seconde Edition revue corrigée & augmentée
d'un volume.



Cet ouvrage TOME PREMIER. le sont
publier,
A AMSTERDAM, paroitre

Chez **PAUL MARRET**, Marchand Libraire
dans le Beurs-sraat à la Renommée.

M DCCL.

1 vol. (3 Tomes)

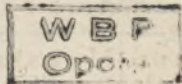
S. J. F. S. V. M. S.



P R E F A C E.

Avant que le Lecteur aille plus loin, je dois par avance l'exhorter à la patience, & commencer par lui dire, que ce livre est composé de descriptions de lieux & de relations d'évenemens, & qu'on a suivi l'ordre du tems où les choses sont arrivées. On a pour cet éfet tenu journal de ce qui s'est passé chaque jour.

En faisant la description des lieux des productions du pays &c. j'ay tâché de donner à mes compatriotes la satisfaction qu'il m'a été possible. Mais si en parlant de choses qui peuvent avoir été décrites par d'autres avec plus d'élégance qu'elles ne le sont ici, je suis entré, pour ne rien oublier, dans un détail qui pourroit paroître inutile aux Lecteurs intelligens, j'ai crû que je devois avoir en vûe l'instru-



P R E F A C E.

ction de ceux qui ne sont ni moins sentez ni moins curieux, quoique moins savans & experimentez. Pour cet éfet mon principal soin a été d'entrer dans le détail autant qu'a pû me le permettre la brieveté avec laquelle je m'étois proposé de mettre mes remarques sur le papier. Je ne me suis pas donné beaucoup de peine depuis mon retour à comparer mes découvertes avec celles des autres. S'il arrive que j'aye décrit des lieux & des choses que d'autres ont décrits avec moi, les Lecteurs y gagneront plutôt que d'y perdre, parce qu'il est difficile que des mains différentes fassent la description des mêmes choses sans que chacun les mette dans un nouveau jour, & leur donne un nouveau degré d'évidence. Mais après tout considérant que ce voyage traite principalement des Indes Orientales & Occidentales, où il y a certains pays que les Anglois visitent fort rarement, & d'autres encore que les Européens ne fréquentent

P R E F A C E.

tent pas moins rarement, j'ai crû que je pouvois sans vanité promettre au Lecteur, qu'il trouveroit ici des choses toutes nouvelles, & plusieurs descriptions plus amples & plus complètes que celles qu'il peut avoir vûes ailleurs. Non seulement ce voyage qui a été de plusieurs années, m'a mis en état de tenir ce que je promets, mais aussi divers autres que j'ai faits autrefois dans des pais éloignez.

Quant aux actions de ceux avec lesquels j'ai fait la plus considérable partie de ce voyage, je n'en parle point pour égayer les matieres aux dépens des Auteurs, & beaucoup moins encore pour avoir le plaisir de les raconter: Mais je le fais pour l'ordre, & pour contenter les Lecteurs qui ne seroient pas si satisfaits des descriptions des Places &c. qu'ils trouveront ici, si je ne les informois en même tems des voyages que j'y ai faits, dont ils se desferoient peut-être

P R E F A C E.

tre si je n'entrois dans le détail des circonstances qui s'en sont ensuivies. D'ailleurs je ferois tort à la vérité & à la sincérité de ma relation, si j'oubliois la moindre chose. Quant à mes voyages mêmes ils sont avantageux aux Lecteurs, quoi qu'ils me le fissent peu, puisqu'ils m'ont mis en état de mieux contenter leur curiosité. En effet un homme qui va par ci par là dans un pays peut d'ordinaire en mieux parler, qu'un voiturier qui sans jamais sortir de son chemin gagne pays à petit pas pour se rendre à son auberge.

Pour le stile, on ne doit pas espérer qu'un homme de mer se pique de politesse. Quand je serois capable d'écrire poliment, je ne me soucierois guere de le faire dans un ouvrage de cette nature. A la vérité j'ai souvent évité de parler marine en faveur de ceux à qui ces termes pourroient être inconnus ou paroître choquans; & c'est une chose que les gens

P R E F A C E.

gens du métier auront de la peine à me pardonner. Avec tout cela, les premiers trouveront peut-être que je n'ai pas eu assez de complaisance pour eux, puisque je n'ai pas laissé de retenir plusieurs termes de marine. J'avouë que je n'ai du tout point été scrupuleux en cela ni par rapport aux uns, ni par rapport aux autres; persuadé que je suis que si je parle intelligiblement, il n'importe guere de quelle maniere je m'exprime.

C'est pour cela même que je ne me suis pas fait une affaire d'épeler par maniere de dire, les noms des lieux; des plantes, des animaux, &c. que les voyageurs imposent dans ces pays éloignez à leur gré, & suivant leurs différens caprices. Je ne me suis point renfermé non plus aux noms qui ont été donnez par des Auteurs fameux, & il y en a même plusieurs que je ne me suis pas seulement mis en peine de chercher. J'écris pour mes compatriotes, j'ai deu

P R E F A C E.

par conséquent me servir des noms qui sont familiers à nos Matelots Anglois, & à ceux que nous avons dans les Colonies des pays étrangers, sans négliger neantmoins les autres qui se sont presentez. Il fufit que j'aye donne les noms & les descriptions que j'ay pû. Je laisse à ceux qui ont plus de loisir & de commodité que moi la peine de comparer les choses dont je parle avec celles dont d'autres Auteurs ont fait mention.

A mesure que le Lecteur avancera, il trouvera des choses que je renvoie au suplement que j'avois résolu de faire à cet ouvrage, & où je m'étois proposé de faire un chapitre à part de la difference des vents dans les différentes parties du monde; de décrire la Baye de Campêche dans les Indes Occidentales, où je demeurai long-tems durant mon voyage precedent; de faire enfin une description Chorographique particuliere de la côte Meridionale de l'Amerique, tirée en

P R E F A C E.

en partie de manuscrits Espagnols, & de celles des autres voyageurs, sans compter celles qui sont contenues dans ce livre: Mais un suplement de cette nature auroit trop grossi ce volume. Et c'est ce qui m'a déterminé à donner ce suplement à part dans quelque tems, si le public trouve goût à ce que je lui donne aujourd'hui. Je dois dire la même chose du voyage que je fis d'Achin à Sumatra, à Tonquin, à Malacca, &c. que j'aurois deu mettre ici comme faisant partie de mes voyages en general; mais cela auroit été trop long. Laisant donc tout cela pour le present, j'ai conduit mon Lecteur par le plus court de l'Isle de Sumatra en Angleterre, & ainsi j'ai fait le tour du monde, comme porte le titre.

Pour mieux comprendre le cours de ce voyage & la situation des lieux dont il est parlé, j'ai fait graver plusieurs Cartes, & divers plans particuliers.

P R E F A C E.

ticuliers de ma façon. Il y a entr'autres dans la Carte de l'Istme de l'Amerique un nouveau plan de la Baye de Panama & des Isles circonvoisines; ce qui paroîtra superflu à quelques-uns après ce qu'en a publié Mr. Ringrose dans son histoire des Boucaniers, & qu'il donne comme un plan tres-exact. Je ne lui dispute point aussi que tous ceux qui auront occasion d'examiner ce que je donne ici, ne le trouvent plus conforme à la nature de cete Baye, puisque c'est l'extrait d'une plus grande Carte que j'ay faite sur divers lieux de la Baye même. Le lecteur peut juger si j'ai pû le faire avec succez, par les differens voyages que j'ai faits aux environs de cete Baye, & dont il est parlé dans ce livre; entr'autres ceux que j'ay circonstanciez dans le chapitre vii. & que j'ai fait marquer par une ligne. Comme le cours de mon voyage est generalement dans toutes les Cartes, aussi le Lecteur peut

P R E F A C E.

peut-il le suivre plus aisément. Je puis même l'assurer que cette seconde Edition est beaucoup plus exacte, & beaucoup plus correcte que la premiere.

T A B L E

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Premier Volume.

- I** Ntroduction contenant le depart de l'Auteur d'Angleterre, & son arrivée aux Indes Occidentales, & dans les Mers du Sud, jusques au tems qu'il quitta le Capitaine Sharp. pag. 1.
- Chap. I. Son retour des Mers du Sud, jusques à son débarquement dans l'Isthme de l'Amerique. 5.
- Chap. II. Son retour par terre en traversant cet Isthme. 16.
- Chap. III. Ses voyages dans les Isles & sur les côtes de l'Inde Occidentale, & son arrivée en Virginie. 30.
- Chap. IV. Il part encore pour les Mers du Sud, touche aux Isles du Cap verd, à la côte d'Afrique, & arrive à l'Isle de Jean Fernando dans les Mers du Sud. 74.
- Chap. V. Ses courses du côté du Nord aux Isles de Lobos & Gallapagos, à la Baye de Caldere, Rio Lexa, & Amapelle en Mexique. 101.
- Chap. VI. Son retour au Perou, à l'Isle de Plata, à la pointe de sainte Helene, à Manta, Paita, Lobos, Puna, Guaquil, & encore à Plata. 140.
- Chap. VII. Il retourne du côté du Nord, & visite la riviere de saint Jago, Tomaco, l'Isle de Galleo, l'Isle Gorgone, les Isles de la Perle, &c. Dans la Baye de Panama. 173.
- Chap. VIII. Il suit la côte de Mexique, jusques aux Isles

TABLE des CHAPITRES.

Isles de Quibo, de Ria Lexa, & le havre de Guatulco. 225.

Chap. IX. Il côtoie Acapulco, Petaplan, Estapa, Colima, Sallagua, le Cap Corriente. De là il passe aux Isles de Chametly, à la Baye de Valderas, aux Isles de Pontique, aux autres Isles de Chametly, à Massaclan, Rosario, à la riviere de saint Jago, à sainte Pétrique; aux Isles de sainte Marie, de Valderas, & retourne au Cap Corriente. 252.

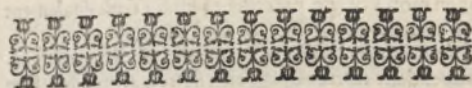
Chap. X. Il prend la Mer du Sud pour aller aux Indes Orientales, & arrive à Guam, qui est une des Isles Ladrões. 295.

Chap. XI. Il arrive à Mindanao, qui est une des Isles Philippines. Etat naturel de cette Isle. 325.

MAPPE — MONDE.

Tome I. Pag. I





V O Y A G E
A U T O U R
D U
MONDE.

L'Auteur part d'Angleterre, & arrive à la Jamaïque. Il traverse pour la première fois l'Isle de l'Amerique, & va dans les Mers du Sud. Il cotoye le Perou & le Chili, & revient. Il quitte le Capitaine Charp près de l'Isle de Plata dans le dessein de s'en retourner par terre.

JE partis d'Angleterre, au commencement de l'année 1679. sur le Loyal Marchand de Londres, chargé pour la Jamaïque, & commandé par le Capitaine Knapman. J'étois en qualité de passager, résolu quand je serois à la Jamaïque, d'aller de là à la Baye de Campeche dans le Golfe de Mexique, pour y couper du bois de teinture. J'avois travaillé à cela près de trois

ans en mon Voyage précédent ; ainsi j'étois également bien instruit & du lieu & de l'ouvrage.

Nous eumes toujours bon vent, & il ne nous arriva pendant notre voyage rien de remarquable, si ce n'est qu'étant à la vûe de l'Isle Hispaniola que nous cotayames du côté du Sud, & terre à terre des Isles de la Vache, je remarquai le Capitaine Knapman plus vigilant qu'à l'ordinaire, & se tenant à bonne distance des terres, de peur d'approcher trop de ces petites Isles basses, comme il fit l'an 1673, en venant d'Angleterre : car il y perdit son vaisseau par la négligence de ses contre maîtres. Nous eumes plus de bonheur, & arrivames heureusement à Port-Royal dans la Jamaïque.

J'avois apporté d'Angleterre, quelques Marchandises que je voulois vendre là, pour y acheter des boisons fortes, du sucre, des scies, des haches, des chapeaux, des bas, des souliés, & autres Marchandises que je savois être de bon débit parmi les coupeurs de bois de Campeche. Je vendis donc à Port-Royal, mes Marchandises d'Angleterre : Mais après avoir mieux pensé à mon Voyage de Campeche, je changeai de dessein, & passai toute l'année à la Jamaïque dans l'espérance de prendre quelque autre parti.

Je ne fatiguerai point le Lecteur, des remarques que je fis dans une Isle si bien connue aux Anglois, non plus que des aventures particulières qui m'arriverent pendant le séjour que j'y fis. Je dirai seulement qu'ayant acheté un petit bien dans la province de Dorset, prez du pays de Sommerfet, qui est celui de ma naissance, d'un homme de qui je savois qu'on pouvoit acheter bien seurement, j'étois prêt à m'embarquer pour repasser en Angleterre, vers les fêtes de Noël, lorsqu'un nommé Hobby vint me solliciter de ne pas m'en retourner sans faire auparavant un Voyage de commerce dans le pays des Moskites, dont je parlerai dans mon premier Chapitre. J'étois bien aise de gagner quelque argent avant que de m'en retourner.

tourner, parce que j'avois entierement vuïdë ma bourse dans la Jamaïque. J'envoyai donc le contrat de ma nouvelle acquisition, par les mêmes amis que je devois accompagner en Angleterre, & m'embarquai avec Hobby.

Nous n'eumes pas plutôt mis à la voile, que nous revinmes mouïller dans la Baye de Negril, qui est à l'Occident de la Jamaïque : Mais comme nous y trouvames les Capitaines Coxon, Sauwkins, Charp, & autres Avanturiers, les gens d'Hobby l'abandonnèrent tous pour avoir part à une expedition que ces Avanturiers avoient concertée. Me voyant ainsi seul je demeurai encore trois ou quatre jours avec Hobby ; mais enfin il n'y eut pas de peine à me faire prendre le parti des autres.

Nous mimes à la voile un peu après Noël. Notre premiere expedition fut sur Porto-Bello. Celle-là étant faite il fut resolu de traverser l'Isthme de Darien, sur l'avis qu'on eut de certaines nouvelles Aventures qui s'étoient passées dans les Mers du Sud. Suivant cette resolution nous fimes décente le 5. d'Avril 1690. près de l'Isle dorée, qui est une des Isles Sambales, au nombre de trois à quatre cents Hommes. Nous portions avec nous les provisions & les curiosités nécessaires, pour nous rendre les Indiens favorables, par le pays desquels nous avions à passer. Après environ neuf jours de marche nous arrivames à Sainte Marie, que nous primes. Nous y séjournamens environ trois jouts, & continuames ensuite notre voyage, vers les côtes de la Mer du Sud, où nous nous embarquames dans les Canots, que les Indiens qui étoient de nos amis nous fournirent. Sur le vingt-troisième d'Avril nous fumes à la vûe de Panama : Et après avoir vainement attaqué Penbla Nova, devant laquelle Sawkins, qui nous commandoit alors en chef, & quelques autres perdirent la vie, nous fimes quelque séjour aux Isles voisines de Quibo.

Nous changeames là de dessein, & fimes route au

Sud pour gagner la côte du Perou. Nous quittâmes donc les Isles de Quibo le Sixième de Juin, & passâmes le reste de l'année à ce voyage. Après avoir touché aux Isles de Gorgone & de Plata nous vinâmes à Ylo, petite ville sur la côte du Perou, que nous primes. Nous arrivâmes environ Noël à l'Isle de Jean Fernando, où nous bornâmes notre course du côté du Sud.

Après Noël nous reprîmes la route du Nord, parce que nous avions dessein sur Arica, place forte, & avantageusement située dans une anse qui tourne vers la côte du Perou; Mais nous y fumes repoussés avec beaucoup de perte; ce qui nous obligea de continuer notre route du côté du Nord. Nous arrivâmes vers la mi-Avril à la vue de l'Isle de Plata, qui est un peu au Nord de la Ligne équinoxiale.

J'ai rapporté sommairement & brièvement, cette partie de mon voyage, tant parce qu'il en a déjà été parlé dans les relations que Monfr. Ringrose & autres ont données de l'expédition du Capitaine Charp, qui commandoit en chef lors que Sawkins fut tué, qu'à cause que je serai obligé dans la suite de parler des mêmes choses à l'occasion du second voyage que je fis dans les Mers du Sud. Je ferai alors une ample Description de l'Amerique Septentrionale & Meridionale, à mesure que j'aurai occasion de parler de l'une ou de l'autre. Ainsi pour éviter les repetitions inutiles, & passer au plutôt aux particularités qui ne sont pas venues jusqu'ici à la connoissance du public, j'ai abrégé cette partie de mon voyage, & dit ce que je viens de dire comme une introduction nécessaire pour la suite. Par ce moyen le Lecteur pourra mieux connoître où je me suis proposé d'entrer dans le détail.

Je n'ai rien à ajouter à cette introduction, si ce n'est que durant le séjour que nous fîmes à l'Isle de Jean Fernando, le Capitaine Charp fut dépouillé du commandement par un consentement unanime; & cela parce qu'on étoit mal satisfait & de sa bravoure & de sa



sa conduite. Le Capitaine Watling fut mis en sa place, & tué bien tôt après devant *Arica*: Ainsi nous fumes sans Commandant jusques à nôtre retour à *Plata*. Après la mort de Watling un grand nombre des moins considerables ne furent pas moins échaufez à le faire rétablir, qu'ils l'avoient été à le faire casser. D'un autre côté les gens d'une plus grande distinction & experience, étant tout à fait mécontents de la conduite que Charp avoit tenue par le passé, ne vouloient aucunement donner les mains à son rétablissement. Nous arrivâmes enfin disputans toujours, à la vue de l'Isle de *Plata*; & les contestations s'échaufèrent si fort, qu'il fut résolu de se separer. On convint d'abord, qu'on recueillerait les voix; & que ceux qui en auroient le plus demeureroient maîtres du Vaisseau, & les autres de la barque longue & des Canots: Que les derniers s'en retourneroient par l'Isthme, ou iroient chercher leur fortune où bon leur sembleroit.

Nous nous en rapportâmes donc à la pluralité des voix, qui fut pour le parti de Charp. Moi qui n'avois jamais été content de la conduite, quoique je n'en eusse rien dit, je me déclarai alors contre lui. Nous prîmes donc suivant la convention nôtre part des choses qui nous étoient nécessaires pour nous en aller par terre, & nous nous préparâmes au départ.

CHAPITRE PREMIER.

Relation du retour de l'Auteur de son voyage des Mers du Sud, jusques au tems qu'il vint à terre près du Cap St. Laurens dans l'Isthme de Darien. Description des Moskites Indiens.

LE 17. d'Avril 1681. sur les dix heures du matin, à douze lieues & au Nord-Oüest del'Isle de Plata, nous quittâmes le Capitaine Charp & ceux qui vou-

loient demeurer avec lui, & nous nous embarquâmes sur notre barque longue & sur nos Canots, en vûe de gagner la Riviere de sainte Marie dans le Golfe de saint Michel, qui est environ à deux cents lieues de Plata. Nous étions quarante-quatre Européens portans armes, un Indien Espagnol portant armes aussi, & deux Moskites qui sont toujours armez avec les Filibustiers, dont ils sont fort estimés à cause de leur habileté à prendre le poisson, la Tortue, & la vache marine. Nous avions de plus cinq Esclaves que nous avions pris dans les Mers du Sud, & qui nous étoient tombez en partage.

Nous nous embarquâmes sur une barque longue, un Canot, & un autre Canot qui avoit été scié par le milieu pour en faire des Vaisseaux à eau, si nous eussions demeuré sur le Vaisseau. Nous rejoignîmes ce Canot, & fîmes provision de voiles en cas de besoin. Durant trois jours avant notre départ nous fassâmes autant de farine que nous pouvions en emporter, & emballâmes vingt ou trente livres de Chocolat avec du sucre pour le rendre plus doux. Après que nous eûmes mis pied à terre les esclaves portoient tout cela sur leur dos avec une Chaudiere que nous avions. Comme il y en avoit qui vouloient nous suivre, & que nous savions n'être pas en état de marcher, nous déclarâmes que ceux qui manqueraient de forces pour achever le voyage par terre, devoient s'attendre à être tuez. Nous savions que les Espagnols seroient bien tôt à nos trousses, & qu'un des nôtres tombant entre leurs mains, auroit été la cause de notre perte, parce qu'il les auroit informez de notre état & de nos forces. Cependant cela ne fut pas capable de les empêcher de nous suivre.

Nous n'avions qu'un petit vent lorsque nous partîmes; Mais avant Midi nous en eûmes un si violent, qu'il pensa nous accabler avant que nous pussions gagner la terre. Pour donc nous mettre à couvert nous coupâmes une vieille peau que nous avions, & en

en-

entourâmes la barque pour empêcher que l'eau n'y entrât. Sur les dix heures de nuit nous fûmes à vent contraire environ à sept lieues du Cap *Passao* sous la ligne; & alors nous eûmes calme: aussi nous nous couchâmes & abandonnâmes le vaisseau à lui-même toute la nuit, fatiguez des peines du jour précédent. Le dix-huitième nous eûmes peu de vent jusqu'après midi que nous mîmes à la voile, faisant route le long de la côte le cap au Nord. Le vent étoit Sud-Sud-Ouest, & le tems beau.

A sept heures nous arrivâmes au Cap *Passao*, & trouvâmes dans une petite Baye que le Cap mettoit à couvert du vent, une petite barque à l'ancre, que nous prîmes, nos bateaux étant trop petits pour nous transporter. Nous la prîmes précisément sous la ligne équinoxiale. Non seulement elle nous servit; mais aussi cette capture fut cause que nous ne fûmes pas découverts. Notre dessein en partant n'étoit pas de rien entreprendre, & nous aurions même été bien aises de ne rien voir si nous avions pu l'empêcher. La barque venoit de *Galleo* où elle avoit chargé de bois de Charpente, qu'elle portoit à *Guiaquil*.

Le dix-neuvième au matin nous vinmes mouiller à environ douze lieues du Cap saint François du côté du Sud, en vûe de radoubier notre nouvelle barque. La chose fut faite en trois ou quatre heures de tems, puis nous remîmes à la voile, faisant route le long de la côte par un vent de Sud-Sud-Ouest, dans le dessein de toucher à *Gorgone*.

Pendant que nous fûmes au Nord du Cap saint François, nous eûmes fort beau tems: Et le vent continuant nous arrivâmes à *Gorgone* le vingt-quatrième au matin avant le jour. Nous craignions d'en approcher de jour ne doutant pas que les Espagnols n'y fussent en embuscade, parce que c'étoit là où nous avions la dernière fois carené notre vaisseau, & où ils pouvoient nous attendre.

Quand nous fûmes à terre il se trouva que les Es-

A 4

pa-

pagnols nous y étoient venus chercher ; & ce qui nous le fit connoître fut la maison qu'ils y avoient bâtie, & où ils avoient cent hommes entretenus : Mais nous n'en doutâmes plus après que nous eûmes vu une grande Croix devant la porte. Nous demandâmes à nos prisonniers s'ils en savoient quelque chose. Ils avoient qu'ils avoient entendu parler d'un grand Canot à quatorze rames qu'on tenoit sur le gravier dans la Rivière, & qui tous les deux ou trois jours venoit une fois à Gorgone pour nous découvrir ; & qu'après nous avoir découverts, son ordre étoit de revenir promptement avec cette nouvelle à Panama, où il y avoit trois vaisseaux prêts à nous donner la chasse.

Nous passâmes là toute la journée, & nettoyâmes notre nouvelle barque, afin de pouvoir mieux échapper si nous étions poursuivis. Nous primes de l'eau, & partîmes sur le soir par un vent frais de Sud Oüest.

Le 25. nous eûmes beaucoup de vent & de pluie, & nous perdîmes le canot qui avoit été coupé & rejoint. Nous aurions été bien aîsés de conserver tous nos Canots pour passer la Rivière, parce que notre barque n'étoit pas si commode pour cela.

Le 27. nous partîmes avec un assez bon vent de Sud-Oüest, & l'après midi nous eûmes une fort grosse pluie.

Toute la matinée du 28. fut fort-pluvieuse. Le tems s'éclaircit entre dix & onze heures, & nous vîmes deux gros vaisseaux à environ une lieüe & demi de notre Ouest. Nous n'étions qu'à deux lieües de terre, & à environ dix de la pointe meridionale de Garrachine. Ces vaisseaux avoient croisé six mois entre Gorgone & le Golfe : Mais je ne saurois dire si nos prisonniers en avoient quelque connoissance.

Nous fîmes incontinent nos voiles, & ramâmes terre à terre ne doutant pas que ce ne fût des vaisseaux qui croisoient ; Car s'ils eussent été chargez pour Panama, le vent qui souffloit alors les y auroit portez ;

&c

& les vaisseaux chargez à Panama ne prennent point ce côté de la Baye, mais sont route au Nord jusques aux Isles de Quibo du côté de l'Oüest : S'ils sont destinez pour le Sud ils prennent la Mer, & peuvent gagner Galleo, ou entre Galleo & le Cap Saint François.

Le beau tems ne fut pas de longue durée. La pluie revint, & nous empêcha de nous voir les uns les autres ; Mais s'ils nous avoient vûs, & qu'ils nous eussent donné la chasse, nous étions résolus de mener à terre notre barque & nos Canots, de gagner les montagnes, & de faire le voyage par terre. Car nous étions bien informez que les Indiens qui habitoient en ces lieux-là n'avoient jamais eu aucun commerce avec les Espagnols : Ainsi nous aurions sauvé nostre vie.

Le 29. à neuf heures du matin nous vinmes mouiller à la pointe de Garrachine qui est à environ sept lieües du Golfe de saint Michel, lieu par où nous entrâmes la première fois dans les Mers du Sud ; & le chemin que nous avions résolu de prendre pour revenir.

Nous fîmes là toute la journée, allâmes à terre, sechâmes nos habits & nos munitions, nettoyâmes nos fusils, & nous nous préparâmes à recevoir l'ennemi en cas qu'il nous vînt attaquer ; Car nous nous étions attendus que nous trouverions de l'opposition à notre décente. Nous fîmes aussi garde tout le jour pour n'être pas surpris par les deux vaisseaux que nous avions vus le jour précédent.

Le 30. à huit heures du matin nous vinmes à l'embouchure du Golfe de saint Michel ; Car nous étions partis dès le soir de la pointe de Garrachine, en vue de gagner avant le jour les Isles du Golfe ; & cela pour mieux executer le dessein que nous avions concerté contre nos ennemis, en cas que nous eussions trouvé quelque obstacle à notre passage.

Environ les neuf heures nous vinmes mouiller à un mille d'une grande Isle, à côté de nous, située à quatre milles de l'embouchure de la rivière. Nous avions près de nous d'autres petites Isles, & nous aurions pu

entrer dans la riviere parce que le flux étoit grand & favorable: Mais avant que de nous exposer davantage, nous jugeâmes à propos de bien reconnoître les lieux.

Nous envoyâmes incontinent un Canot dans l'Isle, où nous vîmes ce que nous avions toujours appréhendé, c'est à dire un vaisseau à l'embouchure de la Riviere, caché prez de terre, & prez de là une grande tente. Nous vîmes par là que nous aurions bien de la peine à échaper ce danger.

Le Canot de retour à bord avec cette nouvelle, quelques-uns de nos gens se trouverent un peu découragés; quoiqu'au fond il n'y eût rien là à quoi nous ne nous fussions toujours attendus.

Nous ne songeâmes alors qu'à nous sauver à terre, parce que nous étions en lieu où nous ne pouvions pas débarquer comme nous aurions souhaité. Profitans donc de ce qui restoit de Marée, nous équipâmes notre Canot, & ramâmes du côté de l'Isle, pour découvrir si l'ennemi faisoit quelque mouvement. Etant à terre nous nous dispersâmes par l'Isle, pour empêcher que les ennemis ne vinsent nous reconnoître. L'eau ne fut pas plutôt haute, que nous vîmes un petit Canot qui venoit du vaisseau à l'Isle où nous étions. Cela nous obligea tous à regagner notre Canot, pour y attendre celui qui venoit à nous. Nous demeurâmes clos & couverts jusques à ce qu'il fut à la portée du pistolet, alors étant prêts nous sautâmes dehors, & le prîmes. Il y avoit un Blanc & deux Indiens. Interrogez ils nous dirent, que le vaisseau que nous avions vu à l'embouchure de la Riviere, y étoit depuis six mois pour garder la Riviere; qu'il avoit douze canons, & cent cinquante hommes tant Matelots que Soldats: que tous les Matelots étoient à bord, mais que les Soldats étoient à terre dans leur tente. Qu'il y avoit trois cents Hommes aux mines, tous legerement armez, & auxquels il ne falloit que deux Marées pour se rendre à bord. Ils nous dirent aussi qu'il y avoit deux vaisseaux qui croisoient dans la Baye entre ce lieu & Gorgone: Que

Que le plus grand étoit armé de vingt piéces de Canon & de deux cents Hommes; & l'autre de dix & de cent cinquante Hommes. Ils nous dirent de plus que les Indiens du país n'étoient pas de nos amis; ce qui de toutes les nouvelles que nous apprîmes fut pour nous la plus fâcheuse. Tout cela n'empêcha pas neantmoins que nous ne menassions sur le champ les prisonniers à bord, & ne missions à la voile pour nous tirer avec la marée d'un lieu où il n'étoit pas seur de faire un plus long séjour.

Nous ne fumes pas long temps à delibérer sur ce que nous avions à faire. Nous resolumes d'aller à terre dès la nuit prochaine, ou le jour suivant de bon matin, ne doutans pas ou de nous mettre bien avec les Indiens à la faveur des curiosités que nous avions apportées exprès, ou de nous ouvrir un passage par leur pais les armes à la main, malgré toute leur résistance, ne nous mettans guere en peine de ce que les Espagnols pourroient nous faire en cas qu'ils nous suivissent par terre. Nous avions un gtos vent de Sud qui nous étoit directement contraire; & comme la marée étoit pres-que sur sa fin il nous fut impossible de sortir.

Mon avis étoit de gagner la Riviere de Congo, qui est une Riviere large à environ trois lieües des isles où nous étions; ce que nous aurions pû faire avec un vent de Sud: Et après avoir monté aussi hant que fait le flux, nous aurions pû aller à terre. Mais tout ce que je pûs dire ne fut pas capable de les convaincre que nous avions prez de nous une si grande Riviere. Ils vouloient bien gagner la terre, mais ils ne savoient ny comment, ny où, ny quand ils devoient le faire.

Après avoir ramé contre le vent toute la nuit, nous nous trouvâmes le matin au Cap Lorenzo: Nous fîmes encore environ quatre miles du côté de l'Oüest, & nous nous jettâmes dans une petite anse entre deux clefs ou isles. Nous ramâmes jusques à la pointe de l'anse qui avoit environ un mile de long, & y débarquâmes le premier de Mai 1681.

Nous primes nos provisions & nos habits, & puis nous coulames nôtre vaisseau à fond.

Pendant que nous débarquions & attachions nos havre-sacs pour marcher, nôtre Moskite Indien prit un grand plat de poisson que nous accommodames & mangeames incontinent.

Puis qu'on a parlé des Moskités Indiens, il ne sera pas mal à propos de finir ce chapitre par une courte relation de ces peuples. Ils sont grands, bien faits, peu chargés de graisse, vigoureux, forts, & vont bien du pied. Ils ont le visage long, les cheveux noirs & lis, un air rude, & un teint bazané. Ils ne sont qu'une petite nation qui ne fait pas le nombre de cent. Ils habitent du côté du Nord prez du Cap *Gratia Dios*, entre le Cap Honduras & Nicaragua. Ils sont fort adroits à jeter la Lance, le Harpon, ou autre sorte de Dard. Ils y sont élevez dès leur enfance, & les enfans imitans leurs parens, ne sortent jamais que la lance à la main, qu'ils jettent presque incessamment contre toute sorte de buts qu'il se font eux mêmes jusques à ce que l'usage les ait rendus maîtres. Alors ils apprennent à parer la Lance, la Flèche, ou le Dard; & voici de quelle maniere. Deux enfans s'éloignent un peu l'un de l'autre, & se dardent mutuellement un bâton: chacun tient à la main droite une petite baguete avec laquelle il pare ce qui a été dardé contre lui. A mesure qu'ils avancent en âge ils deviennent plus adroits & plus courageux, & alors ils ne font point difficulté de servir de but à tous ceux qui veulent leur tirer des fleches, qu'ils parent avec une petite verge aussi deliée que la baguete d'un Fusil. Quand ils sont hommes faits ils se garantissent des fleches quelque dru qu'on les leur tire, pourvu qu'elles ne viennent pas deux à la fois. Ils ont la vie extraordinairement bonne, découvrent un vaisseau de bien plus loin que nous, & voyent bien mieux que nous toute sorte d'objets. Leur principale occupation dans leur païs est de darder du poisson, de la Tortue, ou de la va-

che.

che marine. Je dis dans le Chapitre suivant de quelle maniere ils s'y prennent. Leur habileté à la pêche les fait estimer & souhaiter de tous les Avanturiers; & ce n'est pas sans raison, car un ou deux de ces gens-là sur un vaisseau fera subsister cent Hommes. Aussi quand nous faisons carener nos vaisseaux, nous choisissons ordinairement des lieux où il y ait force Tortues ou vaches marines, afin que les Moskités puissent exercer leur savoir faire. Il est bien rare de trouver des Avanturiers sans un ou plusieurs de ces Moskités, sur tout lors que le Commandant ou la plupart de l'équipage est Anglois: Mais ils n'aiment pas les François, & haïssent mortellement les Espagnols. Quand ils viennent avec les Avanturiers ils apprennent à se servir des armes à feu, & se rendent fort-bons tireurs. Ils sont fort-braves dans le combat, ne lâchent jamais le pied, persuadés que les Blancs savent mieux qu'eux le tems où il est le plus à propos de combattre. Quelque désavantage qu'ayent ceux de leur parti, ils ne se rendront jamais, ni ne tourneront le dos tant qu'ils verront un des leurs faire ferme. Je n'ai jamais remarqué en eux ni Religion, ni ceremonies, ni superstitions. Ils sont toujours prêts à nous imiter en tout ce qu'ils nous voient faire. Il semble seulement qu'ils craignent le Diable qu'ils appellent *Wallefaw*. Ils disent qu'il paroît souvent à quelques-uns de ceux que les nôtres appellent communément leurs Prêtres, lors qu'ils veulent lui parler pour quelque affaire pressante. Pour les autres ils ne savent ce que c'est que le Diable, ni comme il paroît, & ne savent que ce que leurs Prêtres leur en disent. Cependant ils s'accordent tous à dire qu'ils ne doivent pas l'irriter de peur d'en être batus; & qu'il n'emporte quelquefois leurs Prêtres. C'est ce que j'ai entendu dire à quelques-uns de ces gens-là qui parloient fort-bon Anglois.

Ils ne se marient qu'à une femme, de laquelle il n'y a que la mort qui les sépare. Ils ne sont pas plu-

tôt

tôt ensemble, que le mari fait une tres-petite plantation. Ils ont assez de terre, & ils peuvent choisir l'endroit qui leur revient le mieux. Mais ils preferent le voisinage de la mer, ou de quelque riviere à cause de la pêche qui est leur occupation favorite.

Plus avant dans le país il y a d'autres Indiens contre lesquels ils ont une guerre continue. Après que l'homme a défriché & planté un morceau de terre, il n'y songe que rarement, en laisse le ménage à la femme, & s'occupe entièrement à la pêche. Quelquefois il n'en veut qu'au poisson, & quelquefois à la Tortue, ou à la vache marine: Mais tout ce qu'il prend il le porte à sa femme, & ne songe à prendre rien de plus que le tout ne soit mangé. Quand il commence à sentir la faim, il prend son Canot & se met derechef en mer pour prendre du poisson, ou va dans les bois chasser des Pecaris, & des Warris, qui sont une espece de Sangliers. Il est rare qu'ils reviennent les mains vuides: Mais tant que cela dure ils ne cherchent pas autre chose. Leurs plantations sont si petites, qu'ils ne sauroient subsister de ce qu'elles produisent; Car les plus grandes n'ont pas plus de vingt ou trente arbres de plantains, une couche de Yames & de Patates, un petit poivrier des Indes, & un petit coin de pommes sauvages. Ils aiment sur tout ce dernier fruit, dont ils font une boisson qui est une espece de Cidre fort estimé des Moskites. Ils s'en regalent les uns les autres, & sont aussi provision de poisson & de chair. Tous ceux qui font de certeliqueur traitent leurs voisins, & chaque fois ils en font un petit Canot plein, c'est à dire assez pour les enivrer tous. Ces sortes de regales se font rarement sans que ceux qui les font aient quelque dessein, soit de se venger de l'outrage qu'on leur a fait, soit de discuter les demêlés survenus entr'eux & leurs voisins, & d'en examiner la verité. Cependant ils ne parlent jamais de leurs griefs qu'ils ne soient é-

échauffez par la liqueur. Les femmes qui savent d'ordinaire les desseins de leurs maris, les empêchent de s'insulter les uns les autres, & cachent leurs Lances, Harpons, Arcs & Fleches, ou autres Armes qu'ils ont.

Les Moskites sont en general fort-civils & honnêtes aux Anglois, auxquels ils rendent de grandes déférences soit sur leurs vaisseaux, ou à terre, soit à la Jamaïque, ou ailleurs, où ils viennent souvent avec les Matelots. Nous les traitons toujours bien. Ils ont la liberté d'aller où ils veulent, & de s'en retourner chez eux quand il leur plaît. Ils pêchent comme ils l'entendent & se servent de leur Canot, où le nôtre ne peuvent aller sans courir risque de le renverser. Aussi ne souffriroient-ils pas un Blanc dans leur Canot; Car ils veulent être libres d'y pêcher à leur fantaisie: Et nous leur permettons tout cela: Car si l'on ne le faisoit pas, supposé qu'ils vissent une infinité de poissons, ils n'en prendroient aucun, & jeteroient leurs Harpons sans rien faire. Ils n'ont aucune forme de Gouvernement; mais ils reconnoissent le Roi d'Angleterre pour leur Souverain. Ils apprennent notre langue; & regardent le Gouverneur de la Jamaïque comme le plus grand Prince du monde.

Pendant qu'ils sont avec les Anglois ils portent de bons habits, & prennent plaisir à être propres. Mais ils ne sont pas plutôt de retour dans leur país, qu'ils quittent leurs habits, & s'habillent à leur manière, qui est de porter une simple toile attachée au milieu du corps, & qui leur pend jusqu'aux genoux.

tant en commun, & personne ne devant faire meilleur chere que les autres, ni payer les choses plus qu'elles ne valent. Nous fimes ce jour-là six miles.

Les maris de ces femmes vinrent le soir, & nous dirent en mechant Espagnol, qu'ils avoient été à bord du vaisseau, qui nous avoit fait fuir deux jours auparavant; que nous n'étions pas à plus de trois miles de la rivière de Congo, & qu'on pouvoit aller de là au vaisseau en une demi Marée.

Nous fimes dès le soir, bonne provision d'oiseaux & de sangliers que nous achetâmes des Indiens. Comme nous avions assez de Yames, de Parates, & de Plantains, nous nous en servîmes au lieu de pain.

Après souper nous fimes marché avec un de ces Indiens pour nous guider pendant un jour dans le pays du côté du Nord. Nous devions lui donner une hache pour ses peines, & il devoit nous mener à l'habitation de certains Indiens qui patloient Espagnol, esperants qu'ils nous donneroient plus de satisfaction sur nôtre voyage.

Le 3. Jour nous commençâmes de bon matin, à nous mettre en mouvement, & partant entre six & sept, nous passâmes par plusieurs Plantations vieilles & ruinées. Ce matin là un des nôtres étant las se déroba de nous. A midi nous avions fait huit miles, & étions déjà arrivez chez un Indien, qui demouroit sur les bords de la rivière de Congo, & parloit fort bon Espagnol. Nous lui dîmes le sujet de nôtre visite.

Il parut d'abord qu'il ne se soucioit guere d'entrer en conversation avec nous, & répondit avec beaucoup d'impertinence aux questions que nous lui fimes. Il nous dit qu'il ne scavoit aucun chemin du côté du Nord du país, mais qu'il pouvoit nous mener à *Cheapo* où à *Sainte Marie*, où il savoit qu'il y avoit Garnison Espagnole. L'une de ces places étoit à nôtre Orient, & l'autre à nôtre Occident: Mais l'une & l'autre étoit à vingt milles pour le moins de nôtre chemin. Il ne fut pas possible d'avoir d'autre reponse de lui,

lui, & il nous parla toujours d'une manière si chagrine, que c'étoit nous dire franchement qu'il n'étoit pas de nos amis. Quoi qu'il en soit nous nous fîmes violence, pour faire, comme on dit, de nécessité vertu, & pour le ménager; car ce n'étoit ni le tems ni le lieu de se gêner contre les Indiens qui étoient les maîtres de nos vies.

Nous nous trouvâmes alors dans un grand embarras, ne sachans quel parti prendre. Nous lui offrîmes des lits, de l'argent, des haches, des Machets ou grands couteaux; mais rien de tout cela ne pût le tenter, ni faire aucune impression sur lui. Un des nôtres enfin ayant tiré de sa valise une Jupe d'un bleu celeste, la fit prendre à sa femme. Ce présent lui fut si agréable, que commençant d'abord à parler avec son mari, elle le rendit bien tôt de meilleure humeur. Il nous dit alors qu'il favoit le chemin du Nord; & qu'il seroit volontiers nôtre guide; Mais que s'étant coupé au pied deux jours auparavant, il n'étoit pas en état de nous rendre ce service: Que cependant il seroit en sorte que nous ne manquerions pas de guide. En effet il loüa l'Indien qui nous avoit conduit chez lui, & l'obligea de nous conduire encore deux jours pour une autre hache. Le bon homme auroit bien voulu que nous eussions passé là toute la journée, parce qu'il pleuvoit extrêmement: Mais comme nous n'étions pas éloignés de l'ennemi nous avions besoin de faire diligence. Nous allâmes donc trois miles plus loin, & puis bâtimés des huttes où nous passâmes la nuit. Il plût tout l'après-midi & la plus grande partie de la nuit.

Le quatrième jour nous nous remîmes en marche de bon matin, les avant-midi étant d'ordinaire aussi beaux, que les après-midi étoient pluvieux. A la vérité il nous étoit assez indifférent qu'il plût ou qu'il fût beau. Je croi de bonne foi que nous passâmes des rivières ce jour-là plus de trente fois. Les Indiens n'ayant point de chemins pour aller d'un lieu à l'autre, sont obligés par conséquent de se guider par les rivières.

res.

res. Nous fîmes ce jour là douze miles; ensuite nous bâtimés des huttes, & nous nous couchâmes pour dormir. Nous avions toujours deux hommes en sentinelle, autrement nos esclaves nous auroient joué quelque mauvais tour pendant que nous dormions. Il pleut extrêmement tout l'après-midi, & la plus grande partie de la nuit. Nous eûmes beaucoup de peine à allumer du feu ce soir-là. Nos huttes étoient fort-médiocres, & comme nôtre feu étoit fort-petit, bien loin de pouvoir sécher nos habits, nous eûmes de la peine à pouvoir nous échauffer; & par dessus tout cela nous n'avions pas la moindre provision de bouche. J'avoie que tant d'incommodités nous firent entièrement oublier les ennemis: Car ayant été déjà quatre jours dans le pays, nous commençâmes à n'avoir guère d'autres soins que d'avoir des guides & de la nourriture, ne songeans guère aux Espagnols.

Le cinquième jour nous partîmes de bon matin, & après avoir fait sept miles dans les bois, & toujours à travers champ, nous arrivâmes sur les dix heures chez un jeune Indien Espagnol, qui avoit demeuré autrefois avec l'Evêque de Panama. Cet Indien étoit fort-éveillé, parloit fort bon Espagnol, & nous reçut le plus honnêtement du monde. Nous trouvâmes là force provisions, c'est à dire des Yames & des Patates, mais point de chair, à la réserve de deux singes gras que nous tuâmes, & dont nous donnâmes partie à quelques-uns de nos gens foibles & indisposés. Pour les autres, on leur donna des œufs, & d'autres rafraichissemens qui se trouverent chez l'Indien; car on avoit toujours soin des malades. Nous avions avec nous un Indien Espagnol, qui avoit pris les armes avec le Capitaine Sawkins, & qui depuis sa mort avoit toujours été avec nous. Le Maître de la maison lui persuada de n'aller pas plus loin, & pour l'y mieux résoudre, il lui promit sa sœur en mariage, & de l'aider à défricher une plantation; Mais nous ne voulûmes pas lui donner son congé de peur

peur de quelque trahison. Cependant nous lui promîmes de le laisser aller dans deux ou trois jours, parce que nous devions alors être entièrement à couvert des insultes de nos ennemis. Nous passâmes là l'après-midi, séchâmes nos habits & nos munitions, nettoyâmes nos fusils, & nous nous préparâmes à marcher le lendemain.

Il arriva là un malheur à Monfr. Wafer nôtre Chirurgien. Comme il séchoit sa poudre, un drôle sans y prendre garde passa prez de lui la pipe allumée, & mit le feu à sa poudre. Il en eut un genou brûlé, & n'étoit aucunement en état de marcher. Nous lui donnâmes un Esclave pour porter son bagage, & nous primes d'autant plus de part à la disgrâce qui lui étoit arrivée, que la même chose pouvoit arriver à chacun de nous à tout moment, & que c'étoit le seul homme que nous avions qui pût avoir soin de nous. La plantation de cet Indien étoit située sur les bords de la riviere de Congo, dans un terroir fort-gras. Ainsi nous aurions pu entrer dans nôtre Canot, si j'avois pu le persuader à nos gens.

Le sixième nous partîmes encore après avoir pris un autre guide. Nous commençâmes par passer la riviere de Congo dans un Canot, ayant été depuis nôtre premier débarquement à l'Occident de la riviere. Après que nous l'eumes passée, nous marchâmes deux miles du côté de l'Orient, & vinmes à une autre riviere que nous passâmes plusieurs fois, quoiqu'elle fût fort-creuse. Deux de nos gens ne purent nous accompagner, mais ils nous suivirent le mieux qu'il leur fut possible. La dernière fois que nous passâmes la riviere, elle étoit si profonde, que nos plus grands hommes se mirent au plus creux, & donnerent la main aux malades, aux foibles, & aux petits. Par ce moyen nous passâmes tous heureusement, à la réserve de deux qui étoient demeurés derriere. Comme je prévis que nous aurions souvent des rivieres à passer dans nôtre marche, j'eus la précaution avant que de quitter le vaisseau

seau, de prendre une grande boîte de Bambo, que je bouchai par les deux bouts, & fermai bien avec de la cire en sorte que l'eau ne pouvoit y entrer. A la faveur de cette boîte je conservai mon journal & mes autres papiers, quoique je fusse souvent obligé de nager. Quand nous eumes passé cette riviere, nous nous repolâmes pour attendre ceux que nous avions laissés derriere, & qui vinrent en une demi heure. Mais pendant ce tems-là la riviere devint si haute, qu'il ne leur fut pas possible de passer, ni à nous de leur aider. Nous les exhortâmes à prendre courage, & attendîmes que les eaux eussent baissé. Nous fîmes deux miles de plus tout le long de la riviere, & bâtimmes nous ayant fait ce jour là six miles. A peine avions nous achevé nos hutes, que la riviere grossit encore, & venant à déborder elle nous obligea de reculer nos hutes, & de les porter sur un lieu plus élevé : Mais la nuit vint avant que nous en pussions bâtir d'autres, si bien que nous errâmes dans les bois nous mettant à couvert l'un sous un arbre, l'autre sous un autre, à mesure que nous trouvions nôtre commodité. Cela auroit été pour nous une petite consolation si le tems avoit été beau : Mais nous eûmes une pluie extraordinaire durant la plus grande partie de la nuit, avec des éclairs & des tonnerres horribles. Ces fatigues & incommoditez nous firent negliger tout le reste, & nous ne fîmes aucune garde, quoi qu'à la verité je croi que personne ne dormit. Nos esclaves profitans de l'occasion s'en allerent durant la nuit. Il ne nous en resta qu'un qui s'étoit caché dans un trou, soit qu'il ne seût pas le dessein des autres, ou qu'il se fût endormi. Les Déserteurs emporterent le fusil de nôtre Chirurgien, & tout son argent.

Le lendemain huitième nous allâmes à la riviere, & trouvâmes que les eaux avoient beaucoup baissé. Nôtre Guide voulut nous la faire repasser, mais comme elle étoit profonde & le Courant rapide, il ne nous fut pas possible de le faire. Nous nous avisâmes de passer à la

nage ceux qui ne favoient pas nager , résolus de leur aider autant que nous pourrions : Mais la chose ne se trouva pas praticable , parce que nous ne pouvions pas passer tout notre bagage. Nous nous déterminâmes enfin à faire passer un des nôtres avec une corde, & de commencer par passer nos nipes sur la rive opposée, & de tirer ensuite les hommes. Tout le monde étant demeuré d'accord de cet expédient, un nommé George Gayny prit le bout d'une corde, se l'attacha au cou, & laissa l'autre bout de notre côté, pendant qu'un autre de nos gens se tenoit près de la corde pour l'éloigner de celui qui passoit. Quand Gayny fut au milieu de l'eau , il arriva qu'en tirant la corde elle vint à s'emballer. Celui qui la tenoit pour débarasser le passage, la retint. & renversa Gayny sur le dos. Le premier qui avoit la corde à la main pour rendre le passage libre, la jeta dans la rivière croyant que Gayny pourroit se sauver : Mais comme le courant étoit extrêmement rapide, & qu'il avoit trois cents écus d'Allemagne sur lui, il s'enfonça, & nous ne l'avons pas vu depuis. Les deux hommes que nous avions laissés le jour précédent, nous dirent quelques jours après, qu'ils l'avoient trouvé mort dans une anse, où le reflux l'avoit jetté sur le sec avec l'argent qu'il portoit : mais ils n'y touchèrent pas, ne songeant qu'à se tirer d'un pays sauvage & inconnu. Cet accident fit avorter notre expédient que nous ne poussâmes pas plus loin. Ce fut le quatrième homme que nous perdîmes dans ce voyage. Pour les deux que nous avions laissés derrière, ils ne nous rejoignirent que dans les Mers du Nord : Ainsi nous les regardâmes comme des gens perdus. N'ayant donc pû traverser la rivière de ce côté-là, nous cherchâmes un arbre, que nous pûssions faire tomber en le coupant par le travers de la rivière. Nous en trouvâmes enfin un, que nous coupâmes, & qui fut justement de la longueur qu'il falloit. Nous passâmes de l'autre côté sur cette nouvelle planche, & trouvâmes un petit champ de plantain qui fut bien-tôt enlevé.

Pen-

Pendant que nous étions occupés à amasser des plantains notre Guide s'en alla, mais il revint en moins de deux heures, & amena un vieux Indien qu'il mit en sa place. Nous lui donnâmes une hache & le congédiâmes, nous mettant sous la conduite de notre nouveau Guide. Il nous fit d'abord traverser une autre rivière, & entrer dans un grand valon du terroir, le plus grand que j'aie jamais vu. Les arbres n'en étoient pas extrêmement gros, mais c'étoit les plus larges que j'eusse vus dans tous mes voyages. Nous vîmes de grandes traces de Pecaris qui tout comme nous avons déjà dit, une espèce de Sangliers, sans voir néanmoins aucunes de ces bêtes. Nous marchâmes dans cet agreable pays jusqu'à trois heures après midi. Nous fîmes en tout environ quatre miles, & puis nous arrivâmes à la Maison de Campagne de notre bon homme, qui n'étoit qu'une simple habitation pour la chasse. Il y avoit un petit Champ de Plantain, quelques Yames, & des Patates. Nous y prîmes nos quartiers pour ce jour-là, nous nous rafraîchîmes de ce que le lieu pût nous fournir, & sechâmes nos habits & nos munitions. Notre jeune Indien Espagnol se prépara là à nous quitter, car alors nous nous croyions hors de danger. C'étoit celui qu'on avoit sollicité de demeurer à la dernière maison d'où nous étions partis, pour le marier à la sœur du maître du logis : Aussi le renvoyâmes nous comme nous le lui avions promis.

Le neuvième le bon homme nous mena à son habitation. Nous fîmes environ cinq miles dans ce valon ; ensuite nous montâmes une montagne, & fîmes encore environ cinq miles au travers de deux ou trois petites montagnes, avant que d'arriver à aucun établissement. A demi mile avant que de venir aux plantations, nous vîmes un petit sentier qui nous mena aux habitations des Indiens. Nous vîmes plusieurs croix de bois plantées dans le chemin, qui nous firent soupçonner qu'il y avoit là des Espagnols. Nous amorçâmes donc nos fusils de nouveau, & nous nous

pre-

preparames à recevoir l'ennemi : Mais étant entrez dans le lieu nous n'y trouvâmes que des Indiens, qui s'étoient assembles dans une grande maison pour nous recevoir : Car le bon homme avoit envoyé un petit garçon qu'il avoit pour les avertir de nôtre venue.

Ils nous receurent le mieux qu'ils purent, c'est à dire fort mediocrement ; car c'étoit de nouvelles plantations, & le bled n'étoit pas encore en épi. Il n'y avoit de Patates, de Yames, & de Plantains que ce qu'ils en avoient apporté de leurs anciennes plantations. Aucun d'eux ne parloit Espagnol. Il y avoit deux jeunes hommes qui le parloient un peu ; cela fut cause qu'ils se firent plus remarquer que les autres. Nous fîmes un présent à ces deux-là, & les priâmes de nous faire trouver un guide qui nous conduisît jusqu'au Nord, ou du moins durant une partie du chemin ; ce qu'ils promirent de faire eux-mêmes, si nous voulions les récompenser, ajoutant qu'il ne falloit partir que le lendemain. Mais comme nous nous imaginions d'être plus proches de la mer du Nord que nous n'étions, nous nous proposâmes d'aller sans Guide plutôt que de demeurer là un jour entier. Cependant quelques-uns de nos gens fatiguez se determinerent à demeurer, & Monfr. Wafer nostre Chirurgien qui ne marchoit qu'avec beaucoup de peine depuis son genou brûlé, se resolut à demeurer avec eux.

Nous laissâmes donc là le Chirurgien & deux autres, & marchâmes, suivant nos guides, du côté de l'Orient. Nous regardions souvent nos compas de poche, & faisons voir à nos guides comme ils manquoient le chemin par où nous voulions aller. Cela leur faisoit branler la tête, & dire que c'étoit bien de jolies choses, mais qu'elles n'étoient pas trop bonnes pour nous. Après que nous fûmes descendus de la montagne sur laquelle la place étoit située, nous vinmes dans un valon, & nous nous guidâmes par la riviere, que nous passâmes trente deux fois. Après avoir fait neuf miles, nous bâtîmes des huttes, & y

pal-

passâmes la nuit. Ce soir-là je tuai un Quaum, qui est un grand oiseau aussi gros qu'un coq d'inde, dont nous regalâmes nos guides ; car nous n'avions point d'autres provisions. Le seul Esclave qui nous restoit s'enfuit cette nuit.

Le onzième jour nous fîmes dix miles de plus, & bâtîmes des huttes la nuit ; mais nous nous couchâmes sans souper.

Le douzième au matin nous passâmes une riviere creusée sur un arbre, & fîmes sept miles sur une terre basse, nous vinmes ensuite au bord d'une grande & profonde riviere ; mais nous ne pûmes la passer. Nous fîmes des huttes sur le rivage, & passâmes là la nuit sur nos Barbecus ou formes de batons élevez de terre d'environ trois pieds.

Le treizième jour la riviere fut tellement débordée, que nous avions deux pieds d'eau dans nos huttes. Nos guides nous quitterent ce jour-là sans nous dire leur dessein, ce qui nous fit croire qu'ils s'en étoient retournez. Ce fut alors que nous commençâmes à nous repentir de la precipitation, avec laquelle nous étions partis des dernières habitations, car depuis que nous les avions quittez nous n'avions eu rien à manger. Nous trouvâmes en ce lieu-là une espece de Meures dont nous nous accommodâmes le mieux qu'il nous fut possible.

Nos guides revinrent le quatorzième au matin, & les eaux s'étant retirées ils nous menerent à un arbre qui croît sur le bord de la riviere, & nous dirent que si nous pouvions l'abattre, & faire en sorte qu'il tombât au travers de la riviere nous pourrions la passer ; mais qu'autrement nous ne pouvions aller plus loin. Nous y fîmes donc travailler deux des meilleurs hommes que nous eussions. Ils couperent l'arbre qui tomba à souhait, les branches portant précisément sur l'autre rivage : ainsi nous passâmes heureusement. Ensuite nous traversâmes trois fois une autre riviere avec beaucoup de difficulté. A trois heures après midi nous arrivâmes à une habitation d'Indiens,

Tom, I.

B

ou.

où nous trouvâmes un troupeau de Singes dont j'en tuai quatre. Nous passâmes là la nuit ayant fait six milles ce jour-là. Les plantains ne nous y manquèrent pas, & nous y fumes bien reçus de l'Indien qui y demouroit tout seul avec un petit garçon pour le servir.

Lors que nous partîmes le lendemain quinziesme, le bon Indien & son garçon, entrèrent avec nous dans un Canot, & nous firent passer des endroits que nous n'aurions pû passer à gué. Après que nous eumes traversé ces grandes rivières, & qu'il nous eut rendu ses bons offices durant deux milles pour le moins, il s'en retourna chez lui. Nous fîmes encore cinq milles, & étant venus à des champs de Plantains, nous y plantâmes le piquet pour cette nuit-là. Nous y mangeâmes à souhait des plantains & meurs & verts, & nous eumes beau tems tout le jour & toute la nuit. Je croie que c'étoit les plus beaux champs de Plantains, & les plus gros Plantains qu'on ait jamais vûs; mais il n'y avoit point de maisons. Nous en cueillîmes autant que nous voulûmes par ordre de nos guides.

Le seiziesme jour nous fîmes trois milles, & vinâmes à un établissement de grande étendue où nous demeurâmes tout le jour. Il n'y avoit aucun de nous qui ne souhaitât être à la fin de son voyage, car nous avions des ampoules aux pieds, & nos cuisses étoient écorchées à force de traverser des rivières, le chemin n'étant que des rivières perpetuelles, & des bois où l'on ne voyoit pas le moindre sentier. Cinq de nos gens allèrent à la chasse l'après-midi, & tuèrent trois singes que nous apprêtâmes pour souper. Ce fut là où nous commençâmes à avoir beau tems, qui dura jusques à ce que nous arrivâmes à la mer du Nord.

Le dix-huitiesme nous partîmes à dix heures, & les Indiens nous porterent dans cinq Canots une lieüe en montant une riviere. Après avoir mis pied à terre les obligeans Indiens nous accompagnèrent, & porterent nos paquets. Nous avançâmes encore trois milles,

&

& puis bâtimâmes nos hutes à six milles des dernieres plantations.

Le dix-neuvieme nos guides s'égarerent, & nous ne fîmes pas plus de deux milles.

Le vingtieme nous arrivâmes à la riviere de Chepo. Les rivières que nous traversâmes jusques-là se jettent toutes dans les mers du Sud; & celle de Chepo fut la dernière que nous rencontrâmes qui coule de ce côté-là. Un vieillard qui venoit des dernieres habitations d'où nous étions partis, nous distribua là ce qu'il portoit de Plantains, prit congé de nous & s'en retourna chez lui. Nous passâmes ensuite la riviere, & nous nous rendîmes au pied d'une fort haute montagne, où nous passâmes la nuit. Nous fîmes ce jour là environ neuf milles.

Le vingt-&unieme quelques Indiens revinrent sur leurs pas, & nous grimpâmes une fort haute montagne. Nous fîmes quelques milles sur le sommet de cette montagne escarpée de tous les côtes: Ensuite nous descendîmes un peu, & vinâmes à une belle fontaine où nous passâmes la nuit, ayant fait ce jour-là environ neuf milles, le tems étant toujours fort beau & fort clair.

Le vingt-deuxieme nous traversâmes une autre fort haute montagne, sur le sommet de laquelle nous fîmes cinq milles. Arrivés au bout du Nord nous vinâmes la mer avec beaucoup de joie. Nous descendîmes, nous nous partageâmes en trois bandes, & couchâmes sur le bord d'une riviere qui fut la premiere que nous rencontrâmes qui se jette dans la mer du Nord.

Le vingt-troisieme nous traversâmes plusieurs champs d'une fort large étendue, & à dix heures nous arrivâmes à l'habitation d'un Indien, qui n'étoit pas éloignée de la mer du Nord. Nous primes des canots pour descendre la riviere de là *Conception*, jusque'à la mer, ayant fait ce jour-là environ sept milles. Nous trouvâmes quantité d'Indiens à l'embouchure de cette

riviere.

riviere. Ils s'y étoient établis à cause de l'avantage qu'ils tiroient du commerce qu'ils avoient avec les Avanturiers, & leurs Marchandises étoient des Yames, des plantains, du sucre, des canes, des Oifeaux, & des œufs.

Ces Indiens nous dirent, que plusieurs Vaisseaux Anglois & François avoient été là, & qu'ils étoient tous partis à la réserve d'un Avanturier François qui montoit une barque longue, & qui étoit encore à la Clef ou l'Isle de la Sonde. Cette Isle est à environ trois lieues de l'embouchure de la riviere de la Conception, & est une des Isles Sambales qui ont, environ vingt lieues de circuit, & qui s'étendent depuis la pointe de Sambalas jusques à l'Isle d'or du côté d'Orient. Ces Isles ou clefs, comme nous les appellons, étoient le rendez-vous des Pirates en l'an 1679. & fort commodes pour y carener les vaisseaux. Les Capitaines Corsaires ont donné le nom à quelques-unes, & entre autres à l'Isle de la Sonde.

Ainsi finit notre voyage de la mer du Sud à la mer du Nord après vingt-trois jours, & pendant ce temps je compte que nous fîmes cent dix miles, traversant de fort hautes montagnes. Mais nous marchions d'ordinaire dans des vallées entre des rivières dangereuses & profondes. D'abord que nous eûmes mis pied à terre dans ce pays, on nous dit que les Indiens étoient nos ennemis. Nous savions que les rivières étoient profondes, & que la saison pluvieuse approchoit; cependant à la réserve de ceux que nous laissâmes derrière, nous ne perdîmes qu'un seul homme, qui se noya comme je l'ay dit. Le lieu où nous débarquâmes la première fois sur la côte du Sud étoit très-désavantageux; car nous fîmes pour le moins cinquante miles plus que nous n'aurions fait, si nous avions pu monter la riviere de *Chepo* ou celle de *Sainte Marie*. D'un de ces lieux à l'autre un homme peut passer aisément en trois jours d'une mer à l'autre. Je ne puis m'empêcher de confesser, que les Indiens nous

nous furent d'un grand secours; & je doute que sans eux nous eussions jamais pu achever notre voyage parce que de tems en tems ils nous menèrent à leurs plantations, où nous trouvions toujours quelques provisions, qui sans cela nous auroient manqué. Mais si un parti de cinq ou six cents hommes vouloit aller de la mer du Nord à la mer du Sud, ils le pourroient faire sans demander permission aux Indiens, quoi qu'il vaille beaucoup mieux n'être point brouillé avec eux.

Après avoir couché une nuit à l'embouchure de la riviere, nous allâmes tous le vingt-quatrième de Mai à bord de l'Avanturier, qui étoit à la clef de la Sonde. C'étoit un Vaisseau François commandé par le Capitaine Tristian. La première chose que nous fîmes fut de trouver de quoi faire des présents aux Indiens, nos guides; car nous étions résolus de les récompenser à leur discrétion. Nous le fîmes en leur donnant des lits, des couteaux, des ciseaux, & des miroirs que nous achetâmes de l'équipage de l'Avanturier. Nous donnâmes à chacun un écu d'Allemagne que nous aurions été bien aises de leur donner aussi en marchandises; mais nous ne pûmes en avoir. Ils furent si contents de leurs nipes, qu'ils allerent rejoindre leurs amis avec joie; & traitèrent fort honnêtement ceux des nôtres qui avoient demeuré derrière, comme Monsieur Wafer notre Chirurgien & les autres nous le dirent à leur retour qui fut quelques mois après, ainsi que je le dirai dans la suite.

J'aurois pu faire une relation plus ample de diverses choses de ce pays, si peu connu aux Européens. Mais je laisse cela à Monsieur Wafer qui y a fait plus de séjour que moi, & qui est plus capable de le faire qu'un homme que je connoisse. Aussi travaille-t-il à une description particulière de ces pays, qu'il promet de donner au public.

CHAPITRE III.

L'Auteur croise avec les Armateurs dans les mers du Nord sur la côté de l'Inde occidentale. Ils vont à l'Isle de Saint André. Des cedres qui y sont. Des Isles du bled & de leurs habitans. De la riviere de Bleiv-field, des vaches marines qui s'y trouvent, & de la maniere que les Indiens tuent la vache marine, Tortue &c. Du Maho arbre. Des sauvages de Bocca-toro. Il touche à la pointe de Sambalas, & de ses Isles. Des bois de Sapadille qui y sont, de l'insecte appelé Soldat, & de l'arbre de Manchanel. De la riviere de Darien, & des Indiens de son voisinage. Du monastere de Madre de Popa, de Rio Grande, Sainte Martheville, & des hautes montagnes de ces pays là; de Rio de la Hache, ville Rancheries, & la pêche des perles qui s'y fait: des habitans Indiens & du pays. De l'Isle de curacao &c. Malheureuse expedition du Comte d'Etrées dans ce pays là. De l'Isle de bon Air d'Aves. Des Boubies, & de l'Oiseau vaisseau de guerre. Naufrage de la flotte du Comte d'Etrées. Aventure du Capitaine Paine. De la petite Isle d'Aves. Des petites Isles de Roca. De l'oiseau du Tropique, eau minérale, l'œuf de l'oiseaux. De certains arbres apellez Mangles, noirs, rouges, & blancs. Isle de la Tortue & ses Salines. Isle de Blanco. Animal nommé Guano, sa variété, & les meilleures Tortues marines. Nouveaux changemens arrivez dans les Indes occidentales. La côté de Caraccos, ce qu'elle a de remarquable. Des meilleures noix de Cacao. Ample description du Cacao, & la maniere de le ménager. De la ville de Caraccos, la Guiare,

le

le fort, & le havre. De la ville de Comana, Verine son fameux tabac. Riche commerce de la côté de Caraccos. De la Remore. Arrivée de l'Auteur à la Virginie.

L'Avanturier, à bord du quel nous étions allez étant prêt, & nos guides Indiens contents & débarquez, nous mimes à la voile deux jours après pour l'Isle de Springer, autre Isle des Sambales, située à environ sept ou huit lieues de l'Isle de la Sonde. Nous trouvames là huit autres vaisseaux Avanturiers, savoir,

Capitaines & vaisseaux Anglois.

Le Capitaine Coxon, 10. Canons, 100. hommes.

Le Capitaine Payne, 10. Canons, 100. hommes.

Le Capitaine Wright, qui commandoit une barque longue de 4. Canons, & de 40. hommes d'équipage.

Le Capitaine Yauky, une barque longue. 4 Canons, & environ 60. hommes Anglois, Hollandois, & François. Yauki étoit Hollandois.

Capitaines François.

Le Capitaine Archembaut, 8. Canons, 40. hommes.

Le Capitaine Tuquer, 6. Canons, 70. hommes.

Le Capitaine Rosé commandant une barque longue.

Une heure avant que nous fussions à la flotte, le Capitaine Wright qui avoit été envoyé dans la riviere de Chagra arriva à l'Isle de Springer avec un Canot chargé de farine qu'il y avoit pris. Quelques-uns de ceux qui furent pris avec le canot n'étoient venus de Panama que depuis six jours, & avoient apporté nouvelles que nous venions par terre. Ils avoient aussi rapporté l'état & les forces de Panama, chose qu'on

qu'on vouloit principalement savoir: Aussi le Capitaine Wright n'avoit été détaché qu'en vûe de faire quelque prisonnier qui pût nous informer des forces de cette ville, parce que les Avanturiers avoient dessein de joindre leurs forces, & d'aller ensuite par terre à Panama avec le secours des Indiens qui leur avoient promis de les guider. Le seul moyen de faire des prisonniers, étoit de se cacher entre *Chagre* & *Porto-bello*, parce que c'est par là qu'on voit beaucoup de marchandises de Panama, & sur tout quand la flotte est à *Porto-bello*. Tous les Commandans étoient à bord du Capitaine Wright quand nous arrivâmes à la flotte, fort occupés à questionner les prisonniers pour s'asseurer de la vérité de ce qu'ils disoient de nous. Mais aussi-tôt qu'ils seurent que nous étions arrivés, ils vinrent à bord du Capitaine Tristian, fort ravis de nous voir; car il y avoit environ un an que le Capitaine Coxon & plusieurs autres nous avoient laissés dans les mers du Sud, & n'avoient séu depuis ce que nous étions devenus. Ils nous demanderent ce que nous faisions là, comment nous vivions; jusqu'où nous avions été, & quelles découvertes nous avions faites dans ces mers. Après avoir répondu à ces questions generales, ils commencerent à nous en faire de plus particulieres, sur le sujet de notre voyage par terre, en quittant les mers du Sud. Nous leur racontâmes le tout sans oublier les fatigues de notre marche, & les incommodités que nous avions souffertes de la pluie; en sorte que le portrait que nous leur en fîmes les détournâ entièrement d'un pareil dessein.

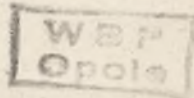
Ensuite ils proposerent divers autres lieux où une troupe comme la nôtre pourroit aller: Mais les objections qui furent faites de part & d'autre empêcherent de prendre alors aucune resolution. Il est bon de dire ici que les Avanturiers ont un état de la plupart des villes maritimes ou éloignées de la mer de vingt lieues depuis la côte de *Trinidad* jusqu'à la *Vera crux*.

&

& que par conséquent ils peuvent juger à peu prez de leurs forces & de leurs richesses. Ils se font une affaire capitale d'examiner les prisonniers qui tombent entre leurs mains, sur leur pays, leur bourg, ou leur ville, & de leur demander s'ils y sont nez, ou depuis combien de tems ils connoissent les lieux en question. Combien il y a de familles; si la plupart des habitants sont Espagnols, ou si le plus grand nombre ne sont pas bazanez, comme les Mulâtres, les Mestis, ou les Indiens: & quelles sont leurs manufactures: Si le pays est fortifié: combien il y de canons, & de petites armes: combien de sentinelles: Car les Espagnols en ont toujours; & comment ces sentinelles sont placées. S'il n'y a point quelque riviere proche, ou quelque entrée où l'on puisse commodément débarquer; & une infinité d'autres questions que la curiosité leur fait faire. Si d'autres prisonniers leur ont déjà fait la description de ces lieux, ils comparent relation à relation, & voient ensuite si quelqu'un de ces prisonniers est capable d'y conduire un parti; sinon ils s'informent où l'on pourroit prendre quelqu'un qui pût le faire. Et sur cela ils font des plans pour s'en servir dans la suite à l'exécution de toutes les entreprises qu'ils forment.

Sept ou huit jours se passerent avant qu'on prît aucune resolution, quoi qu'on délibérât tous les jours. Les François temoignoient un empressement extrême d'aller où les Anglois propoisoient, parce que le Gouverneur du petit Guave de qui les Avanturiers prennent des commissions, avoit recommandé un Gentilhomme nouvellement venu de France pour lui faire donner le commandement de l'expédition; & avoit mandé par le Capitaine Tuquer avec lequel ce Gentilhomme étoit venu, qu'avant le retour on fît, s'il étoit possible, quelque entreprise sur quelque place. Quand les Anglois étoient avec les François ils faisoient semblant d'approuver ce qu'ils disoient; mais pour le Commandant ils ne l'ont jamais regardé

B 5



gardé comme un homme capable de cette charge.

Il fut enfin conclu d'aller à une place dont le nom m'est échappé. Elle est fort avant dans le pays: Mais du lieu où nous étions on y va plus commodément qu'on ne va à Panama. Notre chemin pour y aller étoit la riviere du Charpentier, qui est environ à soixante lieues vers l'Occident de Porto-bello. Le plus grand obstacle à ce dessein étoit que nous manquions de bateaux. Cela nous fit prendre la résolution d'aller avec toute notre flote à Saint André, petite Isle inhabitée, située prez de l'Isle de la Providence du côté de l'Occident 13. degrez 15. minutes de latir, Septentrionale, & éloignée de Porto-bello du côté du Nord-Nord-Oüest d'environ soixante dix lieues; où nous ne serions qu'à peu de distance de la riviere du Charpentier. D'ailleurs nous pouvions bâtir des Canots à l'Isle de Saint André, où il y a pour cela quantité de gros Cedres. Aussi les Jamaïquains y viennent - ils souvent bâtir des vaisseaux; le Cedre étant fort propre à bâtir, & à meilleur marché dans cet endroit-là que l'autre bois. La Jamaïque est bien pourvue de Cedres, principalement sur les rochers & les montagnes. Les Cedres de saint André croissent aussi dans un terroir pierreux, & sont les plus longs que j'aye jamais vus, ou dont j'aye entendu parler. Le corps seul est d'ordinaire de quarante ou 50. pieds de long, plusieurs de soixante ou soixante-dix, & plus, & gros à proportion. Les Isles Bermudes en ont quantité, aussi bien que la Virginie, qui est en general un terroir sablonneux. Je n'en ai point vu dans les Indes Orientales, non plus que sur les côtes de la mer du Sud, si ce n'est dans l'isthme que j'ai traversé. Nous croyons que les Canots de bois de Cedre sont les meilleurs de tous. Un Canot n'est autre chose qu'un arbre creux tourné en forme de bateau, avec un fond plat. Le Canot est en general pointu par les deux bouts, & le Perago par un bout seulement, avec l'autre plat. Mais ce qu'on dit communément du Cedre, que le vers ne le touche point.

point est une erreur; car j'en ai vu de fort mangez de vers.

Toutes choses ainsi conclues nous partimes prenant la route de saint André. Nous allames de compagnie le premier jour, mais la nuit un gros vent de Nord-Est dispersa quelques-uns de nos vaisseaux. Le lendemain les autres furent contraints de nous quitter, & la seconde nuit nous nous trouvâmes seuls. J'étois alors sur le bord du Capitaine Archembaut; car tout le reste de la flote avoit plus de monde qu'il ne falloit. Et comme le Capitaine Archembaut en manquoit, il salut que nous qui étions de la mer du Sud allâssions avec lui, ou que nous demeurâssions avec les Indiens. A la verité nous n'eumes pas sujet de nous plaindre de ce Capitaine, mais les matelots François c'étoit bien les gens les plus faineans que j'aye jamais connus. Car quoique nous eussions un tems qui demandoit qu'on mist la main à l'œuvre; ils ne sortoient pour la plupart de leurs Branles que pour manger ou se délasser. Nous fîmes tant que le quatrième jour nous trouvâmes l'Isle; où le Capitaine Wright étoit arrivé dès le jour précédent, & avoit pris une Tartane Espagnole avec trente hommes d'équipage tous bien armez. Elle avoit quatre pierriers & quelques Canons, & se rendit après une heure de combat. Ils disoient pour nouvelles, qu'ils venoient de Carthagene, escortez d'onze Armadillos, qui sont de petits vaisseaux de guerre, à dessein de chercher la flote des Aventuriers qui étoit aux Isles Sambales; qu'ils avoient quitté les Armadillos depuis deux jours avec ordre de nous aller chercher dans les Sambales, & au cas qu'ils ne nous trouvassent pas d'aller à Porto-bello, où ils devoient demeurer jusques à ce qu'ils eussent de nos nouvelles. Ils suposoient que les Armadillos y étoient déjà arrivez.

Nous qui étions venus par terre de la mer du Sud, las d'être avec des François, priâmes le Capitaine Wright d'équiper la Tartane, & d'en faire un vaisseau.

seau de guerre pour nous. Il fit paroître d'abord quelque repugnance pour cela ; alleguant pour raison qu'il étoit établi parmi les François, & fort aimé du Gouverneur du petit Guave, & de toute là Noblesse : Qu'on ne manqueroit pas de trouver mauvais, que lui qui ne manquoit pas de monde, traitât si mal le Capitaine Archembaut, & lui débauchât les gens, dont ce qu'il avoit de François ne suffisoit qu'à peine à la manœuvre du vaisseau. Nous lui dîmes que nous ne voulions plus demeurer avec le Capitaine Archembaut ; que nous étions résolus d'aller à terre, & de faire des Canots pour nous porter chez les Moskites, s'il ne vouloit pas nous accorder nôtre demande. Il faut savoir que les Avanturiers ne sont engagés à personne, qu'ils peuvent aller à terre quand bon leur semble, ou se mettre sur le premier vaisseau qui veut les recevoir, en payant seulement leur nourriture.

Le Capitaine Wright nous voyant ainsi résolu, consentit à ce que nous voulions, à condition que nous serions sous son commandement. A quoi nous acquiescâmes unanimement.

Nous fumes encore là environ dix jours pour voir s'il ne viendrait point encore quelque vaisseau de nôtre flote : Mais il n'en vint que trois, savoir, le Capitaine Wright, le Capitaine Archembaut, & le Capitaine Tuquer. C'est pourquoi nous conclûmes que le reste avoit été emporté à *Bocca-toro*, ou dans la rivière de *Blenfield*, ce qui fit que nous résolûmes de les aller chercher. Nous eûmes beau tems pendant que nous demeurâmes là, à des grains près accompagnés de pluies & de tonnerres. Il n'y a dans cette île de saint André ni poissons, ni oiseaux, ni bêtes fauves : Ainsi le lieu n'étant pas fort commode à des gens comme nous, qui n'avions guère de provisions, nous remîmes à la voile pour aller chercher nôtre flote dispersée, tirant vers certaines îles proches du Continent, que les Armateurs appellent les Îles à bled, dans l'espérance de nous y fournir de grain. Je prens

ces Îles pour être les mêmes qui sont appellées dans les Cartes les Îles de la perle, à environ 12. degrez 10. min. de latitude Septentrionale. Nous y arrivâmes le lendemain, & mîmes pied à terre dans une de ces Îles ; mais nous n'y trouvâmes point d'habitans. Car elles ne sont habitées, que par un petit nombre de pauvres Indiens, qui ont été si souvent pillés par les Armateurs, qu'aussi-tôt qu'ils voient une voile ils se cachent : autrement les vaisseaux qui y abordent les feroient esclaves, & j'en ai vû qui l'ont été. Ces gens-là sont d'une taille médiocre, mais forts. Leur teint est obscur & à peu près de la couleur du cuivre. Ils ont les cheveux noirs, le visage rond & plein, les yeux petits & noirs, les sourcils pendans sur les yeux, le front bas, le nez gros & court, non pas grand, mais plat, les levres grosses, & le menton court. Ils ont une mode, qui est de faire des trous aux levres de leurs enfans pendant qu'ils sont encore jeunes. Ils leur font ces trous à la levre inférieure, & ils les tiennent ouverts avec de petites tentes jusques à l'âge de quatorze ou quinze ans. Alors ils y portent des barbes de Tortue ou faites de l'écaille de cet animal, & de la figure que vous voyez ici. Ils passent le petit bout d'en-haut au travers de la levre, & le laissent entre les dents & la levre. L'autre bout leur pend sur le menton. Ils portent cela d'ordinaire tout le jour, & quand ils veulent dormir ils l'ôtent. Les hommes & les femmes ont pareillement pendant qu'ils sont jeunes des trous aux Oreilles. A force d'agrandir ces trous avec de grosses chevilles, ils deviennent larges comme une piece de cinq chellings au moulinet. Ils portent à ces trous des pièces de bois coupées en rond & fort polies : de sorte qu'il semble que leurs oreilles soient de bois, & entourées seulement d'une petite peau. Un autre ornement employé par les Femmes avec beaucoup de curiosité, se porte aux jambes. Les meres attachent à leurs filles dès leurs enfance un morceau de toile de Coton qui enveloppe la jambe bien

fermée depuis la cheville jusqu'au gras de la jambe ; ce qui fait un gras de jambe fort plein. Les femmes ne quittent cela qu'avec la vie. Les hommes & les femmes vont nus à un linge prez qu'ils ont autour des reins. Quoi qu'ils aillent-nud pieds ils ont cependant le pied petit. Ne trouvant donc point là de provisions, nous fîmes voile vers la riviere de *Blewfield* où nous carenames nôtre Tartane. Les Capitaines Archembaut & Tuquer nous y laisserent, & prirent la route de *Bocca-toro*.

La riviere de *Blewfield* prend son origine entre les rivières de Nicaragua & de Verague. Elle a à son embouchure une belle Baye sablonneuse où l'on peut calfeutrer les barques. Elle est creusée à l'entrée ; mais le dedans ne l'est pas ; de sorte que les vaisseaux ne peuvent y entrer ; mais des barques de 60. ou 70. tonneaux y entrent facilement. Cette riviere porte le nom du Capitaine *Blewfield*, fameux Aventurier qui demouroit à l'Isle de la Providence long tems avant que la Jamaïque fût prise. Cette Isle de la Providence fut habitée par les Anglois, & appartenoit aux Comtes de Warwick.

Nous trouvâmes dans cette riviere un Canot qui suivoit le courant. Nous allâmes avec nos Canots chercher des habitans ; mais nous n'en trouvâmes point. Nous vîmes en deux ou trois endroits des signaux que les Indiens avoient faits du côté de la riviere. Le Canot que nous trouvâmes étoit fort-mal fait parce qu'on avoit manqué d'outils : De là nous conclûmes que ces Indiens n'avoient aucun commerce avec les Espagnols, ni avec les autres Indiens qui les pratiquoient.

Pendant le séjour que nous fîmes ici, nos Moskités prenans leur Canot pêcherent quelques Manates ou vaches marines. Ce n'est pas seulement dans la riviere de *Blewfield* que j'ai vu des Manates, j'en ai vu aussi dans la Baye de *Campeche*, sur les côtes de *Bocca del Drago*, & de *Bocca del loro*, dans la riviere de Da-

rien,

rien, & dans les clefs ou petites Isles meridionales de *Cuba*. J'ai entendu dire qu'il s'en est trouvé quelques-unes au Nord de la Jamaïque, & en grande quantité dans la riviere de Surinam, qui est un pays fort bas. J'en ai vu aussi à *Mindanao* qui est une des Isles Philippines, & sur la côte de la nouvelle Hollande. Cet animal est à peu prez de la grosseur d'un cheval, & a dix ou douze pieds de long. Sa gueule ressemble fort à celle d'une vache parce qu'elle a les levres grosses & épaisses. Elle n'a pas les yeux plus gros qu'un petit pois, & ses oreilles sont deux petits trous aux deux côtés de la tête. Le cou est court & épais, & plus gros que la tête. Le plus gros de cet animal est les épaules, où elle a deux grandes nageoires, une de chaque côté du ventre. Sous chacune de ces nageoires la femelle a deux petites mamelles pour allaiter son petit. Depuis les épaules jusques à la queue elle est environ deux pieds de la même grosseur, après cela elle va en diminuant jusques à la queue qui est plate, & d'environ quatorze pouces de largeur, & vingt de longueur ; mais vers le bout elle n'a qu'environ deux pouces d'épaisseur. Depuis la tête jusque à la queue elle est ronde & unie sans autres nageoires que celles dont on vient de parler. J'ai entendu dire qu'il y en avoit qui pesoient plus de 1200. livres, mais je n'en ai jamais vu de si grosses. La Manate aime l'eau qui a un goût de sel ; aussi se tient-elle communément dans les rivières voisines de la mer. C'est peut-être pour cette raison qu'on n'en voit point dans les mers du Sud, où la côte est généralement haute, l'eau profonde, tout proche de terre, la mer haute, ou les vagues grosses, si ce n'est dans la Baye de *Panama*, où cependant il n'y en a point. Mais les Indes Occidentales étant par maniere de dire une grande Baye, composée de plusieurs petites, sont ordinairement une terre basse où les eaux qui sont peu profondes, fournissent une nourriture convenable à la Manate, ou vache marine. On les trouve quelquefois dans l'eau.

l'eau salée, quelquefois aussi dans l'eau douce, mais on n'en trouve jamais fort avant en mer. Celles qui sont à la mer, & en des lieux où il n'y a ni rivière ni bras de mer où elles puissent entrer, viennent néanmoins une fois ou deux en vingt quatre heures à l'embouchure de la rivière d'eau douce dont elles sont proches. Elles vivent d'une herbe qui a sept ou huit pouces de long, dont la feuille est étroite; & cette herbe croit en mer en plusieurs endroits, & sur tout dans les Isles proches de la terre ferme. Elle croit aussi dans les bras de mer ou dans les grandes rivières qui en sont proches, & dans les endroits où il y a peu de marée ou de courant. La Manate ne vient jamais à terre, ni dans une eau si basse qu'elle n'y puisse pas nager. La chair en est toute blanche, & extraordinairement douce & saine. La queue d'une jeune Manate est fort estimée: Mais si elle est vieille la tête & la queue sont dures. Un veau de lait est d'une très grande délicatesse. Les Armateurs les rotissent ordinairement, comme aussi de grandes pièces qu'ils coupent sous le ventre des vieilles Manates.

La peau de la Manate est d'une grande utilité pour les Avanturiers, car ils en font des courroies qu'ils attachent aux côtés de leurs canots pour y passer leurs avirons, & s'en servir au lieu de chevilles. La peau du mâle ou du dos de la femelle est trop épaisse pour cela; mais ils en font des fouets de cheval, & les coupent de deux ou trois pieds de longueur. Ils laissent pour la poignée la peau dans son entier, & de là en avant ils la coupent en apertissant, mais fort égale & fort quarrée des quatre côtés. Pendant que les courroies sont vertes ils les entrelacent, & les pendent pour les faire secher. En une semaine de tems elles deviennent dures comme du bois. Les Moskités ont toujours un petit Canot pour la pêche du poisson, de la Tortue ou de la Manate, qui ne sert d'ordinaire qu'à eux, & qu'ils ont soin de tenir fort propre. Ils ne

ne se servent point d'avirons, mais d'une certaine machine plus large que l'aviron du côté de la main. Ils ne se servent pas non plus de cette machine comme nous nous servons de nos rames que nous mettons à côté du vaisseau; mais ils la tiennent perpendiculairement des deux mains, & renvoient l'eau avec beaucoup de force & de vitesse. Ils ne sont que deux dans un Canot, dont l'un est à la poupe, & l'autre à genoux à la proue, travaillans l'un & l'autre jusques à ce qu'ils soient arrivés au lieu où ils espèrent de trouver quelque chose. Alors ils s'arrêtent, ou travaillent fort doucement regardans bien tout autour d'eux. Celui qui est à la proue du Canot laisse sa rame, & se leve avec son bâton de pêcheur à la main. Ce bâton est d'environ huit pieds de long, & presque aussi gros par un bout que le bras d'un homme. A ce gros bout il y a un trou pour mettre le Harpon. A l'autre bout il y a un morceau de bois léger qu'on appelle bois de Bob, avec un trou par où passe le petit bout du bâton. Au bout de ce morceau de Bob il y a une ligne de dix ou douze brasses pliée tout autour bien proprement, un bout de la ligne préalablement attaché au bois. L'autre bout de la ligne est attaché à l'Harpon, qui est au gros bout du bâton. Le Moskite en lache environ une brasse qu'il tient à la main. Quand il jette le bâton, l'Harpon sort incontinent, & à mesure que la Manate nage, la ligne se déroule. La bête emporte d'abord sous l'eau & le bâton & le morceau de Bob; mais la ligne attachée comme elle est, le renvoie à la superficie. Les Moskités alors ramment de toutes leurs forces pour rattraper le Bob, & sont ordinairement un quart d'heure avant que de pouvoir le reprendre. Quand la Manate commence à se lasser, elle s'arrête: Les Moskités alors toujours ramans reprennent le Bob, & commencent à retirer leur ligne. La Manate les sentant nage tout de nouveau, le Canot la suivant toujours. Alors celui qui est au gouvernail doit promptement

promptement tourner la proue du Canot du côté que lui marque son camarade ; qui étant à la proue & tenant la ligne , voit & sent de quel côté la Manate nage . Ainsi le Canot est violemment tiré jusques à ce que les forces de la bête commencent à diminuer . Ils retirent alors leur ligne qu'ils font souvent forcez de lacher jusqu'au dernier bout . Les forces du poisson étant enfin épuisées , ils le halent sur le bord du Canot , lui donnent un coup sur la tête , & le traînent au plus proche rivage , où ils l'attachent , & vont en chercher un autre . Ils ne l'ont pas plutôt pris , qu'ils l'emportent à terre pour le mettre dans leur Canot . Il est si pesant qu'ils ne sauroient l'enlever , mais ils le tirent au lieu le moins profond en pleine eau , & le plus près de terre qu'il leur est possible . Alors ils renversent le Canot , & en mettent un côté tout proche de la Manate : Ensuite ils la roulent dedans , & elle remet le Canot par son poids dans la juste situation . Après l'avoir tirée de l'eau , ils attachent une ligne à l'autre Manate qui est à flot , & la traînent après eux . J'ai connu deux Moskites qui durant une semaine amenoient tous les jours à bord deux Manates de cette maniere , dont la plus petite pesoit le moins six cens livres , & cela dans un petit Canot , où à peine trois Anglois auroient voulu se hasarder sans autre charge que de leurs personnes . Quand ils prennent une vache qui a un veau , ils le manquent rarement , Car elle le met d'ordinaire sous une de ses negeoires . Mais si le veau est si grand qu'elle ne puisse le porter , ou qu'elle soit si épouvantée , qu'elle ne songe qu'à se sauver , neantmoins il ne la quitte jamais que les Moskites n'aient eu occasion de le darder .

La pêche de la Manate & de la Tortue est la même chose , avec cette seule difference qu'en cherchant la Manate ils rament si doucement , qu'ils ne font aucun bruit , & ne touchent jamais le Canot avec leur aviron , parce que la Manate a l'ouye fort fine .
Ils.

Ils n'en font pas de même en cherchant la Tortue qui voit mieux qu'elle n'entend . Ils dardent la Tortue avec une machine de fer quarrée , & la Manate avec un Harpon . Les Moskites font leurs instrumens ; comme Harpons , hameçons , & fers à Tortue . Ceux-ci sont quarrés , pointus par un bout , & guere plus longs que le pouce , comme on en peut voir la figure à la marge . La ligne est attachée à la petite queue qui est du côté large , & passe aussi dans un trou qui est au bout du baton à darder . La Tortue étant blessée & s'enfuyant , le fer & le bout de la ligne qui y est attaché entrent dans l'écaille de la Tortue , s'y enfoncent de maniere , qu'elle ne peut pas échaper .

Ils font leurs lignes soit pour pêcher ou pour darder d'écorce de Maho , arbre fort commun dans toutes les Indes Occidentales , & dont l'écorce est composée de fibres ou fils extrêmement forts . On peut s'en servir & le filer comme on veut , ou comme on en a besoin . Il est propre à faire toute sorte de cordages ; & les Avanturiers en font souvent leurs agrets .

Finissons une digression qui ne m'a pas paru inutile , & revenons à notre Tartane .

Après que nous l'eumes calfeutrée nous mimes à la voile , & primes la route de *Bocca-toro* , qui est une ouverture entre deux Isles à environ 10. deg. 10. min. de latitude Septentrionale entre les rivières de Vera-gue & de Chiagre . Nous trouvâmes là le Capitaine Yanky qui nous dit qu'une flote d'*Armadiños* Espagnols étoit venue là nous chercher : Que le Capitaine Tristian ayant perdu l'avantage du vent , & venant à *Bocca-toro* étoit tombé au milieu eux , les prenant pour notre flote : Qu'ils avoient tiré sur lui & lui avoient donné la chasse ; mais qu'à force de bras il s'étoit débarassé , & qu'il le croyoit en seureté : Qu'ils avoient aussi donné la chasse aux Capitaines Payne & Guillaume , & qu'il ne les avoit pas vus depuis ,
qu'ils

qu'ils avoient gagné les Isles : Que les Espagnols n'étoient plus venus à lui, & que le Capitaine Coxon faisoit carener son vaisseau.

Bocca-toro est un lieu aussi fréquenté des Avanturiers qu'il y en ait sur la côte, parce qu'il y a quantité de Tortuës vertes, & que c'est un endroit propre à carener les vaisseaux. Les Indiens de *Bocca-toro* n'ont aucun commerce avec les Espagnols; mais sont très-barbares & on n'en peut point faire avec eux. Ils ont tué plusieurs Avanturiers, comme ils firent quelque tems après quelques-uns des gens du Capitaine Payne, lequel ayant bâti une tente sur le rivage pour y mettre ses marchandises pendant qu'il carenoit son vaisseau, & les faire garder par quelques gens armés, les Indiens se glissèrent de nuit dans la tente, couperent le cou à trois ou quatre hommes, & se sauverent. Ce n'étoit pas la première fois qu'ils avoient fait la même chose aux Armateurs. Il croit sur cette côte quantité de Bannille dont on parfume le chocolat & dont je parlerai ailleurs.

Nôtre flotte ainsi dispersée, il n'y avoit aucune espérance de pouvoir se rassembler : chacun donc prit le parti qu'il jugea le plus propre à ses intérêts. Le Capitaine Wright, avec qui j'étois résolu de croiser sur la côte de Carthagene; & comme c'étoit presque la saison où regnent les vents d'Oüest, nous fîmes voile avec le Capitaine Yanky avec lequel nous nous assocîames, parce que n'ayant point de commission, il craignoit que les François n'enlevassent sa barque. Nous lâissâmes *Scuda* petite Isle, où l'on dit que les entrailles du Chevalier François Drake furent enterrées; & arrivâmes à une petite rivière du côté de l'Oüest de Chagre, où nous primes deux nouveaux canots que nous emmenâmes aux isles Sambales. Nous avions un vent d'Est, accompagné d'une grosse pluie qui nous jeta à la pointe de *Sambalas*. Les Capitaines Wright & Yanky nous laissèrent là sur la Tartane pour équiper les Canots, pendant qu'ils allerent cher

cher des provisions sur les côtes de Carthagene. Nous croissâmes entre les Isles, & fîmes pêcher nos Moskités qui portèrent à bord une Tortuë d'une moyenne grosseur. Tous les jours quelques-uns des nôtres alloient à terre pour chasser dans les bois. Tantôt nous trouvions des *Pecaris*, *Warris* ou bêtes sauvages, tantôt des singes gras, tantôt des *Quams*, & *Corroses*, qui sont de gros oiseaux, & tantôt des pigeons, des perroquets, ou des tourterelles. Nous vivions fort bien de ce que nous attrapions, n'étant pas long tems dans un même lieu; mais quelquefois nous allions dans les Isles, où il croit quantité de Sapadille, fruit qui ressemble beaucoup à la poire, si ce n'est qu'elle a plus d'eau. Nous trouvions quantité de Soldats sous les Sapadillers. Le Soldat est un petit animal à coquille qui a deux grosses pâtes comme l'Ecrevice, & qui est une fort-bonne nourriture. Nos gens en trouverent une fois de fort gros, & s'étant fort-empressez à les accommoder, ils furent fort-malades après les avoir mangez. Il y a dans cette Isle quantité d'arbres de Manchanel, dont le fruit ressemble à une petite pomme sauvage, & a une fort-bonne odeur; mais il n'est pas sain, & ordinairement nous nous donnons bien de garde de manger des animaux qui se nourrissent de ce fruit. En matière de fruits que nous n'avons pas vûs, voici nôtre maxime constante & generale: Si nous voyons que les oiseaux les aient bequitez, nous en mangeons hardiment; sinon nous n'y touchons pas. Il croit de ces arbres de Manchanel dans plusieurs de ces Isles.

En croissant ainsi entre ces Isles, nous revînmes enfin à la Clef ou l'Isle de la Sonde. Nous rencontrâmes le jour précédent un vaisseau Jamacain qui alloit négocier sur la côte, & qui vint avec nous. Nous mimés à l'ancre sur le soir, & le lendemain nous tirâmes deux coups de canon pour faire signe aux Indiens du Continent de venir à bord, espérant que nous apprendrions des nouvelles de nos

cinq hommes que nous avions laissés dans le cœur du pays parmi les Indiens ; ce qui arriva sur la fin d'Aout , & nous les quitâmes au commencement de Mai. Les Indiens vinrent à bord comme nous l'avions espéré ; & amenèrent nos amis. Monsieur Wafer avoit un linge autour de lui , & étoit peint comme un Indien ; si bien qu'il fut quelque tems à bord avant que je le reconnusse. Un d'eux qui se nommoit Richard Cobson mourut trois ou quatre jours après , & fut enterré à la Sonde.

Nous allâmes ensuite aux autres Îles situées à l'Orient de celles de la Sonde , au devant des Capitaines Wright & Yanky , qui rencontrèrent une Flote de petites barques qu'on nomme Peragos en langage du pays , chargée de bled Indien , de cochon , & d'oiseaux pour Carthagene , escortée par un petit vaisseau de deux Canons & de six Pierriers. Ils firent échoüer le vaisseau de convoi , & la plupart des Paragos ; Mais ils en retirèrent deux , & les emmenèrent.

Les Capitaines Wright , & Yanky calfeutrèrent leurs barques , nous nous pourvûmes de grain , & fîmes voile vers la côte de Carthagene. En y allant nous lâissâmes la Riviere de Darien , qui est large à l'embouchure , mais qui n'a pas plus de six pieds d'eau en pleine marée qui monte peu en ces quartiers-là. Le Capitaine Coxon environ six mois avant que nous vinssions des mers du Sud monta cette Riviere avec un parti. Chaque homme portoit une petite , mais forte valise pour y mettre son or , esperant d'y trouver de grandes richesses , mais ils n'en trouverent que peu ou point. Ils roderent environ cent lieues avant que de voir aucun établissement : Mais enfin ils trouverent quelques Espagnols qui demeuroient là pour troquer de l'or avec les Indiens , n'y ayant point de maison où il n'y ait des balances d'or. Les Espagnols étoient surpris qu'ils fussent

venus

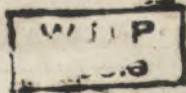
venus si loin de l'embouchure de la riviere , parce qu'il y a une espece d'Indiens entre ce lieu-là & la mer qui sont fort-redoutables aux Espagnols , & ne veulent avoir aucun commerce avec eux , non plus qu'avec les Blancs quels qu'ils soient. Ils se servent de Sarbacanes qui ont huit pieds de long avec lesquelles ils fousient des dards empoisonnez. Ils attaquent leurs ennemis avec tant de silence , & se retirent avec tant de vitesse , que les Espagnols ne peuvent jamais les joindre. Leurs traits sont faits d'un bois que les Indiens nomment bois de *Macan*. Ils sont à peu prez longs & gros comme une éguille à brocher , enveloppez par un bout de coton , & l'autre est extrêmement pointu & delié , & dentelé de petits crochets comme un Harpon ; de sorte qu'il se casse par tout où il entre , soit parce qu'il est extrêmement delié , étant fait exprès pour cela , soit parce que le petit bout ne peut soutenir le poids du gros. Il est aussi tres-difficile de l'arracher à cause des petits crochets dont il est entouré. Ces Indiens sont toujours en guerre avec les Indiens de Darien qui sont de nos amis , & demeurent des deux cotés de cette grande riviere à 80. ou 60. lieues de la mer , mais non prez de l'embouchure de sa riviere. Il y a quantité de Manates dans cette riviere , & dans quelques ports de sa dépendance. Je tiens cette relation de gens , qui accompagnèrent le Capitaine Coxon dans cette découverte ; & en particulier de Monsieur Cook qui étoit avec eux , & qui est une personne sage. Il est maintenant premier Contremaître d'un Vaisseau destiné pour la Guinée.

Pour revenir donc à la suite de notre voyage disons , que ne trouvant là rien de considerable , nous lâissâmes Carthagene , ville si connuë , qu'il n'est pas necessaire d'en rien dire. Nous en passâmes à vûe , & eumes le tems de voir la *Madre de Popa* , où la *Nuestra Sennora de Popa* ,

mo-

monastere de la vierge Marie, situé sur le sommet d'une montagne fort escarpée, derriere Carthagene. Il y a dans ce monastere des richesses incroyables à cause des ofrandes qu'on y fait continuellement. Aussi seroit-il en danger d'être souvent visité par les Avanturiers, si le voisinage de Carthagene ne les tenoit dans le respect. Ce monastere est en un mot la nôtre Dame de Lorete des Indes occidentales. On dit qu'il s'y est fait une infinité de miracles. Toutes les disgraces qui arrivent aux Pirates sont regardées comme l'ouvrage de cette nôtre Dame: Et les Espagnols disent qu'elle étoit en Campagne la nuit que le vaisseau de guerre nommé l'*Oxford* sauta, à l'Isle de la Vache prez d'*Hispaniola* ou *San Domingo*; & qu'elle revint toute mouillée. Son ordinaire étant de se rendre avec ses habits sales & déchirez pour avoir passé dans les bois, & par de mechans chemins quand elle sort pour quelque expedition. Elle merite sans doute un habit neuf pour un service de cette importance.

De là nous continuâmes nôtre route jusqu'à *Rio Grande*, où nous primes de l'eau douce en mer à une lieue de l'embouchure de cete riviere. De là nous fîmes voile du côté de l'Orient laissant Sainte Marthe, ville grande avec un bon port, de la dependance des Espagnols. Cependant elle a été prise deux fois depuis peu d'années par les Avanturiers: elle a d'un côté la mer, & de l'autre une montagne de grande étendue & fort-élevée. Je croi qu'elle est plus haute que le Pic de Tenariffe. D'autres qui les ont vûes toutes deux croient que c'est la même chose, quoique la grosseur de celle de Sainte Marthe empêche de bien appercevoir sa hauteur. Je l'ai vûe en mer de 30. lieues: D'autres m'ont dit qu'ils l'avoient vûe de plus de 60. & plusieurs m'ont asseuré qu'ils avoient vû en même tems la Jamaïque, *Hispaniola*, & la montagne de Sainte Marthe: Cependant la plus proche de ces deux Places en est éloignée de 120. lieues;





lieües; & la Jamaïque qui est la plus éloignée de 150. Je doute qu'il y ait d'endroit dans l'une & dans l'autre de ces deux Isles qu'on puisse voir de cinquante lieües. Les nuages en cachent ordinairement le sommet. Mais quand le tems est clair, il paroît blanc, étant apparemment couvert de neige. Sainte Marthe est à 12. degrez de latitude Septentrionale.

A cinq ou six degrez plus à l'Orient de Sainte Marthe nous laissâmes nos vaisseaux à l'ancre, & retournâmes avec nos Canots à la Rivière de *Rio Grande*, où nous entrâmes par un côté qui se décharge dans celle de Sainte Marthe, dans l'esperance d'entreprendre quelque chose sur des villes qui sont assez éloignées de cette Rivière. Mais ayant trouvé plusieurs obstacles à ce dessein, nous revînmes à nos vaisseaux, & primes la route de *Rio de la Hache*. Cette ville a été une Place forte, & est bien bâtie: Mais comme elle a souvent été prise par les Armateurs, les Espagnols l'abandonnerent quelque tems avant que nous y arrivassions. Elle est située à l'Occident d'une Rivière; & il y a vis à vis de la place une bonne rade pour les vaisseaux, le fond en étant clair & sablonneux. Les Jamaïcains avoient de coutume d'y venir souvent negocier avec leur vaisseaux; & j'ai appris que les Espagnols sont revenus s'y établir, & en ont fait une place très-forte. Nous entrâmes dans le fort, & transportâmes deux petits Canons à bord. De là nous allâmes à *Rancheries*, qui sont un ou deux petits villages d'Indiens où les Espagnols avoient deux barques pour la pêche des perles. Les bancs à perles sont à quatre ou cinq lieües de la terre à ce qu'on m'a dit. Les barques avec lesquelles on pêche vont là, & y jettent l'ancre, après quoi les plongeurs vont au fond & remplissent un panier qu'on descend premièrement avec des huitres. Les premiers plongeurs revenus, il y va d'autres, & cela deux à deux jusques à ce que

la barque est pleine. Après cela on va à terre, où les Indiens jeunes & vieux, femmes & enfans ouvrent les huîtres en présence d'un Commissaire Espagnol qui a ordre de visiter les perles. Cependant les Indiens détournent souvent les plus belles qu'ils gardent pour eux, comme peuvent témoigner plusieurs Jamaïcains qui négocient tous les jours avec eux. Ils enfilent la chair des huîtres, & la pendent pour la faire sécher. Ce fut en ce lieu-là que nous allâmes à terre. Nous y trouvâmes une des barques, & vîmes un gros monceau de coquilles d'huîtres; mais tout le monde s'enfuit. Cependant en un autre lieu situé entre celui-ci & *Rio de la Hache* nous primes des Indiens qui nous parurent gens de mauvaise composition. Ils ont le visage long, les cheveux noirs, le nez tant soit peu élevé dans le milieu, & font d'un regard farouche. Les Espagnols disent que c'est une nation fort nombreuse, & qu'ils ne se soumettent pas volontiers à leur domination. Cependant ils ont parmi eux des Prêtres Espagnols, & ils se sont rendus un peu plus sociables par le commerce qu'ils ont eu avec eux: Mais on est contraint de les traiter avec beaucoup de ménagement & avec moins de sévérité que les Espagnols n'ont accoutumé de faire. Le terroir est stérile n'étant qu'un sable léger découvert pour la plupart. L'herbe qui y croît est menue & mauvaise; Cependant on y élève quantité de bétail. Chacun connoît le sien, & en a soin; Cependant la terre est commune à la réserve des maisons ou petites Plantations où ils demeurent, que chacun entretient & renferme tout autour. Ils se transplantent d'un lieu à l'autre quand il leur plaît, personne n'ayant droit sur aucune terre que sur celle qu'il possède. Cette partie du pays n'est pas si sujette à la pluie que l'Occident de Sainte Marthe. Il y a néanmoins des pluies accompagnées de tonnerres, mais elles ne sont ni si violentes ni si fréquentes que sur la côte de *Porto-bello*. Les vents d'Oüest y soufflent dans la

lais-

saison, mais ils ne sont ni si orageux ni si longs que sur les côtes de Carthagene & de *Porto-bello*.

Après avoir passé là quelque tems, nous reprîmes la route de la côte de Carthagene, & entre *Rio Grande* & cette place, nous eûmes des vents d'Oüest qui nous retinrent trois ou quatre jours à l'Orient de Carthagene. Nous découvrîmes le matin de fort loin un vaisseau à la voile que nous poursuivîmes jusqu'à midi. Le Capitaine Wright qui étoit nôtre meilleur voilier, le joignit & lui donna combat. Demi-heure après le Capitaine Yanky meilleur voilier que la *Tartane* sur laquelle j'étois, joignit aussi le fuyard, & l'aborda. Le Capitaine Wright en vint aussi à l'abordage; de sorte qu'ils furent maîtres du vaisseau avant que nous arrivâssions. Ils perdirent deux ou trois hommes; & eurent sept ou huit blesez. La prise étoit un vaisseau de 12. Canons, & de 40. hommes, qui avoient tous de bonnes peitures armées. Il étoit chargé de sucre & de tabac, & avoit à bord 8. ou 10. tonnes de Marmelade. Il venoit de *San Jago*, où Saint Jaques située dans l'Isle de *Cuba*, & étoit chargé pour Carthagene.

Nous ramenâmes nôtre prise à *Rio Grande* pour radoubier nos agrets qui avoient été endommagés dans le combat, & pour voir ce que nous ferions de cette capture; car les marchandises qui y étoient ne nous étoient pas d'un grand usage; & ne valoient pas la peine d'être portées dans un port. Quand nous fûmes à *Rio Grande* le Capitaine Wright prétendit que la prise lui appartenait en vertu de sa commission. Le Capitaine Yanky disoit au contraire qu'on ne pouvoit la lui refuser selon les Loix des Avanturiers. A la vérité le Capitaine Wright y avoit plus de droit que Yanky, puis qu'en vertu de sa commission il l'avoit protégé contre les François, qui l'auroient cassé pour n'avoir point de commission: sans compter que Wright en étoit venu le premier aux mains. Mais la société craignant

que le Capitaine Wright n'emmenât d'abord la prise dans un port, la plupart de l'équipage du Capitaine Wright se déterminèrent en faveur du Capitaine Yanky. Le Capitaine Wright ayant donc perdu sa prise brula sa barque, & eut celle du Capitaine Yanky qui étoit plus grande que la sienne. La Tartane fut vendue à un Marchand Jamaïcain, & le Capitaine Yanky commanda le vaisseau qui avoit été pris. Nous retournâmes de là à *Rio de la Hache*, où nous mîmes les prisonniers à terre. Comme c'étoit au commencement de Novembre nous résolûmes d'aller à *Curacao*, où *Curassien* pour y vendre notre sucre si les vents d'Ouest qui devoient venir nous étoient favorables. Nous partîmes avec un beau tems, & un vent à souhait qui nous mena à *Curacao* Isle Hollandoise. Le Capitaine Wright alla voir le Gouverneur, & offrit de lui vendre le sucre: Mais il lui répondit qu'ayant beaucoup de commerce avec les Espagnols, il ne pouvoit nous permettre d'entrer dans l'Isle: Mais que si nous pouvions aller à Saint Thomas, qui est une Isle & un port franc de la dépendance des Danois, & l'asile des Armateurs, il y enverroit un vaisseau chargé des marchandises qui nous manquoient, avec de l'argent pour acheter le sucre, qu'il prendroit à un certain prix: Mais on ne put pas en convenir.

Curacao est la seule Isle de consequence que les Hollandois aient dans les Indes Occidentales. Elle a environ cinq lieues de long, & environ neuf ou dix de large. La pointe la plus septentrionale est à douze degrez 40. minutes: & à environ 7. ou 8. lieues du Continent prez du Cap Romain. Au Sud de la partie Orientale de cette Isle il y a un bon havre nommé *Santa Barbara*, mais le principal est à environ trois lieues du Sud-Est de l'Isle, du côté de la partie meridionale, où il y a une très-bonne ville & une forte Citadelle. Les vaisseaux qui y entrent chargez doivent aller au plus prez de l'entrée du havre, & avoir un cable prêt à jeter vers le fort: Car on ne peut point ancrer à l'entrée du havre,

havre, & les courants emportent toujours du côté du Ouest. Mais quand vous êtes une fois entrez, il n'est rien de plus sûr que ce port, ni rien de plus commode pour carener les vaisseaux. A l'Orient il y a deux montagnes, dont l'une est beaucoup plus haute que l'autre, & plus escarpée du côté du Nord. Le reste de l'Isle est assez uni. Les riches Marchands ont bâti depuis peu des Manufactures de sucre dans ces lieux, qui étoient autrefois des pâcages pour le bétail. Il y a aussi de petites plantations de Patates & de Yames. On y voit quantité de bétail; cependant l'Isle est bien moins estimée par ses productions, que pour l'avantage de la situation qui lui facilite beaucoup le commerce avec les Espagnols. Le havre n'étoit jamais autrefois sans vaisseaux de Carthagene & de *Portobello*, qui achetoient ordinairement des Hollandois mille ou 1500. Negres tout à la fois: Mais les Anglois de la Jamaïque se sont emparez depuis peu de ce commerce. Cela n'empêche pas neantmoins que les Hollandois ne fassent un tres-grand commerce dans toutes les Indes Occidentales, & qu'ils n'envoient d'Hollande de gros & forts vaisseaux chargez des marchandises de l'Europe qui leur sont des retours fort avantageux. Les Hollandois ont en ce pays-là deux autres petites Isles, mais elles sont de peu de consequence en comparaison de *Curacao*: Une de ces Isles est à 7. ou 8. lieues de *Curacao* du côté du Ouest, & s'appelle *Aruba*; l'autre à 9. ou 10. lieues du côté d'Orient, & s'appelle l'Isle de Bon Air. Les Hollandois font venir de ces Isles des barques chargées de provisions pour la subsistance de leur Garnison & de leurs Negres. Je n'ai jamais été à *Aruba*; ainsi je n'en puis rien dire comme témoin oculaire. Mais j'ai entendu dire qu'elle ressemble fort à l'Isle de Bon Air dont je ferai la description, à cela prez qu'elle n'est pas de si grande étendue.

Entre *Curacao*, & Bon Air il y a une petite Isle qui se nomme le petit *Curacao*, qui n'est pas à plus d'une

licie du grand *Curaçao*. Il y a long tems que le Roi de France a eu les yeux sur *Curaçao*, & qu'il a fait des tentatives pour s'en emparer sans avoir encore pû y réussir. J'ai entendu dire qu'il y a environ 23. ou 24. ans que le Gouverneur avoit vendu cette Isle aux François; mais il mourut peu de tems avant que la flote vînt pour la demander; si bien que sa mort fit échouer le dessein. En 1678. le Comte d'Estrées qui un an auparavant avoit enlevé aux Hollandois l'Isle de Tabaco, y fut envoyé avec une escadre de gros vaisseaux, très-bien armez & pourvus de Bombes & de Carcasses, se promettant de prendre *Curaçao* d'assaut. Cette flote vint d'abord à la Martinique, où tous les Aventuriers eurent ordre de se rendre pour se joindre au Comte, & favoriser son dessein. Il n'y en eut que deux qui obéirent. L'équipage de ces deux Pirates étoit composé de François & d'Anglois. Ils partirent donc avec le Comte: Mais en allant à *Curaçao* toute cette flote se perdit sur un banc de rochers qui commence à l'Isle d'Aves. Il n'y eut que deux vaisseaux qui se sauvèrent, & de ces deux étoit un des Armateurs. Ainsi cette entreprise échoua.

N'ayant donc point fait de marché pour notre sucre avec le Gouverneur de *Curaçao*, nous en partîmes pour Bon Air, autre Isle Hollandoise, où nous trouvâmes un vaisseau Hollandois chargé de bœuf d'Irlande, que nous troquâmes pour une partie de notre sucre.

L'Isle de Bon Air est la plus Orientale des Isles Hollandoises, & la plus grande des trois, quoiqu'elle ne soit pas la plus considérable. Le milieu de l'Isle est à douze degrez seize min. de latitude. Elle est à environ vingt lieues du Continent, & à 9. ou 10. de *Curaçao*. On compte qu'elle à 16. ou 17. lieues de tour. La rade est au Sud-Ouest, prez du milieu de l'Isle. Il y a une baye d'une raisonnable profondeur. Les vaisseaux qui viennent du côté d'Orient passent au plus prez du rivage Oriental, & mouillent à 60. brasses d'eau, loin de terre de la

lon-

longueur d'un demi cable. Mais il faut en même tems qu'ils ayent une chaloupe toute prête pour porter un cable à terre & l'y attacher; autrement le vent de terre venant pendant la nuit rejetteroit le vaisseau en mer; car le fond est si dur qu'il n'y a point d'ancre qui pûisses'y prendre. A environ demi mile à l'Occident de cet ancrage il y a une petite Isle basse, & un canal entre elle & la terre ferme.

Les maisons sont à environ demi mile dans la pays, vis à vis de la rade. Il y a là un Gouverneur avec commission du Gouverneur de *Curaçao*, & sept ou huit Soldats, avec cinq ou six familles d'Indiens. Il n'y a point de fort; & les Soldats en tems de paix n'ont presque rien à faire qu'à manger & à dormir; car ils ne sont jamais de garde qu'en tems de guerre. Les Indiens entendent l'agriculture, & plantent du Mahis & du bled de Guinée, quelques Yames & Patates: Mais leur Principal emploi est d'élever du bétail; car cette Isle est fort abondante en chèvres, & on en envoie tous les ans quantité de salées à *Caracao*. Il y a des chevaux, des taureaux, & des vaches, mais je n'y ai jamais vu de brebis, quoique jaye été par tout dans l'Isle. Le côté meridional est bas, & il y a de plusieurs sortes d'arbres; mais qui ne sont pas fort-gros. Il y a une petite fontaine auprez des maisons, dont les habitants se servent quoique l'eau ait un petit goût de sel. A l'Occident de l'Isle il y a une bonne fontaine d'eau douce, auprez de laquelle demeurent trois ou quatre familles d'Indiens; mais ailleurs il n'y a ni eau ni maisons. Du côté du Midi prez du bout Oriental il y a un bon marais salant, où les Hollandois viennent charger de sel leurs vaisseaux.

Partant de Bon-Air nous allâmes à l'Isle d'Aves, ou des oiseaux; ainsi appelée à cause de la grande quantité d'oiseaux qu'il y a, & sur tout d'une espece qu'on nomme *hommes de guerre*, & des *Boubies*. La Boubie est un oiseau aquatique un peu moins gros qu'une poule, & d'un gris clair. J'ai remarqué que

les

les Boubies de cette Isle sont plus blanches que les autres. Cet oiseau a le bec fort, plus long & plus gros que celui des Corneilles, & plus large par le bout. Ses pieds sont plats comme ceux des Canards. C'est un oiseau fort simple, & qui ne s'ôte qu'à peine du chemin des gens. Ailleurs il fait son nid à terre; mais là sur les arbres; ce que je n'ai jamais vu nulle autre part quoique j'aye vu quantité de ces oiseaux en plusieurs autres lieux. Leur chair est noire, & a le goût de poisson. Les Avanturiers en mangent souvent. La flote Françoisé qui se perdit à l'Isle d'Aves, comme je le dirai ailleurs, diminua beaucoup le nombre des Boubies.

Il y a un autre Oiseau dans cette Isle que les Anglois appellent l'homme de guerre, qui est environ gros comme un Milau, & à peu prez de la même figure, mais il est noir, & a le cou rouge. Il vit de poisson; Cependant il ne descend jamais sur l'eau, mais se tient dans l'air comme le Milan, & quand il voit sa proie, il s'élance la tête la première, l'emporte fort légèrement avec le bec, & s'en retourne incontinent dans les airs, ne touchant jamais l'eau que du bec. Ses ailes sont fort-longues, & ses pieds faits comme ceux des autres Oiseaux terrestres. Il fait son nid sur des arbres quand il en trouve, mais faute d'arbres il le fait sur la terre.

L'Isle d'Aves est à environ 2. à 9. lieues de l'Isle de Bon-Air, à environ 14. à 18. du Continent. Environ 11. degrez 45. minutes de latitude Septentrionale. Elle est petite, & n'a pas plus de quatre miles de long, & demi mile de large du côté d'Orient. Du côté du Septentrion la terre est basse, & souvent inondée quand la mer monte; Mais du côté du Midi il y a un gros banc de corail que la mer y a jeté. Du côté de l'Occident elle a prés d'un mile de large: Le pays est uni, & sans arbres. Les Armateurs qui vont souvent dans cette Ile y ont creusé deux ou trois puits. Ce qui fait que les Avanturiers frequentent cette Isle est, qu'il y a au milieu du côté du Septentrion un bon havre, où ils

ils peuvent commodément carener leurs vaisseaux. Le banc de rochers sur lesquels la flote de France se perdit, comme j'ai dit ci devant, regne de l'Orient au Septentrion, & forme une espee de demi Lune. Ce banc brise la mer, & on marche commodément jusqu'au Septentrion sur un terrain égal & sablonneux. Il y a dans l'enceinte de ce rocher deux ou trois petites Isles sablonneuses à environ trois miles de la principale Isle. Le Comte d'Etrées perdit sa flote de cette manière. Comme il venoit de vers l'Orient il alla donner contre le rocher, & tira deux coups de Canon pour avertir le reste de sa flote. Mais comme ils crurent que leur Amiral étoit aux mains avec les ennemis, ils hisserent leurs Huniers, mirent autant de voiles qu'ils pûrent, & vinrent à toutes voiles échoüer après lui à demi mile les uns des autres. Le fanal que le comte avoit fait mettre au grand mât fut le malheureux signal qui les obligea de le suivre. De toute cette flote il ne se sauva qu'un seul vaisseau du Roi, & un Pirate. Les vaisseaux demeurèrent là toute la journée. La plupart de l'équipage eut le tems de gagner la terre; cependant il en perit plusieurs dans le naufrage, & plusieurs de ceux qui se sauverent dans l'Isle moururent pour n'être pas accoutumés à de pareilles incommodités. Pour les Corsaires auxquels ces sortes de disgrâces n'étoient pas extraordinaires, ils se tirerent d'affaires galamment; & c'est d'eux de qui je tiens cette relation. Ils m'ont dit qu'ils s'en étoient allez dans la Jamaïque avec trente livres chacun dans leur poche, ils n'auroient pas été plus riches; Car ils s'attrouperent en attendant que les vaisseaux vinssent à se briser, afin de s'emparer de ce qui en sortoit. Quoique plusieurs barriques de vin & d'eau de vie se défonçassent contre les rochers, il y en avoit néanmoins bon nombre qui flotoient & passaient à l'endroit où les Corsaires les attendoient pour les prendre. Ils de-

meurerent là environ trois semaines attendans l'occasion de repasser à *Hispaniola*. Durant tout ce tems-là ils ne furent jamais sans deux ou trois muids de vin & d'eau de vie dans leurs tentes, & sans des barrils de bœuf & de cochon, dont ils pouvoient assez bien vivre sans pain, quoique les nouveaux venus de France ne peussent le faire. Il y avoit environ 40. François à bord sur un des vaisseaux bien pourvu de liqueurs, & où ils demeurèrent jusques à ce que la poupe du vaisseau vint à se briser, à floter sur les rochers, & à être emportée avec tout ce qu'il y avoit de gens beuvans & chantans, & si yvres qu'ils ne songeoient pas au peril. Cependant on n'en a jamais entendu parler depuis.

Peu de tems après ce grand naufrage il arriva une plaisante aventure en cette Isle au Capitaine Payne qui commandoit un vaisseau de six Canons. Il y vint carener son vaisseau, dans l'esperance de s'y bien équiper; Car il y avoit sur le rivage des mâts, des vergues, du bois de Charpente, & plusieurs autres choses dont il avoit besoin. Il entra donc dans le havre qui est tout prez de l'Isle, & défit les agrets de son vaisseau. Avant qu'il eût achevé, un vaisseau Hollandois de vingt pieces de Canon vint de *Curaçao* pour transporter les Canons qui s'étoient perdus sur le banc: Mais voyant un vaisseau dans le havre, & le prenant pour un Armateur François, le Hollandois crut qu'il falloit commencer par l'enlever. Pour cet effet s'en étant approché d'environ un mile, il commença à faire feu, se promettant de se jeter le lendemain dans le havre, dont l'entrée est fort étroite. Le Capitaine Payne fit transporter à terre une partie de son Canon, & fit toute la résistance qu'il lui fut possible, quoiqu'il vît bien qu'il ne pouvoit pas s'empêcher d'être pris. Mais pendant que ses gens étoient ainsi occupés, il vit une barque Hollandoise qui louvoioit pour entrer dans la rade, & sur le soir ill'a-

perceut

perceut à l'ancre à l'Occident de l'Isle. Cela lui donna quelque esperance de pouvoir se sauver; ce qu'il fit en envoyant la nuit deux Canots à bord de la Barque, qui la prirent chargée d'un butin considerable. Il se retira dans cette barque, & laissa son vaisseau vuide au vaisseau de guerre Hollandois.

Il y a une autre Isle à environ quatre lieues de l'Orient de l'Isle d'Aves, que les Avanturiers appellent la petite Isle d'Aves, & qui est toute couverte d'arbres de Mangle. Jel'ai vûe, mais je n'y ai jamais été. Ces deux Isles autant que j'ai pu l'apprendre ne sont habitées que de Boubies, & autres Oiseaux.

Pendant que nous fumes à l'Isle d'Aves nous carenâmes la barque du Capitaine Wright, lavâmes le vaisseau où nous avions pris le sucre, & retirâmes deux Canons du naufrage. Nous demeurâmes là jusqu'au commencement de Fevrier 1683.

Nous allâmes de là aux Isles de *Roca* pour carener le vaisseau que nous avions pris chargé de sucre, l'Isle d'Aves n'étant pas si commode pour cela. Pour cet effet nous approchâmes d'une de ces petites Isles, & commençâmes par mettre nôtre canon à terre. Nous fîmes un Parapet sur la pointe, & y mîmes tout nôtre Canon pour empêcher l'ennemi de venir à nous pendant que nous serions occupés à carener nôtre vaisseau. Nous bâtimes ensuite une maison que nous couvrîmes de nos voiles, & où nous mîmes nos marchandises & nos provisions. Pendant le séjour que nous fîmes là un vaisseau de guerre François de 36. Canons qui traversa les petites Isles acheta environ 10. tonneaux de nôtre sucre. Je fus deux ou trois fois à bord, & fus fort-bien reçu du Capitaine & de son Lieutenant, qui étoit un Chevalier de Malte. Ils me firent de grandes promesses si je voulois passer avec eux en France: Mais j'étois résolu de demeurer toujours avec les gens de ma nation.

Les Isles de *Roca* sont une partie des petites Isles qui ne sont pas habitées, situées à environ onze de grez 40.

C 6

minu-

minutes de latitude, à environ 15. ou 16. lieues de la terre ferme, à environ 20. Lieues de la Tortue du côté du Nord-Ouest quart d'Ouest & à environ 6. ou 7. de l'Occident d'*Orchilla*, autre Isle située à la même distance de la terre ferme. J'ai vu cette Isle, mais je n'y ai jamais été. Les Isles de *Roca* ont environ cinq lieues d'étendue, & trois de large. La partie la plus septentrionale de ces Isles est la plus remarquable à cause d'une haute montagne blanche, pleine de rochers du côté de l'Occident, & qu'on peut voir de fort loin. Il y a sur cette montagne quantité d'oiseaux du Tropique, d'hommes de guerre, de Boubies, & de *Noddis* qui s'y élèvent. J'ai déjà dit ce que c'est que la Boubie & l'homme de guerre. Le *Noddi* est un petit oiseau noir, de la grosseur à peu près de nos merles d'Angleterre, & assez bon à manger. Les *Noddis* font leurs nids sur les rochers. Nous n'en avons jamais trouvé loin de terre. J'ai vu de ces oiseaux ailleurs; mais je n'ai jamais vu leurs nids que dans cette Isle, où il y en a grande quantité. L'oiseau du Tropique est aussi gros qu'un pigeon, mais rond & uni comme une perdrix. Il est tout blanc à la réserve de deux ou trois plumes de l'aile qui sont d'un gris clair. Son bec est jaune, gros & court. Il a au-dessus d'un longue plume, ou pour mieux dire un tuyau d'environ sept pouces de long; & c'est là tout ce qu'il a de queue. On ne le voit jamais loin de l'un ou de l'autre Tropique, de là vient aussi qu'on l'appelle oiseau du Tropique. Ces oiseaux sont fort bons à manger, & nous en trouvâmes bien avant en Mer. Je n'en ai jamais vu qu'en mer, & dans cette Isle, où ils font leurs nids, & où l'on en trouve en grande quantité.

Près de la mer au Midi de cette haute montagne il y a de l'eau douce qui vient des rochers; mais qui coule avec tant de lenteur, qu'on n'en sauroit amasser plus de 40. Gallons* en vingt quatre heures de tems. Mais cette eau a tant le goût du cuivre, ou

* Gallon, mesure d'Angleterre qui fait environ 4. pintes mesure de Paris.

pour mieux dire de l'alun, & choque si fort le palais, qu'on la trouve très-désagréable en la buvant; mais après en avoir bu deux ou trois jours on ne trouve plus de goût à l'autre eau.

Le milieu de l'Isle est un terroir bas & uni, tout couvert d'herbe longue, où il y a quantité de petits oiseaux gris de la grosseur d'un merle; ils sont cependant des œufs plus gros que ceux des Pies: De là vient que les Avaturiers les appellent *Egg-birds*, ou œufs de l'oiseau. La partie Orientale de l'Isle est couverte d'arbres de Mangle noir.

Il y a de trois sortes de Mangle, de noirs, de rouge, & de blanc. Le noir est le plus large; le corps est à peu près de la grosseur du Chêne, & est environ de vingt pieds de haut. Il est fort dur, & fort bon pour la charpente; mais d'une pesanteur extraordinaire; ce qui fait qu'on n'en sert pas beaucoup pour bâtir. Le Mangle rouge croît communément près de la mer, ou des rivières. Le tronc n'est pas si gros que celui du Mangle noir: Mais il pousse plusieurs racines de la grosseur à peu près de la jambe les unes plus grosses les autres moins. Ces racines s'élevans à environ 6. 8. ou 10. pieds de terre, & sortans d'un même tronc, paroissent soutenues par autant de pieux artificiels. Il est impossible de marcher dans les lieux où cet arbre croît, à cause de ses racines qui sont tellement entrelacées les unes entre les autres, qu'étant obligé de les traverser j'ai fait un demi mile sans mettre le pied à terre sautant d'une racine sur l'autre. Le bois en est dur, & bon à plusieurs choses. Le dedans de l'écorce est rouge, & l'on s'en sert beaucoup dans toutes les Indes pour tanner les cuirs. Le Mangle blanc ne vient jamais si gros que les deux autres; & n'est pas non plus d'un si grand usage. Les Avaturiers font d'ordinaire des jeunes arbres les poignées de leurs avirons. Ils sont communément droits, mais non extrêmement forts. Le Mangle noir & blanc ne croît point comme le rouge avec des racines élevées:

Mais

Mais le tronc sort immédiatement de terre comme les autres arbres.

Le terroir de cette partie Orientale est d'un sable léger, que la mer inonde quelquefois quand elle monte. La rade des vaisseaux est au Midi au plus prez du milieu de l'Isle. Les autres Isles de *Roca* sont basses. La premiere qu'on trouve du côté du Midi est petite, basse, & unie, sans arbres, & ne produit que de l'herbe. Au Midi de cette Isle il y a un vivier dont l'eau a un petit goût de sel. Les Aventuriers s'en servent quelquefois faute de meilleure. Il y a aussi prez de cette Isle une rade où l'on peut commodément mouiller. A environ une lieüe de cette Isle il y en a deux autres qui ne sont pas éloignées deux cents verges l'une de l'autre. Il y a un profond canal par où passent les vaisseaux. L'une & l'autre de ces deux Isles sont toutes pleines de Mangles rouges, qui contre l'ordinaire des autres viennent mieux dans un terroir inondé comme est celui de ces deux Isles. Il n'y a de terre sèche que la pointe Orientale du côté de la partie la plus Occidentale, mais il n'y a ni arbres ni buissons. Ce fut sur cette pointe que nous carénâmes nôtre vaisseau choisissant pour cela le côté meridional.

Les autres Isles sont basses, & ont des Mangles rouges & autres arbres. Les vaisseaux y peuvent aussi mouiller: Mais il n'y a point d'endroit pour caréner comme celui où nous étions. Parce qu'on peut haler les vaisseaux prez de terre, & qu'avec quatre pieces de Canon sur la pointe on peut defendre l'entrée du canal, & empêcher l'ennemi d'en approcher. J'ai remarqué qu'entre ces Isles en dedans on peut mouiller en divers lieux; mais non pas en dehors, si ce n'est du côté de l'Oüest ou Sud-Oüest. Car du côté de l'Est ou Nord-Est un vent alisé souffle, & grossit la mer; & du côté du Sud il n'y a pas moins de 70, 80. ou 100. brasses d'eau fort prez de terre.

Après avoir pris autant d'eau que nous en pûmes trou-

trouver, nous en partîmes au mois d'Avril 1682. & vinmes à l'Isle de la Tortuë surnommée la salée, pour la distinguer des Isles des Tortues sèches prez du Cap Floride, & de l'Isle de la Tortuë prez d'*Hispaniola*, autrefois apellée Tortuë Françoisë. Quoi qu'il y ait long tems que je n'aye entendu parler de ce nom, j'ai du penchant à croire qu'on l'a confondu avec le petit Gave, qui est la principale garnison que les François ayent en ces pays-là. L'Isle où nous vinmes est d'une grandeur raisonnable, deserte, & abondante en sel. Elle est à 11. degrez de latitude septentrionale, à l'Oüest & tant soit peu au Nord de sainte Marguerite, Isle Espagnole, forte & riche. Elle en est éloignée d'environ 14. lieües, & d'environ 17. ou 18. du Cap Blanc sur le continent. Un vaisseau qui est dans ces Isles un peu du côté du Midi; peut voir tout à la fois quand le tems est clair, la terre ferme, sainte Marguerite, & la Tortuë. La partie Orientale de la Tortuë est toute pleine de rochers raboteux, découverts, & brisez qui s'étendent assez loin dans la mer. Du côté du Sud-Est il y a une assez bonne rade pour les vaisseaux, & fort-frequentée en tems de paix par les vaisseaux marchands, qui y viennent charger de sel dans les mois de Mai, Juin, Juillet, & Aoust: Car à 100. pas de la mer du côté de l'Orient il y a un grand marais salant. Le sel commence à grainer au mois d'Avril, excepté lors que la saison est sèche; car on remarque que la pluye fait grainer le sel. J'ai vû plus de vingt vaisseaux tout à la fois qui alloient charger de sel, & ces vaisseaux, qui viennent des Isles Caribbes, sont toujours bien pourvus de *Rum* qui est une boisson forte, composée de sucre, & de jus de Limon pour faire de la Ponche * pour donner courage à leurs gens quand ils travaillent à tirer le sel & à le porter à bord. Ils en font ordinairement grosse provision dans l'esperance de ren-

contrer

* Tous ceux qui ont été en Angleterre connoissent cette boisson.

contrer des Avanturiers, qui y accourent durant les mois qu'on vient de nommer pour y faire Noël comme ils parlent; assurez de trouver suffisamment des liqueurs pour se réjouir, & libéraux au reste à l'égard de ceux qui les traitent. Prez de l'Occident de l'Isle du côté du Midi il y a un petit havre, & de l'autre douce. Ce bout de l'Isle est plein de petits arbrisseaux; mais le côté Oriental est pierreux & sans arbres, ne produisant que de méchante herbe. Il y a quelques Chevres; mais non pas en grand nombre. Les Tortuës viennent dans les Bayes faire leurs œufs sur le sable. Et c'est d'elles que l'Isle a tiré son nom. On ne peut mouiller que dans la rade où sont les marais salans, ou dans le havre.

Nous croyions vendre nôtre Sucre aux vaisseaux Anglois qui viennent y charger de sel: Mais ne l'ayant pas fait, nous résolûmes d'aller à la Trinité, si proche du Continent, habitée par les Espagnols, passablement forte & riche: Mais les courants & les vents d'Est traversans nôtre dessein, nous passâmes entre sainte Marguerite & la terre ferme, & allâmes à Blanco, Isle d'assez grande étendue presqu'au Nord de sainte Marguerite, à environ 30. lieues du Continent, & à onze degrez 30. minutes de latitude Septentrionale. Cette Isle est plate, basse, unie, deserte, sèche & saine. La plus grande partie ne sont que de bons pâturages; il y vient quelques arbres appelez *lignum vitae*, ou bois de vie, environnez de quelques autres arbrisseaux. Il y a quantité de Guanos qui sont des animaux de la figure des Lézards, mais beaucoup plus gros. Ils ont le corps aussi gros que l'endroit d'au dessous le gras de la jambe d'un homme, & le bout de la queue qui va toujours en apétissant, est extrêmement petit. Si un homme le prend par la queue, à moins qu'il ne la prenne bien prez du derrière, elle se rompt & se partage à une des jointures. Ils font leurs œufs comme font la plupart des animaux amphibies, & sont très-bons à manger. La chair est fort estimée.

des

des Avanturiers qui la donnent d'ordinaire à leurs malades; aussi fait-elle de parfaitement bon bouillon. Ils sont de diverses couleurs, & il y en a de presque noirs, d'un brun enfoncé, d'un brun clair, d'un gris obscur: d'un verd clair; il y en a aussi de jaunes & de marquetez. Ils vivent tous dans l'eau & sur la terre. Il y en a qui se tiennent toujours dans l'eau & entre les rochers, & qui sont ordinairement noirs. Mais ceux qui se tiennent dans les lieux secs tel qu'est Blanco, sont d'ordinaire jaunâtres: Cependant ils ne laissent pas de vivre dans l'eau, & sont quelquefois même sur les arbres. La rade est du côté du Nord-Ouest contre une petite Baye sablonneuse. On ne peut mouiller que là, car l'eau est profonde, & fort proche de la terre. Il y a une petite fontaine à l'Occident, & autour de l'Isle des Bayes sablonneuses, où les Tortuës viennent de nuit à terre en grande quantité. Celles qui fréquentent cette Isle s'appellent Tortuës vertes, & sont les meilleures de cette espèce qu'il y ait dans toutes les Indes Occidentales, soit pour la grosseur, soit pour la délicatesse. Je donnerois volontiers ici une description particulière de ces Tortuës, & autres qui sont dans ces mers: Mais comme j'aurai occasion de parler de quelques autres sortes de Tortuës quand je reviendrai à la mer du Sud; qui sont fort différentes de celles-ci, il vaut mieux faire une relation générale de toutes ces différentes sortes à la fois, pour pouvoir mieux les distinguer les unes des autres. Quelques-unes de nos Relations modernes disent qu'il y a des Chevres dans cette Isle. Je ne sais s'il y en a eu autrefois; mais je sais bien qu'il n'y en a plus aujourd'hui, car j'ai été par tout avec plusieurs autres de nôtre troupe. Il est vrai que ce siècle a produit de grands changemens dans ces pays-là, soit pour les lieux, soit pour les marchandises: Mais ces changemens sont principalement remarquables à Nombre de Dios, ville autrefois fameuse, & dont quelques relations modernes parlent encore magni-

magnifiquement ; mais qui n'a retenu de son ancienne splendeur que le nom seulement. J'ai été dans le lieu où étoit cette ville ; mais il n'y a plus que des brossailles, & on ne voit pas la moindre marque qu'il y ait eu autrefois une ville.

Nous ne fumes pas plus de dix jours à *Blanco*, d'où nous partîmes pour retourner à l'Isle de la Tortue salée, où le Capitaine Yanky nous quitta. Quatre jours après durant lesquels nos gens ne firent que boire & se quereller, nous allâmes sur le vaisseau du Capitaine Wright vers la côte de *Caraccos* située sur le Continent. Cette côte est fort remarquable à divers égards. Ce n'est pendant plus de 20. lieues qu'une étendue perpétuelle de hautes montagnes entremêlées de petits vallons, qui s'étendent de l'Orient à l'Occident, & cela de maniere que les montagnes & les vallées vont alternativement en pointe du Midi au Septentrion. De ces vallées les unes ont environ quatre ou cinq Stades * de large, d'autres pas plus d'une ou de deux ; & la plus longue n'a pas depuis la mer trois ou quatre miles tout au plus. A la même distance de la côte il y a une longue étendue de montagnes, parallèles en quelque maniere à la côte : qui joint les plus petites, & ferme le côté meridional des vallées. Du côté du Nord ces vallées regardent vers la mer, & forment je ne sais combien de petites Bayes sablonneuses, qui sont les seuls endroits par où l'on peut mettre pied à terre sur la côte. Les montagnes grandes & petites sont fort élevées. A peine apperçoit-on les vallées de trois ou quatre lieues en mer ; mais toutes ensemble elles paroissent une grosse montagne. A environ 15. lieues des Isles de *Roca*, & environ 20. de l'Isle d'*Aves*, nous voyions cette côte clairement ; cependant quand nous sommes à l'ancre à cette côte nous ne pouvions pas voir ces Isles, quoique du sommet de ces montagnes elles ne paroissent pas fort éloignées ; & ressembloit à de petites eminences dans

un

* On compte que 8. Stades font 1. mile.

un étang. Ces montagnes sont stériles à la réserve des côtés les plus bas qui sont couverts de la même terre noire qui est dans les valées, & qui est aussi bonne que j'en aye vû. Il y a dans quelques valées de la terre glaise forte : mais en general elles sont extrêmement fertiles, bien arrosées, & habitées par des Espagnols & leurs Negres. On y vit de Mahis & de Plantains. Il y a des oiseaux & quelques cochons : Mais la principale chose que ces valées produisent, & à dire vrai la seule marchandise vendable, sont les noix de Cacao dont on fait le chocolat. L'arbre qui porte ces noix ne croit vers les mers du Nord que dans la Baye de Campêche, à *Costa Rica*, entre Portobello, & Nicaragua ; principalement le long de la riviere du Charpentier, & sur cette côte aussi haute que l'Isle de la Trinité. Vers les mers du Sud, il croit sur la riviere de Guaiquil un peu au Sud de la ligne, & dans la valée de *Colima* au midi du Continent de Mexique ; lieux dont je ferai la description dans la suite. Outre les pays que je viens de nommer je suis sûr qu'il n'y a point d'autre place au monde où croisse le Cacao, si ce n'est la Jamaïque, où il ne reste aujourd'hui que peu de chose de tant de plantations que les Anglois y trouverent en arrivant, & qu'ils ont faites depuis, encore le peu qui reste après bien des soins & des peines produit rarement quelque chose, & se gâte presque toujours. Les noix qui croissent sur la côte de Caracco quoique plus petites que celles de *Costa Rica* qui sont larges & plates, sont néanmoins à mon avis & meilleures & plus grasses. Celles-ci sont tellement huileuses, que nous sommes obligés de nous servir d'eau en les frottant ; & les Espagnols de *Rica* au lieu de les secher pour en ôter l'enveloppe, avant que de les broyer pour faire le Chocolat, les brûlent tant soit peu pour en consumer l'huile : Autrement, disent ils, buvant du chocolat comme ils font cinq ou six fois le jour, le Cacao les rempliroit trop de sang. Monsieur Rin-

gros

gros mon digne collègue préfère le Cacao de Guayaquil : Mais cela vient je croi du peu de connoissance qu'il a de l'autre. Comme je le connois particulièrement, je fais les voyages & les expériences qu'il a faites. Je suis persuadé que s'il avoit connu l'autre Cacao aussi bien que je croi le connoître pour m'en être servi diverses fois & long-tems, & avoir vécu en quelque maniere des différentes sortes dont je viens de parler, il eût préféré les noix de Caraccos à toutes les autres. Cependant il se peut faire que les Espagnols les sechant beaucoup sur les lieux comme ils sont, elles en soient moins estimées des Européens qui se servent de leur Chocolat tout préparé : De là vient que nous aimons toujours mieux le préparer nous-mêmes.

L'arbre qui produit le Cacao a le corps d'environ un pied & demi de grosseur tout au plus, & sept ou huit pieds de haut jusqu'aux branches, qui sont larges & étendues comme celles du Chêne. Les feuilles en sont assez épaisses, douces, d'un verd obscur, & à peu près de la figure de celles du Prunier, à cela près qu'elles sont plus larges. Les noix sont enveloppées dans une gousse grosse comme les deux poings, & pendent à l'arbre par une queue forte & souple qu'elles ont au gros bout. L'arbre en est tout rempli depuis le pied jusqu'à la tête à distances inégales. Les grandes branches en ont beaucoup, & sur tout aux jointures où elles sont fort-près à près : Mais il n'y en a jamais aux petites branches. Un arbre qui produit bien produit d'ordinaire environ 20. ou 30. de ces gousses. On en fait deux récoltes par an, l'une au mois de Decembre, & l'autre qui est la meilleure au mois de Juin. La gousse a près d'un pouce d'épaisseur, & n'est ni spongieuse ni dure, mais elle tient des deux. Elle est cassante, mais neantmoins plus dure que l'écorce de citron. Sa superficie est bouronnée comme celle de cette écorce ; mais plus grossièrement & avec moins d'égalité. Les gousses sont

sont d'abord d'un verd obscur, mais le côté qui regarde le soleil est d'un rouge sombre. A mesure qu'elles meurissent, ce verd se change en un beau jaune, & le rouge sombre en un rouge plus vif & plus beau qui est fort-agreable à la vue. Comme elles ne meurissent pas toutes à la fois, on ne les cueille pas aussi toutes en même tems. Durant trois semaines ou un mois dans le tems de la maturité, les inspecteurs vont tous les jours aux plantations pour voir si elles jaunissent, & n'en coupent qu'une chaque fois d'un même arbre. Après qu'on a ainsi cueilli les gousses on en fait divers monceaux pour les faire suer, ensuite on casse l'enveloppe avec la main, & on en tire les noix, qui sont la seule chose qui y est contenuë. Ces noix sont placées par rangs comme les grains du Mahis, mais attachées les unes aux autres, & tellement serrées, qu'après les avoir séparées il seroit difficile de les remettre dans un si petit espace. Il y a ordinairement près de 100. noix dans une gousse : A proportion de la grosseur de la gousse, les noix sont plus ou moins grosses. Après qu'on a tiré les noix on les fait sécher au soleil sur des nattes étendues à terre : Cela étant fait il n'y a plus d'autres soins à prendre parce qu'elles ont une peau déliée & dure, & beaucoup d'huile qui les conserve. L'eau salée ne les endommage point ; car nous en avions à fond de cale dans des valises pourries, qui n'en furent pas moins bonnes pour cela. On élève de petits arbres à Cacao par le moyen des noix qu'on plante en terre noire le gros bout en bas, & dans les mêmes endroits où ils doivent produire, ce qu'ils font dans quatre ou cinq ans sans avoir la peine de les transplanter. On plante ordinairement dans un même champ depuis 500. arbres jusques à 2000. & plus : Et pour les garantir des injures du tems on les entoure de Plantains pendant deux ou quatre ans. Alors on ruine les Plantains parce que les Cacaoiers sont d'une grosseur raisonnable & capables de résister aux ardeurs du soleil, qui à mon avis leur font

sont plus de mal que tout le reste. En effet ces valées sont exposées aux vents de Nord, à moins qu'on ne les mette à couvert par ci par là à la faveur des arbres plantez exprez sur la côte de diverses Bayes. Neantmoins autant que je l'ai pu remarquer ou apprendre, le *Cacao* de ces pays-là n'est jamais gâté; ce que j'ai souvent vu ailleurs. On se sert des noix de *Cacao* au lieu d'argent à la Baye de Campeche.

La Ville capitale de ce pays s'appelle *Caraccos*. Elle est assez avant dans le pays. C'est une Ville grande & riche, où demeurent la plupart des propriétaires des Plantations de *Cacao* qui sont dans les valées, & dont ils donnent le soin à des Negres. Elle est située dans une plaine de grande étendue, & fort-abondante en bétail. Un Espagnol de ma connoissance, homme de bon sens, qui y a été, m'a dit qu'elle est fort-peuplée, & la croit trois fois plus grande que la *Coruna* en Galice. Le chemin pour y aller est fort difficile à faire, car il faut passer sur les montagnes qui renferment, comme j'ai dit, les valées de la côte où est le *cacao*. La Principale place de cette côte est la *Guiare*, bonne ville que la mer enferme. Quoiqu'elle n'ait qu'un méchant havre, il ne laisse pas d'être beaucoup fréquenté par les Espagnols; car les Hollandois & les Anglois mouillent dans les Bayes sablonneuses qui sont par-ci par-là à l'entrée de diverses valées, & où la rade est fort bonne. La ville est ouverte, mais il y a un bon fort. Cependant il y a quelques années que le Capitaine Wright & ses Aventuriers prirent & la place & le fort. Elle est située à quatre ou cinq lieues du Cap *Blanco* du côté de l'Occident. Ce Cap est la plus éloignée frontiere de la côte de *Caracco*. Du côté de l'Orient à environ 10. lieues plus loin, il y a un grand Lac ou bras de mer appelé la *Laguna de Venezuela*, autour duquel il y a plusieurs villes riches: Mais l'entrée du lac est si peu profonde, que les vaisseaux ne peuvent y entrer. Il y a

prez

prez de cette entrée une place nommée *Comana*, d'où les Capres furent une fois repoussés, & sur laquelle ils n'ont osé depuis faire aucune entreprise. C'est depuis plusieurs années la seule place des mers du Nord qu'ils ont attaquée inutilement. Aussi les Espagnols leur ont-ils reproché souvent depuis, par manière d'insulte où de défi. Verine n'est pas loin de cette place. C'est un petit village où les Espagnols ont une Plantation; village fameux pour son tabac qui passe pour le meilleur du monde.

Mais pour revenir à *Caraccos*, disons que toute cette côte est sujette à des vents de Nord-Est qui desséchent beaucoup. Nous y avons toujours trouvé la même secheresse, qui nous faisoit venir mal aux levres. Et cela en différentes saisons de l'année; j'ai été diverses fois sur cette côte. Elle est d'ailleurs fort-saine, & l'air y est tres-bon. Les Espagnols ont des sentinelles sur les montagnes, & des Parapets dans les valées. La plupart de leurs Negres sont aussi armez pour défendre les Bayes. Les Hollandois y font un grand commerce, & presque pour eux-mêmes. J'y ai vu trois ou quatre gros vaisseaux à la fois, chacun de 30. ou 40. Canons. Ils y apportent de l'Europe toutes sortes de marchandises, mais sur tout des toiles qui leur procurent des retours considerables; principalement en argent & en *Cacao*. Je me suis souvent étonné que nos Anglois n'y aillent point. A la verité nos Jamaïcains y vont, & y font un commerce lucratif quoi qu'ils y apportent des marchandises d'Angleterre de la seconde ou troisième main.

Durant le séjour que nous fîmes sur cette côte nous allâmes à terre dans quelques Bayes, & primes sept ou huit tonnes de *Cacao*, & ensuite trois barques, l'une chargée de peaux, l'autre de marchandises de l'Europe, & la troisième de poterie & d'eau de vie. Avec ces trois barques nous retournâmes aux Isles de *Roca*, où nous partageâmes nos denrées &

nous

nous nous séparâmes ayant suffisamment des vaisseaux pour nous transporter où nous voudrions. De soixante que nous étions, vingt prirent un des vaisseaux & notre part des marchandises, & s'en allerent droit à la Virginie. Nous primes chemin faisant plusieurs Remores. * Quand nous les voyions autour de notre vaisseau nous n'avions qu'à jeter la ligne, & elles ne manquoient pas de mordre à l'hameçon quelque appât qu'il y eût de poisson ou de chair. La Remore est à peu près de la grosseur d'un gros Merlan, & lui ressemble fort du côté de la queue; mais elle a la tête plus plate. Depuis la tête jusqu'au milieu du dos elle a une espèce de chair cartilagineuse, semblable à cette partie du Limpit poisson à coquille, qui va en apperissant en forme de pyramide, & qui s'attache aux rochers: ou de la figure de la tête d'un escargot, à cela près qu'elle est plus dure. Cette crête est d'une forme ovale & plate, & d'environ 7. à 8. pouces de long, & cinq à six de large, s'élevant à environ demi ponce de hauteur. Elle est toute pleine de petites pointes à la faveur desquelles ce poisson s'attache à tout ce qu'il rencontre, comme fait le Limaçon à une muraille. S'il arrive qu'une Remore vienne autour d'un vaisseau, elle le quitte rarement, parce qu'elle vit des ordures qu'on jette, ou même des excréments. Quand il fait beau, & qu'il y a peu de vent, elles jouent autour du vaisseau. Mais durant un vent de tempête, ou lors que le vaisseau va vite, elles s'attachent ordinairement sous le vaisseau; d'où ni le mouvement du vaisseau quelque violent qu'il soit, ni l'orage le plus furieux ne sauroient les tirer. Elles s'attachent aussi à tous les autres grands poissons; car jamais elles ne nagent que quand elles ne trouvent rien pour se faire porter. J'en ai trouvé d'attachées à un Goulu après même qu'on l'avoit halé sur le tillac, quoique le Goulu soit un poisson fort

&

* En Anglois Sucking fish.

& fatouche, qui se tremousse avec tant de violence demi-heure après qu'il est pris, que si la Remore n'étoit extraordinairement bien attachée, elle ne sauroit jamais tenir contre un mouvement si violent. Il est ordinaire aussi de les voir attachées aux Tortues, à de vieux troncs, à de vieilles planches, & autres choses que la mer emporte. Toutes sortes d'inégalités au fond d'un vaisseau l'empêchent beaucoup d'aller vite; & 10. ou 12. de ces Remores attachées à un navire le retardent sans doute, & autant en quelque manière que si son fond étoit sale. J'ai beaucoup de penchant à croire que c'est le poisson dont les Anciens ont fait tant de contes: Si ce ne l'est pas, je ne sais quel autre ce peut être. J'en laisse le jugement au Lecteur. J'ai vu quantité de Remores dans la Baye de Campeche, & dans la mer entre cette côte & la côte de Caraccos, comme aussi autour des Isles de Rocca, de Blanco, de la Tortue &c. dont j'ai déjà donné la description. Elles n'ont point d'écailles, & sont fort bonnes à manger.

Nous ne trouvâmes autre chose de remarquable pendant notre voyage dans la Virginie, où nous arrivâmes au mois de Juillet 1682. Ce pays est si bien connu, que je n'en dirai pas davantage. Je n'amuserai pas non plus le Lecteur par le récit de mes affaires particulières, ni par les embarras où je me trouvais durant environ 13. mois de séjour que j'y fis: Mais je commencerai le Chapitre suivant par le second voyage que je fis dans les mers du Sud, & autour du monde.

CHAPITRE IV.

Voyage de l'Auteur à l'Isle de Jean Fernando dans les mers du Sud. Son arrivée aux Isles du Cap Verd. Isle de Salé, & ses marais salans, du Flamingo sorte d'oiseau, & de ce que son nid a de remarquable. De l'Ambre gris & des lieux où il se trouve. Des Isles de St. Nicolas, Mayo, Saint Jago ou St. Jaques, Fogo: Montagne ardente, & autres Isles du Cap Verd. De la riviere de Sherborough sur la côte de Guinée. Des marchandises & des Negres qui y sont. Description d'une de leurs villes. Grains accompagnés de playes. Des Goulus & poissons volans. La mer profonde, claire, & cependant pâle. Des Isles de Sibble & de Ward. Petites écrevisses de mer de couleur rouge. Détroit du Maire Isle des Etats. Du Cap cornu dans la terre del Fuego. L'Auteur & sa troupe rencontrent le Capitaine Eatton dans les mers du Sud, & vont ensemble à l'Isle de Jean Fernando. D'un Moskito qu'on y laissa seul l'espace de trois ans. Son industrie & sagacité aussi bien que des autres Indiens. Description de l'Isle. Des pâturages de l'Amerique. Des chevres de l'Isle de Jean Fernando. Des veaux, des lions marins, des snappers, & Tatonneurs, poissons. Des Bayes, & de la force naturelle de cette Isle.

Comme je vais entrer dans la relation d'un nouveau voyage, qui fait le principal corps de ce livre, en commençant par la Virginie, & continuant par la terre del Fuego, par les mers du Sud, par les Indes Orientales jusques à mon retour en Angleterre par le chemin du Cap de Bonne Esperance, il est nécessaire

cessaire que je donne au Lecteur une relation sommaire des raisons qui me determinerent à commencer ce nouveau voyage.

Entre ceux qui accompagnerent le Capitaine Sharp dans les mers du Sud lors que nous y fîmes notre premiere expedition, & qui après l'y avoir laissé s'en retournerent par terre, comme il a été dit dans l'introduction, & dans le premier & second Chapitre, il y avoit un nommé Cook, Anglois d'origine, Criole de l'Isle Saint Christophle, comme on appelle tous ceux qui naissent aux Indes Occidentales de parens Européens. Cet homme étoit entendu, & avoit été Avanturier pendant quelques années. Lors que nous nous joignîmes à ces Avanturiers, nous trouvâmes à notre retour dans les mers du Nord, que son sort l'avoit mis avec le Capitaine Yanky, qui fut long tems associé avec le Capitaine Wright dans le vaisseau duquel j'étois, & qui nous quitta lors que nous mouillâmes la seconde fois à l'Isle de la Tortue, comme je l'ai dit dans le chapitre precedent. Après notre separation Cook étant Quartier-maître sous le Capitaine Yanky, qui est la seconde charge du vaisseau suivant la loi des Avanturiers, il voulut avoir un vaisseau qu'on avoit pris aux Espagnols. Les gens du Capitaine Yanky qui opinerent pour Cook, & principalement ceux qui étoient venus avec nous par terre, allerent à bord de la prise sous le commandement de ce nouveau Capitaine. Cette distribution se fit à l'Isle de la Vache, où l'on partagea tout ce qu'on avoit pris. Mais le Capitaine Cook n'ayant point de commission comme les Capitaines Yanky, Tristian, & quelques autres Commandans François, qui étoient alors dans l'Isle, & qui ne pouvoient voir sans envie les Anglois maîtres d'un tel vaisseau, ils se joignirent & enleverent aux Anglois leur vaisseau, leurs marchandises, & leurs armes, & les remirent à terre. Cependant le Capitaine Tristian prit sur son vaisseau environ 8. ou 10.

Anglois, & les porta au petit Gave. Le Capitaine Cook fut du nombre, aussi bien que le Capitaine David, qui joints avec les autres trouverent moyen de s'emparer du vaisseau qui avoit mouillé à la rade, le Capitaine Tristian & plusieurs de ses gens étant alors à terre. Les Anglois s'étant rendus maîtres des François qui étoient restez dans le vaisseau, quoique supérieurs en nombre, les envoyèrent à terre, & mirent incontinent à la voile pour l'Isle de la Vache, avant que le Gouverneur François eût aucune connoissance de cette surprise. Bien plus, ils le tromperent par une autre ruse, ils embarquerent le reste de leurs gens qu'on avoit laissés dans l'Isle, & prirent en partant un vaisseau nouvellement arrivé de France chargé de vin. Ils prirent aussi un vaisseau par force, où ils résolurent de s'embarquer, & de faire une nouvelle expedition dans les mers du Sud, & de croiser sur la côte de Chili & du Perou. Ils prirent d'abord le chemin de la Virginie avec leurs prises, & y arrivèrent après moi au mois d'Avril. La meilleure de leurs prises étoit de 18. Canons. Ils y mirent leurs voiles, & l'équipèrent de toutes les choses nécessaires pour un si long voyage; & vendirent les vins qu'ils avoient pris pour se pourvoir des provisions qui leur manquoient. Moi & ceux qui m'avoient suivi dans la traversée de l'Istme de l'Amerique, qui étoient venus avec moy à la Virginie un an auparavant, qui avoient déjà fait pour la plupart un petit voyage à la Caroline, & en étoient revenus, résolûmes de nous joindre à ces nouveaux Avanturiers. Plusieurs autres prirent le même parti; ce qui fit en tout un corps de 70. hommes. Nous étant donc pourvus de toutes les choses nécessaires, & convenus de certains reglemens particuliers, & principalement de garder la temperance & la frugalité attendu la longueur du voyage que nous nous proposons de faire, nous nous embarquâmes tout pleins de grandes espérances.

Le

Le 23. d'Août 1683. nous partîmes d'Achamac lieu qui est dans la Virginie, sous le commandement du Capitaine Cook pour aller dans les mers du Sud. Je ne m'amuserai point à faire un detail des courses que nous fîmes chaque jour, mais je passerai au plus vite aux pays les moins connus dont je ferai la description, me contentant de rapporter ce qui nous arriva de remarquable, & de faire mention des lieux où nous touchâmes chemin faisant.

Nous ne trouvâmes rien qui mérite d'être remarqué jusques aux Isles du Cap Verd. Nous eûmes seulement à essuyer une terrible tempête qu'il nous fut impossible d'éviter. Cela arriva peu de jours après que nous eûmes quitté la Virginie par un vent de Sud-Sud-Est directement contraire. Cette tempête dura plus d'une semaine. On ne peut pas être plus mouillé que nous le fûmes, & je n'avois jamais vu une si furieuse tempête. J'en essuyai une dans les Indes Orientales qui fut plus violente pour le tems qu'elle dura, mais qui ne dura pas plus de vingt-quatre heures.

Après cette tempête nous eûmes bon vent & beau tems, & arrivâmes bien-tôt à l'Isle de Salé, la plus Orientale du Cap Verd. Le Cap Verd est composé de dix Isles, toutes assez considerables pour avoir des noms differens. Elles sont situées à differens degrez du Cap Verd en Afrique, d'où elles tirent leur nom. Elles ont environ cinq degrez de longitude en largeur, & environ autant de latitude en longueur, c'est-à-dire depuis prez de 14. jusqu'à 19. du Nord. Elles sont habitées la plupart par des Bandits Portugais. L'Isle de Salé est à 16. degres de latitude à 19. 33. minutes de longitude Occidentale, de la pointe du Lezard en Angleterre, & s'étend du Nord au Sud environ 8. ou 9. lieues, n'ayant pas au delà d'une lieue & demie, ou deux lieues de largeur. Elle tire son nom de la grande quantité de sel qui s'y congele naturellement, toute l'Isle étant pleine de grands

D 3

marais

marais salans. Le terroir est fort stérile, ne produisant aucuns arbres, au moins je n'y en vis aucun, si ce n'est quelques petits arbrisseaux du côté de la mer. Je n'y vis point d'herbe non plus : Cependant il y a quelques misérables chevres.

Je ne sache pas qu'il y ait d'autres bêtes dans l'Isle. Il y a quelques Oiseaux sauvages, mais en fort petit nombre. J'ai vu quelques *Flamingos* qui sont de grands Oiseaux fort semblables au Heron ; mais plus gros, & de couleur rougeâtre. Ils aiment à être en troupe, & cherchent leur vie dans la boïe, dans les viviers, & autres lieux où il y a peu d'eau. Ils sont extrêmement sauvages, & il est bien difficile de les tirer. M'étant néanmoins caché sur la brune prez d'un lieu qu'ils frequentoient j'en tuai moi troisième quatorze à une fois. Le premier coup fut tiré comme ils étoient à terre, & les deux autres comme ils partoient. Ils font leur nid dans les marais où il y a beaucoup de boïe qu'ils emmoncelent avec leurs pates, & en font de petites hauteurs qui ressemblent à de petites Isles, & qui paroissent hors de l'eau d'un pied & demi de haut. Ils font le fondement de ces Eminences large, & le conduisent toujours en diminuant jusques au sommet, où ils laissent un petit trou pour pondre. Quand ils pondent ou qu'ils couvent ils se tiennent debout, non sur l'éminence, mais tout auprez, les jambes à terre & dans l'eau, se reposans contre leur monceau de terre & couvrans leur nid de leur queue. Ils ont les jambes fort-longues, & comme ils font leurs nids à terre, ils ne peuvent sans endommager leurs œufs ou leurs petits, avoir les jambes dans leur nid, ni s'asseoir dessus, ni s'appuyer tout le corps qu'à la faveur de cet admirable instinct que la nature leur a donné. Ils ne pondent jamais que deux œufs, & rarement moins. Les jeunes ne peuvent voler qu'ils n'ayent presque toutes leurs plumes : Mais ils courent avec une vitesse prodigieuse : Cependant nous en avons pris plusieurs.

La

La chair des jeunes & des vieux est maigre & noire, & néanmoins très bonne à manger, ne sentant point le poisson, & n'ayant aucun goût desagréable. Leur langue est large, & a un gros morceau de graisse à la racine qui est d'une grande delicateffe. Un plat de langues de *Flamingos* est un plat à servir à la table d'un Prince.

Quand ces oiseaux sont en troupe prez d'un lac, & qu'on les voit de demi mile, ils paroissent comme une muraille de brique, leur plumage étant de la couleur d'une brique rouge nouvellement faite. Ils se tiennent ordinairement droits ; & un à un prez les uns des autres, & de rang, si ce n'est quand ils mangent. Les petits sont d'abord d'un gris clair ; & à mesure que les plumes de leurs ailes croissent ils deviennent plus bruns. Ils n'ont ni leur véritable couleur, ni toute leur beauté qu'à l'âge de dix ou onze mois. J'ai vu des *Flamingos* à Rio de la Hache, & à une Isle située prez du Continent de l'Amerique vis à vis de Curaçao, & que les Pirates appellent l'Isle de *Flamingo* ; à cause de la prodigieuse quantité de ces oiseaux qui s'y élevent. Je n'ai jamais vu que là leurs nids & leurs petits.

Il n'y avoit dans l'Isle de Salé que cinq ou six hommes, & un pauvre Gouverneur comme on l'appelle, qui vint à bord dans un de nos bateaux, & apporta pour présent à notre Capitaine trois ou quatre misérables chevres maigres, lui disant que c'étoient les meilleures qu'il y eût dans l'Isle. Le Capitaine ayant plus d'égard à la pauvreté de celui qui faisoit le présent, qu'à la valeur du présent même, lui donna un juste-au-corps pour se couvrir ; car il n'avoit sur lui que de misérables guenilles, & un méchant chapeau qui ne valoit pas trois deniers, encore je croi qu'il ne le portoit que rarement de peur d'en manquer avant que de pouvoir en avoir un autre : Car il nous dit qu'il y avoit bien trois ans qu'il n'y étoit venu là de vaisseau. Nous achetames de lui environ vingt boi-

boisseaux de sel, que nous payames de quelques vieux habits, lui donnant sur le marché un peu de poudre & de plomb qu'il nous demanda. Nous fumes là trois jours, durant lesquels un Portugais offrit à quelqu'un de nos gens de lui troquer pour des habits un gros morceau d'Ambre gris, les priant de n'en rien dire, parce qu'il seroit pendu si le Gouverneur venoit à le savoir. Un nommé Coppinger eut enfin cet Ambre gris pour peu de chose quoi qu'à dire la vérité je eroi qu'il en donna plus qu'il ne valoit. Nous n'avions personne à bord qui connût l'Ambre gris: Mais depuis j'en ai vu ailleurs: ainsi je suis bien assuré que celui de Coppinger n'étoit pas du véritable. Il étoit noirâtre de couleur de crottes de brebis, fort uni & sans odeur: peut être aussi étoit-ce des crottes de Chevres incorporées. J'en vis quelque tems après à Nicobar dans les Indes Orientales qui étoit d'une couleur plus claire, mais fort-dur. Il n'avoit pas d'odeur non plus; ce qui me fait croire qu'il y avoit aussi de la tromperie. Cependant il est certain que dans l'un & dans l'autre de ces lieux on trouve de l'Ambre gris.

Un nommé Jean Reed de Bristol m'a dit, qu'étant en apprentissage avec un maître qui négocioit dans les Isles du Cap Verd, comme il étoit un jour à l'ancre à *Fogo*, autre Ile du Cap Verd, il vit une piece d'Ambre gris qui nageoit prez du vaisseau, & que la Chaloupe étant à terre il ne pût le prendre; mais qu'il connut fort-bien que c'étoit de l'Ambre gris, parce qu'il en avoit pris le voyage precedent un morceau qui nageoit de la même maniere, & que son maître en avoit diverses fois acheté des Originaires de l'Isle de *Fogo*, & s'étoit enrichi par-là. On m'a dit aussi que les Anglois avoient acheté à Nicobar quantité de très bon Ambre gris. Cependant les habitans de *Fogo* & de Nicobar sont si habiles, qu'ils le contrefont à merveille. J'ai entendu dire aussi que dans le Golfe de la Floride d'où il

en

en vient beaucoup, les Indiens naturels usent de la même fraude.

Je ne saurois m'empêcher à cette occasion de faire part au Lecteur de ce que j'appris d'un nommé Hill Chirurgien, un jour qu'il me faisoit voir une piece d'Ambre gris. Un nommé Benjamin Barker avec lequel j'ai long-tems été familier, & que je connois pour un homme fort-soigneux, fort-entendu, & d'ailleurs fort-honnête homme & très-digne de foi, a dit à ce Hill, qu'étant dans la Baye de Honduras pour y avoir du bois de teinture qui y croit en abondance; & passant dans un Canot à une des Isles de cette Baye, il trouva sur la Côte d'une Baye sablonneuse de cette Ile une piece d'Ambre gris d'une grandeur si considerable, que l'ayant portée dans la Jamaïque, il trouva qu'elle pesoit plus de cent livres. D'abord qu'il l'eut trouvée il la mit secher en lieu où la mer dans son plus gros montant ne la pouvoit toucher, & y remarqua quantité de petites bêtes. Il étoit d'une couleur brune tirant sur le noir, dur à peu prez comme un fromage, & d'une très bonne odeur. Ce fut du même que Monsieur Hill me fit voir, Barker lui en ayant donné un morceau. Outre les lieux dont je viens de parler je n'ai pas appris qu'il se trouve d'Ambre gris qu'aux Isles de Bermudes, & à *Bahama* dans les Indes Occidentales, & dans cette partie de la Côte d'Afrique, & des Isles voisines, qui s'étend de la Mezambique jusqu'à la Mer Rouge.

De l'Isle de Salé nous vinmes à saint Nicolas, autre Ile du Cap-Verd, située à environ vingt-deux lieues au Oüest-Sud-Oüest de Salé. Nous y arrivâmes un jour après que nous eumes quitté l'autre, & mouillâmes au Sud Est. Elle est d'une raisonnable étendue, & une des plus grandes Isles du Cap-Verd. Elle est d'une figure triangulaire. L'Orient qui est le côté le plus large a environ trente lieues de long, & les deux autres cotés plus de vingt chacun. C'est un terroir moueux, stérile, & pierreux tout

D 5

autour

autour de la mer. Il y a neantmoins dans le cœur de l'Isle des Valées, où les Portugais qui les habitent ont des vignes & du bois à brûler. Il y a quantité de Chevres, mais mauvaises en comparaison de celles des autres lieux, meilleures neantmoins que celles de Salé. Il y a aussi grand nombre d'ânes. Le Gouverneur de cette Isle vint à bord, accompagné de trois ou quatre Messieurs passablement habillez, & armez d'épées & de pistolets : Mais les autres qui l'accompagnerent jusqu'à la mer au nombre d'environ 20. ou 30. personnes, avoient des habits fort-dechirez. Le Gouverneur nous apporta du vin qui s'étoit fait dans l'Isle, & qui avoit le goût du vin de Madere. Il étoit pâle, & paroïssoit gros. Il nous dit que la ville capitale étoit dans un valon à quatorze miles de la Baye, où nous allâmes : Qu'il avoit sous lui plus de cent familles, outre les autres habitans dispersés dans les valées plus éloignées. Ils étoient tous fort bazanez : Le Gouverneur étoit le plus blanc de tous, quoi qu'il fust d'un tané obscur.

Nous nettoiyâmes dans cette Isle le fond de notre vaisseau : Nous creusâmes en même tems des Puits dans la Baye, y primes autant d'eau qu'il nous en falloit, & après cinq ou six jours de séjour nous partîmes pour *Mayo*, autre Isle du Cap Verd, à environ 40. miles de l'autre, du côté de l'Orient. Nous y arrivâmes le lendemain, & mouillâmes au Nord-Ouest de l'Isle. Nous envoyâmes notre Chaloupe à terre pour acheter des provisions, comme du bœuf ou de la chevre dont cette Isle est mieux pourvûë qu'aucune des autres : Mais les habitans ne voulurent pas que nos gens missent pied à terre, parce qu'environ une semaine avant notre arrivée il étoit venu un vaisseau Anglois, dont les gens étant venus à terre sous prétexte d'amitié, s'étoient saisis du Gouverneur & de quelques autres, les avoient amenez à bord, & les avoient obligez d'envoyer querir du bétail à terre pour leur rançon; cependant après tout cela ils avoient mis

mis à la voile, & les avoient emmenez sans qu'on en eût depuis entendu parler.

J'appris quelque tems après que le Capitaine Bond de Bristol étoit l'Anglois qui avoit fait le coup. Je ne sai s'il ramena ces gens; mais je sai bien que lui & la plupart de son équipage passerent depuis chez les Espagnols; & ce fut lui qui pensa brûler notre vaisseau dans la Baye de Panama, comme j'aurai occasion de le dire.

L'Isle de *Mayo* est petite, & entourée de lieux où il n'y a pas beaucoup d'eau; cependant comme il y a du sel en abondance, il y va beaucoup de vaisseaux : Et quoi qu'on n'y débarque qu'avec peine, cela n'empêche pas que plusieurs vaisseaux n'y en chargent tous les ans. Il y a quantité de Taureaux, de Vaches, & de Chevres; & à une certaine saison de l'année comme aux mois de Mai, de Juin, de Juillet, & d'Août, une espece de petites Tortuës marines y viennent pondre : Mais ces Tortuës ne sont pas si bonnes que celles des Indes Occidentales. Les habitans plantent du grain, des Yames, des Patates, & quelques Plantains, & élèvent quelque volaille. Ils vivent fort petitement; mais beaucoup mieux cependant que les habitans des autres Isles : si vous en exceptez celle de saint *Jago* ou saint *Jagues*, située à quatre ou cinq lieues de l'Isle de *Mayo* du côté de l'Occident. Elle est la principale, la plus fertile, & la plus habitée de toutes les Isles du Cap Verd, quoi qu'elle soit montueuse & sterile en plusieurs endroits.

A l'Orient de l'Isle de saint *Jagues* il y a un bon port, qui durant la paix est rarement sans vaisseaux; Car c'a été long-tems le lieu où les vaisseaux avoient accoutumé de relacher pour prendre de l'eau & des rafraichissemens, comme les vaisseaux Anglois, François, & Hollandois, destinez pour les Indes Orientales; plusieurs de ces vaisseaux étant chargez pour la Guinée, les Hollandois pour Surinam, & les Portugais pour le Bresil; ce qui se fait ordinairement vers

la fin de Septembre: Mais il y a peu de vaisseaux qui passent par là en revenant en Europe. Quand il y a là des vaisseaux les gens de la Campagne apportent leurs marchandises pour les vendre aux matelots & passagers. Ces marchandises sont de jeunes taureaux, des cochons, des chevres, de la volaille, des œufs, des Plantains & des noix de Cacao, qu'ils troquent pour des chemises, des calçons, des mouchoirs, des chapeaux, des chemisères, des Haut-de-chausses, ou autres nipes de toile, principalement de fil, car la laine n'y est pas beaucoup estimée. Ils ne se foudient guere de se défaire de leur bétail à moins qu'on ne leur donne de l'argent, de la toile, ou quelque autre marchandise de prix. Les voyageurs doivent se donner de garde de ces gens-là; car ils sont grands larrons, & s'ils trouvent leur tems ils vous arrachent ce qu'ils peuvent attraper, & s'enfuient. Nous ne touchâmes pas à cette Îlle pour cette fois-là; mais j'y avois été en 1670. & j'y vis alors un Fort bâti sur le sommet d'une montagne, & commandant le Havre.

Le Gouverneur de cette Îlle l'est en chef de toutes les autres. On m'a dit qu'il y avoit dans cette Îlle deux grandes villes, quelques petits villages, & grand nombre d'habitans; & qu'il s'y fait quantité de vin de la qualité de celui de l'Îlle de saint Nicolas. Je n'ai été dans aucune autre Îlle du Cap Verd, ni n'en ai approché; mais je les ai vues de loin pour la plupart. Elles paroissent montueuses & steriles; & quelques-unes de celles dont je viens de parler sont les plus fertiles, & les plus fréquentées des Etrangers, principalement saint Jacques & Mayo. Quant aux autres, *Fogo* & *Brava* ce sont deux petites Îlles situées à l'Occident de saint Jacques; mais de peu de conséquence. Il n'y a que *Fogo* qui soit remarquable par son *Volcan*. C'est une grosse & haute montagne du sommet de laquelle il sort des flammes de feu, qu'on n'apperçoit que la nuit, mais qu'on voit alors

de

de loin en mer. Cependant cette Îlle n'est pas sans habitans, qui demeurent au pied de la montagne prez de la mer. Leur subsistance est assez semblable à celle des habitans des autres Îlles. Ils ont des Chevres, de la Volaille, des Plantains, des noix de Cacao, &c. à ce qu'on m'a dit. J'aurai occasion de parler des noix de Cacao & des Plantains quand je parleray des Îlles Orientales. Je n'en dirai donc pas davantage jusqu'à ce tems-là.

Les autres Îlles du Cap-Verd sont *saint Antonio*, *santa Lucia*, *saint Vincente*, & *Bona vista*, desquelles je ne fais rien de considerable.

Nous entrâmes dans ces Îlles du côté du Nord-Est; Car en venant de la Virginie nous approchâmes d'assez prez la côte de *Gualata* en Afrique pour tenir le vent de la saison, de peur d'être emportez trop à l'Oüest. Et ce fut ce qui nous fit perdre les Îlles. Nous mouillâmes au Sud de Salé; & côtoyâmes le Sud de saint Nicolas nous mouillâmes pour la seconde fois à *Mayo*, comme il a été dit. Nous y fîmes peu de séjour parce que les habitans qui regrettoient leur Gouverneur & ceux de leurs gens que le Capitaine Bond avoit emmenez, ne purent jamais consentir à nous donner les viandes qui nous étoient nécessaires. Laisant donc les Îlles du Cap Verd nous fîmes route au Sud par un vent d'Est Nord-Est, résolus d'aller en droiture & sans toucher en aucun lieu au détroit de Magellan. Mais quand nous fûmes à 10. degrez de latitude Septentrionale, nous eûmes des vents de Sud & de Sud Sud-Oüest quart d'Oüest qui nous firent changer de resolution, & nous obligèrent de faire route vers les côtes de Guinée. Nous fûmes en peu de jours à l'embouchure de la riviere de *Sherborough*, où il y a une manufacture Angloise, située au midi de Sierra Liona. Un de nos gens connoissoit le terrain, & ce fut sous sa conduite que nous passâmes les fonds bas & mouillâmes.

Nous étions encore bien loin de *Sherborough*, ainsi

je ne puis rien dire de cette place, ni de la manufacture que nous y avons, si ce n'est qu'on m'a dit qu'il s'y fait un commerce considerable d'un certain bois rouge servant à la teinture que nos Anglois appellent *Cam Wood* & dont le pays est fort-abondant. A peu de distance du lieu où nous étions à l'ancre il y avoit une ville de Negres qui sont les habitans naturels de cette côte. Un grand bois qui étoit entre la ville & la côte la déroboit à notre vue: Mais durant les trois ou quatre jours que nous demeurâmes-là, nous y allâmes diverses fois pour nous rafraichir, & les Negres vinrent autant de fois à bord portant avec eux des plantains, des cannes de sucre, du vin de palme, du ris, de la volaille & du miel qu'ils nous vendirent. Ils n'avoient pas peur de nous, parce qu'ils connoissoient déjà les Anglois à cause de notre manufacture & commerce de Guinée. La ville paroissoit assez grande; les maisons étoient basses & ordinaires, à la reserve d'une grande qui étoit au milieu de la ville, où leurs Principaux s'assembloient & recevoient les Etrangers, & où ils nous traitèrent avec du vin de palme. Je ne trouvai pas qu'ils fussent autrement faits que les autres Negres. Pendant le séjour que nous fîmes là nous nettoyâmes notre navire; en suite nous remplîmes nos vaisseaux d'eau, & après avoir acheté deux poinçons de Ris pour le voyage, nous partîmes environ la mi Novembre 1683, & continuâmes notre chemin vers le détroit de Magellan.

Nous avions en partant un petit vent, & un tems fort-chaud, avec des grains violens qui viennent ordinairement du Nord-Est. Cela ne fut pas de longue durée: Quelquefois un quart d'heure en fait l'affaire; & alors le vent change & se remet au Sud, & la mer devient tout à fait calme: Car ces grains viennent ordinairement du côté opposé au vent ainsi qu'on a souvent remarqué que font en Angleterre nos nuées suivies de tonnerres. Mais je parlerai plus amplement de

de ces grains, des pluyes, des tonnerres, & des éclairs, dans le chapitre des vents qui servira de supplément à ce livre. Plusieurs de nos gens furent alors atteints de fièvre; cependant il ne nous en mourut qu'un. Durant le calme nous primes plusieurs Goulus d'une prodigieuse grandeur. Nous en prenions quelquefois deux ou trois en un jour, que nous mangeâmes tous. Nous les faisions bouillir: & après en avoir épreint l'eau, nous les mettions à l'étuvée avec du vinaigre, du poivre, &c. car nous n'avions que peu de viande à bord. Nous profitâmes de tous les Grains qui venoient quelquefois trois ou quatre fois le jour, & portions toutes nos voiles pour gagner le Sud, parce que nous avions peu de vent après que les Grains étoient passés. Les petits vents qui souffloient durant l'intervalle nous étoient fort-contraires étant Sud quart d'Est, Sud Sud-Est jusques à ce que nous eumes passé la ligne équinoxiale, que nous traversâmes à environ un degré Est du Meridien de l'Isle de saint Jacques, qui est une des Isles du Cap Verd.

A peine pouvions-nous d'abord tenir le Sud-Oüest; mais ayant gagné le Sud de la ligne, le vent se tourna plus à l'Est, & alors nous fîmes route au Sud-Oüest quart de Sud; & à mesure que nous avançâmes vers le Sud, le vent se rafraichit & se tourna à l'Est. A trois degrez de latitude Meridionale nous eumes le vent Sud-Est, & à cinq nous l'eumes Est-Sud-Est. Il y demeura assez long-tems, & souffla assez gaillardement. Nous en profitâmes le mieux qu'il nous fut possible, portâmes toutes les voiles que nous pouvions porter, & arrivâmes à la faveur de ce vent vers le 18. de Juin à trente-six degrez de latitude Meridionale. Durant tout ce tems-là nous ne rencontrâmes rien de remarquable; non pas même un poisson, si ce n'est des poissons volans, dont on a fait si souvent la description, que je croi qu'il seroit inutile de m'y arrêter.

Nous trouvâmes alors beaucoup de changement à la mer, qui de verte qu'elle est naturellement, étoit blan-

blanche ou pâle. Cela nous obligea de sonder craignant d'échoüer. Car toutes les fois que nous voyons la couleur de la mer changée, nous prenons cela pour une marque que nous ne sommes pas loin de terre, ou des fonds bas qui regnent dans la Mer & viennent de la terre: Mais nous ne trouvâmes point de fond avec 100. brasses de corde. Je comptois ce jour-là à midi que nous étions éloignez du Lezard de 48. degrez 50. minutes Oüest. La variation qui augmentoit étoit ce matin-là suivant nôtre hauteur 15. degrez 50. minutes Est. Le 20. un de nos Chirurgiens mourut, & fut fort regretté parce qu'il ne nous en restoit qu'un autre pour un si dangereux voyage.

Le 28. de Janvier nous fîmes voiles vers les Isles de Sibble de Ward, qui sont trois Isles situées à 51. degres 25. minutes de latitude Septentrionale, & de longitude Occidentale suivant mon compte de 57. degrez 28. minutes du Lezard en Angleterre. Nous trouvâmes là 23. degres 10. minutes de variation. Un mois avant que nous arrivâssions-là j'avois fait tout ce que j'avois pû pour persuader au Capitaine Cook & à ses gens de mouïller à ces Isles, où je leur dis que nous pourrions vraisemblablement trouver de l'eau, comme je le croyois alors; & qu'au cas que nous n'en trouvâssions pas, nous pourrions en bien ménager celle que nous avions, gagner Jean Fernando sur les Mers du Sud, avant qu'elle fût consumée. Je disois cela pour rompre le dessein qu'on avoit formé de passer par le détroit de Magellan, où je savois que nous aurions beaucoup de risques à courir, parce que nôtre équipage étant Aventurier, & par conséquent moins soumis & moins obéissant, ne se reduiroit jamais à prendre les mesures & les soins nécessaires pour passer un endroit si peu connu. Car quoi que nôtre monde fût plus soumis qu'aucuns Aventuriers que j'eusse jamais vus, je n'espérois pas de les trouver prêts à jeter l'ancre au premier com-

man-

mandement, ou à la lever. De plus si au cas que nous fussions obligez d'amarrer ou de jeter deux ancres, nous n'avions point de chaloupe pour la porter ou pour la jeter. Les Isles de Sibble de Ward ont été ainsi nommées par les Hollandois. Elles sont toutes trois pierreuses, steriles & sans arbres, si ce n'est quelques arbrisseaux de Dildo qui y croissent. Je croi qu'il n'y a point d'eau, au moins n'y a-t-il aucune apparence qu'il y en ait. Nous ne pûmes pas approcher des deux plus Septentrionales: Mais nous vinmes bien prez de la plus Meridionale, & ne pûmes trouver terre qu'à la longueur de deux cables du rivage, où nous la trouvâmes bien pierreuse.

Depuis dix degrez du Sud. jusques à ce que nous fussions à ces Isles, nous eumes le vent entre Est-Nord-Est, & Nord-Nord-Est, beau tems, & vent frais. Le jour que nous partîmes pour ces Isles nous vîmes de grosses troupes de petites écrevices, qui rougissoient la Mer à un mile à la ronde, & nous en primes quelques-unes avec nos seaux. Elles n'étoient pas plus grosses que le bout du petit doigt cependant & les grandes & les petites avoient des pates grosses comme celles que les Anglois appellent *labsters*. Je n'ai jamais vu que là de cette sorte de poisson rouge naturellement; Car les écrevices que nous avons sur nos côtes d'Angleterre, qui sont noires de leur nature, ne deviennent rouges qu'après qu'elles ont bouilli. Je n'ai jamais vu non plus de poisson de cette espèce si petit, si ce n'est peut-être des Chevretes. Les Capitaines Swan & Eaton trouverent aussi quantité de ces petites écrevices à la même latitude & longitude.

Laissant donc ces Isles où il n'y avoit moyen ni de mouïller, ni de faire aiguade nous poursuivîmes nôtre route vers le détroit de Magellan: Mais le vent étant Oüest & fort, nous ne pouvions pas souvent porter nos perroquets, ni gagner le détroit. Le sixième de Fevrier nous vîmes le détroit de le Maire, qui est.

est un pays fort haut de tous les côtés, & dont le détroit est fort-ferré. Nous avions un vent frais de Nord-Nord-Oüest & voyant l'entrée du détroit nous allâmes de ce côté-là à la faveur de nôtre bon vent, qui nous dura jusqu'à quatre miles de l'embouchure. Ensuite le calme nous prit, & nous trouvâmes une marée vigoureuse qui nous chassoit du détroit vers le Nord, & qui pen'a couler bas nôtre vaisseau. Je ne sai si c'est le flux ou le reflux; mais je sai que cela faisoit une mer aussi courte & aussi herissée, que si nous avions été dans un lieu où deux marées se fussent rencontrées. En effet la mer alloit de tous côtés: tantôt elle se brisoit sous le milieu du vaisseau, tantôt sous la poupe, tantôt elle passoit sur nôtre chateau d'avant, & faisoit rouler le vaisseau comme une coquille d'œuf, en sorte que de ma vie je n'ai senti un mouvement si incertain & si bizarre. A huit heures nous eumes un petit vent d'Oüest Nord-Oüest qui nous fit faire route à l'Est, résolu de faire le tour des Isles des Etats, à la partie Orientale desquelles nous arrivâmes le lendemain à midi à la faveur d'un vent frais que nous eumes toute la nuit.

Le 7. à midi ayant passé la pointe Orientale de ces Isles, je pris la hauteur par le Soleil, & me trouvai à 54. degrez 52. minutes du Sud.

A la pointe Orientale de ces Isles, il y en a trois petites, ou pour mieux dire trois rochers assez élevez, & blancs de l'ordure des oiseaux. Ayant donc observé le soleil nous fîmes route au Sud en vûe de tourner jusqu'au Sud autour du Cap cornu qui est le pays le plus Meridional de la terre *Del Fuego*. Le vent étoit entre Oüest, Nord-Oüest, & Oüest, aussi ne pûmes-nous pas beaucoup avancer du côté de l'Oüest, & nous ne vîmes plus la terre *Del Fuego* dès le soir que nous fîmes route vers le Détroit de le Maire. J'ai entendu dire à ceux qui ont passé le détroit de Magellan, qu'ils avoient vû du feu & de la fumée dans la terre *Del Fuego*, non sur

le

le sommet des montagnes, mais dans les plaines & dans les valons; & qu'ils croyoient que ce fût l'ouvrage des habitans.

Nous ne vîmes ni lever ni coucher le Soleil pour prendre la hauteur après que nous eumes quitté les Isles de *Sibble de Ward*, jusques à ce que nous fûmes dans la mer du Sud: Ainsi je ne saurois dire si la variation augmenta ou diminua. Il est vrai qu'à midi j'observai le Soleil à 52. degrez 30. minutes de latitude. Nous fîsons alors route au Sud avec un vent d'Oüest quart de Nord. Cette nuit-là le vent s'étant tourné plus à l'Oüest nous revîrâmes de bord. La latitude étoit alors suivant mon compte de soixante degrez qui est la plus grande latitude Meridionale où je me sois jamais trouvé.

Etant le 14. de Fevrier à 57. degrez de latitude, & à l'Occident du Cap cornu, nous eumes une violente tempête, qui dura jusqu'au premier de Mars, le vent étant presque toujours Sud-Oüest, quart d'Oüest, & Oüest Sud-Oüest. Le tems fut couvert & pluvieux durant cette tempête; mais la pluie ne fut pas grosse. Nous fîmes en sorte neantmoins de remplir 23. barrils d'eau de pluie, sans compter celle que nous employâmes à la cuisine.

Le troisiéme de Mars le vent changea tout à coup, & devint presque Sud, soufflant avec beaucoup de violence. Bien-tôt après il tourna presque à l'Est, & nous doublâmes les Mers du Sud.

Le neuviéme jour ayant observé le soleil que nous n'avions pas vû depuis quelques jours, nous nous trouvâmes à 47. degrez 10. minutes de latitude, 15. degrez 30. minutes de variation.

Le vent devint Sud-Est. Le tems étoit beau, & le vent assez bon. Le 17. nous étions à 36. degrez de latitude, huit degrez Est de variation.

Le 19. au matin nous vîmes un vaisseau du côté du Sud qui nous suivoit à toutes voiles. Nous le

laila-

laissames venir suposant que c'étoit un vaisseau Espagnol qui venoit de *Baldivia*, & alloit à *Lima*: Et ce qui nous le fit croire, c'est que nous étions alors au Nord de *Baldivia*, & que c'étoit le tems que les vaisseaux qui trafiquent à *Baldivia*, s'en retournent dans leurs ports. Ce vaisseau crut la même chose de nous, & s'imaginoit déjà de nous prendre: Mais nous étant vus de plus piez chacun reconnut son erreur. Il se trouva que c'étoit le Capitaine Eaton qui venoit exprès de Londres dans les mers du Sud. Nous nous parlames, le Capitaine vint à bord, & nous conta ce qu'il avoit fait sur la côte du Bresil, & dans la riviere de Plata.

A l'entrée Orientale du Détroit de Magellan il rencontra le Capitaine Swan, qui venoit d'Angleterre pour negocier au Détroit. Ils avoient passé le Détroit ensemble, & avoient été separez par la tempête dont on a ci-devant parlé. Comme nous & le Capitaine Eaton allions à l'Isle de *Jean Fernando*, nous fîmes le voyage ensemble. Nous lui donnâmes du pain & du bœuf, & il nous donna de l'eau, qu'il avoit prise en passant le Détroit.

Le 12. de Mars 1684. nous vinmes à la vûe de l'Isle, & le lendemain nous y entrâmes, & mouillâmes dans une Baye au Sud de l'Isle, à 25. brasses d'eau, & non loin de terre de la longueur de deux cables. Nous mimmes incontinent le Canot en mer, & fûmes à terre pour voir le Moskite que nous y avions laissé lors que nous en avions été chassés par les Espagnols en 1681. Nous allâmes à Arica quelque tems avant sous le commandement du Capitaine Watlin, après que le Capitaine Charp eut été cassé.

Cet Indien y avoit demeuré tout seul plus de trois ans, & quoique les Espagnols qui savoient que nous l'y avions laissé l'eussent cherché diverses fois, ils n'avoient néanmoins jamais pû le trouver. Il étoit dans les bois à chasser des chevres quand le Capitaine Watlin.

Watlin fit rembarquer les gens, & les vaisseaux étoient à la voile quand il arriva sur le rivage. Il avoit son fusil & un couteau, avec une petite corne de poudre, & un peu de plomb. Après qu'il eut consumé son plomb & sa poudre, il trouva moyen de scier avec son couteau le canon de son fusil à petits morceaux, & d'en faire des Harpons, des Lances, des Hameçons, & un long couteau. Il chausoit premièrement les pieces au feu qu'il allumoit avec sa pierre à fusil, & un morceau du canon qu'il durcit; ce qu'il avoit appris des Anglois. Les pieces de fer étant chaudes il les batoit avec des pierres, & leur donnoit la figure qu'il vouloit. Il les scioit ensuite avec son couteau dont il avoit fait une espee de scie, leur faisoit une poignée à force de bras, & les durcissoit suivant le besoin qu'il en avoit. Ceci paroitra surprenant à ceux qui ne connoissent pas l'industrie des Indiens; mais il n'y a rien en cela que ce que les Indiens font ordinairement dans leur pays, où ils font leurs Instrumens de pêche sans forge ni enclume, quoi qu'ils y mettent beaucoup de tems.

D'autres Indiens qui n'ont pas l'usage du fer comme les Moskites qui l'ont tiré des Anglois, font des haches d'une pierre extrêmement dure, & en coupent des arbres, mais principalement de ceux qui portent le coton, dont le bois est doux & tendre, & dont ils bâtissent ensuite des maisons ou en font des Canots. Quoi qu'ils ne puissent pas percer leurs Canots si proprement & si délicatement, ils les font néanmoins assez bien pour s'en servir. Ils font avec le seuce qu'ils ne peuvent faire avec leurs outils, soit pour abatre des arbres, soit pour percer leurs Canots. C'est principalement les Indiens sauvages de la riviere de *le w. field* qui pratiquent ces inventions. J'en ai fait la description dans mon 1. Chapitre / & j'ai vû leurs Canots & leurs haches de pierre. Elles ont environ dix paüces de longueur, quatre de largeur, & trois d'épaisseur dans le milieu. Elles sont plates & aiguës

aiguës par les deux bouts. Au milieu & tout autour ils y font une coche si large & si profonde qu'un homme y peut mettre le doigt tout du long, & prennent un bâton d'environ quatre pieds de long, qu'ils lient autour de la tête de la hache dans cette coche le plus fort qu'ils peuvent : & s'en servent comme d'un manche. Les autres Iudiens ne font pas moins ingénieux. Ceux de Patagonie sur tout, font la tête de leurs traits de pierres coupées ou brutes, que j'ai vûës & admirées. Mais revenons à nôtre Moskite de l'Isle de *Jean Fernando*. Avec les instrumens faits de la maniere qu'on vient de dire, il eut toutes les provisions que l'Isle produit, soit chebres ou poissons. Il nous dit qu'avant qu'il eût fait des hameçons, il avoit été forcé de manger du veau marin qui est une nourriture très ordinaire. Mais que depuis il n'avoit tué des veaux marins que pour faire des lignes de la peau qu'il coupoit par courroies. A demi mile de la mer il avoit une petite maison ou hute revêtue de peaux de Chevre. Son lit ou Barbam étoit sur des pieux qui avoient deux piés de hauteur & couvert des mêmes peaux. Il ne lui étoit point resté d'habits ayant usé ceux qu'il avoit eus du Capitaine Watlin, & n'avoit qu'une simple peau autour de ses reins. Il apperçut nôtre vaisseau le jour avant que nous mouillassions, & ne doutant pas que nous ne fussions Anglois, il tua trois Chebres le matin avant que nous fussions à l'ancre, qu'il fit cuire avec des choux pour nous regaler quand nous serions à terre. Il vint donc sur la côte pour nous féliciter de nôtre heureuse arrivée. Quand nous débarquâmes un Moskite Indien nommé Robin sauta le premier à terre, & courant à son frere Moskite, il fut se jeter tout de son long à ses pieds le visage en terre. Il le releva, & l'ayant embrassé il se jeta aux pieds de Robin le visage en terre, & en fut aussi relevé. Nous nous arrêtàmes avec plaisir pour voir la surprise, la tendresse, & la ceremonie d'une entrevûe toute pleine

me d'affection de part & d'autre. Les civilitez étant faites nous nous approchâmes pour embrasser celui que nous avions retrouvé, & qui étoit ravi de voir arriver ses vieux amis, qui venoient le chercher exprès à ce qu'il croyoit. Il s'appelloit Will comme l'autre se nommoit Robin ; noms que les Anglois leur avoient donnez, car ils n'en ont point entr'eux, & regardent comme une grande faveur d'être nommez par quelqu'un de nous. Quand ils sont parmi nous, si nous ne leur donnons point de noms ils s'en plaignent, disans qu'ils sont de pauvres gens qui n'ont point de nom.

Cette Isle est à 34. degrez 15. minutes de latitude, & à environ cent vingt lieues de la terre ferme. Elle a environ douze lieues de circuit, & est pleine de hautes montagnes, & de petites valées agreables qui produiroient selon les apparences si elles étoient cultivées, tout ce que le climat est capable de produire. Les cotés des montagnes sont en partie des pâturages ou pacages, & en partie pleins de bois. Les pâturages sont des pieces de terre sans bois. Ce n'est pas qu'elles soient plus steriles que les terres où il y a du bois, car le terroir en est souvent aussi bon que par tout ailleurs, & souvent entremêlé de bois. Il y a dans la Baye de Campêche des pâturages de fort grande étendue que j'ai vûs pleins de bétail : Mais les plus grands dont j'aye jamais entendu parler sont aux environs de la riviere de *Plata* ; car ils ont 50. 60. ou 100. miles de longueur. Il y en a plusieurs dans la Jamaïque, à Cuba, & à *Hispaniola* qui sont entremêlez de bois. On n'appelle pas pâturages les lieux que l'art, & le travail ont nettoyez de bois ; mais ceux qu'on trouve sans bois dans les lieux inhabitez de l'Amerique. Telle est l'Isle de *Jean Fernando*, ou autres pays originaiement sans bois.

L'herbe qui croit dans ces pâturages de *Jean Fernando* n'est ni longue ni ferme, comme elle est d'ordinaire dans ceux des Indes Occidentales ; mais c'est une espece

espece d'herbe épaisse qui fleurit durant presque toute l'année. Les bois sont composez de diverses sortes d'arbres. Il y en a de gros & bons pour bâtir, mais il n'y en a point de propres à faire des Mats. Les arbres à Chou de cette Isle sont petits & bas, & portent neantmoins une bonne tête, & du fruit de fort bon goût. Je feray la description de ces pâturages dans mon septième chapitre.

Les pâturages sont fournis de grands troupeaux de Chevres. Mais celles de l'Orient de l'Isle ne sont pas si grasses que celles de l'Occident, car quoiqu'il y ait beaucoup plus d'herbe, & abondance d'eau dans chaque vallée, elles n'y profitent neantmoins pas si bien que du côté d'Occident où elles ont moins de nourriture. Avec tout cela on y en trouve en plus grande abondance, & de plus grasses & de plus delicates.

L'Occident de l'Isle est un pays haut & plat sans aucun valon. On ne peut y mettre pied à terre que d'un côté. Il n'y a ni bois, ni eau douce & l'herbe y est courte & sèche.

Les premieres Chevres qu'il y eut dans l'Isle y furent mises par Jean Fernando, qui en fit le premier la découverte en allant de Lima à Baldivia. Il découvrit aussi une autre Isle à peu prez de la même grandeur, & à vingt lieues de celle-ci du côté de l'Occident. Des premieres Chevres que Fernando laissa dans l'Isle qui porte son nom, sont venues toutes celles qui y sont à présent. Fernando étant de retour à Lima après la découverte de son Isle, demanda qu'on la lui asséurât par une patente, résolu de s'y établir, & ce fut à son second voyage qu'il y mit trois ou quatre Chevres, qui ont si bien multiplié, qu'elles ont peuplé toute l'Isle. Mais il ne pût jamais obtenir la patente qu'il demandoit, de là vient que l'Isle est encore sans habitans, quoi qu'elle puisse incontestablement faire subsister quatre ou cinq cents familles des seules denrées qu'elle pourroit produire. Je ne dis rien de trop;
car

car les pâcages pourroient à l'heure qu'il est nourrir 1000. pieces de bétail sans compter les Chevres. Il y a de l'apparence que si la terre étoit cultivée elle produiroit du grain, & même du froment, de bons pois, des Yames, & des Patates; car dans les vallées & à côté des montagnes le terroir est noir, bon & fertile. La mer n'y est pas moins fertile que la terre. Il y a autour de cette Isle une aussi prodigieuse quantité de veaux marins, que s'il n'y avoit point d'autre lieu au monde où ils pussent vivre; En éfet il n'y a point de Baye, point de rocher sur lequel on puisse mettre le pied, qui n'en soit plein. Les lions marins y sont par grosses troupes: Les poissons aussi, & sur tout les Snappers & les Tatonneurs y sont en si grande abondance, que deux pêcheurs à la ligne en prendront en deux heures de tems pour regaler cent hommes, avec chacun une ligne seulement.

Quoi que les veaux marins soient assez connus, il ne sera pas neantmoins mal à propos d'en faire la description. Ils sont de la grosseur de nos veaux ordinaires. Leur tête est faite comme celle d'un chien: Aussi les Hollandois les appellent chiens Marins. Ils ont de chaque côté deux grosses & longues nageoires. Elles leur servent à nager car s'élevant par un bout à la faveur de ces nageoires, & tirant leur derriere sous eux, ils se rebondissent par maniere de dire, & jettent le corps en avant, trainant leur derriere après eux: se relevant ensuite & sautant encore du devant alternativement, ils vont & viennent de cette maniere pendant qu'ils sont à terre. Depuis les épaules jusques à la queue ils vont en apétissant comme un autre poisson, & ont deux petites nageoires à chaque côté du croupion, qui est ordinairement couvert de leurs nageoires. Quand ils sont en mer elles leur servent de queue, & à terre de siege quand ils donnent à têter à leurs petits. Leur poil est de diverses couleurs, comme noir, gris, brun, tacheté, paroissant fort lissé & fort agreable d'abord qu'ils sortent de la mer. Les

veaux marins de *Jean Fernando* ont une fourrure si fine, si épaisse, & si courte, que je n'en ai pas vu de pareille ailleurs. Il y en a toujours autour de l'Isle des milliers, je pourrois peut-être dire des millions, ou assis dans les Bayes, ou allans à la mer & en venans. A un mile ou deux de terre vous voyez l'Isle toute convertie de ces animaux qui se joient à la superficie de l'eau, ou sont au soleil à terre. Quand ils sortent de la mer ils appellent leurs petits & bêlent comme les brebis; & quoi qu'ils passent auprez d'une infinité d'autres petits avant que de venir aux leurs, ils ne se laissent neantmoins têter qu'aux leurs propres. Les jeunes ressemblent à de petits chiens, & aiment fort la terre: Mais quand ils sont batus, ils gagnent la mer aussi bien que les vieux, & nagent fort-vite & fort legerement, quoi qu'ils soient à terre d'une tres-grande paresse, & qu'ils ne s'ôtent du chemin qu'après qu'on les a batus: Mais ils se jettent sur ceux qui les frappent. Un coup sur le nez les tue instantinément. On peut charger de gros vaisseaux de peaux & d'huile de veaux marins; car ils sont extraordinairement gras. Ils se trouvent également dans les Climats froids & chauds. Dans les pays froids ils aiment les pieces de glace, où ils se couchent & chauffent au soleil, comme ils font à *Jean Fernando* quand ils sont à terre. Il y en a beaucoup dans les parties Septentrionales de l'Europe & de l'Amerique, & dans les parties Meridionales de l'Afrique, comme aux environs du Cap de Bonne-Esperance, & au détroit de Magellan: Et quoi que je n'en aye jamais vu dans les Indes Occidentales, que dans la Baye de Campeche, dans certaines Isles qu'on appelle *Alceranes*, & dans d'autres qu'on appelle *desertes*, il y en a neantmoins sur toute la côte de la mer meridionale de l'Amerique, depuis la terre *Del Fuego* jusqu'à la ligne équinoctiale: Mais du côté du Nord de la ligne je n'en ai jamais vu qu'à vingt & un degré de latitude. Je n'en ai jamais vu non plus dans les Indes Orientales.

les. En general les veaux marins accourent, ce semble, où il y a quantité de poisson, car ils en vivent. Le poisson qu'ils mangent sont les Merlus, les Tatonneurs &c. dont les côtes pierreuses sont fort abondantes: Telle est aussi la plus grande partie de cette côte Occidentale de l'Amerique meridionale, comme je le dirai ailleurs.

Le Lion marin est un grand animal de douze à quatorze pieds de long. Au plus gros du corps il est de la grosseur d'un Taureau. Il est de la figure du veau marin, mais six fois aussi gros. Sa tête est faite comme la tête du lion, sa face est large ayant plusieurs longs poils aux levres comme un Chat. Ses yeux sont gros comme ceux d'un bœuf, ses dents longues de 3. pouces, & grosses environ comme le gros doigt d'un homme. Du tems du Capitaine Charp nous gens en faisoient des Dez. Ils n'ont point de poil sur le corps comme les veaux marins. Ils sont bruns & extraordinairement gras. Un Lion marin coupé & bouilli rendra un muid d'huile très-douce & fort-bonne à fire. Le maigre est noir & à gros grain, & d'assez mauvais goût. Il demeurera bien une semaine à terre à moins qu'il n'en soit chassé. Quand ils viennent à terre trois ou quatre de compagnie, ou davantage, ils se couchent en troupe comme les cochons, grognent comme eux, & font un bruit horrible. Ils mangent le poisson, & je croi que c'est leur nourriture ordinaire.

Le *Snapper* est un poisson qui ressemble fort au Rouget, si ce n'est qu'il est beaucoup plus gros. Sa tête & sa gueule sont larges, & ses osseilles grandes. Son dos est d'un rouge vif, & son ventre de couleur d'argent. Ses écailles sont aussi larges qu'un chelling. Il est excellent à manger. Il y en a en plusieurs endroits des Indes Occidentales & de la mer du Sud; Mais je n'en ai vu que là.

Le poisson de roche que les matelots appellent Tatonneur, & les Espagnols *Bacalao*, qui est le

nom qu'ils donnent aux Merlus auquel le Tatonneur ressemble fort, est plus rond que le *Snapper*, d'un brun enfoncé, & ses écailles ne sont pas plus larges qu'un sou d'argent. Il est bon à manger, & on en trouve une grande quantité sur la côte du Perou & de Chili.

L'Isle de Jean Fernando n'a que deux Bayes où les vaisseaux puissent ancrer. Elles sont toutes deux du côté de l'Orient; & il y a dans l'une & dans l'autre un petit ruisseau de bonne eau douce. On pourroit les fortifier toutes deux avec peu de dépense, en sorte que cinquante hommes dans chacune pourroient empêcher mille d'en approcher. On ne peut entrer dans ces Bayes du côté de l'Occident qu'avec beaucoup de peine, & en traversant des montagnes, où trois hommes peuvent empêcher de monter tout ce qui se presente. C'est une verité dont ont fait en partie l'expérience cinq Anglois que le Capitaine David y laissa, & qui se défendirent contre un gros corps d'Espagnols qui avoient mis pied à terre dans les Bayes, & venoient pour les massacrer. Quoi qu'à la seconde attaque un de leurs camarades desertât & passât du côté des Espagnols, les quatre autres tinrent bon & s'embarquerent quelque tems après sur le vaisseau du Capitaine Strong de Londres.

Nous fumes seize jours à l'Isle de Jean Fernando. Nos malades demeurèrent à terre durant tout ce tems-là, avec un des Medecins du Capitaine Eaton, qui en avoit soin, & ne les faisoit nourrir que de Chevres, & de diverses herbes qu'on trouve en abondance dans les ruisseaux. Leur maladie étoit principalement le Scorbut.

CHAPITRE V.

L'Auteur part de l'Isle de Jean Fernando. De la mer pacifique. Des Andes, ou hautes montagnes du Perou & du Chili. Capture. Isle de Lobos : Des Penguins & autres Oiseaux qui y sont. Ils sont trois nouvelles prises. Des Isles de Gallapagos. De l'arbre nommé Dildo. Du bois de Burton. Des Mammets arbres, des Guanos, des Tortuës de terre, & de leurs différentes especes. Des serpens verts, des Tourterelles, & des Tortuës. Tortuë marine & ses différentes especes. De l'air de Gallapagos, & du tems qu'il y fait. Description de quelques Isles, de leur terroir &c. Description de l'Isle de Coeos, du Cap Blanc, & de la Baye de Caldera, & de ses pâturages. Mort du Capitaine Cook. De la Ville de Nicoya, d'un bois rouge servant à la teinture, & autres marchandises. 12. hommes sur le point de perir se sauvent. Du bois à Lance. Montagne ardente de la côte de Ria Lexa, nommée la Montagne de Volcan Vejo. Grain. De l'Isle & du havre de Ria Lexa. Du Golfe d'Amapalla, & de la pointe de Casirvine. Des Isles de Mangera & d'Amapalla. Des habitants Indiens. Des pruniers sauvages. Des autres Isles du Golfe d'Amapalla. Les Capitaines Eaton & David y carentent leurs vaisseaux, & partent.

LE huitième d'Avril 1684. nous mîmes à la voile de l'Isle de Jean Fernando avec un vent de Sud-Est. Nous étions alors deux vaisseaux, l'un commandé par le Capitaine Cook sur lequel j'étois, & qui fut attaqué dans l'Isle d'un mal dont il mourut

peu de tems après, & le Capitaine Eaton. Nous allons maintenant entrer dans la mer pacifique proprement ainsi nommée: Car quoi qu'il soit ordinaire à nos Geographes de donner ce nom à l'Océan en general, & de l'appeller *Mare Australe*, *Mar Del Zur*, ou *Mare pacificum*, il me semble neantmoins que ce nom ne doit s'étendre du Midi au Septentrion, que depuis le 30. degré jusqu'au 4. de latitude meridionale, & depuis les côtes de l'Amerique jusqu'à l'Occident indefiniment, autant que j'ai pû le remarquer pour avoir été dans ces pays-là à deux cens cinquante lieues de terre ou davantage, la mer étant toujours tranquille. Dans tout le trajet dont j'ai parlé on ne voit point de nuages pluvieux, quoi que l'horizon soit souvent assez épais pour empêcher qu'on ne puisse se servir du Quart de Cercle pour observer le soleil, & que les matinées soient souvent accompagnées de gelée blanche, & de brouillards épais qui ne mouillent presque pas. Il n'y a sur cette Mer que les vents reglez & ordinaires. Elle n'est sujete ny aux tempêtes, ny aux grains, ni aux Ouragans, quoi qu'au Septentrion de la ligne on les sente sur cette Mer aussi bien que sur la Mer Atlantique. Cependant cette Mer toute pacifique qu'elle est a des vagues hautes, grosses, & longues au renouveau & au plein de la Lune: mais elles sont telles, qu'elles ne se coupent point en mer, & par ce moyen elles ne font pas à craindre, si ce n'est sur les rivages où elles donnent, & où il est difficile de faire décente.

Le meilleur de nôtre route sur cette mer fut du côté de la ligne jusqu'à 24. degré de latitude Meridionale, où nous suivîmes le Continent de l'Amerique Meridionale. Toute cette étendue de pays, soit le Chili ou le Perou, est prodigieusement haute; ce qui nous obligea de nous tenir à douze ou quatorze lieues de terre, ne voulant pas être vûs des Espagnols qui y demeurent. Le pays, & sur tout celui qui est

situé

situé au dessus de celui dont on a parlé, depuis le 24. degré de latitude Meridionale jusques au 17. & depuis le 14. jusques au 10. est prodigieusement élevé. Il y a en general des hauteurs paralleles à la terre, & trois ou quatre eminences l'une dans l'autre, chacune plus haute que l'autre, & celles qui sont le plus avant dans le pays sont beaucoup plus exhaussées que les autres. Elles paroissent toujours bleües quand on les voit de la Mer. Quelquefois elles sont obscurcies par des nuages, mais moins souvent que les hautes terres des autres parties du monde: Car il n'y pleut que rarement ou jamais, non plus que sur la Mer circonvoisine. Elles ne sont point aussi sujettes aux brouillards. Ce sont les plus hautes montagnes que j'aye jamais vûes. Elles sont plus hautes que le pic de Ténariffe, ou de sainte Marthe, & je croi plus que toutes les montagnes du monde.

A 30. degrez de latitude Meridionale j'ai vû un pays fort-élevé, mais bien moins en latitude que celui dont je viens de parler. Le Chevalier Jean Narborough qui a fait aussi le voyage de Baldvie, ville située sur cette côte, parle d'un pays fort-élevé qu'il a vû prez de cette place. Des Espagnols m'ont dit que cette côte est extrêmement haute tout le long de la rade entre Coquimbo situé à environ 30. degrez de lat. Meridionale, & Baldvie, qui est à 40. degrez du Sud. De sorte que selon toutes les apparences cette file de montagnes regne sans discontinuation depuis un bout du Perou & du Chili, jusques à l'autre, tout le long de la côte Meridionale. On appelle ordinairement ces montagnes *Andes*, ou *Sierra Nueva* *des Andes*. La hauteur excessive de ces montagnes est peut-être la cause qu'il ne se jette aucune riviere de consequence dans ces mers. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques petites rivieres, mais elles sont en fort petit nombre; Car en quelques endroits il faut faire 150 ou 200. lieues avant que d'en trouver une qui aboutisse à la mer: Et dans les lieux où elles sont plus

E 4

com-

communes, elles sont à 30. 40. ou 50. lieues les unes des autres, & avec cela trop petites & trop peu creuses pour être navigables. D'ailleurs quelques-unes de ces rivières ne coulent pas toujours, car elles tarissent tout à fait en certains tems de l'année. Tel est la rivière d'*Isto* qui coule rapidement & à grand bruit depuis la fin de Janvier jusques au mois de Juin. Alors elle diminue peu à peu, & tarit tout à fait vers la fin de Septembre jusqu'au mois de Janvier qu'elle recommence à couler. C'est une chose que j'ai vûe dans toutes les saisons dans les deux voyages que j'y ai faits : Et j'ai appris des Espagnols qu'il en est de même de quelques autres rivières de cette côte, qui sont plutôt des torrens ou des écoulemens d'eaux qui viennent en certains tems des pays éloignez, que des rivières proprement ainsi nommées.

Nous ne perdimes pas la côte de vûe dans notre route, quoi que nous en fussions assez éloignez. Nous ne trouvâmes rien de remarquable que nous ne fussions à 9. degrez 40. minutes de latitude Meridionale, où nous découvrîmes le troisième de Mai un vaisseau à notre Nord. Il tâchoit de gagner le vent : nous lui donnâmes la chasse, & le Capitaine Eaton qui avoit le devant l'eut bien-tôt pris. Il étoit parti de *Guiaquil* depuis environ un mois, chargé de bois de Charpente, & alloit à *Lima*. Trois jours auparavant il étoit parti de *Santa*, où il étoit allé pour faire de l'eau, & où l'on avoit eu nouvelles par un Exprez venu de *Baldivie* que nous étions dans ces mers ; Car comme nous apprîmes dans la suite, le Capitaine Swan avoit été à *Baldivie* pour y négocier : Et comme il avoit rencontré le Capitaine Eaton au détroit de *Magellan*, les Espagnols de *Baldivie* auxquels sans doute il parla de nous, le soupçonnerent d'être des nôtres, quoi que cela ne fût point vrai. Sur ces nouvelles le Vice-Roi de *Lima* avoit envoyé des Exprez dans tous les ports pour avertir de se precautionner contre nos insultes.

Nous.

Nous primes incontinent la route de l'Isle de *Lobos*, située à 6. degrez 24. minutes de latitude Meridionale. J'en pris la hauteur à terre avec un Astrolabe. Elle est à cinq lieues de la terre ferme. On l'a nommée *Lobos de la Mer* pour la distinguer d'une autre Isle qui n'en est pas éloignée, qui lui ressemble fort, & qu'on appelle *Lobos de la terre*, parce qu'elle est plus proche de la terre. *Lobos*, ou *Lovos* est le nom que les Espagnols donnent au veau marin, dont il y en a une grande quantité aux environs de ces Isles & de plusieurs autres de ces Mers qui portent le même nom.

Le neuvième de Mai nous arrivâmes à l'Isle de *Lobos de la Mer*, où nous mouillâmes avec notre prise. Ce *Lobos* est composé de deux petites Isles d'environ un mile de circuit chacune. Elles sont assez hautes, & séparées par un petit canal qui n'est bon que pour des barques. Du côté du Nord de ces Isles, & assez prez de terre il y a divers rochers. A l'Occident du côté le plus Oriental de l'Isle il y a une petite Baye à couvert des vents, & bonne pour le carénage. Le reste de la côte tant autour qu'entre les deux Isles, n'est que rochers à petites pentes. Le dedans de l'Isle est en partie pierreux, & en partie sablonneux ; le terroir stérile, sans eau douce, sans arbres soit grands, soit petits, sans herbes, & sans animaux terrestres, car les vœux & les Lions marins y viennent à terre : Mais il y a quantité d'oiseaux, comme des Boubies ; mais principalement des Penguins, dont j'ai vû une abondance prodigieuse dans toutes les Mers du Sud sur la côte du pays nouvellement découvert, & du Cap de Bonne-Espérance. Le Penguin est un oiseau marin, gros environ comme un Canard, ayant les pieds faits de même, mais le bec est pointu, & il ne mange que du poisson. Ils ne volent pas, mais ils voltigent, ayant comme de jeunes Oisons des chicots plutôt que des ailes. Ces chicots neantmoins leur servent de nageoires quand

E 5)

ils

ils sont dans l'eau. Leurs plumes ne sont que du Duvet: Leur chair est un mediocre aliment, mais leurs œufs sont un mets excellent. Il y a une autre espece de petits oiseaux noirs qui font des trous dans le sable pour s'y retirer la nuit. Ceux-là sont bons à manger. Je n'en ai jamais vu que là, & à Jean Fernandez.

La rade est bonne entre l'Isle la plus Orientale & les rochers, y ayant 10. 12. à 14. brasses d'eau. Comme le vent est ordinairement Sud ou Sud-Sud-Est, l'Isle la plus Orientale qui est à l'Est & à l'Ouest met cette rade à couvert.

Nous y nettoiyâmes nos vaisseaux, & quand nous fumes prêts à remettre à la voile on examina les prisonniers, pour savoir si quelqu'un d'eux ne pouvoit point nous conduire en quelque endroit où nous pûssions faire quelque entreprise. Ils nous avoient déjà dit que les Espagnols nous avoient découverts; & nous vîmes bien d'abord qu'ils n'envoyeroient rien de précieux par mer tant que nous serions là. On jetta les yeux sur plusieurs villes, comme par exemple sur *Guiaquil*, *Zana*, *Truxillo*, & autres: Mais enfin nous nous déterminâmes pour *Truxillo* comme étant la plus importante, & par conséquent celle où nous pouvions faire selon toutes les apparences la capture la plus considerable, pourvu que nous pûssions nous en rendre maîtres, de quoi nous ne doutions nullement, quoi que nous n'ignorassions pas que c'étoit une ville très-peuplée. La plus grande difficulté consistoit à mettre pied à terre; Car *Guanchaquo* qui est le port de Mer le plus proche de la place, quoi qu'il n'en soit qu'à 6. miles, est un lieu incommode pour une décente. Les pêcheurs mêmes qui y demeurent n'en peuvent pas sortir en moins de trois ou quatre jours. Nonobstant tout cela nous fîmes le 17. de Mai après midi la revue de nos équipages, & vîmes si nos armes étoient en bon état. Nous étions en tout cent huit hommes en état de servir, outre les

ma-

malades; & le lendemain nous étions résolus de faire voile avec le vaisseau chargé de bois que nous avions pris. Mais ce jour-là même un de nos gens qui étoit à terre de bon matin, découvrit trois vaisseaux faisant route au Nord, deux hors de l'Isle, & l'autre entre l'Isle & le Continent.

Nous appareillâmes au plus vite, & leur donnâmes la chasse. Le Capitaine Eaton qui tiroit le moins d'eau, passa entre la partie la plus Occidentale de l'Isle & les rochers, & pour suivit les deux qui étoient hors des Isles. Nous qui étions sur le vaisseau du Capitaine Cook suivîmes l'autre qui vouloit gagner la terre ferme: Mais nous l'eumes bien-tôt pris; après quoi nous continuâmes nôtre route vers l'Isle avec la prise, voyant que le Capitaine Eaton n'avoit pas besoin de secours, & qu'il s'étoit rendu maître des deux vaisseaux qu'il avoit pour suivis. Il entra avec un; car l'autre étoit si fort à couvert du vent, & si chargé qu'il ne pût alors le faire entrer. Il esperoit d'en venir à bout le lendemain: Mais comme il étoit fort chargé, & qu'il étoit destiné pour descendre à *Panama* au premier vent favorable il n'avoit point voulu porter de voiles.

Le 19. la prise ne fit tout le jour que louvoyer sans pouvoir approcher plus prez de l'Isle. Nos Moskités selon leur coûtume sortirent avec leur Canot, & prirent six Tortuës; car elles y sont en assez grande abondance. Les vaisseaux que nous avions pris venoient de *Guanchaquo*, & alloient tous trois à *Panama* chargés de farine. Il y en avoit deux qui ne pouvoient pas être plus chargés. L'autre n'avoit guere plus de demi charge, mais le Vice-Roi de *Lima* lui avoit ordonné de partir avec les deux autres, ou bien d'attendre que nous fussions sortis de ces mers-là: Car il esperoit qu'ils pourroient nous échaper en faisant voiles au plutôt. Sur le plus gros des vaisseaux il y avoit une lettre du Vice-Roi de *Lima* au président de *Panama*, pour l'informer qu'il y avoit des ennemis

E 6

fuer

sur cette Mer; c'est pourquoi il avoit fait partir ces trois vaisseaux avec des farines, afin que Panama n'en manquât pas; Car il faut savoir que cette place tire ses provisions du Perou. Il le prioit de les ménager ne sachant quand il pourroit lui en envoyer davantage. Il y avoit aussi sur le même vaisseau sept ou huit tonneaux de marmelade de Coings, une Mule magnifique qu'on envoyoit au president, & une fort grande image de la vierge Marie en bois, d'ouvrage de Sculpture & peinte pour orner une nouvelle Eglise à Panama; le tout envoyé par le Vice-Roi de Lima d'où ce gros vaisseau étoit parti il n'y avoit que peu de jours. Il portoit aussi 800000. pieces de huit à Panama: Mais durant le séjour qu'il fit à Guanchaquo pour y charger sa farine, les marchands ayant entendu parler des nouvelles débitées par le Capitaine Swan qui étoit à Baldivie, avoient fait rapporter l'argent à terre. Ces prisonniers nous apprirent aussi que les habitans de Truxillo bâtissoient tout prez de la mer un fort à Guanchaquo, qui est le port de mer de Truxillo, pour arrêter ceux qui voudroient y faire décente. Cet avis nous fit changer de résolution, & nous déterminâ d'aller avec nos trois prises à Gallapagos, qui sont plusieurs grandes Isles, les unes sous la ligne, les autres de chaque côté de la ligne. J'en ferai point ici la description de Truxillo, parce que dans le supplément que je réserve pour la fin de ce livre, je me propose de donner une relation generale de la plupart des villés considerables de cette côte, depuis Baldivie jusqu'à Panama, & depuis Panama jusqu'à Californie..

Le 19. nous partîmes sur le soir de l'Isle de Lobos le Capitaine Eaton étant toujours avec nous. Nous emmenâmes nos trois prises de farine; mais pour le premier vaisseau que nous avions pris chargé de bois, nous l'y laissâmes à l'ancre. Le vent étoit Sud quart-d'Est, qui est le vent réglé & ordinaire qui regne en ce pays-là, aussi fîmes-nous route au Nord-Oüest

quart

quart de Nord, dans le dessein de courir la latitude des Isles de Gallapagos, & de nous éloigner de l'Oüest, parce que comme nous ne savions point la distance au juste, nous ne pouvions par conséquent nous régler sur rien pour y aller. Quand nous fûmes à quarante minutes au delà de la ligne, nous tournâmes le Cap à l'Oüest par un vent de Sud très-moderé & très-agreable. Cene fut que le trente & unième de Mai que nous commençâmes à voir les Isles de Gallapagos. Les unes nous parurent du côté d'où venoit le vent, les autres du côté opposé, & d'autres enfin vis à vis de nous. Nous ne les eumes pas plutôt apperceues, que nous bordâmes incontinent nos voiles, & fîmes route au plus prez du vent qu'il nous fut possible, faisant tous nos efforts pour gagner la plus meridionale de ces Isles. Mais comme les vaisseaux que nous venions de prendre étoient fort-chargez, que leurs voiles étoient petites & deliées, & que le vent étoit extrêmement petit, ils ne pouvoient nous suivre, c'est pourquoi nous nous remîmes aussi à faire des bordées, & nous nous éloignâmes un peu du vent pour attendre nos vaisseaux. Vers le soir le vaisseau sur lequel j'étois, & celui que commandoit le Capitaine Eaton mouillèrent à l'Orient d'une des plus Orientales de ces Isles, à un mile de la côte, à seize brasses d'eau, sur un fond sablonneux, clair, blanc & dur.

Les Isles de Gallapagos sont plusieurs Isles de grande étendue situées sous la ligne & aux deux côtés de la ligne & qui ne sont pas habitées. La plus Orientale est à environ cent dix lieues de la terre ferme. On les met à cent quatre-vingts & un degré de longitude, s'étendant à cent soixante seize degrez vers l'Oüest, & par conséquent leur longitude d'Angleterre est d'environ soixante degrez du côté de l'Oüest. Mais je croi que nos Hydrographes ne les éloignent pas assez de l'Occident. Les Espagnols qui en ont fait les premiers la découverte, & qui seuls

E 7,

les.

les ont mises dans leurs Cartes, disent qu'elles sont en grand nombre, & qu'elles s'étendent depuis l'Occident de la ligne jusques à cinq degrez du Septentrion; Cependant nous ne vîmes pas plus de quatorze à quinze de ces Isles. Il y en a qui ont sept à huit lieues de long, & trois à quatre de large. Elles sont raisonnablement élevées, la plupart sont plates & unies au sommet. Quatre ou cinq des plus Orientales sont pierreuses, stériles, & montueuses, & ne produisent ni herbes, ni pâturages, ni arbres que des *Dildos*; si ce n'est du côté de la Mer. Le *Dildo* est un arbrisseau verd & plein de piquans qui croit de la hauteur d'environ dix à douze pieds, & qui ne produit ni feuilles ni fruit. Il est de la grosseur de la jambe d'un homme depuis le pied jusqu'à la tête, plein depuis un bout jusqu'à l'autre de piquans rangez en rayons fort prez à prez. Cet arbrisseau n'est bon à rien, non pas même à bruler. Il y a en certains endroits prez de la mer de petits arbres nommez *Bortons* qui sont fort-bons à bruler. Cette sorte d'arbres viennent en divers lieux dans les Indes Occidentales, & principalement dans la Baye de *Campeche*, & dans les Isles *Sambales*. Je n'en ai jamais vû sur ces Mers qu'aux Isles de *Gallapagos*. Il y a entre les rochers de ces Isles stériles des Lacs & des fossés où il y a de l'eau. Quelques autres de ces Isles sont unies & basses. Le terroir en est fertile, & produit diverses sortes d'arbres qui nous sont inconnus. Quelques-unes des plus Occidentales ont neuf à dix lieues de long, & six à sept de large; la terre y est profonde & noire. Celles-ci produisent de grands arbres, principalement des *Mammets*, qui y croissent avec tane d'abondance, qu'on voit des bois qui ne sont composés que de ces arbres. Il y a dans ces grandes Isles des rivières assez largez, & dans les autres de moindre étendue des ruisseaux de bonne eau. Lorsque les Espagnols en firent la première découverte ils y trouverent quantité de *Guanos* & de Tortuës de

terre,

terre, & les nommerent les Isles de *Gallapagos*. Je ne croi pas qu'il y ait de pays au monde où il y ait tant de ces animaux. Les *Guanos* y sont aussi gras & aussi gros que j'en aye vû de ma vie, & si familiers qu'un homme en peut assommer vingt avec un bâton en une heure de tems. Les Tortuës de terre y sont en si grande quantité, que cinq ou six cents hommes pourroient en subsister pendant plusieurs mois sans aucune autre sorte de provisions. Elles sont extraordinairement grosses & grasses; & si delicates qu'il n'y a point de poulet qui se mange avec plus de plaisir. Une des plus grosses pese 150. ou 200. livres, & il y en a qui ont le Carapace ou ventre de deux pieds, ou deux pieds six pouces de large. J'ai entendu dire qu'à l'Isle de *Saint Laurent* ou de *Madagascar*, & à la *Forest Angloise*, Isle qui n'en est pas éloignée, qu'on nomme aussi *Dom Mascarin*, & dont les François sont maintenant en possession, il y a de fort-grosses Tortuës; mais si elles sont aussi grosses, aussi grasses, & aussi delicates que celles de *Gallapagos* c'est ce que je ne fais pas. Il y a dans les Indes Occidentales de trois ou quatre sortes de Tortuës: Il y en a que les Espagnols appellent *Hecates*, qui se tiennent presque toujours dans les Etangs ou lacs d'eau douce, & qui ne viennent à terre que rarement. Ces Tortuës pèsent environ 10. ou 15. livres la piece, & ont les jambes petites, les pieds plats, & le cou long & menu. Il y en a d'autres qu'on nomme *Terrapen*, beaucoup moindres que les *Hecates*. L'écaille du dos est naturellement taillée, bien ouvragée & diversifiée de plusieurs nuages. Celles-ci ont le dos plus rond que celles dont on vient de parler, quoi qu'ailleurs elles leur ressemblent fort. Elles aiment les lieux humides & marécageux ou les lieux qui n'en sont pas éloignez. Les unes & les autres sont fort bonnes à manger. Il y en a beaucoup à l'Isle des Pins prez de *Cuba*. Quand les chasseurs Espagnols les trouvent dans les bois ils les portent à leurs hutes, les marquent

quent par des coches qu'ils leur font sur l'écaïlle & les laissent aller. Ils en usent de cette maniere pour les avoir proches, car elles nes'éloignent jamais. Quand ces chasseurs retournent à *Cuba* après environ un mois ou six semaines d'absence, ils emportent trois, ou quatre cents Tortuës, ou davantage, qu'ils vendent & qui sont fort-bonnes à manger. Chacun connoit les siennes aux marques. Les Tortuës de *Gallapagos* ressembtent aux *Hecates*; si ce n'est comme j'ai déjà dit, qu'elles sont beaucoup plus grosses, qu'elles ont le cou fort-long & fort-menu, & la tête petite. Il y a dans ces Isles des serpens verts, mais je n'y ay point veu d'autre animal terrestre. Il y a force Tourterelles, & si privées qu'un homme en peut tuer cinq ou six douzaines en un après midi avec un simple bâton. Cet oiseau est un peu moins gros qu'un pigeon; mais il est très-bon à manger, & gras ordinairement.

Il y a entre ces Isles de bons & larges canaux où les vaisseaux peuvent passer. Il y a certains endroits où l'eau est basse, & où il croit quantité d'herbe à la Tortuë: Aussi ces Isles foisonnent de Tortuës marines de l'espece qu'on nomme Tortuës vertes. J'ai diféré jusqu'ici de donner la description de cet animal; je le ferai ici puisque l'occasion s'en presente. Il y a de quatre sortes de Tortuës de mer, savoir les grosses Tortuës, ou Tortuës à *Bahu*; les grosses têtes, les bec à Faucon, & les Tortuës vertes. Les premières sont communément plus grosses que les autres, ont le dos plus haut & plus rond, la chair puante, & mal saine. Les grosses têtes sont ainsi appellées parce qu'elles ont la tête plus grosse que toutes les autres: Leur chair est aussi fort puante, & on en mange rarement hors les cas de necessité. Elles se nourrissent de la moulle qui vient autour des rochers. Les bec à Faucon sont les moindres de toutes. On les appelle ainsi parce qu'elles ont la gueule longue & petite, & en quelque façon de la figure du bec du Fau-

con.

con. Le dos de ces Tortuës est couvert d'une écaïlle dont on fait beaucoup de cas pour faire des cabinets, des peignes, & autres choses. La plus grosse a environ trois livres & demi d'écaïlle; mais cela ne va pas toujours jusques là. Celles-ci sont mediocrement bonnes à manger; mais en general elles valent mieux que les grosses têtes. Cependant les bec à Faucon sont mal saines en certains lieux. Elles purgent & sont excessivement vomir ceux qui en mangent, & principalement celles qui se trouvent entre les *Sambales* & *Porto-bello*. Nous trouvames dans les Indes Occidentales d'autres poissons aussi mauvais: Mais je me reserve à en parler dans le supplement. Les bec à Faucon sont meilleures ou pires suivant ce qu'elles mangent. En certains endroits elles se nourrissent d'herbe, comme font les vertes; en d'autres elles se tiennent entre les rochers, & ne mangent que de la moulle ou de l'herbe sauvage: Aussi celles-ci ne sont-elles pas si bonnes avec celles qui mangent l'herbe, ni leur écaïlle si nette. Car d'ordinaire elle est couverte de taches qui empêchent qu'elle ne soit transparente. Quant à la chair elle est communément jaune, & principalement le gras.

Il y a des Tortuës à bec de Faucon en divers endroits des Indes Occidentales. Elles ont des Isles & des lieux particuliers où elles vont pondre, & ne se mêlent que rarement avec les autres. Les unes & les autres pondent dans le sable en Mai, Juin, & Juillet, les unes plutôt, les autres plus tard. Elles pondent trois fois, & chaque fois 80. ou 90. œufs. Leurs œufs sont aussi gros que ceux des poules, fort ronds, & couverts seulement d'une peau blanche & rude. Il y a des Bayes au Nord de la Jamaïque où les bec à Faucon vont pondre. Il y a des Isles dans la Baye de Honduras où elles vont aussi pondre, & en plusieurs endroits le long de la côte des Indes Occidentales depuis la Trinité jusqu'à la *Vera Cruz* dans la Baye de la nouvelle Espagne. Lors qu'une Tortuë sort de la

men

mer pour pondre, elle est du moins une heure à revenir; Car il faut qu'elle aille au delà des lieux où la mer va en haute marée; & s'il arrive que l'eau soit basse quand elle vient à terre, elle est si pesante, qu'il faut qu'elle se repose deux ou trois fois avant que d'arriver au lieu où elle veut pondre. Après qu'elle a trouvé un lieu commode, elle fait un grand trou dans le sable avec ses nageoires. Quand elle a pondu elle couvre les œufs à deux pieds de profondeur du même sable qu'elle a tiré du trou, & puis s'en retourne. Elle vient quelquefois une nuit à l'avance au lieu où elle veut pondre; & après l'avoir visité, & fait un tour ou demi-cercle de marche, elle s'en retourne à la mer, & ne manque jamais de revenir à terre la nuit suivante pour pondre près de ce lieu-là. Toutes les Tortuës pondent de la même manière. J'ai connu un homme dans la Jamaïque qui a fait huit livres sterl. d'écailles de Tortuës à bec de Faucon qu'il prenoit en un certain tems, & dans une petite Baie qui n'a pas demi-mille de long. La manière de les prendre est de faire le guet, de se promener toute la nuit d'un côté & d'autre, sans bruit & sans lumière. Quand la Tortuë vient à terre, celui qui est au guet la renverse sur le dos, la traîne hors de la portée de la haute marée, & la laisse là jusqu'au matin. Une grosse Tortuë verte est si pesante & fait tant d'efforts que deux hommes sont assez embarrassés à la renverser. Les Tortuës à bec de Faucon se trouvent non seulement dans les Indes Occidentales: mais aussi sur les côtes de Guinée, & dans les Indes Orientales. Je n'en ai jamais vu dans les mers du Sud.

On les appelle vertes parce qu'elles ont l'écaille plus verte que les autres. Elle est fort déliée & fort transparente, & les nuages en sont plus beaux que de celle du bec à Faucon: Mais on ne s'en sert que pour les pièces de rapport, parce qu'elle est extraordinairement déliée. Elles sont en général plus grosses que les bec à Faucon, & pèsent deux ou trois cents livres

la

la pièce. Leur dos est plus plat que celui des bec à Faucon, & leur tête est ronde & petite. Elles sont les plus délicates de toutes, mais il y a des degrez à observer & pour la chair & pour la grosseur. J'ai remarqué qu'à Blanco dans les Indes Occidentales, les Tortuës vertes qui sont les seules qu'il y ait, sont plus grosses que toutes les autres qui se trouvent dans les mers du Sud. Elles y pèsent ordinairement 280. à 300. livres. Le gras en est jaune, le maigre blanc, & la chair extraordinairement douce. A Bocca-toro qui est à l'Occident de Porto-bello, elles ne sont pas si grosses: Leur chair est moins blanche, & leur gras moins jaune. Celles des Bayes de Honduras & de Campeche sont encore plus petites. Le gras en est vert, & le maigre plus noir que de celles de Bocca-toro. J'ai entendu parler d'une Tortuë verte monstrueuse qu'on prit une fois à Port Royal dans la Baie de Campeche, qui avoit quatre pieds du dos au ventre, & six pieds de ventre en largeur. Le fils du Capitaine Roch de l'âge d'environ neuf ou dix ans entroit dans l'écaille de cette Tortuë comme dans un bateau, & alloit au vaisseau de son pere à environ un quart de mile au large. Le gras produisit huit galons * d'huile. Les Tortuës des petites Isles situées au midi de Cuba sont les unes plus grosses, les autres moins. Les unes ont la chair verte, les autres noire, & les autres jaune. Il y en a toujours de cette espèce à Port-Royal dans la Jamaïque, parce qu'on y envoie des vaisseaux qui les prennent avec des filets, & les portent à Port Royal. Elles arrivent en vie à la Jamaïque, où on leur fait en mer des réservoirs pour les garder vivantes. Le marché en est tous les jours bien pourvu. C'est la nourriture ordinaire de ces pays-là, & principalement des petites gens.

La Tortuë verte vit d'une herbe qui croit dans la mer dans la plupart des lieux dont on vient de parler, à 3, 4, 5, ou six brasses d'eau. Cette herbe est dif-

ferente

* C'est à dire 33. pintes mesure de Paris.

ferente de celle de la Manate; car elle a la feuille petite; mais elle a un quart de ponce de large, & 6. ponces de long. La Tortuë des Isles de *Gallapagos* est une espece de Tortuë verte batarde; car son écaille est plus épaisse que celle des autres Tortuës vertes des Indes Occidentales, & sa chair n'est pas si douce. Elle est plus large qu'aucune autre espece de Tortuë. Car elle a d'ordinaire 2. ou 3. pieds d'épaisseur, & un ventre de cinq pieds de large. Il y a d'autres Tortuës vertes dans les mers du Sud, qui ne sont pas si grosses que les plus petites à bec de Faucon. On voit celles-ci à l'Isle de *Plata*, & ailleurs aux environs. Elles vivent de mouffe, & sont fort puantes, mais grasses.

L'une & l'autre de ces especes est differente de toutes les autres: Car le mâle & la femelle viennent à terre en plein jour, & se couchent au soleil. Mais ailleurs il n'y a que la femelle qui aille à terre pour pondre; & cela durant la nuit seulement. Les Tortuës les mieux nourries dans les mers du Sud sont celles qui se tiennent entre les Isles de *Gallapagos*, où il y a quantité d'herbe.

Il y a une autre sorte de Tortuës dans les mers du Sud, qui toutes petites qu'elles sont ne laissent pas d'être assez bonnes, & qui se trouvent à l'Ouest de la côte de Mexique. Il y a en ces animaux une chose très-surprenante & bien remarquable; c'est que dans le tems de leur ponte ils abandonnent pendant deux ou trois mois les lieux où ils trouvoient leur vie la plus grande partie de l'année, & vont ailleurs seulement pour y pondre. On croit qu'elles ne mangent rien durant ce tems là: de sorte que le mâle & la femelle deviennent extrêmement maigres; Mais sur tout le mâle le devient à un point que personne ne veut en manger. Les lieux les plus remarquables où j'aye entendu dire qu'elles vont pondre sont une Isle des Indes Occidentales nommée *Caiman*, & l'Isle de l'Ascension sur l'Océan Septentrional. Mais elles

les n'ont pas plutôt fait leur ponte qu'elles se retirent toutes. Il n'y a pas de doute qu'elles ne fassent à la nage des centaines de lieues pour se rendre à ces Isles: Car on a souvent remarqué, que toutes les sortes de Tortuës dont nous venons de parler se trouvent au *Caiman* dans la saison de la ponte. Les Isles meridionales de *Cuba* en sont à plus de 40. lieues; qui est l'endroit le plus proche d'où ces animaux puissent partir: Et il est tres-certain que la prodigieuse quantité de Tortuës qui s'y rendent pour pondre n'y sauroient subsister.

Celles qui vont pondre à l'Ascension sont bien plus de chemin: Car la terre la plus proche en est à 300. lieues: Et il est certain que ces animaux se tiennent toujours prez du rivage. *Gallapagos* sur la mer du Sud est aussi le lieu où elles demeurent la plus grande partie de l'année. Cependant elles passent la mer & vont pondre à terre, éloignée de cent lieues pour le moins. Quoi qu'une infinité de Tortuës quittent le lieu de leur demeure & de leur nourriture pour aller pondre, elles ne s'en vont pas toutes pour cela. Quand elles font le trajet pour aller pondre, elles sont accompagnées d'une infinité de poissons, & principalement de Goulus; les lieux qu'elles quittent étant alors entierement denuee de poissons, parce qu'ils suivent les Tortuës.

La femelle allant ainsi au lieu où elle doit pondre, le mâle l'y accompagne, & ne l'abandonne jamais qu'ils ne soient de retour. Le mâle & la femelle sont gras lors qu'ils commencent leur voyage: Mais avant leur retour le mâle est, comme j'ai dit, si maigre, qu'il n'est pas bon à manger alors; au lieu que la femelle l'est toujours quoi que moins grasse qu'au commencement de la saison. On dit que ces animaux travaillent dans l'eau à la propagation de leur espece, & que le mâle est neuf jours sur la femelle. Il est à remarquer que quand ils sont dans cette situation le mâle n'abandonne pas aisément la femelle. J'ai pris des mâles

mâles en cette posture, & un fort mediocre tireur peut alors les transpercer : Car le mâle n'est du tout point sauvage ; mais la femelle voyant un canot quand elles s'élève pour souffler fait des efforts pour s'échaper ; mais le mâle la tient avec ses deux nageoires de devant, & l'empêche de fuir. Quand ils sont ainsi accouplez le meilleur est de darder la femelle la première, car alors vous êtes seur du mâle. On dit que ces animaux vivent long-tems ; & les Jamaïcains qui pêchent les Tortuës remarquent qu'elles sont long-tems avant que d'être parvenues à leur parfaite grandeur.

L'air de ces Isles est assez temperé vû le climat. Il fait tout le jour sans interruption un petit vent de mer, & la nuit un vent froid : Ainsi la chaleur n'y est pas si violente que dans la plupart des lieux proches de la ligne. La saison pluvieuse de l'année sont les mois de Novembre, de Decembre, & de Janvier. Le tems est alors extrêmement sombre & orageux, mêlé de quantité de tonnerres & d'éclairs. Quelquefois avant & après ces mois il y a de petites pluyes rafraichissantes : Mais le tems est toujours fort beau durant les mois de Mai, de Juin, de Juillet, & d'Aoust.

Nous ne fumes qu'une nuit à une de ces Isles qui est sous la ligne, parce que nos prises ne purent pas mouiller. Nous nous rafraichimes fort-bien de Tortuës de terre & de mer ; & le lendemain nous mimes à la voile. L'Isle de *Gallapagos* où nous fumes ensuite n'est qu'à deux lieues de celle que nous avions quittée, également pierreuse & sterile, & d'environ cinq ou six lieues de long, & quatre de large. Nous mouillames l'après midi au Nord de l'Isle, à un quart de mile de terre, & à 16. brasses d'eau. Le long de la côte est d'un accèz difficile, & on ne peut ancrer qu'en ce seul endroit-là. La rade est mediocre ; car le fond est si escarpé, que si l'ancre lâche une fois elle ne s'acroche jamais, & le vent vient d'ordinaire de la

la terre, si ce n'est durant la nuit que le vent de terre est plus à l'Oüest ; car il souffle tout le long de la terre, mais fort doucement. Il n'y a d'eau que dans les Lacs & dans les trous des rochers. L'endroit où nous mouillames d'abord a de l'eau du côté du Nord. Elle tombe comme un torrent des rochers hauts & escarpez situez dans une Baye sablonneuse. Nous ne fumes pas plutôt à l'ancre, que nous fimes une tente à terre pour le Capitaine Cook qui étoit malade. Nous trouvames sur le sable des Tortuës marines ; ce qui n'est pas ordinaire dans les Indes Occidentales. Nous les renversames afin qu'elles ne pussent pas s'en retourner. Le jour suivant il en vint d'autres, & nous trouvames qu'elles avoient accoutumé de se coucher au soleil : ainsi nous ne nous donnames plus la peine de les renverser. Nous nous contentames d'envoyer tous les matins nôtre Cuisinier à terre, lequel en tuoit autant qu'il nous en falloit pour la journée ; ce qui dura autant de tems que nous fumes là : Et comme il y avoit grand nombre de Tortuës de terre & de mer, nous mangions tantôt des unes & tantôt des autres. Le Capitaine David y vint pour la seconde fois, & passa aux autres Isles situées à l'Occident de celles-ci. Il y trouva une si prodigieuse quantité de Tortuës de terre, que lui & son équipage ne mangerent autre chose durant trois mois qu'ils y demurerent. Elles étoient si grasses, qu'il reserva soixante jarres * d'huile de celles qui furent mangées. Ils se servirent de cette huile au lieu de beurre pour manger des boudins à leur retour. Il trouva des lieux fort commodes à carener, de bons canaux entre ces Isles, & plusieurs lieux propres à ancrer. Il trouva aussi force ruisseaux de bonne eau douce, & assez de bois à brûler, y ayant quantité d'arbres bons à plusieurs choses. Le Capitaine Henri dont je parlerai dans la suite y vint aussi, & trouva des Isles qui avoient

* La jarre contient 20. Gallons, ou 80. pintes de Paris.

quantité d'arbres de *Mammet*, & d'assez grandes rivières. La mer des environs est fort-poissonneuse aussi bien que celle des Isles de *Jean Fernando*. Ces Isles sont grandes; le terroir en est gras, & aussi fertile que celui des Isles de *Jean Fernando*. Il y a principalement une quantité de Goulus. La partie Septentrionale de la seconde Isle où nous mouillames est à vingt-huit minutes au Nord de la ligne. Je pris la hauteur du soleil avec un Astrolabe. Les Isles de *Gallapagos* sont fort abondantes en sel. Nous ne fumes là que douze jours, durant lesquels nous mimes à terre 5000. balots de farine dont nous fimes un Magasin pour nous en servir si nous en avions besoin avant que de quitter ces mers. Ce fut là qu'un de nos prisonniers Indiens nous dit qu'il étoit né à *Ria Lexa*, & qu'il s'engageroit volontiers à nous y conduire. Questionné sur la force & sur les richesses de cette place, il nous satisfit si bien, qu'il fut résolu d'y aller sous la conduite.

Pour cet effet nous fimes voiles le douzième de Juin, résolus de toucher à l'Isle de Cocos, soit pour y débarquer quelque farine, soit pour voir l'Isle chemin faisant. Nous fimes route au Nord jusqu'à 4. degrez 40. minutes de latitude, résolus alors de faire route à l'Oüest quart de Nord; Car nous nous attendions d'avoir le vent Sud quart d'Est, ou Sud-Sud-Est, comme nous l'avions eu au midi de la ligne. J'avois autrefois trouvé les vents de cette maniere prez de terre à la même latitude: Mais en partant de *Gallapagos* nous eumes d'abord un vent de Sud; & quand nous fumes un peu plus vers le Nord, nous l'eumes Sud quart d'Oüest; ensuite Sud-Sud-Oüest; vents auxquels nous ne nous étions pas attendus. Nous crumes d'abord que le vent reviendrait encore au Sud: Mais après avoir mis à la voile pour l'Isle de Cocos, nous eumes le vent Sud-Oüest quart de Sud; ainsi nous ne pûmes faire route qu'à l'Oüest quart de Nord. Nous continuâmes cette route jusqu'à 5. degrez

grez 40. minutes de latitude Septentrionale. Désespérons alors, vû les vents, de pouvoir trouver l'Isle de Cocos, nous fimes voiles vers la côte; Car quand nous aurions vû l'Isle nous n'eussions alors pû l'aborder, parce que nous étions trop au Nord.

Les Espagnols ont nommé cette Isle Cocos, parce qu'il y a quantité d'arbres à Cacao. Ce n'est pas seulement en deux ou trois lieux qu'ils croissent; mais il y en a de grands bois tout autour de l'Isle prez de la mer. Cette Isle n'est pas habitée. Elle a environ 7. ou 8. lieues de circuit, & est passablement élevée dans le milieu, où il n'y a pas des arbres: Mais elle paroît fort verte & fort agreable par le moyen d'une herbe que les Espagnols appellent *Gramadal*. Elle est basse prez de la mer.

Elle est à 5. degrez 15. minutes du Nord de la ligne, & entourée de rochers qui la rendent presque inaccessible. Il n'y a qu'un petit havre du côté du Nord-Est, par où les vaisseaux peuvent entrer & mouiller seurement. Il y a dans ce havre un petit ruisseau d'eau douce qui se jette dans la mer. Voilà ce que les Espagnols en disent, & ce que j'en ai appris du Capitaine Eaton qui y fut depuis.

Ceux qui comme nous n'auroient pas appris par experience la nature des vents en ce pays-là, croiroient avec raison que nous aurions pû aisément aller à *Ria Lexa*, à voiles deployées: Mais nous nous trouvâmes trompez; car nous étant un peu plus approchez de terre, nous eumes le vent directement contraire. Je parlerai de ceci plus amplement dans le chapitre des vents, où je renvoye le Lecteur.

Nous eumes beau temps & peu de vent durant ce voyage, & au commencement de Juillet nous vinmes au Cap-Blanc, ou Blanco, sur le continent de Mexique. Il est ainsi appellé à cause de deux rochers blancs qui se découvrent de loin. A les voir en mer & vis à vis du Cap, ils semblent qu'ils en font partie: Mais quand on est plus prez de terre soit à l'Est ou à

l'Oüest du Cap, ils paroissent d'abord comme deux vaisseaux à la voile; mais à les voir de plus prez on diroit que ce sont deux hautes tours, étant petits, hauts, escarpez de tous côtés, & éloignez du Cap d'environ demi mile. Ce Cap est à 9. degrez 56. minutes de latitude, & à peu prez de la hauteur de la pointe de Beachy en Angleterre sur la côte de Suffex. Ce Cap est une pointe complete où regnent jusqu'à la mer des rochers escarpez. Son sommet est plat & uni durant prez d'un mile, après quoi il commence à baisser peu à peu, & fait de chaque côté une agreable pente. Il paroît tout à fait charmant à la faveur des grands & magnifiques arbres dont il est couvert. La côte qui regne depuis le Nord-Oüest du Cap jusqu'au Nord-Est durant environ quatre lieües forme une petite Baye que les Espagnols appellent *Caldera*. A une lieüe avant dans le Cap Blanc du côté du Nord-Oüest, & à l'entrée de cette Baye, il y a un petit ruisseau de très-bonne eau qui se jette dans la mer. Ici le terrain est bas, & fait une espee de selle entre deux petites montagnes. Le pays est extrêmement riche, & produit de gros & grands arbres. La terre est noire & profonde, & je l'ai toujours trouvée grasse. A environ un mile de ce ruisseau du côté du Nord-Est finit le pays boisé. C'est là que commencent les pâtages, qui s'avancent dans le pays à quelques lieües, forment plusieurs petites montagnes & valées. Ces pâtages ne sont pas entièrement sans arbres: Mais il y a par ci par là de petits borages qui les rendent tres-agreables. Ces pâtages produisent une herbe épaisse & longue, mais très-bonne. Je n'en ai point vû de meilleure dans les Indes Occidentales. Vers le fond de la Baye le terrain d'aprez de la mer est bas & plein de Mangles, mais plus avant dans le pays le terroir est haut & montueux. Les montagnes sont en partie couvertes de bois, & en partie de pâtages. Les arbres de ces bois sont petits & courts, & les montagnes de pâturages sont mediocrement herbeuses. Depuis le

bout

bout de cette Baye jusques au Lac de Nicaragua sur la côte Septentrionale de la mer il n'y a que 14. ou 15. lieües. Sur le chemin entre la Baye & le lac il y a quelques montagnes, mais la plus grande partie est des pâturages.

Le Capitaine Cook qui étoit tombé malade aux Isles de *Jean Fernando*, continua de l'être jusqu'à deux ou trois lieües du Cap Blanc, où il mourut subitement. Il sembloit le matin qu'il se portoit aussi bien qu'il eût fait depuis quelques semaines; mais il est ordinaire aux malades qui sont en mer, & qui ne respirent qu'un air marin, de mourir aussi-tôt qu'ils viennent à la vûe de terre. Quatre heures après qu'il fut mort nous mouillames tous, c'est à dire le vaisseau sur lequel j'étois, celui du Capitaine Eaton, & la prise chargée de farine, à une lieüe en dedans du Cap, vis à vis d'un ruisseau d'eau douce, & à 14. brasses d'eau sur un sable clair & dur. Nous n'eumes pas plutôt mouillé, qu'on porta le Capitaine Cook à terre pour y être enterré. Douze hommes armez couvroient ceux qui faisoient la fosse. Car quoi que nous ne vissions aucune apparence d'habitants, nous ne savions si le pays n'étoit du tout point habité. Avant que notre mort fût enterré trois Indiens Espagnols vinrent au lieu où les nôtres faisoient la fosse, & leur demanderent qui ils étoient, & d'où ils venoient. Nos gens répondirent qu'ils venoient de *Lima*, & alloient à *Ria Lexa*, mais que le Capitaine d'un de leurs vaisseaux étant mort en mer, ils avoient été obligez de venir à terre pour l'enterrer à la maniere des Chrétiens. Les trois Indiens Espagnols qui avoient été d'abord fort reservez, commencerent à être plus hardis, & s'étant un peu plus approchez ils firent plusieurs questions ridicules, aux quelles les nôtres répondirent ne faisant point difficulté de leur debiter plusieurs mensonges pour mieux les attirer entre leurs griffes. Nos gens riront souvent de leur temerité, & leur demanderent s'ils n'avoient jamais vû des Espa-

gnols.

gnols. Ils leur dirent qu'ils étoient Espagnols eux-mêmes, qu'ils demeuroient parmi les Espagnols; & qu'encore qu'ils fussent nez dans le pays, ils n'y avoient jamais vû trois vaisseaux. Les nôtres repliquèrent qu'ils n'y en auroient pas tant vû; si une occasion pressante ne les y avoit fait aborder. Ils les amusèrent enfin si bien, & les attirèrent si prez d'une parole à l'autre, que les nôtres se saisirent des trois en même tems: Mais avant que le Capitaine Cook fût enterré, il y en eut un qui s'échapa. Les autres deux furent amenez à bord de notre vaisseau. Le Capitaine Eaton vint incontinent à bord, & les examina. Ils avouèrent qu'ils étoient venus exprez pour reconnoître notre vaisseau, & pour savoir s'il étoit possible, qui nous étions; parce que le President de *Panama* avoit depuis peu écrit à *Nicoya*, & donné avis aux Magistrats qu'il y avoit des ennemis sur ces mers; & qu'ainsi ils devoient se tenir sur leurs gardes. *Nicoya* est une petite ville de Mulâtres située sur les bords d'une riviere du même nom, & à environ douze ou treize lieues d'ici du côté de l'Occident. Cette place est fort propre à bâtir des vaisseaux; aussi la plupart des habitans sont-ils Charpentiers, & s'occupent communément à bâtir des vaisseaux neufs, ou à radoubler les vieux. Ce fut là que le Capitaine Chappin immédiatement après que je l'eus quitté en 1681. trouva des Charpentiers, & fit racommoder son vaisseau avant que de s'en retourner en Angleterre. Il étoit donc du devoir des Espagnols de prendre garde à eux suivant l'avis que leur avoit donné le Gouverneur de *Panama*, de peur que nous ne nous pourvissions à *Nicoya* des choses qui nous manquoient, & que nous y pouvions facilement trouver. Ces Indiens Espagnols nous dirent aussi qu'ils avoient été envoyez au lieu où ils avoient été pris pour reconnoître nos vaisseaux, se défiant que ce fût ceux dont le President de *Panama* avoit fait mention. On leur demanda l'état & les richesses du pays. Ils répondi-

rent

rent que la plupart des habitans étoient laboureurs, & s'occupoient à planter, & à cultiver les bleds, & principalement à élever du bétail; ayant des pâturages de grande étendue bien pourvus de taureaux, de vaches, & de chevaux: Qu'en certains endroits prez de la mer il croissoit du bois rouge propre à la teinture, dont, disoient-ils, ils ne tiroient pas grand profit, parce qu'ils étoient obligez de le voiturer au lac de *Nicarague* qui se jette dans les mers du Nord: Qu'ils y envoioient aussi une grande quantité de peaux de taureaux & de vaches, & rapportoient en échange des Marchandises de l'Europe, savoir des chapeaux, des toiles, & des laines dont ils s'habilloient: Que la chair de leur bétail ne leur servoit qu'à nourrir leurs familles; & que pour du beurre & du fromage ils n'en faisoient guere en ce pays-là.

Après cette relation ils nous dirent que si nous avions besoin de provisions, il y avoit à environ trois miles de là une ferme de taureaux ou de vaches dont nous pourrions tuer ce que nous voudrions. Cette nouvelle nous fit plaisir. Car nous n'avions point eu de chair depuis que nous avions quitté les Isles de *Gallapagos*. Nous envoyâmes donc 24. de nos gens avec des chaloupes, & un des Indiens Espagnols pour leur servir de pilote. Ils mirent pied à terre à environ une lieue du vaisseau. Nous trainâmes nos chaloupes sur le sec, & marchâmes suivans notre guide, qui nous mena bien-tôt à des maisons, & à un grand parc de bétail. Ce parc étoit dans un grand pâturage à environ deux miles de nos Chaloupes. Il y avoit un grand nombre de taureaux & de vaches grasses qui y païssoient. Quelques-uns des nôtres vouloient qu'on en tuât trois ou quatre & qu'on les portât à bord. D'autres s'y opposoient, & disoient qu'il valoit mieux passer la nuit, & faire entrer le matin les bêtes dans le parc, pour en tuer ensuite 20. ou 30. ou autant qu'il nous plairoit. Mon avis étoit de retourner à bord, & je tâchai de les obliger tous à me suivre;

F 3

mais

mais il y en eut qui ne le voulurent pas. J'y retournai donc avec 12. hommes, qui faisoient la moitié de notre troupe, & laissai l'autre moitié derrière. Je vis en ce lieu-là trois ou quatre tonnes d'un bois rouge, que je prens pour cette sorte de bois qu'on appelle à la Jamaïque *bois sanglant*, ou *bois de Nicaragua*. Nous qui retournâmes à bord ne trouvâmes aucune opposition, & le lendemain nous attendions nos camarades que nous avions laissés à terre; mais personne ne vint. A quatre heures après midi nous envoyâmes 10. hommes dans notre Canot pour voir ce que nos gens étoient devenus. Quand ils furent à la Baye où nous avions mis pied à terre pour aller au parc du bétail, ils les trouverent tous sur un petit rocher à demi mile de terre, & dans l'eau jusqu'aux reins. Les nôtres avoient couché dans une maison, & étoient sortis de bon matin pour faire entrer le bétail dans le parc. Deux avoient passé d'un côté, & deux d'un autre, pendant que le reste se tenoit auprès du parc pour y faire aller le bétail. Comme ils étoient ainsi dispersés environ 40. ou 50. Espagnols armez fondirent sur eux. Les nôtres s'appellerent incontinent les uns les autres, & se rassemblèrent avant que les Espagnols pussent les attaquer, & ne furent pas plutôt rassemblés qu'ils se mirent en marche pour regagner leur chaloupe qui avoit demeuré sur le sec. Mais étant arrivés dans la Baye ils trouverent leur chaloupe toute en feu. Ce fut pour eux un très désagréable spectacle; car ils ne savoient comment faire pour revenir à bord, à moins que de marcher par terre jusques au lieu où le Capitaine Cook avoit été enterré, c'est à dire de faire près d'une lieue. La plus grande partie des endroits par où il falloit passer étoient embarrassés de bois épais, où les Espagnols pouvoient aisément se mettre en embuscade; ce qu'ils savent très-bien faire. D'ailleurs les Espagnols qui comptoient que nos gens ne pouvoient leur échapper, vinrent à eux, & leur demanderent s'ils ne vou-

loient

loient point aller faire une promenade jusques à leurs plantations. Ils leur firent plusieurs autres railleries de la même force auxquelles nos gens ne répondirent pas un mot. Il y avoit encore à peu près demi marée lors qu'un des nôtres remarqua un rocher à bonne distance de terre, & qui se faisoit un peu voir sur l'eau. Il le montra à les camarades, & leur dit que ce seroit un bon fort pour eux s'ils pouvoient le gagner. Ils auroient tous souhaité y être; car les Espagnols qui étoient bien éloignés d'eux, & derrière des arbrisseaux comme gens asseurez de leur proie, commençoient de tems en tems à tirer sur eux. Ayant donc bien considéré le lieu, & le péril où ils étoient, ils proposèrent d'envoyer le plus grand d'eux pour sonder si la Mer étoit guéable entre eux & le rocher. La résolution ne fut pas plutôt prise, qu'elle fut exécutée, & tout se trouva selon leur desir. Ils se mirent donc tous en marche pour aller au rocher, où ils demeurèrent jusques à ce que le Canot vint à eux, ce qui fut vers les sept heures. La marée étoit sur sa fin quand ils allerent au rocher, qui étoit alors à sec; mais que l'eau recouvroit dès que la marée revenoit. De sorte que si notre Canot étoit arrivé une heure plus tard, ils avoient autant à craindre pour leur vie de la part de la mer, qu'ils avoient eu un peu auparavant de la part des Espagnols; Car il faut savoir que la marée monte là à environ huit pieds. Les Espagnols qui s'attendoient de les voir emporter au retour de la marée qui n'étoit pas éloignée demeurèrent à terre, & ne quitterent jamais les arbrisseaux & les brossailles derrière lesquelles ils s'étoient mis, parce qu'ils n'avoient que trois ou quatre fusils, les autres n'étant armez que de piques. Les Espagnols de ces quartiers sont fort adroits à darder la lance, dont ils font de grands exploits dans l'occasion, & principalement aux embuscades. Aussi sont-ils si braves qu'ils ne se soucient guère de se battre autrement. Mais se contentent de se tenir hors de portée;

de menacer & dire des injures , à quoi ils sont aussi entendus qu'à darder ; de sorte que quand ils ne disent mot nous concluons toujours à coup sûr qu'ils sont en embuscade. Notre Canot revint à bord avant la nuit , & ramena tous nos gens en bonne santé. Le lendemain on envoya deux Canots au fond de la Baye à la poursuite d'un grand Canot qu'on nous avoit dit qui y étoit. Les Espagnols n'ont ici ni vaisseaux ni barques ; ils ont seulement quelques Canots dont ils se servent rarement. Je ne croi pas aussi qu'il y ait là des pêcheurs , parce que le poisson y est extrêmement rare ; Car j'en y en ai jamais vu , & jamais aucun de nos gens n'en a pu prendre un seul , quoi que nous n'ayons jamais mouillé l'ancre que nos pêcheurs ne soient allez pêcher , & que nous n'ayons essayé de prendre quelque chose avec nos lignes & nos hameçons. Le jour suivant nos gens revinrent avec le Canot qu'ils étoient allez chercher. Trois ou quatre jours après nos deux Canots furent renvoyez à la chasse d'un autre Canot qu'ils amenerent aussi à bord. Ces Canots étoient pourvus de bancs , de courroyes , & d'avirons , & en general de tout ce qu'il falloit pour être en état de servir. Le Capitaine Eaton en eut un , & nous eumes l'autre que nous gardâmes pour mettre du monde à terre quand l'occasion s'en présenteroit. Pendant que nous fumes là , nous primes autant d'eau que nous en pûmes ferrer , & coupâmes un grand nombre de perches pour faire des avirons , car il y a là quantité de bois à Lance qui est fort propre pour cela. Je n'ay jamais vu de ce bois-là dans les mers du Sud qu'en ce seul endroit. Il y en a beaucoup dans la Jamaïque , principalement à un lieu nommé *Blew-field* , qui est à l'Occident de cette Isle , & non à la riviere de *Blenm-field* dont il a déjà été parlé. Le bois à Lance est fort droit à peu près comme nos jeunes frênes. Il est fort dur , fort pesant , & extrêmement fort. Aussi les Filbustiers en font ils beaucoup de cas non seulement pour faire des manches d'avirons , mais

mais aussi des baguettes à nettoyer leurs fusils. Ils ont toujours trois ou quatre de ces baguettes de reserve en cas que quelqu'une vienne à se rompre ; & elles sont beaucoup meilleures que celles de frêne.

Le jour avant que de partir de là , Monsieur Edoïard David Quartier maître de la Compagnie fut fait Capitaine d'un consentement unanime : Car cela lui étoit dû par succession. Le 20. de Juillet nous partîmes de la Baye de *Caldera* avec le Capitaine Eaton & la prise que nous avions faite à *Gallapagos* , faisant route du côté de *Ria Lexa*. Le vent étoit au Nord & quoi qu'il ne fût pas fort il nous porta en trois jours au port que nous désirions.

Ria Lexa est le pays le plus remarquable qu'il y ait sur cette côte , à cause d'une haute montagne ardente qu'il y a , & que les Espagnols nomment *Volcan Pejo* , ou le vieux Volcan. Il faut porter le Cap tout à fait au Nord-Est , & passer ensuite tout auprez de la montagne , & cette route vous mène dans le havre. Les vents de mer sont au Sud-Ouest. Ainsi les vaisseaux qui viennent-là doivent prendre les vents de Mer , car il n'y a pas moyen d'entrer par le vent de terre. Le Volcan est aisé à connoître parce qu'il n'y a point aux environs de montagne si haute , & qu'il n'y en a point aussi de la même figure tout le long de la côte : Sans compter qu'il fume toute la journée , & qu'il jette quelquefois des flammes durant la nuit. Cette montagne se voit de 20. Lieues : Et comme elle n'est qu'à trois lieues du havre , on en peut facilement voir l'entrée. Le havre est une petite Isle plate & basse qui a un mile de long , & environ un quart de mile de large , éloignée de la terre d'environ un mile & demi. A chaque bout de l'Isle il y a un Canal. Celui qui est à l'Occident est le plus large & le plus sûr. Cependant à la pointe de l'Isle du côté du Nord-Ouest il y a un endroit où l'eau est basse , dont les vaisseaux qui y entrent doivent se donner de garde. Après avoir passé

cet endroit il faut côtoyer l'Isle de prez, car il y a une Pointe basse & sablonneuse qui s'étend presque jusqu'au milieu de la rade. Le Canal du côté de l'Orient n'est pas si large. D'ailleurs les courans y sont si forts; que les vaisseaux n'y passent que rarement ou jamais. Ce havre peut contenir 200. voiles. La meilleure rade est prez de la terre, où il y a 7. ou 8. brasses d'eau, & un sable clair & dur.

La ville de *Ria Lexa* est à deux lieues du Havre dont on vient de parler. Il y a deux anses ou petites entrées qui baissent du côté de cette place. La plus Occidentale descend jusques derrière la ville, & l'autre va jusqu'à la ville: Mais ni les vaisseaux ni les barques ne peuvent aller jusques-là. Ces anses ou entrées sont fort-étroites, & le pays est rempli de chaque côté d'arbres de Mangle rouge. A environ un mile & demi au dessous de la place, les Espagnols ont élevé un bon parapet sur les bords de l'anse Orientale. On nous dit aussi qu'ils en avoient fait un autre à l'anse Occidentale; tous deux si avantageusement placez, que dix hommes pouvoient aisément empêcher le débarquement de deux cens. Je parlerai plus amplement de cette place quand j'y retournerai; ainsi j'en différerai la description jusques à ce tems-là pour reprendre le fil de notre voyage.

Etant donc à la vûe de ce Volcan, & autant que nous en pûmes juger à 7. ou 8. miles de terre, nous amenâmes nos huniers résolus d'entrer de nuit dans le havre avec nos Canots. Sur le soir nous eûmes un très-violent grain qui nous vint du Nord-Est, accompagné de beaucoup de tonnerres & d'éclairs, & d'une grosse pluie. La violence du vent ne fut pas de longue durée: Cependant il étoit onze heures de nuit quand nous sortîmes nos Canots; & la mer fut alors tout à fait calme. Nous ramâmes droit à terre, & crûmes que nous y arriverions avant que le jour fût venu: Mais nous nous trouvâmes trompez; Car il étoit neuf heures du matin avant que nous fussions

dans

dans le havre. A une lieue de l'Isle de *Ria Lexa* qui fait le havre, nous vîmes une maison dans l'Isle. Nous nous en approchâmes, & vîmes deux ou trois hommes qui y étoient, & qui nous regardèrent jusques à ce que nous fussions à demi mile de l'Isle. Alors ils regagnèrent leurs Canots, & ramerent du côté de la terre: Mais nous les eûmes pris avant qu'ils eussent passé, & nous les ramenâmes à l'Isle. Quand nous prîmes le Canot il y avoit à terre vis à vis de nous un Cavalier qui courut d'abord à toute bride du côté de la ville. Le reste de nos Canots qui ramoient pesamment n'aborderent l'Isle que vers le midi: Ainsi nous fûmes obligez de les attendre. Nous examinâmes cependant les prisonniers, qui nous dirent qu'on les avoit mis là en sentinelle: Que le Gouverneur de *Ria Lexa* avoit reçu une lettre il y avoit environ un mois, par laquelle on lui donnoit avis qu'il y avoit des ennemis en mer, & qu'il devoit prendre garde à lui: Qu'incontinent après avoir reçu cette lettre le Gouverneur avoit fait bâtir une maison dans l'Isle: & ordonné que quatre hommes y feroient sentinelle la nuit & le jour, & donneroient avis des vaisseaux qu'ils verroient venir. Ils ajoutèrent qu'ils ne s'attendoient pas à voir des chaloupes ou des Canots, & qu'aussi ils ne prenoient garde qu'aux vaisseaux. Ils nous prirent d'abord pour des gens qui avoient fait naufrage. Mais quand ils virent trois ou quatre autres Canots, ils commencèrent à se défier de ce que nous étions. Ils nous dirent aussi que le Cavalier que nous avions vû venoit à eux tous les matins, & qu'il pouvoit être à la ville en moins d'une heure. Le Capitaine Eaton étant venu à terre avec ses Canots, nous lui dîmes ce qui étoit arrivé. Il y avoit trois heures que le Cavalier s'en étoit enfui, & il nous falloit du moins deux heures pour arriver à la ville. Nous sentîrions assez que le Gouverneur averti de notre arrivée avoit eu du tems de reste pour le précautionner, & pour poster dans ses parapets des gens qui nous rece-

vroient à bous coups de Moufquet. Ainsi nous crumes que le meilleur étoit de remettre à une autrefois l'exécution de notre dessein.

Il y a dans l'Isle une belle source d'eau douce, comme aussi quelques arbres ; mais la plus grande partie n'est que pâcage, où il y a de bonne herbe, mais point de bétail pour la manger. Cette Isle est à 12. degrez 10. minutes de latitude septentrionale. Nous fumes là jusqu'à quatre heures après midi, & nos vaisseaux étant venus à une lieue de terre nous allâmes tous à bord, & primes la route du Golphe d'*Amapalla* dans le dessein d'y carener nos vaisseaux.

Le 26. de Juillet le Capitaine Eaton vint à bord de notre vaisseau pour aviser avec le Capitaine David aux moyens d'avoir quelques Indiens pour nous aider à carener. Il fut arrêté que quand nous serions prez du Golphe, le Capitaine David prendroit deux Canots bien équipés, & marcheroit le premier, & que le Capitaine Eaton demeureroit à bord. Suivant cette résolution le Capitaine David partit le lendemain pour le Golphe.

Le Golphe d'*Amapalla* est un grand bras de mer qui s'étend 8. ou 10. lieues dans le pays. Il a à son entrée du côté du Midi la pointe de *Casivina*, & le mont saint Michel du côté du Nord-Oüest. L'un & l'autre de ces deux lieux sont fort-remarquables. La pointe de *Casivina* est à 12. degrez 40. minutes de latitude septentrionale. C'est une pointe haute & ronde qui paroît comme une Isle à ceux qui sont en mer ; parce que les terres en sont fort basses. Le mont saint Michel est une fort-haute montagne, qui neantmoins n'est pas fort escarpée. Les terres qui sont au pied de cette montagne, du côté du Sud-Est sont basses & unies durant un mile pour le moins. Et c'est à ces terres basses que commence le Golphe d'*Amapalla*. Entre ces terres basses & la pointe de *Casivina* il y a deux Isles hautes assez considerables. La plus meridionale

dionale s'appelle *Mangera*, & l'autre *Amapalla*. Elles sont à deux miles l'une de l'autre.

Mangera est ronde, d'environ deux lieues de circuit, & paroît comme un grand bois. Elle est toute entourée de rochers, & n'a qu'une petite Baye sablonneuse du côté du Nord-Est. La terre en est noire, peu profonde, & mêlée de pierres, produisant neantmoins de fort gros arbres propres à la charpente. Au milieu de l'Isle il y a une ville d'Indiens, & une jolie Eglise Espagnole. Les Indiens ont autour de la ville des plantations de Mahis, & de quelques Plantains. Ils ont quelques coqs & quelques poules, sans aucune autre sorte de volaille. Ils n'ont non plus aucune autre bête si ce n'est des chats & des chiens. On va de la ville à la Baye par un petit chemin escarpé & pierreux. Il y a toujours dans cette Baye dix ou douze Canots sur le sec, & qu'on ne met à l'eau que quand on en a besoin.

L'Isle d'*Amapalla* est plus grande que celle de *Mangera* : Mais le terroir est à peu prez le même. Il y a deux villes à environ deux miles, l'une au Septentrion, & l'autre à l'Orient. Celle-ci n'est pas à plus d'un mile de la Mer. Elle est bâtie dans une plaine sur le sommet d'une montagne, & le chemin pour y aller est si escarpé & si rempli de rochers, que peu de personnes avec des pierres seules empêcheroient un corps considerable de troupes d'y monter. Il y a une fort-belle Eglise au milieu de la ville. L'autre ville n'est pas si grande, mais elle ne laisse pas d'avoir une jolie Eglise. J'ai remarqué une chose dans toutes les villes des Indiens qui sont sous la domination des Espagnols, aussi bien que dans les autres lieux, comme dans la Baye de Campêche, & ailleurs, que les Images de la vierge Marie & des autres Saints, dont leurs Eglises sont remplies, sont peintes à l'Indienne, & habillées en partie à l'Indienne : Mais dans les villes où les Espagnols sont le plus grand nombre, ces mêmes Images sont peintes & habillées à l'Espagnole.

Les maisons y sont peu de chose : Mais les Indiens des deux places ont une assez grande étendue de Mahis, assez éloignée de la ville. Ils n'ont que peu de plantains, mais ils ont autour de leurs maisons quantité de gros pruniers sauvages. Ces pruniers sont aussi gros que les plus gros que nous ayons. La feuille est d'un verd enfoncé, & aussi large que celle de nos pruniers ; mais elle est de la figure de la feuille de l'aubépine. Le bois de ces arbres est fort-fragile, le fruit ovale, & aussi gros que de petites prunes sauvages. Ce fruit est d'abord fort-verd ; mais quand il est meur il est jaune d'un côté, & rouge de l'autre. Le noyau en est gros quoi qu'il ait peu de chair. Ce fruit est assez agreable ; mais je ne me souviens pas d'en avoir jamais vu de tout à fait meur, où il n'y eût un ver ou deux. Je ne me souviens pas non plus d'avoir vu de ce fruit dans les mers du Sud, qu'en ce seul endroit. Il y a une quantité prodigieuse de ces pruniers sauvages dans la Baye de Campêche, & on en plante à la Jamaïque pour fermer les champs. Les Indiens ont aussi quelque volaille comme celle qui est à *Mangera*. Il n'y a d'Espagnols parmi eux qu'un *Padre*, ou prêtre qui sert les trois villes, c'est à dire les deux d'*Amapalla* & celle de *Mangera*. Ils sont sous le Gouverneur de la ville de saint Michel, située au pied de la montagne de ce nom, & lui payent tribut en Mahis, parce qu'ils sont extrêmement pauvres, & toutesfois très-contens. Ils n'ont rien dont ils puissent faire de l'argent, que leurs plantations de Mahis & leur volaille ; encore le *Padre* ou Moine en a-t-il le dixième. Il fait au juste ce que chacun en a, & ils n'oseroient en tuer une seule sans sa permission, quand même ils seroient malades. Ce Moine comme j'ai dit, est le seul Blanc qu'il y ait dans ces Isles. Il parle Indien comme doivent faire tous les Moines qui demeurent parmi eux. Ce vaste pays de l'Amerique est habité par des Indiens de diverses nations, qui parlent aussi differens langages. De là vient que les Moines

Moines qui veulent demeurer avec quelqu'une de ces nations, doivent apprendre la langue des peuples qu'ils se proposent d'instruire. Quoi que les Indiens des Isles dont on vient de parler soient pauvres, il y en a en plusieurs autres endroits qui ont de grandes richesses que les Espagnols ont l'adresse de leur attraper pour des bagatelles. Les Moines ont un revenu considerable dans ces lieux-là, comme à la Baye de Campêche où les Indiens ont de grandes plantations de Cacao, ou ailleurs où l'on plante des arbres à Cochenille, & à Silvestre, ou dans les lieux où l'on recueille de petits vins, & où l'on amasse de l'or. Dans tous ces lieux-là les Moines amassent de grands tresors. De tous les Indiens de ces Isles il n'y en avoit qu'un seul qui sût parler Espagnol, qu'il écrivoit aussi parce qu'il avoit été élevé à cela pour tenir les registres & les livres de compte : aussi étoit-il Secrétaire des deux Isles. Il y avoit aussi un *Casica*, qui est un Magistrat d'un rang inferieur que les Indiens ont parmi eux ; mais il ne savoit ni lire ni parler Espagnol.

Il y a plusieurs autres Isles dans cette Baye, mais il n'y en a aucunes qui soient habitées comme celles-ci. Il y en a une assez grande qui appartient à un Couvent de filles, à ce que nous dirent les Indiens, & où il y avoit des taureaux & des vaches. Il y demeureroit trois ou quatre Indiens pour avoir soin du bétail. Ce qui nous fit souvent frequenter cette Isle durant le séjour que nous fîmes dans la Baye. Toutes ces Isles sont basses à la réserve d'*Amapalla* & de *Mangera*. Il y a deux Canots pour venir dans le Golphe, l'un entre la pointe de *Casivina* & de *Mangera*, l'autre entre *Mangera* & *Amapalla* : Mais celui-ci est le meilleur. La rade est à l'Orient d'*Amapalla*, vis à vis d'un morceau de terre basse ; car il n'y a que cela de bas dans toute l'Isle. Un peu plus avant les vaisseaux peuvent ancrer prez de terre au Nord-Est de l'Isle d'*Amapalla*. C'est le lieu que les Espagnols frequentent le plus, & qu'ils nomment le port de Martin Lopez. Ce Golphe

phe ou lae s'étend à quelques lieues au delà de toutes les Isles, mais il y a si peu d'eau, que les vaisseaux n'y peuvent aller.

C'étoit dans ce Golphe que le Capitaine David étoit allé avec deux Canots pour tâcher de faire des prisonniers, & prendre langue s'il étoit possible avant que nos vaisseaux entraissent. Il arriva dès la première nuit à *Mangera*; faute de pilote il ne sut de quel côté étoit la ville. Le matin étant venu il trouva sur la Baye un grand nombre de Canots, & un petit chemin qui le mena à la ville lui & sa compagnie. Les Indiens virent le soir nos vaisseaux qui s'avançoient vers l'Isle; & comme ils avoient déjà reçu avis qu'il y avoit des ennemis en mer, ils firent faire sentinelle toute la nuit. Ces sentinelles donc voyans venir le Capitaine David s'enfuirent à la ville, & donnerent l'alarme. A l'arrivée du Capitaine David tout le monde s'enfuit dans les bois. Il arriva que le Moine y étoit alors, qui ne pouvant s'enfuir tomba entre les mains du Capitaine David. On prit aussi deux jeunes garçons Indiens qu'il avoit avec lui. Le Capitaine David qui ne venoit que pour faire des prisonniers, se contenta d'avoir pris le Moine, & descendit incontinent du côté de la mer. Il passa de là à l'Isle d'*Amapalla* avec le Moine & les deux petits Indiens. Ils furent ses pilotes & le conduisirent au lieu du débarquement, où il arriva vers le midi. Ils ne s'y arrêterent point, & se contentèrent d'y laisser seulement trois ou quatre hommes pour garder les Canots, pendant que le Capitaine David & le reste de sa troupe marchèrent avec le Moine du côté de la ville. Cette place, comme je l'ai ci-devant remarqué, est à environ un mile du lieu où l'on débarque. Elle est située dans une plaine sur le sommet d'une montagne, que l'on ne peut monter qu'en grim pant parce qu'elle est fort escarpée. Les Indiens étoient sur le sommet de la montagne où ils attendoient le Capitaine David.

Le Secrétaire dont on a déjà parlé n'aimoit pas fort les

les Espagnols. Aussi étoit-ce lui qui avoit persuadé les Indiens d'attendre le Capitaine David: car ils s'enfuyoient tous dans les bois: Mais il les retint en leur disant, que si les ennemis des Espagnols venoient il ne falloit point leur faire du mal; mais en faire aux Espagnols mêmes dont ils étoient les esclaves: Et qu'au fond leur pauvreté seroit leur garant & leur aide. Le Secrétaire & le *Casica* faisoient plus les empressés que tout le reste, quand le Capitaine David & son monde parurent au bas de la montagne. Ils les appelèrent donc en Espagnol, leur demanderent qui ils étoient; & d'où ils venoient. Le Capitaine David leur répondit qu'ils étoient Basques, & qu'ils avoient commission du Roi d'Espagne pour nettoyer ces mers d'ennemis: Qu'ils venoient dans le Golphe pour cacher leurs vaisseaux; qu'ils étoient venus là avant les vaisseaux pour chercher un lieu commode, & pour demander du secours aux Indiens. Le Secrétaire qui comme je l'ai déjà dit, étoit le seul qui parlât Espagnol, leur dit qu'ils étoient les bien venus, car il avoit beaucoup de respect pour tous les vieux Espagnols, & principalement pour les Basques dont il avoit entendu dire beaucoup de bien. Aussi les pria-t-il de venir à la ville. Le Capitaine David & ses gens grimperent incontinent la montagne précédés du Moine, & furent reçus des Indiens avec beaucoup d'affection. Le *Casica* & le Secrétaire embrassèrent le Capitaine David, & les autres Indiens reçurent les gens avec la même cérémonie. Les salutations étant achevées, ils prirent tous le chemin de l'Eglise; car c'est le lieu où se font toutes les assemblées publiques, aussi bien que tous les jeux & divertissemens. De là vient que dans les Eglises des villes Indiennes il y a de toute sorte de Masques & d'autres bizarres ornemens à l'antique pour hommes & pour femmes, comme aussi quantité de Haut-bois & autres instrumens de Musique; & un sur tout qu'ils appellent *Strumstrum*. Cet instrument ressemble fort au Cistre. La plupart de ceux dont les Indiens.

Indiens se servent sont faits d'une grosse citronille coupée par le milieu, sur le trou de laquelle ils mettent une planche déliée, attachée par les côtés, & qui fait le ventre de l'instrument sur lequel on met les cordes. Les nuits d'avant ou d'après les fêtes sont les tems qu'ils prennent pour se rejouir. Leurs divertissemens consistent à chanter, à dancier, à folatrer habillez à l'antique, & à faire plusieurs postures à l'antique. S'il fait clair de Lune ils n'ont que peu de torches, sinon l'Eglise est fort-illuminée. Ces assemblées sont composées de l'un & de l'autre sexe. Tous les Indiens que j'ai connus sous la domination des Espagnols me paroissent plus melancoliques que les autres Indiens qui sont libres: Et dans ces assemblées publiques, lors même qu'ils sont dans le fort de leur gayeté, leur joie m'a paru plutôt forcée que véritable. Leurs chansons sont fort-melancoliques & dolentes, & leur musique de même: Mais si le naturel des Indiens est d'être ainsi melancoliques, ou si c'est un effet de leur esclavage, c'est de quoi je ne suis pas certain. J'ai neantmoins toujours eu du penchant à croire, qu'ils ne s'assemblent ainsi que pour déplorer leurs malheurs & la perte de leur pays & de leurs libertez. Quoi que ceux qui vivent à présent ne sachent, ni ce que c'est que d'être libre, ni ne se souviennent de l'avoir été, il me semble neantmoins que la servitude sous laquelle les Espagnols les ont mis, fait une profonde impression sur leur esprit; impression qui vraisemblablement s'augmente beaucoup par ce qu'ils entendent dire de leur ancienne liberté.

Après cette digression nécessaire revenons à nos Indiens. Le dessein du Capitaine David étoit de les renfermer tous dans l'Eglise, & de composer ensuite avec eux en leur faisant savoir ce qu'il étoit, & de les obliger par ce moyen dans la suite par de belles paroles à nous donner main forte. Le Moine étoit avec lui, & avoit promis de faire de son mieux pour les y engager. Mais avant qu'ils fussent tous dans l'Eglise,

un

un des gens du Capitaine David poussa un Indien pour le faire entrer plus promptement. L'Indien prit incontinent la fuite, & les autres prenant l'alarme sortirent tous de l'Eglise comme un troupeau de Daims, sans qu'on pût dire qui sortoit le premier. Le Capitaine David qui ne savoit rien de ce qui venoit d'arriver, demeura seul dans l'Eglise avec le Moine. Après que tout le monde fut sorti, le Capitaine David & ses gens tirent, & tuèrent le Secrétaire. Ainsi échoierent nos espérances par l'imprudence d'un seul étourdi.

Nos vaisseaux vinrent l'après-midi dans le Golphe entre la pointe de *Casirina* & *Mangera*, & mouillèrent prez de l'Isle d'*Amapalla* du côté de l'Orient, & dans un lieu sablonneux où il y avoit dix brasses d'eau. Sur le soir le Capitaine David & ses gens revinrent à bord, & y amenèrent le Moine, qui dit au Capitaine David, que si le Secrétaire n'eût pas été tué, il lui auroit écrit par un des Indiens qui avoient été pris à *Mangera*, & l'auroit persuadé de venir à nous: Mais qu'à présent le seul parti qu'il y avoit à prendre étoit, d'envoyer chercher le *Casica* par un de ces Indiens, qu'il instruiroit lui-même de ce qu'il auroit à lui dire; & qu'il ne doutoit point que le *Casica* ne vînt sur sa parole. Le lendemain nous envoyâmes à terre un de ces Indiens, qui revint dès le jour même avec le *Casica* & six autres Indiens, qui demeurèrent avec nous durant tout le tems que nous fumes là. Ces Indiens nous rendirent de bons services, sur tout en nous servant de pilotes pour nous mener à une Isle où nous tuions des Ecufs toutes les fois que nous en avions besoin; service que nous recompensâmes à leur discrétion. Ce fut à l'Isle d'*Amapalla* où un parti d'Anglois & de François vint quelque tems après. Ils y demeurèrent long tems, firent enfin décente, & marchèrent jusques au Cap de la riviere qui se jette dans les mers du Nord prez du Cap *Gratia Dios*, qu'on appelle pour cela le Cap de la riviere. Prez du Cap de cette riviere ils firent des barques de troncs d'arbres dont je

fetai

ferai la description dans le Chapitre suivant, & prissent le chemin des mers du Nord. C'étoit là que le Capitaine Charp avoit proposé d'aller s'il eût assez vécu pour cela. Les Aventuriers connoissoient en partie cette route par les découvertes qui avoient été faites dans le pays depuis environ 30. ans, par un parti d'Anglois qui monterent dans cette riviere avec leurs Canots jusqu'où les François firent leurs barques. Ils firent là décente, & marchèrent vers une ville nommée Segovie. Ils furent prez d'un mois à monter la riviere; Car il y a plusieurs cataractes où ils furent souvent forcez de quitter la riviere, & de haler leurs Canots par terre, jusques à ce qu'ils eussent passé les cataractes, après ils renettoient leurs Canots sur la riviere. J'ai parlé à plusieurs personnes qui furent à cette expedition; & si je ne me trompe, le Capitaine Charp étoit du nombre. Mais pour revenir au voyage que nous avons entrepris, disons pour finir ce Chapitre, qu'après que nos vaisseaux eurent été calfeutrez, & que nous eumes fait de l'eau, le Capitaine David, & le Capitaine Eaton rompirent leur societé. Le Capitaine Eaton prit 400. balots de farine, & partit du Golphe le second jour de Septembre,

CHAPITRE VI.

Ils partent d'Amapalla. Grains. Cap Saint François. Ils rencontrent le Capitaine Eaton & se separent encore. Description de l'Isle de Plata. Ils rencontrent encore le Capitaine Eaton, & se separent pour la dernière fois. Pointe de Sainte Helene. Alcatraz sorte de poix. Naufrage des Espagnols. Courses de mer. Manta village prez du Cap Saint Laurent. Monte Christo. Autres courses de mer. Cap Blanc. Payta petite ville. Maison du Peron, & son terroir. Colan ville Indienne. Description des barques de troncs d'arbres. Piura grande ville. Le chemin de Payta. Lobos de la terre. Ils reviennent à Lobos de la mer. Baye de Guiaquil. l'Isle de Sainte Claire. Riche Naufrage des Espagnols. Du Chat poisson, pointe d'Arena dans l'Isle de Puna. Description de cette Isle. Arbre nommé Palmeto. Ville & havre de Puna. Riviere de Guiaquil. Ville de ce nom. Ses marchandises, son Cacao, & sa Salsépareille. Draps de Quito. De la ville de ce nom, son or & son air. Leur entrée dans la Baye dans le dessein de faire une entreprise sur la ville de Guiaquil. Mauvais usage qu'on fait d'un corps de Negres pris dans la riviere de Guiaquil. Leur retour à Plata. Ce que c'est que l'Isle de Plata.

LE troisiéme jour de Septembre 1684. nous envoyames le Moine à terre, & laissames les Indiens en possession de la prise que nous leur avions ameurée, quoi qu'elle fût encore à demi chargée de farine. Nous fîmes voiles ensuite par un vent de terre,

& passâmes entre *Amapalla* & *Mangera*. A peine avions-nous fait une lieue, que nous vîmes un canot à voiles & à rames qui venoit après nous. Nous accourcîmes nos voiles & l'attendîmes. C'étoit un Canot que le Gouverneur de la ville de Saint Michel envoyoit à nôtre Capitaine, pour le prier de ne point emmener le Moine. L'envoyé s'en retourna bien joyeux quand on lui eut dit qu'on l'avoit mis à terre à *Amapalla*, & nous remîmes à la voile par un vent d'Oüest Nord-Oüest. Nous faisions route vers la côte du Perou. Nous eumes tous les jours des Grains jusques à ce que nous eumes doublé le Cap Saint François. Depuis le mois de Juin jusqu'au mois de Novembre ils sont fort communs sur ces côtes : Mais avec les Grains nous eumes beaucoup de tonnerres, d'éclairs, & de pluye. Après que les Grains furent passez, le vent qui tant qu'il avoit duré avoit presque toujours été au Sud-Est, se remit à peu prez à l'Oüest, & ne nous quitta jamais que nous ne fussions à la vûe du Cap Saint François, où nous eumes un vent de Sud & beau tems. Ce Cap est à 10. degrez de latitude Septentrionale. C'est une haute pointe de terre revêtuë de grands arbres. Passant prez de cette pointe en venant du Nord, vous voyez une autre petite pointe basse qu'on prendroit pour le Cap : Mais vous l'avez déjà passé, & vous le voyez incontinent après avec trois pointes. Le pays est fort-élevé, & les montagnes paroissent communément fort-noires. Quand nous eumes doublé ce Cap nous rejoignîmes le Capitaine Eaton. En venant d'*Amapalla* il avoit essuyé tout le long de cette côte de si terribles Grains accompagnez de tonnerres & d'éclairs, que lui & son équipage nous dirent qu'ils n'en avoient jamais vû de pareils. Ils en furent fort épouvantez, & l'air sentoît tellement le souphre, qu'ils se crurent en danger de perir par la foudre. Il toucha à l'Isle de *Cocos*, où il mit à terre 100. balots de farine, chargea sa Chaloupe de noix de *Cacao*, & prit de l'eau fraîche. Sur
le

le soir nous quittâmes encore le Capitaine Eaton ; Car il tenoit la mer, & nous nous mettions à couvert prez de la côte, profitants du mieux qu'il se pouvoit de la mer & des vents de terre. Le vent de mer vient ici du Sud, & le vent de terre du Sud-Sud-Est. Mais quelquefois lors que nous approchions d'une riviere nous avions un vent de Sud-Est.

Le 20. jour de Septembre nous arrivâmes à l'Isle de *Plata*, & mouillâmes à 16. brasses d'eau. Nous eumes toujours fort-beau tems depuis le Cap Saint François. Nous étions dés lors revenus dans les mêmes lieux par lesquels j'ai commencé dans le premier Chapitre la relation de ce voyage, & avions fait le tour du Continent de l'Amérique Meridionale.

L'Isle de *Plata* fut ainsi nommée par les Espagnols, disent quelques-uns, après que le Chevalier François Drake eut pris le *Cacafoga*, vaisseau dont la principale cargaison étoit d'argenterie, parce qu'il amena ce vaisseau dans cette Isle, & y partagea son butin avec son équipage. Elle a prez de quatre miles de long, & un mille & demi de large, & est assez haute. Elle est entourée de rochers hauts & escarpez, si ce n'est à un seul endroit du côté de l'Orient. Le sommet en est plat & uni, le terroir sablonneux & sec. Les arbres qu'elle produit sont menus de corps & bas ; & il n'y a que trois ou quatre sortes d'arbres qui nous soient inconnus. J'ai remarqué qu'ils étoient fort-couverts de mousse. Il y a de bonne herbe, & principalement au commencement de l'année. Il n'y a qu'un endroit dans cette Isle où il y ait de l'eau, & cet endroit est prez de la mer du côté de l'Orient. Cette eau coule lentement des rochers, & il est aisé de la recevoir dans des vaisseaux. Il y a eu force Chevres ; Mais à present il n'y en a du tout plus. Je n'y ai jamais vû d'autres animaux de terre. Il y a quantité de Bombes & de Soldats qui sont des Oiseaux. L'anchorage est à l'Orient vers le milieu de l'Isle, prez de terre, à la longueur de deux cables de la Baye sablonneuse.

neuse. Il y a prez de 18. ou 19. brasses d'un fond bon & ferme, & d'une eau calme; Car la pointe de l'Isle qui est au Sud-Est met à couvert des vents de Sud qui y regnent sans interruption. Depuis cette pointe jusqu'à un quart de mile en mer, il y a un petit endroit où l'eau est basse, & où les vagues sont fortes & coupées durant le flux. La marée est assez grande, & coule assez rapidement, soit en montant vers le Sud, ou en descendant vers le Nord. On peut faire décente dans la Baye prez du lieu où l'on ancre; & de cette Baye vous pouvez entrer dans l'Isle, mais vous ne sauriez y entrer que par là. A la pointe du Sud-Est à la longueur d'un cable de terre il y a deux ou trois petits rochers hauts & escarpez, & un autre rocher beaucoup plus gros du côté du Nord-Est. Il y a beaucoup d'eau tout autour de l'Isle, si ce n'est à l'endroit où l'on ancre; & à la pointe du Sud-Est dont on a déjà parlé. Cette Isle est à 10. degrés 10. minutes de latitude Meridionale, éloignée de quatre ou cinq lieues du Cap St. Laurent, faisant route de là à l'Oüest Sud-Oüest & demi quart d'Oüest. Il y a dans cette Isle quantité de ces petites Tortuës de Mer dont j'ai parlé dans le chapitre précédent.

Le 21. le Capitaine Eaton vint mouïller prez de nous. Il auroit bien voulu rentrer en société avec nous; mais l'équipage du Capitaine David fut si déraisonnable, qu'il ne voulut jamais consentir que les prises se partageassent par égales portions avec l'équipage d'Eaton. Aussi le Capitaine Eaton ne fut là qu'une nuit; car dès le lendemain il remit à la voile faisant route au Sud. Nous y demeurâmes jusques au jour suivant que nous fîmes voiles vers la pointe de Sainte Helene en vüe de mettre des gens à terre pour faire des prisonniers & prendre langue.

La pointe de Sainte Helene est au Sud de l'Isle de Plata, & à 2. degrez 15. minutes de latitude Meridionale. Elle est assez haute, plate, & unie au sommet, couverte de plusieurs grands chardons, mais sans

sans aucuns arbres. Elle paroît de loin comme une Isle, parce que les terres en sont fort basses.

Cette pointe s'avance dans la mer du côté de l'Oüest, & fait au Nord une assez grande Baye. A un mile dans le pays sur la Baye Sablonneuse, & prez de la mer, il y a un pauvre petit village Indien nommé Sainte Helene. Le pays des environs de ce village est bas, sablonneux & sterile, sans arbres, ni herbagés: On n'y trouve ni fruit, ni grain, ni plante, mais seulement des melons d'eau, gros & fort délicats. Il n'y a point d'eau douce ni là ni prez de là: Aussi les habitans sont-ils obligés d'en aller querir à la riviere de Colanche, qui est dans le fond de la Baye, & éloignée d'environ quatre lieues. A peu de distance de là dans la même Baye, & prez de la mer, à environ cinq pas des bornes de la haute mer, il y a une matiere bitumineuse qui sort en bouillant d'un petit trou. Elle est liquide comme du goudron, & les Espagnols l'appellent *Alcatrane*. A force de bouillir elle devient dure comme de la poix. Aussi les Espagnols s'en servent-ils au lieu de poix; & les Indiens du pays la serrent dans des cruches. Elle bout le plus quand l'eau est haute, & c'est alors que les Indiens sont prêts à l'amasser. Ces Indiens sont pêcheurs, & vont en mer dans des barques de troncs d'arbres. Leur principale subsistance est le Mahis, qu'ils tirent pour la plupart des vaisseaux qui viennent querir de l'*Alcatrane*. L'ancrage est bon à l'endroit de la pointe où le vent ne donne pas, tout vis à vis du village: Mais à l'Oüest de la même pointe l'eau est profonde, & on n'y sauroit ancrer. Les Espagnols disent qu'un vaisseau richement chargé vint échoïer sur la côte haute de vent pour le soutenir. Il n'eut pas plutôt touché qu'il se remit à flot, se remplit incontinent d'eau, & coula bas à sept ou huit brasses d'eau, où il est encore aujourd'hui; personne n'ayant entrepris de le pêcher, parce qu'il est en un lieu où la mer est profonde. Etant à cette pointe nous en voyâmes une

nuît nos Canots pour prendre le village. Ils firent décente de bon matin asles prez du village, & enleverent quelques prisonniers. Ils prirent aussi une petite barque à laquelle les Indiens avoient mis le feu, mais les nôtres l'éteignirent, & prirent l'Indien qui avoit fait le coup. Interrogé pourquoi il avoit mis le feu à cette barque, il répondit qu'il l'avoit fait par ordre du Vice-Roi, qui venoit d'enjoindre à tous les gens de marine de brûler leurs vaisseaux si nous les attaquions, & de se retirer dans leurs chaloupes. Il y avoit encore une autre barque à un mile du village. Nos gens y furent croyans la prendre; mais les matelots qui y étoient y mirent le feu & s'enfuirent. Les nôtres revinrent à bord sur le soir, & amenerent la barque qu'ils avoient empêché de brûler: Après quoi nous reprîmes la route de *Plata*, où nous arrivâmes le vingt-six de Septembre.

Sur le soir nous envoyâmes quelques-uns de nos gens avec la barque nouvellement prise & des Canots, au village nommé *Manta*, qui est à 2. ou 3. lieues du Cap Saint Laurent du côté de l'Occident. Nous esperions faire là d'autres prisonniers, parce que nous n'avions pu savoir de ceux que nous avions pris à la pointe de Saint Helene pourquoi le Vice-Roi avoit donné ordre de brûler les vaisseaux. Ils eurent un vent frais jusqu'à minuit, après quoi vint le calme. Ils approcherent avec leurs Canots à force de rames autant qu'ils le jugerent à propos, & se tinrent clos & couverts jusques à ce que le jour fut venu.

Manta est un petit village d'Indiens en terre ferme à 7. ou 8. lieues de l'Isle de *Plata*. Il est bâti sur une petite éminence, & par conséquent si avantageusement situé pour être vu, qu'il fait du côté de la mer une très-belle perspective. Cependant il est composé de peu de maisons, encore sont-elles misérables & dispersées. Il y a une fort-belle Eglise, ornée de quantité d'ouvrages de sculpture. C'étoit autrefois une

une habitation d'Espagnols; Mais ils s'en sont tous retirés, & il n'y en reste pas un à l'heure qu'il est. Le terroir est sec & sablonneux, ne produisant que quelques petits arbrisseaux. Les Indiens ne sement ni ne plantent. Ils tirent des autres lieux les choses dont ils ont besoin; & sont ordinairement un Magasin de provisions pour les vaisseaux qui en ont besoin, car c'est le premier établissement où les navires puissent toucher, en venant de *Panamá* pour aller à *Lima*, ou à quelqu'autre port du Perou. Comme le terroir est aride & sablonneux il ne produit point de Mahis: Et c'est pour cela qu'on n'en plante point. Entre le village & la mer il y a une fontaine de bonne eau.

Derrière le village, & assez avant dans le pays, il y a une fort-haute montagne ronde, & de la forme d'un pain de sucre, nommée *Monte Christo*. Cette montagne est au Sud de *Manta*. C'est un très bon fanal, & le meilleur qu'il y ait sur toute la côte. A environ un mile & demi de terre, tout vis à vis du village, il y a un rocher très-dangereux, parce que l'eau le couvre toujours, & que la Mer qui n'y est que rarement haute ne fait point de brisans: Cependant il est à présent si connu, qu'il n'y a point de vaisseaux qui ne l'évitent aisément. A un mile au de là de ce rocher il y a 6. 8. ou 10. brasses d'eau, avec un bon fonds dur & sablonneux où l'on peut mouiller en toute sécurité. A un mile de la rade du côté de l'Occident il y a un endroit peu creux qui s'avance un mile en Mer. Depuis *Manta* jusqu'au Cap saint Laurent le pays est plain & uni, & assez élevé. Vous verrez dans le supplément une plus ample description de ces côtes.

Nos gens mirent pied à terre aussi tôt que le jour parut, & marchèrent vers le village, éloigné d'un mile & demi du lieu où ils firent leur décente. Quelques Indiens qui se promenoient les virent venir, & donnerent l'alarme à leurs voisins: De sorte que

tous ceux qui pûrent fuir se sauverent. Ils prirent seulement deux vieilles femmes qui dirent toutes deux, que sur le bruit qui s'étoit répandu qu'un grand nombre d'ennemis ayant traversé le pays de Darien étoient arrivez dans les Mers du Sud, & venoient dans des Canots, le Vice-Roi dont on vient de parler avoit donné ordre de brûler les vaisseaux. Nos gens n'y trouverent aucunes provisions, parce que le Vice-Roi avoit pareillement envoyé des ordres dans tous les ports de Mer de se défaire de toutes sortes de provisions, & de n'en garder qu'autant que chacun en auroit besoin. Elles dirent aussi qu'on avoit fait passer les Indiens de *Manta* à l'Isle de *Plata* pour y détruire toutes les Chevres; ce qu'ils avoient fait depuis environ un mois. Nos gens revinrent avec ces nouvelles, & arriverent le lendemain à *Plata*.

Comme nous n'avions pris aucune résolution, nous demeurâmes à *Plata* jusqu'au second d'Octobre. Ce fut en ce tems-là que le Capitaine Swan y arriva de Londres. Son vaisseau appartenoit à des marchands très considérables de cette ville, & ils ne l'envoyoient que pour négocier avec les Espagnols ou les Indiens. Il étoit chargé de toutes les marchandises propres à ces pays-là. Mais le Capitaine Swan ayant eslué plusieurs contre-tems, & désespérant de pouvoir négocier dans ces Mers, son équipage le força de recevoir une troupe d'Avanturiers qu'il rencontra prez de *Nicoya*, où il alloit pour chercher à commercer, & où les Avanturiers alloient aussi dans des Chaloupes pour tâcher d'avoir un vaisseau. C'étoit les gens dont nous avions entendu parler à *Manta*. Ils étoient venus par terre sous le commandement du Capitaine Pierre Harris, neveu du Capitaine Harris qui fut tué devant *Panama*. Le Capitaine Swan commandoit toujours son vaisseau, & le Capitaine Harris avoit le Commandement d'une petite barque sous le Capitaine Swan. Il y eut une grande joie de part & d'autre à leur arrivée. Le Capitaine David & le Capitaine Swan s'asso-

s'associerent incontinent; & ne souhaitoient rien tant que de ravoir le Capitaine Eaton. On envoya d'abord croiser la petite barque que nous avions prise à sainte Helene, pendant qu'on équipoit les vaisseaux: Car celui du Capitaine Swan étant plein de marchandises n'étoit pas en état de recevoir les nouveaux hôtes qu'on n'eût disposé de la cargaison. C'est pourquoy du consentement de l'inspecteur il étala toutes les marchandises sur le tillac, & les vendit à credit à tous ceux qui voulurent en acheter. Le reste fut jeté dans la Mer à la réserve des marchandises fines, comme soies, mousselines, bas &c. On garda aussi le fer dont il avoit une bonne quantité d'ouvré & non ouvré, pour servir de lest.

Trois jours après notre barque qu'on avoit envoyé croiser, revint avec une prise de 400. tonneaux chargée de bois de charpente. Elle fut prise dans la Baye de *Guiaquil*; elle venoit de la ville de ce nom, & alloit à *Lima*. Le Capitaine nous dit, que tout le monde disoit & croyoit à *Guiaquil*, que le Vice-Roi faisoit équiper 10. Fregates pour nous chasser de ces Mers. Cette nouvelle nous fit repentir de n'avoir pas accepté à des conditions raisonnables l'association proposée par le Capitaine Eaton. Le Capitaine David & le Capitaine Swan après quelques conversations sur le sujet du Capitaine Eaton, résolurent enfin d'envoyer notre petite barque vers la côte de *Lima*, avec ordre d'aller jusqu'à l'Isle de *Lobos* pour en apprendre des nouvelles, & le ramener si on le retrouvoit. Tout le monde ayant approuvé cette résolution, on mit le lendemain la barque en état, & on l'envoya avec 20. hommes, 10. du Capitaine David; & 10. du Capitaine Swan. Celui-ci écrivit au Capitaine Eaton le priant d'accepter la société, & lui marquant pour le rendez-vous general l'Isle de *Plata*. Cette barque étant partie, nous fîmes un Brulot d'une autre barque; & comme nous y fîmes travailler 6. ou 7. Charpentiers que nous avions, la chose fut bien-tôt faite.

faite. Pendant que nos Charpentiers étoient occupez au Brûlot, nous netoyâmes & calfeutrâmes nos vaisseaux de guerre autant que le tems & le lieu nous le pûrent permettre.

Tout fut achevé le 19. d'Octobre, & le 20. nous fîmes voiles pour l'Isle de *Lobos*, où nôtre barque avoit ordre de nous attendre, ou de venir nous rejoindre à l'Isle de *Plata*. Nous eumes peu de vent; Aussi ne fumes-nous que le 23. prez de la pointe sainte Helene. Le 25. nous croisâmes dans la Baye de *Guiaquil*. Le 30. nous doublâmes le Cap Blanc. Il est à 3. degrez 45. minutes de latitude, & passe pour le plus difficile des Caps des Mers du Sud à doubler faisant route au Sud. Car par tout ailleurs les vaisseaux peuvent s'éloigner 20. ou 30. lieues en Mer, s'ils trouvent qu'il n'y ait rien à gagner plus prez de la côte; Mais ils n'oseroient le faire ici; Car à ce que disent les Espagnols, il y a au Nord-Ouest un courant qui fait plus deriver un vaisseau en deux heures, qu'il ne seroit de chemin en cinq. D'ailleurs faisant route au Nord on perd terre: Ce qui fait qu'on ne s'éloigne pas de la côte, à quoi l'on trouve souvent de grandes difficultés, parce que les vents de Sud-Sud-Ouest, ou de Sud quart d'Ouest soufflent communément sans interruption avec beaucoup de vehemence; car il n'y a jamais de vents de terre. Ce Cap est assez élevé, & défendu jusqu'à la Mer par deux rochers blancs, qui, à ce que je croi, lui ont fait donner ce nom. Le pays paroît plein de montagnes, de rochers escarpez, rudes & infertiles.

Le second de Novembre nous vinmes à la hauteur de *Payta*. Nous fumes tout le jour à environ six lieues de terre pour n'être pas vûs des Espagnols; & sur le soir nous envoyâmes nos Canots avec 110. hommes pour s'emparer de cette place.

Payta est une petite ville Espagnole où il y a un port. Elle est à 5. degrez 15. minutes de latitude, bâtie sur un fonds sablonneux prez de la Mer dans

un

un enfoncement ou petite Baye, & à couvert d'une assez haute montagne. Il n'y a pas plus de 75. ou 80. maisons, & deux Eglises. Les maisons sont basses & mal bâties, comme le sont celles du Perou, & de toute la côte maritime. Les murailles sont de brique faite avec de la terre & de la paille paitries ensemble. Elles ont environ trois pieds de long, deux de large, & un & demi d'épais. On ne cuit point les briques au four comme nous faisons; mais on les laisse long-tems secher au soleil avant que de les mettre en œuvre. Il y a des endroits où le toit des maisons n'est que des perches mises en croix sur les quatre murailles, & couvertes de nattes, & alors les murailles sont fort exhaussées. Mais les murailles des maisons qui ont des toits, ne sont pas si hautes, comme j'ai dit. Toutes les maisons du royaume sont generalement mal bâties. La principale raison en est, & sur tout par rapport au Vulgaire, qu'on ne peut mieux bâtir faute de matériaux. Quoi que le dedans du pays en soit mieux pourvû, il n'y a neantmoins dans le lieu dont il s'agit, ni pierres, ni bois, ni autres matériaux, que les briques dont j'ai fait mention. La pierre même qu'on a en certains endroits est si cassante, qu'on peut la reduire en poudre avec les doigts. Une autre raison qui fait qu'on y bâtit si mal est, qu'il n'y pleut jamais, & par conséquent on ne pense qu'à se mettre à couvert du soleil. Cependant les murailles bâties d'une brique si mediocre en comparaison de celle qu'on fait dans les autres parties du monde, durent long-tems aussi fermes que si elles ne venoient que d'être faites, parce qu'il n'y a ni vent ni pluye qui les pourrisse ou les ébranle. Les gens riches neantmoins ont du bois de Charpente pour bâtir; mais ils le font venir d'ailleurs.

Ce pays aride commence du côté du Nord depuis le Cap Blanc jusques à *Coquimbo*, & s'étend à environ 30. degrez du Sud. Je n'y ai jamais vû de pluye, ni n'ai entendu dire qu'il y ait plû. Il n'y a point non

G. 4

plus

plus de verdure sur les montagnes, ni dans les vallées; si ce n'est en certains lieux arrosés par quelques petits ruisseaux dispersés par ci par là. Les parties les plus Septentrionales de ce pays tirent leur bois de charpente de *Guiaquil*, de *Galleo*, de *Tomaco*, & autres lieux où il pleut, & où il y a quantité de bois à bâtir. Les parties Meridionales tels que sont les environs de *Guasco* & de *Coquimbo*, tirent leur bois de l'Isle de *Chiloe*, & autres pays circonvoisins. Les murailles des Eglises & des maisons des riches sont blanchies de chaux en dehors aussi bien qu'en dedans. Les portes & les poteaux sont fort larges, le tout enrichi d'ouvrages de sculpture, aussi bien que les poutres des Eglises. Le dedans des maisons est tout tapissé de drap richement brodé ou peint. Il y a aussi quantité de belles peintures qui ne sont pas un mediocre surcroit de décoration; ornemens qu'ils ont, à mon avis, tirés des anciens Espagnols. Mais il n'y a point de maisons à *Payta* si richement parées. Les Eglises sont grandes, & bien pourvues de Sculpture. A un bout de la ville prez de la Mer il y avoit un petit fort, mais sans Canon. Ce fort où il n'y a que des Mousquets commande si bien toute la Baye, qu'on ne sauroit y faire décente. Il y en a un autre sur le sommet de la montagne qui donne justement sur la ville, & commande également & la place & l'autre fort. On ne trouve là ni bois ni eau. Les habitans tirent leur eau d'une ville Indienne nommée *Colan*, située au Nord Nord-Est à environ deux lieues de *Payta*: Car il y a à *Colan* une petite riviere d'eau douce qui se jette dans la mer; & où les vaisseaux qui touchent à *Payta* se fournissent d'eau & d'autres rafraichissemens, comme de volaille, de cochons, de Plantains, de Yames, & de Mahis. Il n'y a rien de tout cela à *Payta*, & les habitans le tirent de *Colan* à mesure qu'ils en ont besoin.

Les Indiens de *Colan* sont tous pêcheurs. Ils vont pêcher en Mer avec des barques de troncs d'ar-

bres. Ces barques sont faites de plusieurs troncs d'arbres en maniere de radeau, & fort diferentes selon l'usage auquel elles sont destinées, ou suivant l'inclination de ceux qui les font, ou la matiere dont elles sont faites. Si l'on veut s'en servir pour la pêche, elles ne sont composées que de trois ou quatre troncs de bois leger de sept à huit pieds de long, placez à côté les uns des autres, & attachez avec des chevilles de bois & bien liez avec des saules. Ces troncs sont placez de maniere que ceux du milieu sont plus longs que ceux des côtés, & principalement ceux de devant, qui vont en diminuant, & forment une pointe pour pouvoir mieux couper l'eau. On en fait d'autres pour voiturier des marchandises. Le fond de celles-ci est de vingt ou trente gros arbres d'environ 10. 30. ou 40. pieds de long attachez dos à dos comme on vient de dire, & faisant la même figure. Sur ceux-ci on en met d'autres plus courts en travers, bien attachez les uns aux autres, aussi bien que ceux qui sont dessous. Ce double rang de planches fait le fond du radeau, & est d'une largeur considerable. Sur ce fondement on eleve la Barque d'environ dix pieds, avec des rangs de bois qu'on met debout, & qui soutiennent quelquefois un plancher ou deux. J'ai remarqué que ces planchers sont elevez par de gros arbres mis en travers les uns sur les autres, comme on fait un tas de bois; mais il y a cette difference qu'ils ne sont pas prez à prez; & attachez comme au fond du radeau, mais seulement par les bouts & aux côtés: Ainsi le milieu demeure creux, & fait une chambre, si ce n'est que de distance en distance il y a une poutre qui traverse pour tenir le radeau plus assujetti. Dans ce creux ou chambre à environ quatre pieds de haut des poutres du fond, on met tout le long de petites perches prez à prez pour faire le plancher d'une autre chambre. On met encore là dessus un autre plancher fait de perches. On ne peut entrer dans les unes & les autres de ces chambres qu'entre

la grosse traverse des arbres & en se baissant, & ce sont ces grosses traverses qui composent les murailles de cette maison navale. Les chambres basses servent de celliers. On y met de grosses pierres qui servent de lest, les vaisseaux à eau bien bouchés, & en general tout ce qui ne craint point l'humidité. Car par le moyen d'un lest & d'une charge si pesante le fond de cette chambre & en general tout le vaisseau, est si enfoncé qu'il ne paroît que d'eux ou trois pieds hors de l'eau. La seconde chambre est pour les marelots, & pour les choses dont ils ont besoin. Au dessus de celles-ci sont les marchandises, entassées aussi haut qu'on veut, mais communément jusqu'à huit ou dix pieds; & assujetties par des perches placées debout tout autour. Il y a seulement un petit réduit sur le derrière pour celui qui tient le gouvernail qui est fort grand, & un autre devant pour le foyer où l'on fait la cuisine. On a soin principalement de laisser cet espace quand on fait des voyages de long cours, comme par exemple quand on va de *Lima* à *Truxillo*, ou à *Guayaquil*, ou à *Panama*. Ce dernier est de 5. ou 600. lieues. Au milieu & entre les marchandises il y a un mâât auquel est une grande voile comme celles qu'ont nos Barges de la Tamise. Elles ont le toujours vent en poupe, & ne sauroient aller avec un vent contraire. Aussi ne sont-elles bonnes que pour ces Mers, où le vent est en quelque manière toujours le même, ne variant que d'un point ou de deux durant tout le tems qu'il faut à venir de *Lima*, jusques à ce qu'on est dans la Baye de *Panama*: Encore la Mer n'est-elle pas grosse, mais on a quelquefois des vents de Nord. En ce cas on baisse la voile, & on abandonne la barque en attendant que le vent change. Tout leur soin est alors de se tenir éloignés de la terre. Car les barques sont faites de manière qu'elles ne sauroient jamais couler à fonds tant qu'elles tiennent la Mer. Ces radeaux ou barques contiennent 60. ou 70. tonneaux de marchandises, & au delà. Leur principale charge est de vin,

d'hui-

d'huile, de farine, de sucre, de draps de *Quito*, du savon, des peaux de Chevres apprêtées, &c. La barque est menée par trois ou quatre hommes, qui ne pouvant s'en servir pour le retour contre le vent réglé, la vendent à *Panama* avec les marchandises, & s'embarquent sur quelque vaisseau ou Chaloupe qui part pour le port d'où ils viennent, & où ils conduisent une autre barque pour faire un nouveau voyage.

Les petites barques dont on a ci-devant parlé, & dont on se sert pour pêcher, pour porter de l'eau aux vaisseaux, & autres choses de même nature, demi-tonneau ou un tonneau à chaque fois, se gouvernent mieux que les autres, quoi qu'elles aient des mâts & des voiles. On va de nuit avec ces dernières par le secours d'un vent de terre qui manque rarement sur cette côte, & on revient dans le jour avec un vent de Mer.

On se sert de ces radeaux en plusieurs endroits des Indes Orientales & Occidentales. On les appelle *Catamarans* sur la côte de Coromandel dans les Indes Orientales. Elles ne sont faites que d'un tronc, quelquefois de deux troncs d'un certain bois léger. Elles n'ont ni voiles ni gouvernail, & sont si petites, qu'elles ne peuvent porter qu'un homme, encore a-t-il toujours la moitié du corps dans l'eau. Il mène sa barque avec un gros bâton, & paroît de loin comme un homme assis dans un bateau de pêcheur.

Le pays des environs de *Payta* est montagneux & stérile comme le reste du royaume du Perou. *Piura* est la ville de consequence qui en est la plus proche. C'est une grande ville qui est 40. miles dans le pays. Nos prisonniers Espagnols disent qu'elle est dans un valon, arrosée par un petit ruisseau qui se jette dans la Baye de *Chirapia* 7. degrez de latitude septentrionale. Cette Baye est plus proche de *Piura* que de *Payta*: Cependant toutes les marchandises qu'on transporte par Mer à *Piura* se déchargent à *Payta*; Car la Baye de *Chirapia* est pleine d'endroits dangereux par le peu

G. 6.

d'eau

d'eau qu'il y a, & par conséquent peu fréquentée. La rade de *Payta* est une des meilleures de la côte du Pérou. Elle est à couvert du Sud-Ouest par une pointe de terre qui forme une grande Baye, & fait une eau tranquille où les vaisseaux sont en sécurité. Elle peut contenir une flotte considérable, & l'on peut y ancrer par tout depuis six jusques à vingt brasses d'eau. Vis à vis de la ville plus on s'en approche, plus l'eau est basse, & plus doucement on va. Toute la Baye n'est que du sable. La plupart des vaisseaux qui vont au Nord ou au Sud touchent là pour faire de l'eau; Car quoi qu'il n'y en ait point à la ville, cependant les pêcheurs Indiens de *Colan* en fournissent à juste prix. Comme l'eau est rare sur toute cette côte, la bonne y est fort estimée.

Le 3, de Novembre à six heures du matin nos gens firent décente à environ quatre miles de la place du côté du Midi, & firent quelques prisonniers qui y avoient été envoyez pour faire garde parce qu'on avoit peur de nous. Ces prisonniers dirent, que le Gouverneur de *Piura* étoit allé à *Payta* la nuit précédente avec 100. hommes armez dans le dessein de s'opposer à notre décente, si nous nous mettions en devoir d'en faire une.

Ils marcherent droit au fort situé sur la montagne, & le prirent sans perdre un seul homme. Sur cela le Gouverneur de *Piura* & tout son monde prirent la fuite le plus vite qu'ils purent. Les nôtres entrerent donc dans la place, & n'y trouverent ni argent, ni marchandises, non pas même des vivres pour faire un repas.

Les prisonniers nous dirent qu'un vaisseau y avoit été quelque tems auparavant, & qu'il avoit brûlé un gros navire dans la rade; mais sans y faire décente; & avoit mis ensuite tous ses prisonniers & ses pilotes à terre. Nous jugeâmes bien que ce ne pouvoit être que le Capitaine Eaton qui avoit fait cela; & par là nous conclumes qu'il étoit allé aux Indes Orientales;

tales; voyage qu'il avoit toujours eu envie de faire. Ces mêmes prisonniers nous dirent aussi, que depuis que le Capitaine Eaton avoit été là, une petite barque éloignée du Havre avoit pris deux barques de pêcheurs, & contraint l'équipage de porter à bord 20. ou 30. cruches d'eau douce. Nous crûmes que c'étoit notre barque que nous avions envoyée à *Lobos* chercher le Capitaine Eaton.

Nous entrâmes sur le soir avec nos vaisseaux, & mouillâmes devant la place à 10. brasses d'eau, & à prez d'un mile de terre. Nous fûmes là six jours dans l'esperance que la ville se racheteroit. Nos Capitaines demanderent 300. balots de farine, 300. livres de Sucre, 25. cruches de vin, & 1000. cruches d'eau; mais de tout cela nous n'eûmes rien. Aussi le Capitaine Swan donna ordre de mettre le feu à la ville: ce qui fut incontinent executé. Tout notre monde revint alors à bord, & le Capitaine Swan voulut qu'on brûlât la barque que le Capitaine Harris commandoit, parce qu'elle n'alloit pas bien à la voile.

Le vent de terre étant venu nous partîmes le soir, & primes la route de *Lobos*. Le 10. sur le soir nous vîmes une voile faisant route, avec un vent de Nord-Ouest quart de Nord, autant que nous pûmes en juger de dessus notre tillac. Nous lui donnâmes incontinent la chasse, & nous nous partageâmes pour la mieux rencontrer durant la nuit: Mais nous la manquâmes, c'est pourquoi le lendemain nous continuâmes notre route à toutes voiles vers l'Isle de *Lobos* de la Mer.

Le quatorzième jour nous vîmes *Lobos* de la terre. Elle étoit à notre Orient. Nous fîmes voiles de ce côté-là. Entre sept à huit heures du soir nous vîmes mouiller au Nord-Est de cette Isle à 14. brasses d'eau. Cette Isle à la voir de la Mer est assez haute & ressemble à *Lobos* de la Mer. A environ un quart de mile du côté du Nord il y a une grosse roche creuse, & un bon Canal où il a 7. brasses d'eau. Le 15. nous

vinmes à terre, & trouvâmes quantité de Pingouins, de Boubies, & de Veaux marins. Nous envoyâmes de tout cela à bord avec ordre de l'appréter. Car il y avoit long-tems que nous n'avions mangé de chair: Aussi la mangeâmes-nous de fort-bon appetit. Le Capitaine Swan pour donner courage à les gens de manger de cette mauvaise chair, la loüa comme un mets exquis, comparant le Veau marin au cochon de lait rôti, les Boubies aux poules, & les Pingouins aux Canards. Il en usa ainsi pour les accoutumer à se contenter de mauvaise viande, ne sachant pas si nous ne serions point forcez d'user de pareille nourriture avant que de quitter ces Mers; car on voit généralement parmi les Aventuriers, que rien n'est plus capable de les faire mutiner que l'indigence, où nous ne pouvions guere tomber dans un lieu où nous pouvions avoir une si grande quantité de ces animaux, pourvu qu'on pût porter les gens à s'en contenter.

L'après-midi nous partîmes de *Lobos* de la terre par un vent de Sud-quart-d'Est, & arrivâmes le 19. à *Lobos* de la Mer. Nous y trouvâmes une lettre que la barque que nous avions envoyée après le Capitaine Eaton y avoit laissée, par laquelle nous apprîmes que le Capitaine avoit été là, mais qu'il en étoit parti avant l'arrivée de notre barque, sans y avoir laissé de lettre qui nous donnât avis du lieu où il étoit allé: Que notre barque s'en retournoit à *Plata* dans l'espérance de nous y trouver, ou de nous rencontrer en chemin, résoluë de nous y attendre en cas que cela n'arrivât pas. Nous apprîmes avec chagrin que le Capitaine Eaton s'en fût allé, & perdîmes espérance de le rencontrer dans ces Mers.

Le 21. nous envoyâmes nos Mosquites tirer des Tortues avec des harpons ou des dards. Ils en apportèrent suffisamment à bord pour contenter tout le monde; ce qu'ils firent pendant tout le tems que nous fumes là. Durant notre séjour le Capitaine Swan fit

des

des Vergues plus quarrées que celles qu'il avoit eues jusqu'alors, & élargit aussi les voiles. Cependant l'équipage des autres vaisseaux fendit des planches pour brûler, & en portèrent d'autres à bord pour d'autres usages, autant que nous en pouvions loger commodément. Il y en avoit là suffisamment de toutes sortes, parce que nous y avions laissé celles qu'ils étoient trouvées sur la première prise que nous avions faite.

Sur le soir du 26. nous vîmes une petite barque à environ 3. lieues de l'Isle du côté du Nord Nord-Ouest: Mais comme nous la prîmes pour la nôtre nous ne lui donnâmes point la chasse. Le lendemain au matin elle fut du côté du Sud à deux lieues de l'Isle. Cependant nous ne la poursuivîmes point quoi que nous connussions bien que ce n'étoit pas la nôtre; car comme elle avoit le vent sur nous elle se seroit facilement échapée. Nous apprîmes quelque tems après qu'on avoit envoyé cette barque pour voir si nous étions à cette Isle. Ses ordres étoient de ne pas trop s'approcher, & de se contenter de venir à vûe, supposant que si nous y étions nous courrions incontinent après elle, & en effet ce fut une merveille que nous ne lui donnassions pas la chasse. Mais ne l'ayant point fait, & nous étant tenus clos & couverts sous l'Isle où nous ne fumes point aperçus, il nous fut aisé d'aller quelque tems après à *Puna*, où l'on ne nous attendoit pas, n'ayant garde de craindre un ennemi qu'on ne croyoit pas si proche.

Le 28. nous nettoiyâmes le fond de nos vaisseaux, résolus de faire voiles le lendemain pour *Guaquil*, parce qu'il étoit arrêté que nous attaquerions cette ville avant que de retourner à *Plata*. Nous mîmes donc à la voile le 29. & tirâmes droit vers la Baye de *Guaquil*. Cette Baye est entre le Cap Blanc du côté du Midi, & à la pointe de *Chandi* du côté du Nord. A environ 25. lieues du Cap Blanc prez du fond de la Baye, il y a une petite Isle nommée *Sainte Claire*, si-

tuée.

tuée à l'Orient & à l'Occident. Elle est passablement longue, & paroît comme un homme mort étendu & enlevé. Le côté Oriental reprenante la tête, & l'Occidental les pieds. Les vaisseaux destinés pour la rivière de *Guiaquil* passent au Sud pour éviter les fonds bas qui sont du côté du Nord, où il s'est autrefois perdu des vaisseaux. Les Espagnols disent qu'un vaisseau, richement chargé, fit autrefois naufrage au Nord prez de cette Isle, qu'une partie de l'argenterie fut retirée par un homme qui venoit de la vieille Espagne avec une patente du Roi qui lui permettoit de pêcher les naufrages sur ces Mers; mais que cet homme venant à mourir cette pêche n'eut point de suite, & que le vaisseau est encore dans l'état où il le laissa, si ce n'est que les Indiens en retirent de tems en tems quelque chose à la derobée, & en enlèveroient bien davantage sans les Chats de mer qui y fourmillent aux environs.

Le Chat de mer ressemble beaucoup au Merlan; mais il a la tête plus plate & plus grosse. Il a une gueule large, & aux deux côtés certains petits poils semblables à la barbe d'un Chat; De là vient qu'on l'a nommé Chat marin. Il a trois nageoires, une au haut du dos, & une de chaque côté. Chaque nageoire est composée d'une arête pointue; extrêmement venimeuse quand on en est piqué; aussi est il dangereux de plonger où il y a abondance de ce poisson. Les Espagnols qui se font hazarder à chercher ces richesses englouties par la mer, en ont fait une triste expérience; les uns y ayant perdu la vie, & les autres l'usage de leurs membres. Nous apprîmes tout cela d'un Indien qui avoit pêché lui-même à la derobée. J'ai connu moi-même des Blancs qui ont perdu l'usage des mains pour avoir été tant soit peu piqués par la nageoire de ce poisson. De là vient que quand nous le prenons au hameçon, nous le foulons aux pieds pour lui ôter le hameçon de la gueule; autrement on se tremoussant comme fait le poisson nouvelle-

ment.

ment pris, il pourroit par accident piquer les mains de ceux qui voudroient le prendre. Il y a des Chats de mer qui pèsent sept ou huit livres. Il y en a aussi en certains lieux particuliers qui ne sont pas plus gros que le pouce; mais leurs nageoires ne sont pas moins venimeuses. Ils sont d'ordinaire aux embouchures des rivières, ou dans des lieux où il y a beaucoup de bûche. Les uns & les autres se trouvent sur les côtes de l'Amerique, soit de la mer du Nord ou de la mer du Sud; au moins dans les pays chauds comme aussi dans les Indes Orientales. Naviguant dans ces pays-là avec le Capitaine Minchin entre certaines Isles proches du détroit de Malacca, il m'en montra une, où, à ce qu'il me dit, il avoit perdu l'usage de sa main pour avoir été piqué par un de ces animaux en voulant lui ôter le hameçon de la gueule. On avoit de la peine à voir la piqure; Cependant sa main devint fort enflée, & la douleur dura prez de neuf semaines, durant la plupart desquelles la chaleur excessive qu'il y sentoît pensa le desesperer. Mais quoi que les arêtes des nageoires de ce poisson soient venimeuses, celles du reste du corps ne le sont pas pour cela; au moins nous n'en avions jamais rien remarqué en mangeant ce poisson, dont la chair est fort douce, délicieuse, & saine.

De l'Isle de *Santa Clara* jusqu'à *Punta Arena*, il y a sept lieues en tirant du côté de l'Est Nord-Est. Cette *Punta Arena*, ou pointe de sable est la pointe la plus Occidentale de l'Isle de *Puna*. Tous les vaisseaux qui viennent de la rivière de *Guiaquil* y mouillent & sont obligés d'y attendre un pilote, parce que l'entrée en est fort dangereuse pour les Etrangers.

L'Isle de *Puna* est assez grande, mais plate & basse. Elle a en longueur de l'Est à l'Ouest environ 12. ou 14. lieues, & 4. à 5. de largeur. Le flux & reflux sont violents tout autour de cette Isle; mais ils coulent par tant de differens endroits à raison des branches, des bras de Mer, & des rivières qui se jettent dans

dans la Mer prez de cette Isle, qu'ils laissent en plusieurs lieux & de tous côtez des fonds bas dangereux. Il n'y a dans cette Isle qu'une ville d'Indiens, située au Midi prez de la Mer, à sept lieües de la pointe de sable, & qui se nomme *Puna* aussi bien que l'Isle. Les habitans de cette ville sont tous matelots, & les seuls pilotes qu'il y ait sur ces mers, sur tout pour cette riviere. Leur principale occupation quand ils ne sont pas en mer est de pêcher. Les Espagnols les obligent de faire bonne garde lors qu'il vient des vaisseaux qui mouillent à la pointe de sable, qui comme j'ai déjà dit, est à sept lieües de la ville de *Puna*. Le lieu où ils font cette garde est une pointe de terre de l'Isle, qui s'avance dans la Mer, & d'où ils découvrent tous les vaisseaux qui mouillent à la pointe de sable. Ils y viennent le matin, & s'en retournent le soir à cheval. De cette pointe où l'on fait garde jusqu'à la pointe de sable il y a quatre lieües, tout pays bas & plein de Mangles. Entre ces deux pointes à moitié chemin de l'une à l'autre, il y a une autre petite pointe, où les Indiens sont obligez de tenir un autre garde quand ils ont quelque ennemi à craindre. La sentinelle y va le matin dans un Canot, & revient le soir; Car il n'y a pas moyen d'y aller par terre à cause des racines de Mangle. Le milieu de l'Isle de *Puna* n'est que pâcage. Il y a des bois dans quelques endroits qui sont une terre jaunâtre ou sablonneuse produisant de grands arbres inconnus pour la plupart aux voyageurs. Il y a quantité d'arbres qu'on appelle *Palmeto* en langage du pays. J'en dirai ici ce que j'en sai. Le *Palmeto* est à peu prez de la grosseur d'un Frêne ordinaire. Il est environ de 30. pieds de hauteur, le corps en est droit sans feuilles, ni branches, excepté à la tête où il y en a plusieurs petites, dont les unes ne sont pas si grosses de la moitié que le bras, & les autres pas plus que le doigt. Elles ont trois à quatre pieds de long sans aucun nœud. Au bout de la branche croit une feuille large de la grandeur à peu prez d'un grand éventail. Quand elle

elle commence à pousser elle est toute pliée, comme un éventail quand il est fermé. A mesure qu'elle croit elle s'ouvre, & devient enfin comme un éventail étendu. Elle est fortifiée du côté de la queue de plusieurs petites côtes qui y poussent, & se changent en feuilles: Mais comme elles poussent prez du bout de la feuille elles sont plus déliées & plus petites. Les feuilles dont sont faits les balais de jonc qu'on apporte en Angleterre croissent précisément de cette maniere, & sont effectivement une petite espece de *palmeto*, car il y en a de différentes grandeurs. Aux Isles Bermudes & ailleurs on en fait des chapeaux, des paniers, des balais, des vans dont on se sert à souffler le feu au lieu de soufflets, & plusieurs autres meubles de menage. Dans les espaces vuides où ces arbres croissent, les Indiens ont par ci par là des plantations de Mahis, de Yannes, & de Patates.

La ville de *Puna* est composée d'environ 20. maisons & d'une petite Eglise. Les maisons sont bâties sur des pilotis élevez à 10. ou 12. pieds de terre, & on y monte par des échelles qui sont en dehors. Je n'ai jamais vu de pareils batimens qu'aux Indes Orientales chez les Malayans. Les maisons sont couvertes de feuilles de *Palmeto*, & les chambres bien plancheyées, en quoi les Punains surpassent les Malayans. Le meilleur endroit pour mouiller est contre le milieu de la ville. Il y a cinq brasses d'eau à la longueur d'un cable de la côte, & un fond marécageux & profond, où l'on peut carener les vaisseaux ou les halier à terre. La mer monte à la hauteur de quatorze à quinze pieds.

On compte sept lieües de *Puna* à *Guiaquil*. Il y a une lieüe à faire avant que d'arriver à l'embouchure de la riviere de *Guiaquil*, qui a plus de deux miles de large. De là en avant la riviere est assez droite, & serpente peu. Les deux côtes de la riviere sont bas & marécageux, & pleins de Mangle rouge: Ainsi il n'y a pas moyen d'y faire décente. A quatre miles de *Guiaquil* il y a une petite Isle basse sur la riviere. Cette

Isle divise la riviere en deux parties, & fait deux fort-beaux canaux où les vaisseaux peuvent monter & descendre. Le canal du Sud-Oüest est le plus large; l'autre n'est pas moins profond, mais plus étroit à raison de plusieurs arbrisseaux qui s'étendent sur la riviere & du côté de la terre ferme & du côté de l'Isle. Il y a aussi de chaque côté divers gros troncs d'arbres qui sont tout debout dans l'eau. L'Isle a plus d'un mille de long. De la haute partie de l'Isle jusques à la ville de *Guiaquil* il y a prez d'une lieüe, & autant ou peu s'en faut d'un côté de la riviere jusqu'à l'autre. Les vaisseaux les plus chargez peuvent aisément mouiller dans ce grand espace; mais la meilleure rade est au plus prez de l'endroit de l'Isle où la ville est bâtie: Aussi ce lieu là est rarement sans vaisseaux. *Guiaquil* fait face à l'Isle, & est bâtie sur la riviere, & en partie au pied d'une agreable montagne dont le penchant est du côté de la riviere, qui inonde souvent la basse Ville. Il y a deux forts, l'un dans un lieu bas, & l'autre sur une hauteur. Cette place fait une très belle perspective, & est embellie de diverses Eglises & autres bons edifices. Le Gouverneur y fait sa résidence, & j'ai appris qu'il a ses patentes du Roi d'Espagne. On peut compter *Guiaquil* pour un des principaux ports de la Mer du Sud. Le marchandises qu'on en transporte sont du Cacao, des peaux, du suif, de la Salsepareille, & autres petites marchandises, des draps de laine nommez communément draps de *Quito*.

Il croit du Cacao aux deux cotés de la riviere au des-sus de la ville. La noix en est petite comme la noix de la Baye de Campeche, & je la croi la plus petite des deux. Il s'y recueille autant de Cacao qu'il en faut à tout le Royaume du Perou; & l'on en envoie beaucoup à *Acapulco*, & de là aux Isles Philippines.

La Salsepareille croit dans l'eau à ce qu'on m'a dit, prez des bords de la riviere.

Le drap de *Quito* vient d'une riche ville du pays nommée *Quito*. On y fait une grande quantité de ser-

ges

ges & de draps larges. Ce drap n'est pas fort fin, mais le commun peuple n'en porte pas d'autre dans toute l'étendue du Perou. Ces draps & toutes les autres marchandises qui viennent de *Quiso*, sont embarquées à *Guiaquil* pour être transportées ailleurs; & tout ce qu'on porte à *Quito* passe par *Guiaquil*. On peut juger par là que *Guiaquil* est une place d'un grand commerce.

Quito, à ce qu'on m'a dit, est une ville fort peuplée, & située dans le cœur du pays. Une partie des habitans sont Espagnols; mais la plus-part sont Indiens soumis à la domination Espagnole.

Elle est environnée de montagnes d'une prodigieuse hauteur, desquelles sortent plusieurs grosses rivières. Ces montagnes abondent en or que les pluies violentes jettent aussi bien que le sable dans les ruisseaux circonvoisins, où les Indiens se rendent par troupes pour separer le sable, & mettre la poudre d'or dans leurs caibaces. Quant à la maniere d'amaïser l'or, je renvoye le lecteur au livre de Monsieur Wafer. Je remarquerai seulement ici, que *Quito* est le lieu de tout le Perou qui a le plus de ce riche metal, à ce qu'on m'a souvent dit.

Le pays est sujet à de grosses pluies, & à des broüillards épais, & principalement les valées. De là vient qu'il est extrêmement mal sain & malade. Les principales maladies sont des fievres, de violens maux de tête, des douleurs de ventre, & des fluxions. Je ne connois point d'endroit où l'or se trouve qui ne soit extrêmement mal sain, comme je le dirai plus particulièrement quand je parlerai d'*Achin* dans l'Isle de *Sumatra* dans les Indes Orientales. *Guiaquil* n'est pas si malade que *Quito*, & les autres villes plus avancées dans le pays: Cependant il l'est beaucoup en comparaison des villes qui sont sur la côte de la mer pacifique au Sud du Cap Blanc.

Comme c'étoit à *Guiaquil* que nous avions resolu d'aller, nous laissâmes nos vaisseaux à la hauteur du

Cap

Cap Blanc, & allames avec nôtre barque & nos Canots dans la Baye de cette place, faisant route vers l'Île de Sainte Claire, où nous arrivâmes le jour après que nous eûmes quitté nos vaisseaux. De là nous envoyâmes la nuit suivante deux Canots à la pointe d'*Arena* ou de sable. Cette pointe abonde en huîtres, & autre coquillage comme Moules & Petoncles. Aussi les Indiens de *Puna* y viennent-ils souvent prendre de ce poisson. Nos Canots eurent fait le trajet avant que le jour parût, & se cachèrent dans une anse en attendant que les Indiens vinssent de *Puna*. Le matin quelques-uns étant arrivés selon leur coutume avec leurs barques de tronc d'arbres vers la fin de la Marée ils furent tous pris par nos gens. Le lendemain par l'avis de ces prisonniers les deux sentinelles de *Puna* furent enlevées avec tous les habitans sans qu'il en échapât un seul. A la Marée suivante ils prirent une petite barque chargée de Draps de *Quito*. Elle étoit partie de *Guiaquil* par la Marée, & alloit à *Lima* sur l'avis qu'elle avoit eu par la barque que nous avions vûe à l'Île de Lobos, que nous avions quitté la côte. Le maître de cette barque chargée de draps apprit à nos gens qu'il venoit trois barques de *Guiaquil* chargées de Negres; & ajouta qu'ils en devoient partir à la prochaine Marée. Ils n'eurent pas plutôt pris la barque chargée de Drap, qu'ils envoyèrent un Canot à notre barque, où étoit la plus grande partie de nos gens, avec avis d'aller sans retardement & en diligence à la ville Indienne. La barque étoit alors à l'ancre à la pointe d'*Arena*; & vint la Marée suivante à *Puna* avec tout son monde; & le reste de nos Canots. Le flux étant prez de sa fin, nous demeurâmes là jusques à ce qu'il fut tout à fait fini. Ensuite nous nous mîmes à ramer, après avoir laissé cinq hommes à bord de nôtre barque, avec ordre de ne pas branler jusqu'au lendemain à huit heures, & de ne tirer ni sur les bateaux ni sur les barques, jusques à ce qu'ils pussent tirer sur tout: Car

Car on suposoit qu'avant ce tems-là nous serions maîtres de *Guiaquil*. Nous n'eûmes pas ramé deux milles, que nous rencontrâmes & primes une des trois barques chargées de Negres. Le maître nous dit, que les deux autres partoient de *Guiaquil* par la prochaine marée. Nous coupâmes son grand Mât, & la lâissâmes à l'ancre. Comme c'étoit alors pleine marée nous ramâmes en diligence du côté de la ville, dans l'espérance d'y arriver avant la fin du flux: Mais nous trouvâmes qu'il y avoit plus loin que nous n'avions cru; ou pour mieux dire nos Canots étoient si pleins de monde, qu'ils n'alloient pas à beaucoup prez si vite que nous aurions souhaité. Le jour vint que nous étions encore à deux lieues de la place; & cependant il ne nous restoit que deux heures de marée. C'est pourquoi nôtre Capitaine pria le pilote Indien de nous mener dans quelque anse, où nous pûssions nous tenir cachez tout le jour. Cela fut incontinent fait, & nous dépêchâmes un Canot à nôtre barque du côté de *Puna*, avec avis que personne ne remuât, ni ne fît feu que le lendemain. Mais il arriva trop tard pour revoquer les premiers ordres; Car les deux barques chargées de Negres desquelles on a ci devant parlé partirent de la ville sur la fin de la marée du soir, & étoient à l'ancre dans la rivière prez de la côte. Comme nous étions de l'autre côté nous les manquâmes, & n'en fumes ni vûs ni entendus. Le flux ne fut pas plutôt fini, qu'elles leverent l'ancre, & continuèrent leur route du côté de *Puna*. Les gens de nôtre barque les voyans venir droit à eux, & toutes deux pleines de monde, crurent que nous avions été défaits: & que les barques chargées de troupes Espagnoles avoient été détachées pour prendre nos vaisseaux. Dans cette supposition ils tirèrent trois coups de Canon sur les deux barques qui étoient encore à plus d'une lieue d'eux. Les deux barques Espagnoles mouillèrent incontinent, & les maîtres sautant dans leurs Chaloupes se mirent en devoir de gagner la terre à toutes rames: Mais nôtre

tre Canot les poursuivre & les prit. Ces trois coups de Canon mirent en grand desordre nos gens avancez. La plupart croyans qu'ils avoient été entendus à *Guiaquil*, jugerent qu'il ne seroit de rien de demeurer cachez dans l'anse, & conclurent ou qu'il falloit aller à la place, ou retourner à nos vaisseaux. La marée n'étoit alors qu'au quart de son cours; ainsi nous n'aurions seu monter quand nous l'aurions voulu. Le Capitaine David dit enfin, qu'il vouloit sans retardement descendre sur l'anse où nous étions, & marcher droit à la place, pourvu que 40. hommes voulussent l'accompagner; & sans raisonner davantage il mit pied à terre au travers des Mangles qui étoient dans ces lieux marécageux. Ceux qui se trouverent de son avis le suivirent au nombre de 40. à 50. Le Capitaine Swan demeura tranquille dans l'anse avec le reste de nos gens, ne croyans pas qu'il fût possible de rien faire par cette voie. Le Capitaine David & sa troupe furent absens prez de quatre heures, & revinrent tout mouillés, & fort harassés sans avoir pû trouver de passage pour entrer dans la terre ferme. Ils avoient été si loin, qu'ils perdirent presque l'esperance de pouvoir revenir: Car un homme ne peut passer qu'avec beaucoup de peine au travers de ces Mangles rouges. Le Capitaine David étant de retour nous arrêtâmes d'aller à la ville à la faveur de la premiere marée, résolus de revenir sans rien entreprendre s'il se trouvoit qu'elle eût pris l'alarme. La Marée ne commença pas plutôt à revenir, que nous commençâmes à ramer, & passâmes prez de l'île par le canal le plus étroit qui est du côté du Nord-Est. Il y a tant de troncs d'arbres dans la riviere, qu'il est tres-dangereux d'y passer la nuit, (qui est justement le tems que nous prenons toujours pour de pareilles entreprises.) Car la riviere est extrêmement rapide, & un de nos Canots qui donna contre un tronc, auroit esté indubitablement renversé, si les autres ne l'avoient promptement secouru. A peine fumes-nous au bout de l'Isle,

qu'on

qu'on nous tira un coup de Mousquet de derriere des brossailles. La ville étoit alors devant nous toute ouverte; mais ce coup ne fut pas plutôt tiré, que nous la vîmes incontinent illuminée de flambeaux, au lieu qu'auparavant il n'en paroissoit qu'un seul. Il n'en salut pas davantage pour nous faire connoître que nous étions découverts, plusieurs de nos gens neantmoins dirent, que le jour suivant étant un jour de fête, ce qui étoit vrai aussi, les Espagnols faisoient des feux d'artifice, ce qu'ils faisoient souvent la veille de ces jours-là. Nous ramâmes donc un peu plus avant, & trouvâmes la terre ferme. Le Capitaine David mit son Canot à terre, & descendit avec les gens. Le Capitaine Swan & la plupart des siens ne jugeoient pas à propos de rien entreprendre, attendu que la ville étoit alarmée: mais enfin on leur reprocha tant leur peu de courage, qu'ils mirent aussi pied à terre. Le lieu où ils firent décente étoit à prez de deux miles de la ville. Il étoit tout couvert de bois si forts qu'il ne fut pas possible de marcher durant la nuit. Aussi nous fîmes halte, & attendîmes que le jour fust venu. Nous avions avec nous deux pilotes Indiens. Il y en avoit un qui avoit demeuré un mois avec nous, & qui ayant été maltraité d'un Gentilhomme de *Guiaquil*, nous offrit ses services pour se venger; aussi le trouvâmes-nous toujours fort fidèle. Nous avions pris l'autre trois ou quatre jours auparavant, mais il ne paroissoit pas de moins bonne volonté. Ce dernier étoit conduit par un des hommes du Capitaine David, qui faisoit paroître beaucoup d'empressement pour aller à la ville, & étoit des plus échaufez à reprocher aux autres leur peu de cœur. Cependant ce même homme, comme il l'a depuis confessé, nonobstant son courage qu'il faisoit tant valoir, coupa secrètement la corde dont le guide étoit attaché, & le laissa aller du côté de la ville sans se mettre en peine de le suivre, il s'écria que le pilote s'en étoit allé, & que quelqu'un avoit coupé la corde dont il étoit attaché. Tout le

Tom. 1.

H

monde

monde se mit en mouvement pour chercher l'Indien ; mais tout cela fut fort inutile. Nous fumes alors dans une grande consternation de nous trouver dans l'obscurité & embarrassés au milieu des bois. Ainsi notre dessein échoué sans ressource, personne n'eut le cœur après cela de parler d'aller plus loin. Nous fumes-là jusques au retour du jour ; & comme il commença de paroître, nous gagnames à force de rames le large de la rivière, d'où nous vîmes la ville tout à découvert, laquelle comme j'ai déjà dit fait une très agreable perspective. Nous fumes là prez d'une demi heure, éloignez de la ville d'un mile ou de quelque chose de plus. Les gens de la ville ne tirèrent point sur nous, & nous ne tirâmes point sur eux. Ainsi échouâ notre dessein sur *Guiaquil*. Le Capitaine Townley & le Capitaine François Gronet furent plus heureux, car ils prirent cette place peu de tems après.

Après avoir bien considéré la place, nous passâmes la rivière, & allâmes à une ferme où nous tuâmes une vache que nous apprêtâmes & mangeâmes. Nous demeurâmes là jusqu'à la marée du soir que nous descendîmes la rivière, & arrivâmes à *Puna* le 9. au matin. Chemin faisant nous allâmes à bord des trois barques chargées de Negres que nous avions laissées à l'ancre dans la rivière, & les emmenâmes. Il y avoit mille Negres dans les trois de l'un & de l'autre Sexe ; mais tous jeunes. Arrivés à *Puna*, nous envoyâmes un Canot à la pointe d'*Arena* pour voir si les vaisseaux y étoient venus. Il revint le 12. avec nouvelles qu'ils étoient tous trois à l'ancre. L'après Midi nous allâmes tous à bord de nos vaisseaux avec la barque chargée de Drap, & environ quarante Negres des plus vigoureux, laissant le reste dans les trois barques. De ces quarante le Capitaine David & le Capitaine Swan en choisirent environ quatorze ou quinze chacun, & renvoyèrent le reste à terre.

Il n'y a jamais eu une plus belle occasion de s'enrichir, que nous l'eûmes alors. Il n'y avoit qu'à s'en aller établir

établir avec ces Negres à sainte Marie dans l'Istme de Darien, & les occuper à tirer l'or des mines qui y sont. Nous le pouvions faire aisément ; Car six mois auparavant le Capitaine Henri qui étoit alors avec nous, étant venu par terre de la Mer du Sud avec son corps d'Avanturiers, avoit chassé les Espagnols de la ville & des mines d'or de sainte Marie ; & si bien chassé qu'ils ne s'étoient depuis jamais mis en devoir de s'y rétablir. Ajoutez à cela que les Indiens qui haïssoient mortellement les Espagnols, & qui s'étoient enrichis par les avantages qu'ils avoient eus sur eux par le secours des Avanturiers durant plusieurs années, étoient nos amis à toute épreuve, & prêts à nous recevoir & à nous donner main forte. Nous avions comme j'ai dit 1000. Negres propres à travailler ; nous avions 200. tonneaux de farine à *Gallapagos* ; il y avoit la rivière de sainte Marie où nous pouvions carener & équiper nos vaisseaux : nous pouvions fortifier l'embouchure de la rivière de maniere, que si les Espagnols étoient venus contre nous avec toutes les forces qu'il ont au Perou, nous les aurions empêchés d'entrer. S'ils avoient voulu nous renfermer par des vaisseaux de guerre qu'ils auroient pû avoir pour nous assiéger, nous avions pour vivre un pays de grande étendue, & pour amis les Indiens qui sont une grande nation. Mais le plus grand avantage que nous eussions étoit les Mers du Nord qui nous favorisoient. Nous aurions pû par ce moyen nous transporter nous & nos effets, mais même faire venir des secours de troupes & de munitions ; car en peu de tems nous aurions été secourus de tout ce qu'il y a aux Indes Occidentales : plusieurs de milliers d'Avanturiers seroient venus à nous de la Jamaïque & principalement des Isles Françaises ; & nous serions à l'heure qu'il est les maîtres non seulement des mines, les plus riches qu'on ait découvert jusques ici dans l'Amerique ; mais même de toute la côte jusqu'à *Quito* ; & il y a apparence que nous aurions fait encore beaucoup plus que je ne dis.

Mais reprenons le fil de nôtre voyage, & ne parlons plus de ces choses qui paroîtront sans doute aux Lecteurs de magnifiques visions. Le 13. nous fîmes voiles de la pointe d'*Arena* pour aller chercher le Capitaine Eaton. à l'Isle de *Lobos*. Nous avions deux vaisseaux & deux barques. Le 16. nous arrivâmes à *Plata*, où nous ne trouvâmes ni barque ni lettre. Le lendemain nous allâmes à terre pour faire aiguade, & rencontrâmes nôtre barque en passant. Elle avoit été une seconde fois à l'Isle de *Lobos*, & ne nous y ayant point trouvé elle revenoit à *Plata*. Elle avoit manqué de provisions depuis qu'elle nous avoit quittés; c'est pourquoi elle avoit été en prendre à sainte Helene, où elle trouva autant de Mahis qu'il lui en falut pour trois à quatre jours. Ce Mahis, quelques poissons & Tortues qu'elle tira, lui durèrent jusqu'à l'Isle de *Lobos* de la terre. Elle trouva des Boubies & des œufs de Pengouins dont elle fit bonne provision, & vint partant de là à *Lobos* de la Mer, où elle remplaça les œufs qui s'étoient consumez, & sala de peur d'accident quelques jeunes veaux marins. Ainsi pourvue elle reprit la route de *Plata*.

Nous n'eumes pas plutôt fait aiguade que nous reprîmes le chemin de l'Isle de *Plata*. Ce fut là où nous partageâmes les draps que nous avions pris sur la barque. Nous en fîmes deux lors. Le Capitaine David & ses gens en eurent un, & le Capitaine Swan & les siens l'autre. Le Capitaine Swan retint la barque, & en fit un vaisseau de transport. Il y avoit alors à *Plata* plusieurs grosses Tortues qui venoient à ce que je croi de *Gallapagos*; car je n'en avois jamais vu là, quoi que j'y eusse été diverses fois. C'étoit alors le tems qu'elles s'accouplioient; ce qu'elles font là beaucoup plutôt que dans les Indes Occidentales proprement ainsi nommées. Nos tireurs en apportèrent tous les jours à bord plus que nous n'en pouvions manger. Le Capitaine Swan n'avoit point de tireurs, & par conséquent point de Tortues, que celles que le Capitaine

David

David lui envoyoit. Il recevoit aussi du Capitaine David la farine dont il avoit besoin. Mais depuis le contre tems qui nous étoit arrivé à *Guiaquil*, les gens du Capitaine David murmuroient contre Swan, & ne lui donnoient pas volontiers des provisions, parce qu'à l'affaire de *Guiaquil* il avoit paru moins échauffé que David. Ces démêlés s'étant enfin raccommodez, nous résolûmes d'entrer dans la Baye de *Panama*, & d'aller à une ville nommée *La Velia*: Mais comme nous n'avions pas assez de Canots pour mettre nos gens à terre, nous résolûmes de chercher des rivières où les Espagnols n'eussent aucun commerce, pour nous y pourvoir de Canots Indiens.

CHAPITRE VII.

Ils quittent l'Isle de *Plata*. Du Cap *passao*. De la côte entre ce Cap & le Cap saint François; & de là jusqu'à *Panama*. Rivière de *san Jago*, ou *saint Jaques*. Cotonnier rouge & blanc, Arbre à Chou. Indiens de la rivière de *san Jago*, & de leur voisinage. Isle de *Gallo*. Rivière & village de *Tomaco*. Isle de *Gorgone*. Huitres où il y a des perles dedans qui sont là, & ailleurs. Qualité du pays. Cap *Corrientes*. Pointe de *Garrachine*. Isle de *Gallera*. Isles à Perles. Pacheque Isle de *saint Paul*. *Lavelia*. *Nata*. Clam poisson. Huitre. Agréable perspective dans la Baye de *Panama*. *Panama* ancien, *Panama* nouveau. Grand concours de *Lima* & de *Porto-bello* à *Panama* à l'arrivée de la flotte Espagnole aux Indes Orientales. Route de cette flotte, avec une deduction des premiers motifs qui porterent les *Avanturiers* à traverser l'Isme de *Darien* pour se rendre dans les Mers

H 3

dis

du Sud, & du commencement de leur correspondance particulière avec les Indiens qui habitent cet Iſme. De l'air de Panama, & du tems qu'il y fait. Isles de Perico. Agreable Isle de Tabaco, ou Tabago. Mammet arbre. Village de Tabaco. Stratagèmes des Espagnols. Ingenieurs du Capitaine Bond. Ignorance des Espagnols dans les affaires de la marine. Un parti d'Avanturiers François arrive par terre. Commissions données par le Gouverneur du Petit Gave. Du Golphe de St. Michel, & des rivières de Congo, de Sambo, & de sainte Marie. Reformation de l'erreur des Cartes ordinaires au sujet de la pointe de Garrachine & du Cap saint Laurent qu'elles placent mal. De la ville & des mines d'or de sainte Marie, & de la ville de Scuchadero. Le Capitaine Townley & quelques autres Avanturiers Anglois arrivent par terre. Vaisseaux de vin de Pisco. Jonction du Capitaine Knight avec sa barque. Leur retour à la pointe de Garrachine. Portopinas. Ile d'Otoque. Paquet venant de Lima pris. Autres Avanturiers Anglois & François arrivent. Chepelio une des plus agreables Isles du monde. Poires de Sapadille & d'Avogato, Mammet, Mammet Sapporta, Mammet sauvage, & pommes à l'étoile, &c. Ville & rivière de Chepo. Traverses dans la Baye de Panama. Relation des forces de la flotte Espagnole, & de celle des Avanturiers. Combat des deux flotes.

LE 23. de Decembre 1684. nous fîmes voiles de l'Isle de Plata pour la Baye de Panama, avec un vent de Sud-Sud-Est frais & gaillard, & par dessus cela beau tems. Le lendemain au matin nous doublâmes le Cap Passão. Il est à 10. degrez 8. minutes de

de latitude meridionale de la ligne. C'est une pointe haute & ronde qui s'avance dans la Mer, & qui semble divisée dans le milieu. Il est nud prez de la Mer, Mais plus avant, & des deux autres côtés il est plein de petits arbres. Le pays est fort élevé & fort-montueux, & paroît plein de bois. Entre le Cap Passão & le Cap saint François, la côte est toute pleine de petites pointes, qui sont autant de petites Bayes sablonneuses, des espaces qui les separent. Elle est assez élevée & couverte de diverses sortes d'arbres. De sorte qu'on ne voit tout le long de la côte qu'un bois perpetuel, d'autant plus agreable, que les arbres sont de formes diferentes, soit pour la hauteur, soit pour la couleur.

Nôtre dessein étoit, comme j'ai dit dans mon Chapitre precedent, d'aller chercher des Canots dans quelque riviere où les Espagnols n'eussent ni établissement ni commerce avec les Indiens naturels. Nous avions des pilotes Espagnols, & des Indiens élevez parmi eux, capables par conséquent de nous conduire dans tous les havres & rivières qui appartenoient aux Espagnols: Mais ils n'avoient aucune connoissance des rivières que les Espagnols ne pratiquoient point. Il y a plusieurs rivières semblables entre Plata & Panama qui ne sont pas pratiquées. Bien plus, il n'y a pas un Espagnol sur la côte tout le long de la Ligne jusques au Golphe de saint Michel, ou même jusqu'à Panama, & les Indiens qui habitent tous ces pays-là ne sont point sous la dépendance des Espagnols. Il est vrai que prez de l'Isle de Gallo, il y a une ou deux rivières habitées par des Espagnols qui s'occupent à chercher de l'or.

Nos pilotes se trouvant embarrassés pour n'être pas informez des côtes moins fréquentées, nous remediâmes à ce mal par les livres que nous trouvâmes à bord des pilotes Espagnols que nous avions pris; & l'experience nous convainquit que nous avions trouvé

de fort bons guides. Cependant comme en plusieurs endroits de la côte le pays est bas, & plein d'ouvertures, d'anfes, & de rivières, il n'est pas tout à fait aisé de trouver la rivière particulière où l'on veut aller, à moins que d'en avoir une exacte connoissance.

Neantmoins nous ne nous rebutames pas pour cela, croyant qu'il se pouvoit faire qu'une rivière fût aussi bien pourvûe qu'une autre de Canots à l'Indienne: Et pourvû que nous en trouvassions, tous les lieux nous étoient indifferens. Cependant nous nous fixames à la rivière de saint Jago, non qu'il n'y eût pas d'autres rivières aussi larges & aussi commodes qui ne fussent pas habitées par les Espagnols; mais parce que cette rivière n'étoit pas éloignée de Gallo, l'île où nos vaisseaux pouvoient mouiller seurement & se tenir à la rade avec la même sécurité. Nous passames prez du Cap saint François, & eumes des pluies continuelles. Le pays prez de la mer jusqu'au Nord du Cap, est bas & extraordinairement couvert de bois. Les arbres sont fort prez à prez, & paroissent d'une hauteur & d'une grosseur prodigieuse. Depuis le Cap saint François jufques à la Baye de Panama, les terres sont plus Orientales. C'est là à mon avis les bornes de ce Cap du côté du Midi, & du côté du Septentrion les Isles de *Caboya* ou de *Quibo*. Entre ce Cap & l'île de Gallo il y a plusieurs rivières grandes & navigables. Nous passames par toutes, & arrivames enfin à la rivière de *San Jago*.

Cette rivière est à environ deux degrez au Nord de la Ligne équinoxiale. Elle est large & navigable durant quelques lieues en montant; & à sept lieues de la Mer elle se partage en deux branches, qui sont quatre grandes Isles. La branche la plus large est au Sud-Ouest de l'île. Les unes & les autres sont fort profondes: Mais l'embouchure de la plus étroite est si remplie d'endroits peu creux, que les petits Canots mêmes n'y peuvent pas entrer lors que la Mer est basse. Au dessus de l'île elle a une lieue de large, &

& les courans y sont assez droits & fort rapides. Le flux va à prez de trois lieues dans la rivière: Mais jufqu'à quelle hauteur, c'est ce que je ne sai pas. Il y a apparence que cette rivière sort de quelques-unes des riches montagnes voisines de la ville de Quito, & traverse un pays aussi riche en terroir, qu'aucun peut-être qu'il y ait au monde, & sur tout à dix ou douze lieues de la Mer. La terre tant de l'île, que des deux côtés de la rivière, est noire & profonde, produisant des arbres d'une grosseur extraordinaire, & de toutes les sortes qui croissent communément dans les climats chauds. Je ne parlerai que des Cotonniers & arbres à Chou qui y sont en abondance, & aussi larges que j'en aye jamais vû.

Il y a de deux sortes de Cotonniers, les uns rouges, les autres blancs. Les blancs viennent comme le Chêne; mais ordinairement ils sont plus gros & plus grands que nos chênes. Le corps en est droit, & sans nœuds ou branches jufqu'à la tête, où il jette comme le Chêne plusieurs grosses branches. Son ecorce est unie & de couleur grise. Ses feuilles sont épaisses & larges comme celles du Prunier dentelées par les bords, ovales, unies, & d'un verd enfoncé. A 12. ou 20. pieds de haut quelques-uns de ces arbres ont le corps beaucoup plus gros, qu'ils ne l'ont plus prez de terre; car ils sont de la forme d'une quille c'est à dire plus gros dans le milieu que par les deux bouts. Ils portent du Coton fort fin, & qu'on appelle Coton de soie. Quand le Coton est meur, ces arbres paroissent comme nos Pommiers d'Angleterre quand ils sont tout fleuris. Le Coton, si je ne me trompe, tombe au mois de Novembre ou de Decembre, & alors la terre est toute couverte de blanc. Celui-ci n'est ni fort ni long comme celui qui croit sur les petits Cotonniers dans les Plantations; mais ressemble au duvet des chardons. Aussi n'ai-je jamais seu qu'on en ait rien fait dans les Indes Occidentales, parce qu'il ne vaut pas

la peine qu'on prendroit à l'amasser. Mais on l'amasse aux Indes Orientales pour en faire des Oreillers. Il y a au milieu une petite graine noire. Les feuilles de cet arbre tombent au commencement d'Avril. Pendant que les vieilles tombent il en pousse de nouvelles. En une semaine de tems il est dépouillé de ses vieilles feuilles, & a repris, s'il faut ainsi dire, une robe toute neuve qui ne déplaît pas aux yeux. Le Cotonnier rouge ressemble à l'autre, mais il n'est pas tout à fait si gros. Il ne porte point de coton : Mais son bois est tant soit peu plus dur : Cependant ils sont tous deux doux & spongieux, propres à rien que je sache, si ce n'est à faire des Canots, à quoi ils sont fort bons parce que ces arbres sont droits & hauts : Mais les Canots de ce bois ne durent pas, à moins qu'on ne les tire sur le sec, & qu'on ne les goudronne souvent. Autrement les vers & l'eau les pourrissent bien-tôt. Ces arbres ou plutôt ces arbrisseaux sont les plus gros qui soient aux Indes Occidentales : Ils sont communs aux Indes Orientales & aux Occidentales dans le terroir gras & bon.

Comme le Cotonnier est le plus gros des arbres, l'arbre à chou est aussi le plus haut. Le tronc n'en est pas extrêmement gros ; mais en récompense il est fort haut & fort droit. J'en ai mesuré un abattu dans la Baye de Campeche, lequel avoit 120. pieds de long ; & il y en a de beaucoup plus longs. Il n'a de branches qu'à la tête, & il y en a plusieurs qui ne sont pas plus grosses que le bras. Elles ne sont point couvertes, mais plates & pointues, & de 12. ou 14. pieds de long. A environ deux pieds du tronc les branches poussent de petites feuilles longues, & larges d'environ un ponce. Elles croissent des deux côtés avec tant de régularité, qu'il semble que le tout ne soit qu'une grande feuille, composée de plusieurs petites. Le fruit pousse au milieu de ces branches depuis le sommet de l'arbre. Il est envelopé dans plusieurs jeunes feuilles ou branches qui s'étendent à

mesure

mesure que les vieilles tombent. Quand on le tire des feuilles où il semble envelopé, il est aussi gros que la partie la plus menue de la jambe, & a un pied de long. Il est blanc comme du lait, & doux comme une noix s'il est mangé crud : Mais quand il est cuit il est délicieux & fort-sain. Outre ce fruit il croît entre l'arbre & les grandes branches de petits tuyaux comme ceux d'un arbrisseau, lesquels ont environ deux pieds de long. Au bout de ces petits tuyaux qui poussent fort prez à prez, pend une petite graine dure & ronde, & aussi grosse qu'une cerise. Ces graines tombent tous les ans, & sont fort bonnes pour les cochons. De là vient que les Espagnols sont payer une amende à tous ceux qui coupent un de ces arbres dans leurs bois. Le tronc de cet arbre est plein de viroles tout autour à demi pied les unes des autres depuis le haut jusques au bas. L'écorce en est mince & cassante ; le bois noir & fort dur, & la moëlle blanche. On ne monte point sur l'arbre pour cueillir le fruit : on le fait tomber en le coupant ; car si on le cueilloit, l'arbre mourroit aussi tôt qu'il auroit perdu sa tête. Cependant dès qu'il n'a plus sa tête il meurt. Les Jamaïcains se servent beaucoup de ce bois pour plancher les côtés de leurs maisons ; Car il ne s'agit que de fendre le tronc en quatre, & voilà autant de planches. Ces arbres paroissent fort agreables, & sont la decoration de tous les bois où ils se trouvent par leurs branches vertes qui s'étendent beaucoup par dessus toutes les autres.

Ce pays est sujet à de fort grosses pluies, si bien qu'on peut dire que cette partie du Perou a autant d'eau que les environs de Lima, & en general toute cette côte, qui est la sécheresse même, en a peu. Je croi que c'est la raison pourquoi les Espagnols ont fait si peu de découvertes sur cette rivière & sur les autres de cette côte. Peut être est-ce aussi parce qu'elle n'est pas directement sur leur route ; Car ils ne la côtoient pas en allant de Panama à Lima ; mais

H 6

prennent

prennent d'abord à l'Occident jusques aux Isles de Caboya pour trouver le vent d'Oüest. De là ils vont au Cap saint François, & ne touchent ordinairement nulle part qu'ils ne soient à *Manta* prez du Cap saint Laurent. Il est vrai qu'en revenant de *Lima* à *Panama* ils peuvent aller le long de la côte, mais alors leurs vaisseaux sont toujours chargés, & par conséquent mal propres à faire des découvertes; au lieu que ceux qui viennent à vuide de *Panama* le peuvent bien mieux faire, & ont bien plus de loisir pour cela. Ils peuvent avoir encore une troisième raison, qui est la ferocité des Indiens, & la haine qu'ils ont pour la nation Espagnole. Cette côte est naturellement fortifiée de rivières & de grands bois, d'où les Indiens pourroient aisément endommager à coups de fleches tous ceux qui mettroient pied à terre pour les attaquer. Il n'y a point d'Indiens, du côté de cette rivière particulièrement, qui ne demeurent à six lieues de la Mer, & tout ce pays est plein de bois tellement impraticables, que pour aller à eux, ou pour aborder leurs mines & leurs montagnes, il n'y a point d'autre chemin que de monter la rivière. Mais ceux qui entreprendroient quelque chose de pareil, & qui seroient autant haïs des Indiens que le sont de tout temps les Espagnols, n'auroient qu'à s'attendre à se voir exposés aux fleches de ces Barbares qui ne manqueroient pas de se mettre exprez en embuscade dans les bois. Ces Indiens ont de petites Plantations de Mahis, & de bons jardins à Plantain; car le Plantain est leur principale nourriture. Ils ont aussi quelques volailles & quelques Cochons.

C'étoit à cette rivière que nous avions dessein d'aller chercher des Canots. Le 26. donc supposans que nous en étions vis à vis, nous sortîmes de nos vaisseaux avec quatre Canots. Le 27. au matin nous entrâmes à demi Marée dans la plus petite des branches de la rivière, & ramâmes six lieues avant que de rencontrer des habitans. Nous trouvâmes enfin

de

de petites huttes couvertes de feuilles de *Palmeto*. Les Indiens nous voyans ramer du côté de leurs maisons, mirent leurs femmes, leurs enfans, & leur ménage dans leurs Canots, & s'en allerent plus vite que nous ne pouvions les suivre avec nos rames: Car nous étions forcez de tenir le large à cause de nos avirons, au lieu qu'avec les leurs ils alloient au plus prez de terre, & n'avoient pas contr'eux comme nous la violence des courans. Ces huttes étoient tout proche de la rivière du côté d'Orient, & précisément au bout de l'Isle. Nous vîmes à une lieue de nous de l'autre côté de la rivière plusieurs grandes maisons: Mais les grands courans où nous étions alors nous parurent si rapides, que nous n'osâmes jamais traverser de peur de ne pouvoir revenir. Nous trouvâmes enfin dans les huttes un Cochon, de la volaille & des Plantains. Nous tuâmes le Cochon & la volaille, & les apprêtâmes incontinent. Je croi qu'ils tirent leurs Cochons des Espagnols, ou des Indiens de leur voisinage qui ont commerce avec eux; Car celui que nous primes étoit de l'espece des Cochons de l'Europe, dont les Espagnols en firent passer quantité dans l'Amerique, principalement dans les Isles de la Jamaïque, d'Hispaniola, & de Cuba sur tout, qui en sont abondamment pourvûes. Ces animaux cherchent le jour leur vie dans les bois, & le soir ils reviennent au son d'une Clochette pour être renfermez: Cependant il y en a qui deviennent sauvages, mais les autres les ramènent souvent. Comme tous les Domestiques sont marquez, d'abord qu'on en voit un dans le toit qui ne l'est pas, on le connoit, & on le tire incontinent. Je n'ai point vû de ces toits dans les continens, où les Espagnols gardent leurs Cochons à la maison. Les Indiens sauvages n'ont point de Cochons dans leurs bois; mais ils y ont des Pecaris & des Warris qui sont une espece de Sangliers dont j'ai ci devant parlé.

Après que nous nous fûmes rafraichis, nous retournâmes vers l'embouchure de la rivière. Il étoit

H 7

nuit

nuit quand nous partîmes & nous arrivâmes le lendemain avant le jour. Lors que nous lâissâmes nos vaisseaux ils devoient aller nous attendre à *Gallo*, petite Isle qui n'est pas habitée entre deux à trois degrez de latitude Septentrionale. Elle est dans une grande Baye à environ trois lieües de l'embouchure de la riviere de *Tomaco*, & à quatre lieües & demie d'un petit village des Indiens qui porte le nom de la riviere. Cette Isle est passablement élevée. Il y a de fort-bon bois de Charpente; aussi est-elle souvent visitée par les barques qui viennent de *Guiaquil* & d'ailleurs; Car c'est de *Gallo* qu'on tire la plupart des bois de Charpente qu'on transporte de *Guiaquil* à *Lima*. Au Nord-Est de l'Isle il y a une fontaine dont l'eau est bonne. Il y a là-même une jolie petite Baye sablonneuse, où l'on peut sûrement faire décente. La rade est contre cette Baye. On y peut mouïller sûrement à six ou sept brasses d'eau tout autour de l'Isle; Cependant le canal par où l'on y va n'a pas moins de quatre brasses de profondeur. Il faut entrer quand la Marée monte, & sortir quand elle descend; mais toujours la sonde à la main.

Tomaco est une grande riviere qui tire son nom d'un village des Indiens ainsi appelé. On dit qu'elle prend sa source des riches montagnes qui sont aux environs de *Quito*. Elle est fort habitée d'Indiens; Il y a même quelques Espagnols qui font commerce d'or avec les Indiens. Il y a peu d'eau à l'entrée de la riviere, cependant les barques ne laissent pas d'entrer.

Le village de *Tomaco* est petit, & peu éloigné de l'embouchure de la riviere. C'est un lieu pour recevoir les marchands Espagnols qui viennent querir du bois de Charpente à *Gallo*, ou trafiquer en Oravec les Indiens. Là fut tué en 1680 un nommé Doleman, autrefois Capitaine de la bande du Capitaine Charp. Sept ou huit autres de ceux qui étoient avec lui eurent le même sort. De la branche de la riviere Saint *Jago* où nous étions alors, jusques à *Tomaco*,

ou

on compte environ cinq lieües. Le pays est bas, & plein de bras de Mer, si bien que les Canots peuvent entrer dans le pays par là, & se rendre de là dans la riviere de *Tomaco*.

Le 18. nous quittâmes la riviere de Saint *Jago*, traversâmes avec nos Canots certains bras de Mer qui se trouverent en nôtre chemin, & vinmes à une maison d'Indiens, où nous primes le chef & toute la famille. Nous demeurâmes là jusqu'à l'après-midi, puis ramâmes du côté de *Tomaco* avec l'Indien qui nous servoit de guide. Nous y arrivâmes vers le minuit, & en primes tous les habitans avec un Chevalier Espagnol nommé Dom Diego de Pinas. Ce Chevalier étoit venu par Mer de Lima pour acheter du bois de charpente. Le vaisseau sur lequel il avoit passé étoit dans une anse à environ un mile de là, & il n'y avoit à bord qu'un Espagnol & huit Indiens. Nous envoyâmes un Canot avec sept hommes qui le prirent. Nous n'y trouvâmes point de marchandises, mais seulement douze ou treize cruches de bon vin, que nous emportâmes. Le lendemain nous lâissâmes aller les vaisseaux. Ce fut là qu'un Canot avec trois Indiens vint à bord. Ces gens ne parloient point Espagnol, ni ne pouvoient nous distinguer des Espagnols, les Indiens sauvages croyans ordinairement que tous les Blancs sont Espagnols. Nous leur donnâmes trois ou quatre calebaces de vin, qu'ils burent bien volontiers. Ils avoient le corps droit & bien proportionné dans tous leurs membres. Ils étoient d'une taille mediocre, avoient les cheveux noirs, le visage long, le nez & les yeux petits, le visage maigre, le regard farouche, & le teint fort-bazané, ou pour mieux dire de couleur de cuivre. Un peu avant la nuit le Capitaine Swan qui nous commandoit nous ramena à *Tomaco*, & lâissa le vaisseau aux Matelors. Le 31. deux de nos Canots qui avoient monté la riviere de *Tomaco*, revinrent au village. Ils avoient fait sept ou huit lieües, & n'avoient trouvé qu'une maison

maison d'Espagnols, qui appartenoit à ce qu'on leur avoit dit à une Dame de *Lima*, qui les tenoit là pour negocier en Or : Mais ils ne virent pas plutôt nos gens venir à eux, qu'ils prirent la fuite. Les nôtres neantmoins y trouverent plusieurs onces d'Or dans des Calebaces.

Le cinquième de Janvier 1685. nous partimes de *Tomaco*, & primes la route de *Gallo*. Nous emmenames le Chevalier & deux petits Canots que nous avions pris. Pendant la traversée un de nos Canots prit un Paquebot qui alloit de *Panama* à *Lima*. Les Espagnols jetterent la valise dans la mer ; mais nos gens qui le virent la retirerent, & transporterent à *Gallo* où nous étions alors à l'ancre, non seulement les lettres, mais aussi les prisonniers. Nous fumes là 6. jours à lire les lettres, qui nous apprirent que la flotte de la vieille Espagne devoit venir à *Porto-bello*, & que le président de *Panama* n'envoyoit ces dépêches que pour presser le depart de la flotte d'argent qui devoit s'y rendre de *Lima*.

Nous fumes ravis de cette nouvelle, & renvoyames le Paquebot avec toutes ses lettres : Mais cela fut cause que nous abandonnemes la resolution que nous avions prise d'aller à *Lavelia*. Il fut arrêté de carener nos vaisseaux le plus diligemment qu'il se pourroit, afin d'être prêts à attaquer cette flotte. Le lieu que nous jugeames le plus propre à ce dessein furent les Isles Royales ou de la perle, parce qu'elles sont proches de *Panama*, & que tous les vaisseaux qui viennent de la côte de *Lima*, & qui vont à *Panama* sont obligez de passer entre ces Isles. De sorte qu'étant là nous comptions qu'il étoit presque impossible de manquer cette flotte. Suivant cette resolution nous fimes voiles le lendemain au matin dans le dessein d'exécuter nôtre projet. Nous étions deux vaisseaux & trois barques de Compagnie, savoir le Capitaine David, le Capitaine Swan, un Brulor, & deux petites barques ou vaisseaux de transport ; l'une au Capitaine David,

&

& l'autre au Capitaine Swan. Nous levames l'ancre avant le jour, & sortimes tous à la reserve de la barque du Capitaine Swan qui ne branla jamais, parce que l'équipage dormoit quand nous sortimes. Comme le flux revint avant qu'ils s'éveillaissent, nous fumes obligez de les attendre jusqu'au lendemain.

Le huitième au matin nous decouvrimmes une voile à nôtre Occident. Comme le vent étoit au Sud nous lui donnames la chasse, & l'eumes prise avant midi. C'étoit un vaisseau d'environ 90. tonneaux chargé de farine. Il venoit de *Truxillo*, & alloit à *Panama*. Ce vaisseau vint fort à propos pour nous ; car nous commençons à manquer de farine, & l'équipage du Capitaine David murmuroit à cause de celle qui avoit été donnée au Capitaine Swan, qui comme j'ai dit ci-devant, n'avoit que ce qu'il recevoit du Capitaine David. Ensuite nous nous avançames avec un vent frais du côté de *Gorgonia*, qui est une Isle à 25. lieues de *Gallo*. Le 9. nous mouillames à *Gorgonia* à l'Occident de l'Isle, à 38. brasses d'eau, sur un fond clair, & à la longueur de deux cables de terre. *Gorgonia* est une Isle qui n'est pas habitée, à 3. degrez de latitude Septentrionale. Elle est passablement élevée, & fort remarquable à cause des deux colines, ou hauteurs & pentes faites en selles qui sont au sommet. Elle a environ deux lieues de long, & une de large ; & est à environ quatre lieues de la terre ferme. A l'Occident il y a une autre petite Isle. Le pays prez du lieu où l'on mouille est bas. Il y a une petite Baye sablonneuse, & bonne à faire décente. La terre est noire & profonde dans ce bas, mais dans le haut c'est une espece de glaise rouge. Cette Isle est très-bien pourvue de diverses sortes d'arbres qui sont toute l'année verts & fleuris. Elle est fort bien arrosée de petits ruisseaux qui sortent des hauteurs. Il y a grande quantité de petits Singes noirs, quelques Lapins des Indes, & peu de Couleuvres. Je n'y connois pas d'autres animaux terrestres. On dit qu'il y pleut

tous

tous les jours de l'année, les uns plus, les autres moins; mais c'est ce que je puis nier. Quoi qu'il en soit la côte est extrêmement humide, & il y pleut beaucoup tout le long de l'année. Il n'y a que peu de beaux jours, & très-peu de différence dans les saisons de l'année entre l'humide & le sec. Tout ce que j'y ai remarqué c'est que durant la saison sèche les pluies sont moins fréquentes, & plus modérées que durant la saison pluvieuse, où l'eau tombe comme si on la jetoit par un Crible. Il y a beaucoup d'eau, & l'on ne peut ancrer autour de l'Isle qu'à ce seul endroit vers l'Occident. La Marée hausse & baisse sept à huit pieds. On y trouve quand l'eau est basse quantité de Moules, & autres Coquillages. C'est en ce tems-là que les Singes viennent les prendre sur le rivage, & savent fort-bien les ouvrir avec leurs pates.

Il y a aussi beaucoup d'huîtres où il y a des perles dedans. Elles croissent sur les rochers à 4. 5. ou 6. brasses d'eau, attachées par de petites racines comme les Moules. Elles sont d'ordinaire plus plates & plus menues que les autres; mais fort semblables à cela prez. Ce poisson n'est ni de fort-bon goût, ni fort-sain. Elles sentent beaucoup le Cuivre quand on les mange crues, & valent beaucoup mieux cuites. Les Indiens qui les amassent pour les Espagnols, en pendent la chair & la séchent avant que de la manger. La perle se trouve à la tête de l'huître entre la chair & l'écaille. Il y en a qui ont 20. à 30. petites perles; d'autres n'en ont point du tout, & d'autres en ont une ou deux assez grosses. Le dedans de la coquille est plus brillant que la perle même. C'est le seul endroit de la Mer du Sud où j'en aye vu. On dit qu'il y en a au Sud de *Callifornia*. *Rancheria* dont on a parlé dans le Chapitre 3. est le lieu des Indes Occidentales où il y en a le plus. On dit aussi qu'il y en a à l'Isle Sainte Marguerite prez de Saint Augustin, ville située sur le Golphe de la Floride, &c. L'Isle d'*Ainam* dans les Indes Orientales prez du Midi de la Chine, a dit-

on

on quantité de ces huîtres qui produisent des perles plus grosses & plus rondes que celles qui se trouvent par tout ailleurs. On en trouve aussi en d'autres endroits des Indes Orientales, & sur la côte de Perse.

Ce fut à cette Isle de Gorgonie que nous visitâmes notre prise, où nous trouvâmes quelques caisses de Marmelade, 3. à 4. Cruches d'eau de vie, que nous partageâmes par égales portions entre les Capitaines David & Swan. Nous primes là autant d'eau que nous en pûmes ferrer, & le Capitaine Swan se pourvut de farine: En suite nous mîmes à terre plusieurs prisonniers gardans néanmoins les principaux pour les mettre à terre en un meilleur endroit.

Le 13. nous partîmes de là pour les Isles royales. Nous étions alors six vaisseaux de guerre, deux de transport, un Brulot, & le vaisseau que nous avions pris. Nous eûmes peu de vent; mais celui que nous eûmes étoit un vent de Sud & réglé. Les terres que nous côtoyâmes sont fort basses du côté de la terre ferme: Mais plus avant dans le pays ce ne sont que de fort hautes montagnes.

Le 16. nous doublâmes le Cap de Corrientes. Il est à 5. degrez 10. minutes de latitude. Les terres en sont élevées, & il y a sur le haut trois ou quatre petites montagnes. Il ressemble de loin à une Isle. Nous trouvâmes là un courant violent qui alloit vers le Nord; mais si c'est toujours de même, c'est ce que je ne sais pas. Le jour après que nous eûmes doublé le Cap nous vîmes une petite Isle blanche vers laquelle nous nous avançâmes la prenant pour un vaisseau, & nous ne reconnûmes notre erreur que quand nous fûmes à portée.

Le 21. nous découvrîmes la pointe de Garrachine. Elle est à 7. degrez 20. minutes de latitude Septentrionale. Les terres en sont passablement élevées, il y a beaucoup de rochers, & point d'arbres: Cependant il y a des bois plus avant dans le pays. Elle est défendue par des rochers du côté de la Mer.

A

A cette pointe prez de la Mer on trouve sur le rivage quand l'eau est basse, quantité d'huîtres & de moules.

Les Isles Royales ou de la Perle sont à environ 12. lieues de cette pointe. Entre elle & ces Isles, il y a une petite Isle basse, plate, & stérile, nommée *Galera*. Ce fut là que le Capitaine Harris partageant avec son équipage l'or qu'il avoit gagné au pillage de Sainte Marie, dont j'ai parlé il n'y a pas long tems, se vit attaqué tout à coup par cinq barques Espagnoles qu'on avoit exprez équipées à l'*Panama*: Mais il se défendit si vigoureusement avec la petite barque & quelques Canots qu'il avoit, qu'ayant abordé l'Amiral Espagnol, tout le reste fut bien aisé d'en être quitte pour se retirer. Nous moitiâmes prez de cette Isle, & envoyâmes nos Canots aux Isles Royales pour chercher un lieu propre à carener nos vaisseaux.

Les Isles Royales sont plusieurs Isles basses & pleines de bois, & situées au Nord-Nord Oüest quart de Nord, & au Sud-Est quart de Sud. Elles sont à environ 7. lieues de la terre ferme. Elles ont 14. lieues de longueur, éloignées de *Panama* d'environ 12. Je ne sai pourquoi on les appelle Isles Royales. Elles sont quelquefois, & presque toujours, nommées dans les Cartes les Isles de la Perle. Je ne saurois m'imaginer pourquoi on leur donne ce nom, car je n'y ai jamais vu d'huîtres où l'on y trouvoit des perles, non pas même des coquilles de ces huîtres là. Pour les autres j'y en ai souvent mangé. L'Isle la plus Septentrionale de toutes se nomme *Pacheca* ou *Pacheque*. C'est une petite Isle, éloignée de *Panama* de 11 ou 12. lieues. La plus Meridionale s'appelle l'Isle de Saint Paul. Je ne connois que ces deux-là qui aient des noms particuliers, quoi que j'en connoisse plusieurs qui les surpassent en étendue. Il y a dans les unes des Plantains & des *Pananes* qu'on y cultive, & dans d'autres des Champs de Ris. Messieurs de Pa-

nama

nama auxquels elles appartiennent, y tiennent des Negres pour cultiver les plantations, ou pour en défricher de nouvelles. La plupart de ces Isles, & sur tout les plus grandes, sont entièrement incultes; Cependant le terroir en est bon & gras, & plein de grands arbres. C'est dans ces Isles incultes que se réfugièrent plusieurs Negres deserteurs qu'on appelle *Marons*. Ils sont tout le jour cachez dans les bois, & la nuit ils sortent & vont piller les plantations. Entre ces Isles & la terre ferme il y a un Canal de 7. à 8. lieues de large, raisonnablement profond, & où l'on peut ancrer par tout. Les Isles sont assez proches les unes des autres, cependant il y a dans les espaces qui les separent plusieurs Canaux serrez & profonds, dans la plupart desquels il n'y a que des bateaux qui puissent passer. Du côté du Sud-Est à environ une lieue de l'Isle de Saint Paul, il y a un bon endroit à carener, & on y va par un bon & profond Canal qui est du côté du Nord. Le flux y monte perpendiculairement jusqu'à prez de dix pieds.

Le 25. nous y menâmes nos vaisseaux: Mais il falut attendre le montant avant que nous pussions commodément avoir assez d'eau pour les calestrer: Aussi commençâmes-nous par calestrer nos barques afin qu'elles pussent croiser devant *Panama* pendant que nous serions là. Nos barques étant calestrées nous les envoyâmes croiser avec 20. hommes sur chacune. Quatre jours après elles revinrent avec une prise de Mahis, ou bled d'Inde, du Sel, du Bœuf, & de la volaille. Elle venoit de *Lavelia*, & alloit à *Panama*. *Lavelia* est une place que nous avions eu autrefois envie d'attaquer. Elle est passablement grande, & bâtie sur les bords d'une riviere au Nord de la Baye de *Panama*, à 6. ou 7. lieues de la Mer.

Nata est une autre place à peu prez de même, située dans une plaine prez d'un bras de la même riviere. Dans ces villes & en quelques autres de la même côte, on élève des Cochons, de la volaille, des Taureaux,

&c

& des vaches, & on y plante du Mahis pour la subsistance de *Panama*, qui tire la plupart de ses provisions des villes & des Isles voisines.

Le bœuf & la volaille nous furent d'un grand secours; Car nous n'avions guere mangé de chair depuis que nous avions quitté l'Isle de *Plata*. Le havre où nous carenions nos vaisseaux étoit entouré de trois Isles, & nos vaisseaux étoient au milieu. Celle où nous les tirames sur le sec étoit une petite Isle au Nord du havre. Il y avoit une jolie petite Baye sablonneuse; mais tout le reste étoit environné de rochers, où l'on amassoit d'ordinaire quand la mer étoit basse, des Huitres, des Clams, des Moules, & des Limpites. Le Clam est une espece d'huitre qui s'attache si fort aux pierres, qu'il n'y a pas moyen de l'en détacher; aussi l'ouvrons-nous à l'endroit où nous le trouvons, & en tirons la chair qui est fort-grosse, fort-grasse, & de très-bon goût. Il y a aussi quelques huitres ordinaires, & telles à peu prez que nous les avons en Angleterre. Je n'en ai trouvé de cette espece que là, à la pointe de *Garrachine*, à *Puna*, & sur la côte de *Mexique*, à 23. degrez de latitude Septentrionale. J'ai un Manuscrit de Monsieur Teat, premier Contre-maître du Capitaine *Swan* qui fait mention de certaines huitres qu'on trouve en abondance au port *Saint Julian*, à côté & tant soit peu au Nord du détroit de *Magellan*; Mais il ne dit point quelle sorte d'huitres c'est. Il y a encore des *Guanos* dans ces Isles; mais nous n'y trouvames point d'autres animaux de terre. Il y a aussi des pigeons & des tourterelles. Les autres Isles qui entourent ce havre ont de toutes ces sortes d'animaux. Aussi notre équipage alloit-il tous les jours à terre pour pêcher, & chasser des oiseaux, & des *Guanos*. Mais un de nos gens ayant un jour été surpris par des Espagnols qui s'y étoient mis en embuscade, & qui le transporterent à *Panama*, nous primes mieux nos mesures quand il étoit question de s'écarter,

Le

Le 14. de *Fevrier* nous achevames de calfeutrer notre vaisseau, de faire notre eau, & de prendre le bois dont nous avions besoin pour brûler. Le 15. nous sortimes des Isles, & mouillames dans le Canal qui les separe d'avec la terre ferme à 25. brasses d'eau sur un fond ferme & bourbeux. La flote d'argent n'étoit pas encore arrivée; C'est pourquoi nous résolûmes de croiser devant *Panama*, qui étoit éloigné de nous d'environ 25. lieues. Le jour suivant nous fîmes voiles du côté de *Panama*, & passâmes dans le Canal qui separe les Isles Royales d'avec la terre ferme. On y navige fort agreablement ayant d'un côté la terre ferme qui paroît de diverses formes. Elle est embellie de plusieurs petites montagnes pleines de différentes espèces d'arbres toujours verts & fleuris. A une lieue en terre ferme il y a de distance en distance de petites Isles élevées, dont les unes sont pleines de bois, & les autres ne le sont pas. Ces Isles aussi bien que la terre ferme sont un très agreable éfet à la vue. De l'autre côté sont les Isles Royales, où les yeux ne trouvent pas moins d'exercice & de plaisir. Elles sont comme je l'ai déjà remarqué, basses & plates, & paroissent de différentes formes à proportion de la variété naturelle que la nature leur a donnée par plusieurs petits bras de Mer. Le 16. nous mouillames à *Pacheque* à 17. brasses d'eau, à environ une lieue de l'Isle, & en partîmes le lendemain par un vent de Nord-Nord-Est, tirant droit à *Panama*.

Etant arrivez devant le vieux *Panama* où nous mouillames, nous envoyâmes un Canot à terre avec notre prisonnier *Dom Diego* de *Pinas*, & une lettre au Gouverneur, pour traiter de l'echange de notre homme qu'on avoit enlevé comme j'ai dit, & d'un autre du Capitaine *Harris* qui avoit été laissé l'année precedente sur les bords de la riviere de *Sainte Marie*. *Dom Diego* fut bien aise de faire cette ambassade au nom & avec le consentement de nos autres prisonniers Espagnols; Mais il fut tué par un accident

dent avant que d'être à terre, comme vous vertez par la suite.

Le vieux *Panama* a été autrefois une place fameuse : Mais elle fut prise par le Chevalier Henri Morgan vers l'an 1673, Depuis une grande partie a été reduite en cendres, & n'a jamais été rebâtie.

Le nouveau *Panama* est une fort-belle ville, située prez de la Mer à environ quatre miles des ruines de la vieille. Elle donne son nom à une grande Baye fameuse par plusieurs rivières navigables, dont les unes sont fort riches en Or. Elle est aussi fort-agreable-ment diversifiée par des Isles profitables non seulement aux propriétaires, mais aussi fort-agreables aux passagers & gens de marine qui navigent prez de ces Isles, de quelques-unes desquelles nous avons déjà fait la description. Elle est entourée d'un côté d'un paysage agreable, plein de petites montagnes & vallées embelies de plusieurs bœtages & d'arbres plantez par petites pieces qui paroissent dans les pâturages comme autant de petites Isles. Cette ville est encinte d'une haute muraille de pierre ; mais on dit que les maisons sont de brique. Les toits paroissent plus hauts que la muraille de la ville. Elle est embelie par un grand nombre d'Eglises & de maisons religieuses, outre la maison du President & autres beaux bâtimens, qui sont tous ensemble le plus agreable composé que j'aye jamais vu, & principalement dans l'Amerique. Il y a quantité de Canon sur les remparts, dont la plupart sont tournez du côté de la terre. Il n'y en avoit aucun du côté de la Mer la première fois que je fus dans ces Mers avec les Capitaines Sawkins, Charp, & autres ; car jusques-là on n'avoit point d'ennemi à craindre de ce côté-là : Mais depuis on en a mis tout autour. Cette ville est florissante à cause qu'elle est le passage, tant des marchandises & des trésors qu'on porte dans tout le Perou & le Chili, dont les magasins ne sont jamais vuides, que de ceux qu'on en transporte. La rade aussi n'est

pres-

presque jamais sans vaisseaux. D'ailleurs lors que de trois en trois ans la flotte Espagnole vient de *Porto-bello*, la flotte d'argent y vient aussi de *Lima* avec les trésors du Roi, & quantité de navires marchands pleins de marchandises & d'argenterie. La ville est alors remplie de Nobles & de Marchands : Les gens de marine sont occupez à décharger les trésors & les marchandises, & les voituriers ou maîtres des Caravannes, à les transporter par grosses troupes par terre sur des Mulets à *Porto-bello*, d'où ils raportent des marchandises de l'Europe. Quoique la ville soit alors remplie de monde, il ne faut pas parler de louer un esclave ordinaire dans le fort de l'empressement à moins d'une piece de huit par jour. Les maisons, les chambres, les lits, & les vivres y sont aussi d'une cherté extraordinaire.

Puis que j'en suis sur ce sujet, je croi qu'il ne sera pas hors de propos de faire le détail du voyage de la flotte de la vieille Espagne qui va aux Indes de trois en trois ans. Elle va premièrement à Carthagene. De là on depeche d'abord à ce qu'on m'a dit deux Exprez ; l'un à *Lima* qui passe par le continent meridional, l'autre à *Porto-bello* qui fait le voyage par Mer. Ces deux Exprez ont chacun un paquet, l'un pour le Vice-Roi de *Lima*, & l'autre pour le Vice-Roi de Mexique. Je ne sai quel chemin prend celui qui va à Mexique après qu'il est arrivé à *Porto-bello* ; mais je croi qu'il va par Mer à la Vera-cruz. Celui de *Lima* va par terre jusqu'à *Panama*, & de là il se rend par Mer à *Lima*.

Ces deux paquets m'obligeront de faire encore ici une petite digression ; & de dire à mon Lecteur, qu'avant mon premier voyage dans les Mers du Sud avec le Capitaine Charp, & avant même qu'aucuns Avanturiers, au moins depuis Drake & Oxengham, eussent été dans les lieux où nous sommes depuis, si vous en exceptez la Sonde Capitaine François, lequel instruit par le Capitaine Wright eut la hardiesse d'al-

Tom. I.

I

ler

ler avec un parti jusqu'à la ville de *Cheapo*, d'où il fut chassé; avant, dis-je, mon premier voyage dans les Mers du Sud, étant alors avec le Capitaine Coxon, associé avec trois ou quatre Avanturiers, nous prîmes à environ quatre lieues de l'Orient de *Porto-bello* les paquets qu'on y envoyoit de Carthagene. Nous ouvrimus un grand nombre de lettres, & en trouvâmes le contenu fort-surprenant. Des marchands de divers lieux de la vieille Espagne donnoient avis à leurs correspondants de *Panama*, & d'ailleurs, d'une certaine prophétie qui couroit alors au sujet de l'Espagne. Cette prophétie portoit qu'il y auroit cette année-là dans les Indes Occidentales des Avanturiers Anglois qui feroient de si grandes découvertes, qu'ils ouvreroient la porte pour entrer dans les Mers du Sud; porte qu'ils croyoient bien fermée: Aussi ces lettres étoient-elles pleines d'avis à leurs amis, qu'ils exhortoient à prendre bien garde à leurs côtes.

Nous conclûmes que la porte dont ils parloient ne pouvoit être que le passage par le pays des Indiens de Darien, qui quelque tems auparavant étoient devenus nos amis, & s'étoient tout nouvellement soulevés contre les Espagnols après avoir été unis pendant quelque tems avec eux. Nous, rapellant alors combien de fois ces Indiens nous avoient sollicité peu de tems auparavant, de passer par leur pays, & de fondre sur les Espagnols dans les Mers du Sud, commençâmes depuis à y songer tout de bon, & en vinmes bien-tôt jusques à la résolution de faire les entreprises que nous fîmes depuis. Nous profitâmes de la peur que les Espagnols avoient de la prophétie, & ne négligeant ni la faveur de la conjoncture, ni rien qui pût nous être avantageux, nous recachetâmes la plupart des lettres, & les envoyâmes à *Porto-bello*.

Voici quelle fut l'occasion qui nous acquit la bienveillance de ces Indiens. Environ 15. ans avant que le Capitaine Wright allât croiser prez de cette côte, & darder du poisson & de la Tortue entre les Isles

Sam-

Sambales, il prit un jeune Indien qui se promenoit dans un Canot. Il l'emmena à bord de son vaisseau, & lui donna le nom de Jean Gret; il le fit habiller, & résolut de l'élever parmi les Anglois. Mais ces pêcheurs Mosquites ayant pris en amitié ce jeune homme, le demandèrent au Capitaine Wright, & l'emmenèrent avec eux en leur pays, où ils lui apprirent leur métier. Ils le marièrent à une femme de leur nation, & il apprit leur langage comme il avoit appris l'Anglois qu'il entendoit & parloit assez mal pendant qu'il demeura avec le Capitaine Wright: Mais il se perfectionna avec les Mosquites qui en ont tous quelque teinture par la grande correspondance qu'ils ont avec les Anglois. Pour la langue naturelle il l'oublia presque entièrement. Il fut avec eux durant plusieurs années. Sept ou huit mois avant que nous prissions les lettres dont on vient de parler, le Capitaine Wright, étant revenu aux Isles *Sambales* prit un jeune garçon Indien d'environ 10. ou 12. ans, fils d'un homme qui étoit en quelque considération parmi ses compatriotes. Comme Wright avoit besoin d'un pêcheur il alla chez les Mosquites, & reprit ce Jean Gret qui s'étoit rendu fort expert à la pêche. Celui-ci fut ravi de voir un jeune homme de son pays, & il lui vint dans l'esprit de persuader au Capitaine Wright de profiter de cette occasion pour tâcher d'acquies la bienveillance de ces Indiens; chose que nos Avanturiers avoient long-tems souhaitée, mais à laquelle ils n'avoient jamais osé travailler, tant ils craignoient leur nombre & leur ferocité. Jean Gret offrit au Capitaine Wright d'aller à terre, & de négocier la chose. Wright le fit mettre dans son Canot avec ordre de le porter prez de la côte, qui fut tout à coup couverte d'Indiens prêts à nous recevoir à coups de fleches. Gret qui n'avoit qu'un simple lingé autour des reins à la façon des Indiens, se jeta pour lors à la nage, & le Canot s'éloigna un peu. Les Indiens qui étoient sur le rivage le voyant dans

L 2

ect

cet habit, & l'entendant parler leur langue qu'il avoit apprise de nouveau par les conversations qu'il avoit eues avec le jeune Indien nouvellement pris, le laisserent venir tranquillement, & s'assemblerent tous autour de lui pour savoir ce qu'il avoit à leur dire. Il leur dit d'abord qu'il étoit un de leurs compatriotes, & leur conta comme il avoit été pris des Anglois depuis plusieurs années: Il ajouta qu'il en avoit été très bien traité, & qu'ils étoient dans l'erreur de craindre tant une nation qui n'en vouloit pas à eux, mais aux Espagnols. Pour leur confirmer cela il leur dit les bons traitemens que les Anglois faisoient à un jeune homme de leurs compatriotes qu'ils avoient tout nouvellement pris, & qui étoit fils d'un tel. Car le jeune Indien lui avoit dit le nom de son pere, qui étoit du nombre de ceux qui avoient accouru sur la côte. En un mot il leur conseilla de faire alliance avec cette nation amie, avec le secours de laquelle ils pourroient dompter les Espagnols. Il assura en même tems le pere du jeune Indien que s'il vouloit venir avec lui à bord du vaisseau qu'ils voyoient à l'ancre à cette Isle, (c'étoit l'Isle dorée; la plus orientale des Sambales, & bonne pour tirer des Tortues,) on lui rendroit son fils, & on le recevrait aussi favorablement qu'il pouvoit le souhaiter. Sur ces assurances 20. ou 30. Indiens partirent incontinent sur deux Canots chargez de Plantains, de Bananes, de volailles, &c. Le Capitaine Wright après les avoir traités à bord, les accompagna à terre, en fut regalé, & on se fit des presents de part & d'autre. Wright rendit le jeune garçon à son pere après lui avoir fait faire exprez un fort-joli habit à l'Angloise: Cela finit par un traité qui fut fait sur le champ entre les Anglois & les Indiens, qui les sollicitèrent à passer par leur pays pour aller dans les Mers du Sud.

Il étoit porté par le traité; que quand les Anglois viendroient pour quelque entreprise ou pour com-

mercer

mercer avec les Indiens, ils feroient un certain signal dont on étoit convenu, afin qu'on pût les reconnoître. Mais il arriva que Monfr de la Sonde Capitaine François dont on vient de parler, étant alors avec le Capitaine Wright, eut connoissance de ce signal, & ayant demeuré au petit Gave, où Wright qui avoit commission du Gouverneur se rendit bien-tôt après, il instruisit si bien ses compatriotes du traité nouvellement fait, & leur fit si bien voir combien il étoit facile en ce cas d'entrer dans les Mers du Sud, qu'il y alla à la tête de 120. hommes de sa nation, & fit une entreprise qui lui réussit mal, comme j'ai dit. Ils firent le signal que la Sonde favoit pour passer par le pays des Indiens, qui ne pouvoient pas alors si bien discerner qu'à present les différentes nations de l'Europe.

De ces petits commencemens, c'est à dire, des lettres que nous primes, & de l'alliance faite avec ces Indiens par le ministère de Jean Gret, sont venus tous les mouvemens qui se sont faits depuis dans les Mers du Sud: Cependant cette alliance pensa être étouffée dans sa naissance: Car peu de mois après un vaisseau marchand Anglois étant venu de la Jamaïque sur cette côte, Jean Gret qui étoit devenu grand Seigneur parmi ces Indiens vint avec cinq ou six autres de son rang à bord du vaisseau marchand en robes longues selon la coutume des Indiens. Comme ils comptoient qu'il alloient voir des alliez & des amis, ils s'attendoient à être reçus comme tels, & Jean Gret leur parla Anglois: Mais les Anglois qui ne savoient rien de ce qui étoit arrivé, voulurent se mettre en devoir de les faire esclaves, comme on fait ordinairement: Car les transportant à la Jamaïque ils les auroient vendus 10. ou 12. livres sterl. la piece. Mais Jean Gret & ses collegues s'en étant aperçus se jetterent dans la Mer, & furent tous tuez dans l'eau par les Anglois. Les Indiens qui étoient à terre n'en eurent aucune connoissance; Car s'ils en avoient connu

quelque chose nôtre alliance étoit en grand danger. Ils nous demanderent plusieurs fois après dans les conversations que nous eumes avec eux, ce qu'étoient devenus leurs compatriotes: Mais nous leur répondimes que nous n'en savions rien: Aussi ne mentionnons pas, car nous ne sceumes l'avanture de longtemps après. Ainsi ils crurent que les Espagnols les ayant rencontrés les avoient tuez ou faits prisonniers.

Mais reprenons la relation de la flotte Espagnole que nous avons laissée à Carthagene. Après y avoir fait le séjour qu'elle a ordre d'y faire, qui est si je ne me trompe de 60. jours, elle remet à la voile pour *Porto bello*, où elle ne demeure que trente jours. C'est pourquoi le Vice-Roi de *Lima* ayant reçu avis de l'arrivée de la flotte à Carthagene envoie incontinent les trésors du Roi à *Panama*, où on les débarque & tient tout prêts pour les envoyer à *Porto-bello* aussi-tôt qu'on a nouvelle que la flotte d'Espagne y est arrivée. Une des raisons pourquoi l'on envoie si-tôt des Expres à *Lima*, est pour donner ordre que les marchandises & les richesses soient prêtes à être transportées par des Mulets à *Panama* aussi-tôt que la flotte est arrivée à *Porto-bello*; il faut du tems à la flotte de *Lima* pour décharger, parce que les vaisseaux ne sont point à la rade de *Panama*, mais à celle de *Pericon*, qui sont trois petites Isles à deux lieues de *Panama*. On dit que les effets du Roi montent ordinairement à 2400000. pieces de huit, sans y comprendre les effets des marchands. Tout cela se transporte par des Mulets qui logent dans de grandes écuries qu'on a bâties dans l'une & dans l'autre de ces deux places. Quelquefois les marchands pour sauver le droit de Doûane, emballent leur argent avec les marchandises, & l'envoient à *venta de cruces* sur la riviere de Chiagre; de là il descend par la riviere ensuite par Mer à *Porto-bello*; trajet où je sais qu'on a pris une flotte entière de *Peragos* & de *Camots*. Les vaisseaux qui ne sont pas prêts à faire voiles

voiles le 30. jour après l'arrivée de la flotte courent risque d'être laissez; car tout part précisément le trentième jour pour aller à l'embouchure du havre. Cependant à force de sollicitations, l'Amiral retarde quelquefois le depart de huit jours; car il est impossible que tous les vaisseaux marchands soient prêts faute de monde. Lors que la flotte part de *Porto-bello*, elle retourne à Carthagene, & pendant ce tems-là on y apporte tous les revenus que le Roi tire du pays. Un gros vaisseau nommé *Parache*, l'un des Gallions d'Espagne; qui se détache de la flotte avant qu'elle arrive à Carthagene, va aussi l'y trouver. Cette *Parache* est détachée pour recueillir le tribut de la flotte, & touche pour cet effet à sainte Marguerite, & aux autres places situées sur la route de Carthagene, comme *Ponta de Guyara*, *Maracaybo*, *Rio de la Hache* & sainte Marie, où elle prend par tout les trésors du Roi. Après avoir fait à Carthagene le séjour qu'elle y doit faire, elle met à la voile pour la *Havana* dans l'Isle de *Cuba*, où elle rencontre quelques vaisseaux qui vont à la *Vera-Cruz*. Elle prend là les effets de la ville & du pays de Mexique, & généralement tout ce qu'on y voiture tous les ans par Mer des Isles Philippines. Après la jonction de toute la flotte qui se fait à la *Havana*, elle met à la voile pour l'Espagne, & passe par le Golphe de Floride. Les vaisseaux de la Mer du Sud sont beaucoup plus de séjour à *Panama* avant que de retourner à *Lima*. Les marchands & les gens de conséquence qui viennent de *Lima*, sont le moins de séjour qu'ils peuvent à *Porto-bello*, qui est une ville fort-sujette aux maladies, pour ne dire rien de pis, & pour lors fort remplie de monde qui y aborde de toutes parts. Comme il y a moins de Peuple à *Panama*, quoi qu'il y en ait beaucoup, aussi l'air y est-il meilleur. Les vents de Mer y donnent. Ils commencent d'ordinaire à souffler vers les 10. ou 11. heures du matin, & continuent jusqu'à huit

ou neuf du soir, que le vent de terre revient, & souffle jusqu'à huit ou neuf heures du matin.

Il n'y a prez de *Panama* ni bois ni marais; mais la campagne est spacieuse & sèche, sans brouillards ni nuages. La saison sèche commence vers la fin de Mai, & dure jusqu'au mois de Novembre. Dans ce tems-là les vents de Mer sont Sud-Sud Ouest, & ceux de terre Nord. Durant la sécheresse, les vents sont presque toujours entre l'Est Nord-Est & le Nord. Cependant à mesure qu'on avance dans la Baye on les trouve communément Sud. Mais je parlerai de cela plus au long dans le Chapitre des vents que je réserve pour le supplément. Les pluies ne sont pas si excessives aux environs de *Panama*, qu'aux deux côtés de la Baye: cependant dans les mois de Juin, de Juillet, & d'Août elles sont assez violentes. Les personnes de conséquence qui viennent du Perou à *Panama*, & principalement durant ces mois, coupent leurs cheveux tout ras pour se garantir des fièvres; car le lieu leur est mal sain, parce qu'elles viennent d'un pays qui jouit d'une constante sérénité, & où il n'y a jamais ni pluies ni brouillards: Mais je croi au reste que cette ville est assez saine pour toute autre sorte de gens. Voilà ce que j'avois à dire de *Panama*.

Le 20 nous remîmes à la voile, & vinmes mouiller à une lieue des Isles de *Pricon*. Ce sont trois petites Isles infertiles & pleines de rochers. Nous allâmes là attendre la réponse à la lettre que nous avions écrite, comme j'ai dit, au Gouverneur de *Panama* pour traiter de l'échange des prisonniers, & envoyée par Dom Diego, qui nous avoit donné parole de revenir ce jour-là avec la réponse. Le 21. nous primes une autre barque chargée de cochons, de volailles, de bœuf salé, & de sirops. Elle venoit de *Lavelia* & alloit à *Panama*. L'après-midi nous écrivîmes encore au président par un jeune *Metis*, c'est ainsi qu'on appelle ceux qui naissent des Indiens & des Euro-

ropéens.

ropéens. Ce jeune homme fut aussi chargé de trois ou quatre copies de la même lettre, & avoit ordre de les disperser parmi le commun peuple. Cette lettre pleine de menaces, soutenue par l'adresse & par le manege du porteur, fit tant d'effet sur la Populace, qu'elle causa de la rumeur dans la place. Le Président envoya tout aussi-tôt à bord un Gentil-homme pour demander la prise de farine que nous avions faite à la hauteur de *Gallo*, & en même tems tous les prisonniers en échange de nos deux hommes: Mais nos Capitaines lui répondirent qu'ils ne vouloient donner qu'un homme pour homme. Le Gentil-homme repliqua qu'il n'avoit point d'ordre pour cela; mais que si nous voulions attendre jusqu'au lendemain il nous apporterait la réponse des Gouverneurs. Le Lendemain il nous amena nos deux hommes, & eut environ 40. prisonniers en échange.

Le 24. nous partîmes pour *Tabaco*. C'est une des Isles Caribes. Elle est dans la Baye à environ six lieues de *Panama* du côté du Sud. Elle a environ trois miles de long, & deux de large, & est élevée & montueuse. Du côté du Nord elle forme une agreable coline, dont la pente s'étend jusqu'à la Mer. Le terroir prez de la Mer est noir & profond; mais tirant vers le sommet de la montagne il est fort sec & aride. Le Septentrion de cette Isle presente une très-agreable perspective. On diroit que c'est un jardin fruitier enfermé de plusieurs grands arbres. Les principaux fruits sont des plantains & des Bananes. Ces fruits y croissent fort bien depuis le bas jusqu'au milieu de la pente; mais au delà ils viennent petits parce qu'ils manquent d'humidité. Tout proche de la Mer il y a quantité d'arbres à Cacao qui font un fort agreable effet à la vue. Parmi les arbres à Cacao, il croit force Mammets. Cet arbre est large, grand, droit & sans nœuds & branches, il a soixante dix pieds de haut ou plus. La tête s'élargit en plusieurs petites branches qui croissent assez prez à prez, & sont fort entrelas-

fées. L'écorce est d'un gris enfoncé, épaisse, rude & pleine d'élevures. Le fruit est plus gros que le coing, il est rond, & couvert d'une peau épaisse de couleur grise. Lors qu'il est meur, la peau est jaune & dure; & s'écorche comme le cuir : Mais avant qu'il soit meur elle est cassante. Le jus est alors blanc & visqueux. Ce n'est pas la même chose quand il est meur. Quand cela est & qu'il est pelé il est fort jaune, & a au milieu deux gros noyaux plats, chacun beaucoup plus gros qu'une amande. Ce fruit a fort-bonne odeur, & le goût répond à l'odeur. Le Sud-Ouest de l'Isle n'a jamais été défriché. Il est plein de bois à bruler & de diverses sortes d'arbres, il y a un fort-beau ruisseau d'eau douce qui sort de la montagne, passe au travers du bois d'arbres fruitiers, & se jette dans la Mer du côté du Nord. Il y avoit prez de la Mer une petite ville avec une Eglise à un bour; mais à présent ce n'est plus rien, les Avanturiers ayant presque tout ruiné. L'ancrage est bon vis à vis de la ville à environ un mile de la côte; & il y a un bon fonds, & environ 16. à 18. brasses d'eau. Au Nord-Ouest de Tabaco il y a une petite Isle nommée Tabogilla, avec un petit Canal qui passe entre deux. Il y a une outre petite Isle pleine de bois à environ un mile au Nord-Ouest de Tabaco, & un bon Canal qui les separe. Je n'ai jamais vu que cette Isle ait eu de nom.

Pendant le séjour que nous fîmes à Tabaco, un prétendu marchand de Panama pensa nous faire un mauvais tour. Il vint en cachette comme s'il eût eu dessein de trafiquer avec nous; & que les marchands Espagnols sont assez communément & dans celles du Sud, nonobstant les sévères défenses des Gouverneurs, qui ne laissent pas neantmoins d'y conriver quelquefois, & de commercer avec les Avanturiers mêmes. Notre prétendu marchand devoit venir de nuit avec sa barque chargée de marchandises, & nous devions aller mouiller au Sud de Pericon. Il vint avec un Brulot au lieu de barque. Il s'approcha fort

prez.

prez de nous, & nous appella par le mot dont il avoit été convenu entre nous. Mais comme nous portions la défiance à l'extrémité, nous lui criâmes de mouiller; & ne le faisant point, nous tirâmes dessus. Leurs gens sautant alors dans leurs Canots, mirent le feu à leur vaisseau, qui sauta & vint bruler si prez de nous, que nous fumes forcez de couper notre cable en toute diligence, & de prendre le large le mieux qu'il nous fut possible.

L'Espagnol ne fut pas tout à fait aussi politique de nous donner rendez-vous à Pericon, où nous avions du large, qu'il l'auroit été s'il fût venu nous trouver à Tabaco, car le vent de Mer le portant droit sur nous, son Brulot eût mis le feu à notre vaisseau, ou nous auroit fait échoüer sur le sable si nous avions été obligez de couper les cables. Mais je croi qu'il aimoit mieux Pericon, soit parce qu'il pouvoit mieux se cacher entre ces Isles, soit qu'en cas d'accident il lui fût plus facile de se garantir de nos Canots; & de se sauver à Panama, qui n'en est qu'à deux lieues.

Durant cette expedition, le Capitaine Swan à qui on en vouloit moins qu'à nous; parce que son vaisseau étoit moindre que le nôtre, avoit demeuré à un mile de nous avec un Canot à la balise * de son ancre: Car il craignoit quelque trahison de la part de notre prétendu marchand. Peu de tems avant que le Brulot sautât il vit un petit bateau, & crut voir un homme dessus qui s'avançoit du côté de son vaisseau: Mais l'homme plongea & disparut tout à coup croyant peut-être qu'il étoit découvert.

On crut qu'il venoit avec des matieres combustibles pour bruler le Gouvernail du Capitaine Swan. On fit le même tour à Coquimbo au Capitaine Charp, & son vaisseau eût été brulé selon les apparences, si la chose n'avoit pas été découverte par un pur effet du hazard. J'étois alors sur le vaisseau du Capitaine

16

Charp.

* C'est le bois qui flotte sur l'ancre pour marquer le lieu où elle est.

Charp. Le Capitaine Swan voyant le feu prez de nous, coupa son cable aussi-bien que nous, & la barque en fit autant. Ainsi nous fumes à la voile toute la nuit, & eumes plus de peur que de mal. Le Brulot qui étoit en feu deriva toujours brulant du côté de Tabaco: Mais après le premier feu il ne fit plus de flamme claire; il jeta seulement beaucoup de fumée, parce qu'il n'étoit pas bien fait, quoi qu'il eût été construit par le ordres du Capitaine Bond.

J'ai déjà fait mention du Capitaine Bond dans mon quatrième Chapitre. Cet homme étant aux Isles du Cap-Vert passa dans les Mers du Sud à la sollicitation d'un nommé Richard Morton, qui avoit déjà été dans ces Mers avec le Capitaine Charp. Il rencontra chemin faisant le Capitaine Eaton, & ils firent société un jour ou deux: Mais enfin Morton vint à bord du Capitaine Eaton, & le persuada de quitter durant la nuit le Capitaine Bond; ce qu'il fit. Pour Morton il demeura sur le vaisseau du Capitaine Eaton qu'il trouvoit le meilleur. Le Capitaine Bond ayant donc ainsi perdu Eaton son associé & Morton son pilote; & son vaisseau n'étant pas trop bon voilier, il perdit l'esperance d'aller dans les mers du Sud. Comme il avoit fait beaucoup de pieces, à ce qu'on m'a dit, aux Isles Caribes, il n'osa paroître à aucune des Isles Angloises. Ne sachant donc que faire il proposa à son Equipage de se jeter chez les Espagnols; ce qui fut approuvé. Il prit incontinent la route des Indes Occidentales, & la premiere place où il mouilla, fut Porto-bello. Il dit d'abord au Gouverneur qu'il y avoit des vaisseaux Anglois dans les Mers du Sud; & que si l'on ne l'en croyoit pas il offroit de demeurer prisonnier jusques à ce qu'on se fût convaincu de la verité qu'il avoient. Mais on le crut, & il fut envoyé à Panama, où il fut en grande estime. C'est ce que nous avons appris de divers prisonniers.

Les Espagnols de Panama n'autoient jamais pu équiper leur brulot sans le secours de Bond; car il n'est

n'est pas croyable combien les Espagnols des Indes Occidentales, & principalement des Mers du Sud, sont ignorans dans les affaires de la marine. Ils bâtissent à la verité de bons vaisseaux; mais c'est peu de chose; car tout vaisseau dont le fonds est bon, suffit pour les mers du Sud. Ils ne font leurs vaisseaux que de gros engros, & il n'y a de canon que sur trois ou quatre navires du Roi. Les munitions de guerre qu'on y met sont assez mediocres; & ils sont bien embarrasés quand il est question de faire des brulots, ou d'autres machines moins usitées. Ils n'ont pas même l'esprit de reculer leur canon en dedans après qu'ils ont fait leur décharge; mais ils ont en dehors des plateformes sur lesquelles leurs canonniers montent pour recharger: De sorte que quand nous les abordons il ne faut qu'un bien petit choc de nos barques pour renverser ces plate-formes. La principale raison de cela est, que les Espagnols naturels sont trop orgueilleux pour être Matelots; aussi se servent-ils des Indiens pour cela. Un Espagnol peut aller en mer pour commander un vaisseau, & n'avoir pas plus de connoissance que ces pauvres ignorans. Ils ne peuvent pas aquerir beaucoup d'experience, parce qu'ils ne s'éloignent pas & vont toujours le long des côtes.

Mais reprenons le fil de nôtre relation. Le jour étant venu, nous revinmes mouiller prez de nos balises, & tâchames de retirer nos ancrs: Mais comme les cables des balises étoient pourris, ils se rompirent. Pendant que nous étions occupez à ravoit nos ancrs, nous vîmes un grand nombre de Canots pleins de monde, qui passoient entre Tabaco & l'autre Isle. Cela nous jeta dans une nouvelle consternation. Nous fumes immobiles jusques à ce que nous vîmes qu'ils venoient droit à nous. Alors nous levâmes l'ancre & allâmes à eux. Quand nous fumes à portée, il se trouva que c'étoit des Avanturiers Anglois & François qui venoient de la Mer du Nord, &

qui avoient traversé l'Istme de Darien. Ils étoient 280. hommes dans 28. Canots ; 200. François , & le reste Anglois. Ils étoient commandez par Gronet & Lequie Capitaines. Nous remîmes incontinent à l'ancre, & tous les Canots vinrent à bord. Ces gens nous dirent , qu'il y avoit encore dans le pays de Darien 180. Anglois sous le commandement du Capitaine Townley, qui faisoient des Canots, comme ils avoient fait, pour passer dans ces Mers. Tous les Anglois furent incontinent reçus sur les vaisseaux du Capitaine David & du Capitaine Swan; & pour les François on les mit sur le navire que nous avions pris chargé de farine. Comme le Capitaine Gronet étoit le plus vieux Commandant, il eut aussi le commandement de ce vaisseau ; Et par ce moyen tout le monde fut content. Le Capitaine Gronet en reconnaissance des honnêtetés qu'on avoit eues pour lui, offrit à David & à Swan une nouvelle commission pour chacun du Gouverneur du petit Gave.

Il y a plusieurs années que les Gouverneurs du petit Gave avoient de coutume d'envoyer en Mer à leurs Capitaines des Commissions en blanc, avec ordre d'en disposer en faveur de ceux qu'ils jugeroient à propos. Ils se rendoient par ce moyen l'asile de tous ceux dont la fortune étoit délabrée, & augmentoient & leurs richesses, & leurs forces, & la réputation de leur parti. Le Capitaine David en accepta une, parce que celle qu'il avoit étoit vieille; & il en avoit hérité par la mort du Capitaine Cork, qui l'avoit eue du Capitaine Tristrian avec la barque qu'il commandoit, ainsi qu'on la déjà dit. Mais le Capitaine Swan refusa de prendre la sienne, disant qu'il avoit ordre du Duc d'York de n'insulter point les Espagnols, & de faire en sorte de n'en être point insulté: Que comme ils en avoient mal usé à *Baldivia*, où il y avoit eu quelques morts, & un plus grand nombre de blessés, il croyoit avoir une commission légitime de se faire justice lui-même. Jen'ai jamais lu aucune de ces com-

missi

missions Françaises tant que j'ai été sur ces Mers; aussi ne saurois-je dire ce qu'elles portent: Mais j'ai appris depuis qu'elles contiennent une permission de pêcher & de chasser. L'occasion de cela est, que l'Isle *Hispaniola* où est la garnison du petit Gave, appartient en partie aux François, & en partie aux Espagnols. De sorte qu'en tems de paix on donne ces commissions pour servir de passe-ports, s'il faut ainsi dire, qui mettent à couvert ceux qui les prennent, de la violence du parti contraire. Les François neantmoins ne bornent pas ces commissions à *Hispaniola*: Ils les étendent par tout; & c'est le prétexte sous lequel on ravage généralement & par mer & par terre toutes les parties de l'Amerique.

Après avoir ainsi disposé de nos associés, nous résolûmes d'aller chercher au Golphe de saint Michel le Capitaine Townley, que nous croyions dès lors sur ces mers. Nous fîmes donc voiles de ce côté-là le second de Mars 1685. Ce Golphe est à prez de 30. lieues de *Panama* du côté du Sud-Est. Pour y aller en venant de *Panama*, il faut passer entre les Isles Royales & la terre ferme. C'est un lieu où il y a grand nombre de rivières qui après avoir achevé leur course sont englouties dans la mer. Il confronte du côté du Sud à la pointe de Garrachine, qui est à 6. degrez 40. minutes de latitude Septentrionale, & du côté du Nord au Cap Saint Laurent. Il faut ici reformer en passant une erreur grossière qui se trouve dans nos cartes ordinaires. Elles ne donnent point de nom au Cap Meridional, qui est cependant le plus considérable, & la véritable pointe de Garrachine. Elles donnent ce nom au Cap Septentrional qui est le moins remarquable, en faveur seulement de ceux qui ont des affaires au Golphe. On ne se contente pas de mettre le nom de Saint Laurent, qui est le véritable nom de cette pointe Septentrionale; on lui donne encore le nom de l'autre pointe. Les principales rivières qui se déchargent dans le Golphe de Saint Michel, sont

sont la Sainte Marie, le *Sambo*, & le *Congos*. Le *Congos* est la riviere que je conseillois à nos gens de passer, comme étant le chemin le plus court pour le voyage de terre dont j'ai fait mention dans le Chapitre 1. Cette riviere vient du pays directement, & reçoit plusieurs ruisseaux qui s'y jettent de tous côtés; ensuite elle se perd dans le Golphe du côté du Nord à une lieüe dans le Cap Saint Laurent. Ce Golphe n'est pas fort-large; mais il est profond, & navigable durant quelques lieües. Les dehors sont des sables; mais il y a un canal pour les vaisseaux. Les Espagnols ne s'en servent point à cause du voisinage de la riviere de Sainte Marie, où ils ont le plus d'affaires en consequence des mines.

La riviere de *Sambo* paroît une grande riviere; car le flux est gros à son embouchure: Mais je n'en saurois dire davantage parce que je n'y ai jamais été. Cette riviere se jette dans la mer, du côté du Midi du Golphe, prez de la pointe de Garrachine. Au delà des embouchures des ces deux rivières tant d'un côté que d'autre, le Golphe s'etressit un peu, & fait cinq ou six petites Isles, enjolivées de gros arbres verts, & fleuris durant toute l'année, & separées de bons canaux. Au delà encore, le rivage est si ferré de deux côtés par deux pointes de terre basse couverte de Mangles, que ce n'est plus qu'un petit détroit qui n'a qu'à peine demi mille de large. Cela sert comme d'entrée à la partie interieure du Golphe, qui est une profonde Baye de deux ou trois lieües de large de quelcôté qu'on la prenne. A l'Orient sont les embouchures de diverses rivières, dont la principale est celle de Sainte Marie. Outre le détroit dont je viens de parler, il y a plusieurs bras de Mer; mais celui-là seul est navigable. C'est pour cela que le vaisseau garde-côte Espagnol dont j'ai fait mention dans le Chapitre premier, alla se mettre entre ces deux pointes, comme étant le seul passage qu'on pût s'imaginer que nous tentions, étant la route que les Avanturiers ont toujours

prise,

prise, parce qu'elle est la plus courte pour passer des Mers du Nord dans celles du Sud. La riviere de Sainte Marie est la plus large des rivières de ce Golphe. Elle est navigable durant huit ou neuf lieües en montant, car le flux monte jusques-là. Après cela, cette riviere se divise en deux branches, qui ne sont bonnes qu'à porter des Canots. La Marée monte & descend dans cette riviere environ 18. pieds.

A environ six lieües de l'embouchure de cette riviere du côté du Sud, les Espagnols après avoir découvert les mines d'or qui y sont, bâtirent il y a environ 20. ans la ville de Sainte Marie à laquelle ils donnerent le nom de la riviere. Les Capitaines Coxon, Harris, Charp prirent cette place, quand ils entrerent dans ces Mers peu de tems après qu'elle eut été bâtie. Elle s'est depuis renduë considerable; & tellement considerable, que quand le Capitaine Harris, neveu du premier, la prit, comme j'ai dit dans le sixième Chapitre, il y trouva toute sorte d'artisans; une grande quantité de farine & de vin, & un grand nombre de hoyaux & d'autres instrumens de fer, dont les esclaves se servent pour travailler aux mines d'or; Car outre l'or & le sable qu'ils amassent ensemble, ils trouvent souvent de grosses masses, enchaissées entre les rochers de maniere qu'on doit qu'elles y croissent naturellement. J'en ai vu un morceau aussi gros qu'un œuf de poule. Le Capitaine Henri l'avoit apporté de là, où il en prit 120. livres d'autres en masse encore plus grosses à ce qu'il m'a dit: Mais on fut contraint de mettre ceux ci en pieces pour pouvoir les partager. Ces masses ou lingots ne sont pas solides; mais ils ont des crevasses & des pores pleins de terre & de poussiere. La ville de Sainte Marie n'est pas éloignée des mines où les Espagnols occupent un grand nombre d'esclaves tant que le tems est sec: Car durant la saison pluvieuse que les rivières débordent, on ne peut pas bien travailler. Cependant les mines sont si proches des montagnes, que les rivières haussent & baissent

scu

sent avec la même rapidité. Le meilleur tems pour chercher l'or dans les sables est incontinent après la pluie. La violence de la pluie lave l'or dans les rivières, où une grande quantité va au fond & y demeure. Les Indiens naturels qui demeurent aux environs en ont alors la meilleure part, & les Espagnols en achètent plus d'eux, qu'ils n'en tirent par le travail de leurs esclaves. J'ai entendu dire que les Indiens en amassent tous les jours l'un portant l'autre pour la valeur de cinq schellings. Les Espagnols durant la saison pluvieuse font venir à Panama la plupart de ces Indiens qu'ils mêlent avec leurs esclaves. Le Capitaine Townley étoit avec son monde à la ville de Sainte Marie, où il faisoit des Canots, quand le Capitaine Gronet vint dans ces Mers: Car les Espagnols avoient alors abandonné cette place.

Il y a une autre petite place à l'embouchure de la rivière, nommée *Schubaderos*. Elle est située au Nord d'un lieu ouvert, à l'embouchure de la rivière de Sainte Marie, où il y a plus d'air qu'aux mines, ou qu'à *Santa Mar*, qui est une ville où faute d'air, on est presque étouffé par la chaleur.

Aux environs de toutes ces rivières, & sur tout prez de la mer, le terrain est bas, & la terre profonde & noire. Les arbres y viennent extraordinairement gros & grands. Voilà ce que j'avois à dire touchant le Golphe de Saint Michel.

Nous fîmes voiles pour Pericon le second jour de Mars comme je l'ai déjà dit, & dès la même nuit nous mouillâmes pour la seconde fois à Pacheque. Nous en partîmes le 3. faisant voiles vers le Golphe. Le Capitaine Swan entreprit d'aller querir le Capitaine Townley & ses gens; ainsi il se tint prez de la terre ferme, mais le reste des vaisseaux demeura plus prez des Isles Royales. Le Capitaine Swan voulut avoir cette commission, parce qu'il le proposoit d'envoyer par terre des Indiens à la Jamaïque avec des lettres, ce qu'il fit, ordonnant aux Indiens de delivrer ces lettres

lettres à tous les autres vaisseaux Anglois qui pouvoient être sur ces mers. A deux heures nous fûmes pour la seconde fois au lieu où nous avions calsestré nos vaisseaux. Nous y vîmes deux navires qui sortoient; & il se trouva que c'étoit le Capitaine Townley & ses gens. Ils étoient sortis de la rivière la nuit, & avoient pris deux barques destinées pour Panama. L'une chargée de farine, l'autre de vin, d'eau de vie, de sucre, & d'huile. Les prisonniers dirent que la flote de Lima étoit prête à faire voiles. Nous mouillâmes entre les Isles Royales, & le lendemain, le Capitaine Swan revint de la rivière de Sainte Marie, où il apprit des Indiens que le Capitaine Townley, avoit passé aux Isles Royales. Ce Capitaine pour faire place à son équipage se défit là d'une grande quantité de ses marchandises. Il distribua une partie de son vin & de son eau de vie à chaque vaisseau, pour les faire boire, parce qu'il avoit besoin des cruches pour y mettre de l'eau. Les Espagnols de ces mers-là transportent leur vin, leur eau de vie, & leur huile, dans de grandes cruches de terre qui tiennent sept ou huit Gallons, c'est à dire 27. à 32. pintes mesure de Paris. Quand ils chargent à *Pisco*, lieu fameux pour ses vins, & éloigné du Nord de Lima d'environ 40. lieues, ils n'apportent que des cruches de vin qu'ils entassent les unes sur les autres avec tant d'art, qu'à peine pourrions-nous en faire autant sans les casser. Cependant ils en portent souvent 1500. ou 2000. ou davantage dans un vaisseau, & il est rare qu'ils s'en casse une seule. Le 10. nous primes une petite barque qui venoit de Guaiquil. Elle n'avoit autre chose que son lest. Le 12. il sortit un Canot de la rivière de Sainte Marie, & nous apprîmes de lui que 300. Anglois & François venoient encore par terre de la mer du Nord. Le 18. nous rencontrâmes une barque avec 5. ou 6. Anglois dessus: Elle appartenoit au Capitaine Knight qui avoit été cinq ou six mois dans les mers du Sud, & étoit alors sur la côte de Mexique. Il y avoit découvert cette

cette barque, & comme il n'avoit pû l'aborder avec son vaisseau, il avoit détaché un Canot avec 5. ou six hommes qui s'en étoient rendus maîtres; mais n'avoient pû après cela joindre leur vaisseau qu'ils avoient perdu durant la nuit. Voilà pourquoi ils étoient venus dans la Baye de Panama, résolus de rebrousser par terre pour venir dans les mers du Sud, si par bonheur ils ne nous avoient pas rencontrés: Car il faut savoir que l'Isthme de Darien étoit dès lors le chemin ordinaire des Aventuriers pour passer quand ils vouloient, de la mer du Nord dans celle du Sud. Cette barque du Capitaine Knight avoit 40. à 50. cruches d'eau de vie, & étoit commandée par Henri More: Mais le Capitaine Swan voulant avancer le Capitaine Harris, fit casser More, disant pour raison qu'il y avoit apparence que ces gens avoient abandonné leur Commandant. More remit la barque de son bon gré, passa sur le vaisseau du Capitaine Swan, & devint un de ces gens.

La saison sèche de ce pays là étoit alors sur sa fin, & les Isles Royales se trouvoient sans eau, quoi qu'il y en eût encore en abondance la première fois que nous y vinmes. Nous fûmes donc forcés d'aller à la pointe de Garrachine dans l'espérance d'y trouver de l'eau. Le Capitaine Harris commandant alors la nouvelle barque, fut détaché pour aller dans la rivière de Sainte Marie, & apprendre des nouvelles des gens dont les Indiens nous avoient parlé, pendant que le reste de nos vaisseaux faisoit voiles vers la pointe de Garrachine. Nous y arrivâmes le 21. nous mouillâmes à deux milles de la pointe, & trouvâmes un flux violent qui venoit de la rivière de Sambo. Le lendemain nous entrâmes dans la pointe, & mouillâmes à quatre brasses d'eau. Le flux monte là jusqu'à 8. à 9. pieds. Le mont est au Nord Nord-Est, & le descendant au Sud-Sud-Ouest. Les Indiens qui habitent le long de cette rivière, vinrent à nous avec leurs Canots, & nous apportèrent des Plantains & de Bananes. Ils

ne

ne parloient point Espagnol, ni ne l'entendoient: Aussi croi-je qu'ils n'ont aucun commerce avec les Espagnols. Nous n'y trouvâmes point d'eau non plus: Ainsi nous allâmes de là à Porto-Pinas, qui est à sept lieues de là au Sud quart d'Ouest.

Porto-Pinas est à sept degrez de latitude Septentrionale. On lui donne ce nom parce qu'il y croit quantité de pins. Le pays est assez élevé, & à mesure qu'on avance, on découvre d'agréables éminences. Les terres proches de la Mer sont toutes couvertes de beaux bois de haute futaie. Les terres qui confrontent le havre sont basses dans le milieu, mais hautes & pierreuses des deux côtés. A l'entrée du havre il y a deux petites Isles hautes, ou pour mieux dire deux rochers stériles. Les Espagnols dans leurs livres de pilotage parlent de ce havre comme d'un bon havre; mais il est tout à fait exposé aux vents de Sud-Ouest qui soufflent souvent dans ce pays-là durant la sécheresse. D'ailleurs il est petit, & l'entrée en est fort serrée. Je ne saurois dire au juste de quelle profondeur est l'eau dans ce havre.

Le 25. nous arrivâmes au havre de Pinas, mais nous n'y entrâmes point avec nos vaisseaux, parce que nous trouvâmes le lieu trop peu de chose pour y mouiller. Nous y envoyâmes nos Canots pour le reconnaître. Ils trouverent un Courant de bonne eau qui se jette dans le Mer. Mais les grosses houles qui vinrent dans le havre nous empêchèrent d'y remplir commodément nos vaisseaux à eau. Le 26. nous retournâmes à la pointe de Garrachine. Nous prîmes chemin faisant un petit vaisseau chargé de Cacao qui venoit de Guaguil. Le 29. nous arrivâmes à la pointe de Garrachine, où nous trouvâmes le Capitaine Henri qui avoit été à la rivière de Sainte Marie, & qui n'y avoit pas trouvé les gens qu'il étoit allé chercher. Cependant il aprit encore des Indiens qu'ils étoient le long d'une des branches de la rivière de Sainte Marie, où ils bâtissoient des Canots. Nous

parta-

partageames à la pointe de Garrachine le Cacao que nous venions de prendre.

Ne pouvant y faire de l'eau nous fîmes dessein de retourner à *Tabaco*, où nous étions assurez d'en trouver. Nous mîmes donc à la voile le 30. par un petit vent de Sud Sud-Est. Nous étions alors neuf vaisseaux de compagnie. Le premier Avril, étant dans le canal qui separe les Isles Royales d'avec la terre ferme, il fit beaucoup de tonnerres & des éclairs, & nous eumes un peu de pluie. Nous mouillames ce soir-là à l'Isle de Pacheque, & fîmes immédiatement après prendre les devans à quatre de nos Canots du côté de l'Isle de *Tabaco* pour faire des prisonniers, & prendre langue. Le lendemain nous suivîmes nos Canots. Le 3. au soir nous mouillames prez de *Pericon*, & arrivâmes le lendemain à *Tabaco*, où nous trouvâmes nos quatre Canots. Ils y étoient arrivez de nuit, & avoient pris un Canot, qui selon la coutume venoit de *Panama* & alloit chercher des plantains. Il y avoit sur ce Canot 4. Indiens & un Mulâtre. Celui-ci ayant déclaré qu'il étoit sur le *Brulot* qui avoit voulu nous bruler la nuit, fut pendu sur le champ. Ces prisonniers confirmèrent que le Capitaine *Bond* Anglois d'origine commandoit le *Brulot*.

Nous fîmes là de l'eau, & coupâmes du bois à bruler: Ensuite nous envoyâmes quatre Canots à terre avec un des Indiens nouvellement faits prisonniers, qui devoit les mener à une manufacture de sucre; Car ayant alors du Cacao, nous manquions de Sucre pour faire du Chocolat. Mais ils avoient principalement ordre d'apporter des chaudières; Car il y avoit tant de monde sur chaque vaisseau, que nos pots ne pouvoient cuire assez promptement les vivres necessaires, quoi qu'ils fussent toute la journée sur le feu. Ils revinrent à bord deux ou trois jours après avec trois chaudières.

Pendant le séjour que nous fîmes là, la barque du

Ca-

Capitaine *David* fut détachée pour aller à l'Isle d'*Atoque*. C'est une autre Isle qui n'est pas habitée dans la Baye de *Panama*. Elle n'est pas de si grande étendue que *Tabaco*; cependant il y a des Champs de plantain & quelques Negres pour en avoir soin. Ces Negres élèvent de la volaille & des Cochons pour leurs maîtres, qui demeurent à *Panama*, & aux Isles Royales. C'étoit pour de la volaille ou pour des Cochons que nos gens alloient là. Mais ils rencontrèrent par hazard un exprez qu'on envoyoit à *Panama* pour donner avis que la flore de *Lima* étoit en Mer. La plupart des lettres furent jetées en Mer & perduës. Ils s'en trouva neantmoins quelques-unes qui disoient positivement, que la flore venoit avec toutes les forces qu'on avoit pû trouver dans le Royaume du *Perou*: Que cependant elle avoit ordre de n'en venir point aux mains avec nous, à moins qu'elle n'y fût forcée. (Mais elle changea d'avis, car elle prit ensuite le parti de nous donner bataille, après qu'elle eut déchargé ses tresors à *Lavelia*.) Et qu'enfin les pilotes de *Lima* avoient délibéré sur la route qu'on devoit prendre pour ne pas nous rencontrer.

Pour la satisfaction des curieux j'insérerai ici les résolutions qui furent prises par l'assemblée des pilotes, telles qu'un des nôtres en fit la traduction sur les deux lettres Espagnoles que nous interceptâmes. Voici la premiere.

MONSIEUR,

M'Etant trouvé avec son Excellence, & ayant entendu la lecture de la lettre du Capitaine *Michel Sanchez de Tena*, où il est dit qu'il se doit faire une assemblée de pilotes. On dit que ce n'est pas le tems, & on objecte *Gallapagos*. J'ai répondu à cela qu'on craignoit l'ennemi, & qu'on pourroit bien suivre cette route. J'ai dit cela à son Excellence qui m'a ordonné d'écrire la route que voici.

Le jour de mettre à la voile étant venu. il faut faire

route

route à l'Ouest Sud-Ouest ; de là à l'Ouest jusques à ce qu'on soit à quarante lieues en Mer : Ensuite il en faut faire autant au Nord Ouest, jusques à ce qu'on soit sous la ligne. De là les pilotes doivent prendre la route de Moro de Porco, & de la côte de Layelia & de Nata, où l'on prendra langue : Et suivant ce qu'on apprendra, on peut continuer la même route pour Otoque : De là à Tabaco, & puis enfin à Panama. Voilà la route que je croi la meilleure.

Cette lettre est obscure ; mais le Lecteur en fera le meilleur usage qu'il pourra. L'autre lettre roule sur le même sujet,

LA route la plus seure qu'on doit tenir partant de Malabrigo, est celle-ci. Il faut faire route à l'Ouest quart de Sud pour ne pas passer à vue des Isles de Lobos. S'il arrive que les vents de Mer y portent, & jettent à l'opposite de la latitude de Malabrigo, tenez le vent au plus prez que vous pourrez ; & s'il est nécessaire, continuez cette route, & relachez. Louvoyez ensuite & vous éloignez gardant toujours votre latitude. Quand vous serez à 40. lieues des Isles de Lobos, gardez cette distance jusques à ce que vous soyez sous la ligne ; & alors si le vent general vous suit plus loin, il faut faire route au Nord-Nord-Est, jusques à ce que vous soyez à trois degrez Nord. Si à cette latitude vous trouvez les vents de Mer, tâchez de tenir la côte, & de vous approcher ainsi de Panama. Si durant votre voyage vous venez à vue de l'Isle, avant que d'être à la hauteur du Cap saint François, ne manquez pas de vous éloigner de la vue des terres, de peur que l'ennemi ne vous découvre.

Cette lettre suppose que la flote partoît de Malabrigo, qui est à environ 8. degrez de latitude Meridionale, comme l'autre suppose qu'elle devoit partir de Lima qui est à 4. degrez plus au Sud. De là vient qu'on lui donnoit avis d'éviter Lobos, qui n'est pas éloignée de

de la route qu'elle prend d'ordinaire pour se rendre à Panama, & qu'il est bien difficile d'éviter de la maniere que sont les vents. Cependant on donnoit ordre à la flote Espagnole de ne pas approcher de Lobos ; & la raison de cela est que les Espagnols ayant déjà reçu avis que les Avanturiers étoient à Lobos de la Mer, ils ne savoient pas si nous n'y étions point encore à attendre leur flote.

Le 10. nous partîmes de Tabaco pour retourner aux Isles Royales, sur ce que nos pilotes nous dirent que les vaisseaux du Roi prenoient toujours cette route. Le 11. nous mouillâmes où nous avions caréné. Nous y trouvâmes le Capitaine Henri qui étoit allé pour la seconde fois à la riviere de Sainte Marie, d'où il avoit amené les gens que les Indiens nous avoient dit qui venoient par terre : Mais le nombre n'en étoit pas si grand qu'on l'avoit publié. Le 19. nous envoyâmes 250. hommes sur 15. Canots à la riviere de Chepo pour prendre la ville de ce nom. Le 21. ils furent suivis de tous nos vaisseaux, à la réserve de celui du Capitaine Henri qui resta, & qu'il falut calcuter. Le 22. nous arrivâmes à l'Isle de Chepelio.

Chepelio est la plus agreable Isle qui soit dans la Baye de Panama. Elle n'est qu'à sept lieues de la ville de ce nom, & à une lieue de la terre ferme. Elle a environ deux miles de long, & presque autant de large. Elle est basse du côté du Nord, & va en haussant du côté du Sud. Le terroir est jaune, & d'une espece de terre glaise. Le haut est pierreux ; & le bas planté de toute sorte de fruits exquis, comme sapadilles, poires qu'on nomme *Avogato*, *Mammets*, *Mammets Sapota*, pommes à l'étoile, &c. Le milieu de l'Isle est planté d'arbres de plantains, qui ne sont pas extrêmement gros, mais dont le fruit est d'un goût extraordinairement delicat.

Le Sapadillier est aussi gros qu'un gros poirier. Le fruit ressemble beaucoup à la poire de Bergamote, soit pour la couleur, soit pour la grosseur : Mais il y a de

certaines arbres qui le produisent un peu plus long. Quand il est verd ou nouvellement cueilli, le jus en est blanc & visqueux, & s'attache comme du glu. Il est alors dur : Mais deux ou trois jours après qu'il a été cueilli, il devient délicat & plein de jus, clair comme de l'eau de roche, & d'une délicatesse exquise. Ce fruit a au milieu deux ou trois noyaux ou pépins noirs, de la grosseur d'une graine de citrouille, & est excellent.

Le poirier d'*Avogato* est aussi gros que la plupart des autres poiriers, & d'ordinaire d'une hauteur raisonnable; il a l'écorce noire & assez unie; la feuille large & ovale; & le fruit aussi gros qu'un gros Limon. Il est verd jusques à ce qu'il soit meur, & alors il devient jaunâtre. Rarement est-il bon à manger que deux ou trois jours après qu'il a été cueilli: Mais après ce tems-là il est doux, & il est aisé de le peler. Le dedans est verd: ou tant soit peu jaune; mais doux comme du beurre. Il a aussi un noyau de la grosseur à peu près d'un noyau de grosse prune. Ce fruit de lui-même n'a aucun goût: Aussi le mêle-t-on d'ordinaire avec du sucre & du jus de citron. On bat cela tout ensemble dans un vaisseau, & on en fait un excellent plat. On le mange communément avec un peu de sel, & du plantain rôti. Ainsi un homme qui a faim peut en faire un bon repas. Il est fort-sain de quelque manière qu'on le mange. On dit que ce fruit provoque aux exercices de l'amour: Aussi dit-on que les Espagnols en font beaucoup de cas; & je croi que ce fruit les fait fort estimer; car j'en ai trouvé beaucoup en plusieurs endroits sur les Mers du Nord, où les Espagnols sont établis, comme dans la Baye de Campeche, sur la côte de Carthagene, & sur celle de *Saracco*. Il y en a aussi dans la Jamaïque que les Espagnols y planterent du tems qu'ils étoient maîtres de cette Isle.

L'arbre de *Mammet Sapota* est différent du *Mammet* de *Tubaco* dont nous avons fait la description dans ce
Cha.

Chapitre en parlant de cette Isle. Il n'est ni si gros ni si grand, & le fruit n'en est aussi ni si gros ni si rond. L'écorce en est mince & fragile, le dedans d'un rouge entoncé; & il a un noyau rude & plat. Il passe pour le meilleur fruit des Indes Occidentales. Il est fort-agreable & fort-sain. Je n'en ai point vu dans la Jamaïque; mais en plusieurs endroits des Indes Occidentales de la domination des Espagnols. Il y a une autre espèce de *Mammetier* qu'on appelle sauvage. Celui-ci produit un fruit, qui n'est d'aucune valeur: Mais l'arbre est droit, haut, & extrêmement fort, & par conséquent le meilleur dont on puisse faire des Mâts.

Le Pommier à étoile ressemble beaucoup au cognassier, mais il est beaucoup plus gros. Il est plein de feuilles, larges, ovales, & d'un verd fort obscur. Le fruit est aussi gros qu'une grosse pomme, & d'ordinaire si couvert de feuilles, qu'on a de la peine à le voir. On dit que c'est un bon fruit. Je n'en ai jamais mangé; mais j'ai vu de ces arbres & de leur fruit en plusieurs endroits de la terre ferme, au Nord du Continent, & à la Jamaïque. Tant que les Espagnols possederent cette Isle, ils y planterent de ces arbres & autres fruitiers, comme Sapadilliers, poiriers d'*Avogato*, & semblables. Il y en a encore aujourd'hui dans les plantations qui furent d'abord faites par les Espagnols, comme à *St. Angel*, à *Sevenmile Walk*, & à *Sixteenmile Walk*. J'y ai vu en plusieurs endroits des arbres plantés par les Espagnols; mais je n'ai jamais vu qu'ils aient été entretenus par les Anglois, qui paroissent peu curieux en cela. La rade est du côté du Nord, & on y peut ancrer seulement à demi mile de la côte. Au Nord il y a un puits près de la Mer, auprez duquel il y avoit autrefois trois ou quatre maisons; mais elles sont à présent entièrement ruinées. Cette Isle est située vis à vis l'embouchure de la riviere de *Chepo*.

Cette riviere sort des montagnes qui sont au Nord
K 2 du

du pays. Comme elle est enfermée du côté du Sud par d'autres montagnes, elle serpente à l'Oüest autour des unes & des autres; tant qu'enfin trouvant un passage au Sud-Oüest, elle fait une espèce de demi cercle: s'enflant en suite considérablement, elle se jette doucement dans la Mer à sept lieues de *Panama*. Elle est extrêmement profonde, & à environ un quart de mile de large: Mais l'entrée est embarrassée par des sables, en sorte qu'il n'y a que les barques qui puissent y entrer. A six lieues de la Mer il y a une petite ville d'Espagnols qui porte le nom de cette riviere. Elle est sur la gauche en venant de la Mer. C'est cette ville que j'ai dit que le Capitaine Lañonde attaqua. Le pays circonvoisin est plat. Il y a plusieurs petites montagnes pleines de bois: Mais la plus grande partie du pays n'est que pâturages, ou pays découvert. Au midi de la riviere ce n'est que bois durant plusieurs lieues. Ce fut à cette ville que nos deux cents cinquante hommes furent envoyez. Le 24. ils sortirent de la riviere après avoir pris la place sans aucune opposition: Mais ils n'y trouverent rien. Ils prirent en y allant un Canot; mais la plupart de ceux qui étoient dessus le sauverent dans une des Isles Royales. On avoit envoyé ce Canot bien armé pour observer nos mouvemens. Le 25. le Capitaine Henri nous rejoignit après avoir calfeutré son vaisseau. Le 26. nous retournames à *Tabaco* ayant alors dix voiles, en comptant le Capitaine Henri qui nous avoit joints. Nous y arrivames le 28. & y examinames nos prisonniers touchant les forces de *Panama*, car étant alors prez de mille hommes nous nous croyions assez forts pour une entreprise de cette conséquence. Nous aurions pû en cas de besoin faire une décente de neuf cents hommes: Mais nos prisonniers ne nous donnerent pas grand courage de tenter une pareille entreprise; car ils nous assûerent que toutes les forces du pays étoient à *Panama*, & qu'il y étoit venu du monde de *Porto-bello*, sans parler des habitans qui étoient

en

en plus grand nombre que nous. Ces raisons jointes à la force de la place qui a une haute muraille, nous empêcherent de pousser plus loin nôtre dessein. Pendant le séjour que nous fîmes à *Tabaco*, quelques-uns de nos gens brûlerent la ville de cette Isle.

Le 4. de Mai nous remîmes encore à la voile pour les Isles Royales, où nous continuâmes à croiser d'un côté à l'autre de ces Isles, jusques au 22. que les Capitaines David & Gronet allerent à Pacheque, & laisserent le reste de la flote à l'ancre à l'Isle de Saint Paul. De Pacheque nous envoyames deux Canots à l'Isle de *Chepelio* dans l'esperance d'y faire quelques prisonniers. Le 25. nos deux Canots revinrent avec trois prisonniers. C'étoit des matelots de *Panama*, qui dirent que les provisions y étoient si rares & si cheres, que les pauvres mouraient presque de faim; parce que nous les empêchions d'aller querir tous les jours les plantains qui leur étoient nécessaires, & qu'ils tiroient auparavant des Isles, & principalement de *Chepelio* & de *Tabaco*: Que le President de *Panama* avoit expressément défendu, que personne ne se hasardât d'aller chercher des plantains à aucune de ces Isles, mais que la nécessité les avoit obligé à passer par dessus les défenses du President. Ils dirent de plus, qu'on attendoit tous les jours la flote de *Lima*, d'où tout le monde disoit qu'elle étoit partie: Et que le bruit courroit à *Panama*, que Charles II. Roi d'Angleterre étoit mort, & que le Duc d'York avoit été couronné. Le 27. les Capitaines Swan & Townley arriverent aussi à Pacheque où nous étions: Mais la barque du Capitaine Swan étoit allée aux Isles Royales querir des plantains. L'Isle de Pacheque est, comme je l'ai déjà dit, la plus Septentrionale des Isles Royales. Elle est petite & basse, & n'a qu'environ une lieue de tour. Au midi de cette Isle il y en a deux ou trois petites, chacune desquelles n'a pas demi mile de tour. Entre Pacheque & ces Isles il y a un petit Canal qui n'a pas plus de six ou sept pas de large, &

K 3

environ

environ un mile de long. Le Capitaine Townley fit quelque chose de bien hardi dans ce petit Canal ; car se voyant pressé des Espagnols dans le combat dont je vais parler, il se jeta dans ce Canal sans savoir s'il y avoit assez d'eau ou non. Toute nôtre flotte étoit à l'Orient de ce Canal attendant la flotte de Lima que nous esperions qui viendrait de ce côté-là.

La matinée du vingt-huit fut fort pluvieuse ; Car les pluies étoient revenues, comme elles sont ordinairement avec le mois de Mai ou de Juin, quelquefois plus tard : De sorte que le mois de Mai est en ces pays-là fort changeant. A quelques jours prez nous avions jusques-là eu beau tems, & le vent Nord Nord-Est : Mais c'étoit alors tout autre chose, & le vent avoit changé au Sud Sud-Ouest.

Le tems s'éclaircit neantmoins vers les onze heures, & nous vîmes la flotte Espagnole à environ trois lieues Ouest Nord-Ouest de l'Isle de Pachique, faisant route à l'Est, & au plus prez du vent. Nous étions au Sud-Est à une lieue de l'Isle, entre l'Isle & la terre ferme. Il n'y avoit que le Capitaine Gronet qui étoit à nôtre Nord & prez de l'Isle. Il leva l'ancre aussitôt que les Espagnols parurent, & s'approcha de la côte. Pour nous, nous ne branlâmes pas, attendant qu'il revirât de bord & qu'il vînt à nous. Mais il eut soin de se mettre à couvert du danger.

Les Capitaines Swan & Townley vinrent à bord du Capitaine David pour deliberer sur les moyens d'en venir aux mains avec l'ennemi, que nous voyions venir dans le dessein de nous donner bataille. Les Espagnols avoient en tout 14. voiles, sans compter les Canots dont chacun avoit douze à quatorze rames. Ils avoient six gros vaisseaux de guerre. L'Amiral avoit 41. pieces de Canon, & 450. hommes ; le Vice Amiral 40. Canons, & 400. hommes ; le Contre-Amiral 36. Canons, & 360. hommes. Il y en avoit trois autres dont le premier avoit 24. Canons, & 300. hommes ; le second 18. Canons, & 250.

hom-

hommes ; & le dernier 8. Canons, & 300. hommes. Ils avoient aussi deux gros Brulots, & 6. vaisseaux chargés de petites armes, sur lesquels il y avoit 800. hommes, sans parler de deux ou trois cents hommes qui étoient sur les Canots. Nous eûmes depuis, cet état de leurs forces par le Capitaine Knight, qui étant sur la côte du Perou, & ayant alors le vent contraire fit des prisonniers qui lui firent ce détail, ce qu'il eut pour tout butin. Outre les forces dont on vient de parler, ils avoient encore quelques vieilles troupes Espagnoles qui venoient de *Porto bello* & qu'ils avoient rencontrées à *Lavelia* d'où ils venoient. Les forces qu'ils avoient prises à Lima consistoient en 3000. hommes, qui est tout ce qu'on pouvoit tirer du Royaume ; Cependant pour une plus grande seureté ils avoient débarqué leurs tresors à *Lavelia*.

Nôtre flotte étoit composée de 10. vaisseaux. Premièrement le Capitaine David avoit 36. Canons, & 136. hommes la plupart Anglois ; le Capitaine Swan 16. Canons, & 140. hommes tous Anglois ; C'étoit là les seuls vaisseaux de force que nous eussions. Tout le reste n'avoit que de petites armes. Le Capitaine Townley avoit 110. hommes tous Anglois : Le Capitaine Gronet 300. hommes tous François : Le Capitaine Henri 100. hommes la plupart Anglois : Le Capitaine Branly 36. hommes partie Anglois, partie François : Le vaisseau de transport du Capitaine David 8. hommes. Celui de Swan 8. hommes : La barque de Townley 8. hommes ; & une petite barque de trente tonneaux équipée en Brulot, chargée de l'attirail de nos Canots. Nous étions en tout 960. hommes. Mais le Capitaine Gronet ne vint à nous que quand tout fut fait. Tous ces disadvantages ne nous découragerent point ; Au contraire nous résolûmes de combattre l'ennemi ; car ayant l'avantage du vent il dépendoit de nous de combattre, ou de ne combattre pas. Il étoit 4. heures après midi quand nous levâmes l'ancre. Etant tous à la voile, nous

K 4

allâmes

allames droit aux ennemis qui se tenoient prez du vent pour venir à nous : Mais comme la nuit vint, tout se passa à se tirer quelques coups de part & d'autre. Sur la brune l'Amiral Espagnol mit un fanal pour faire mouiller sa flotte. Nous vîmes du feu à la Hune del'Amiral pendant une demi-heure, après quoi il disparut : peu de tems après nous revîmes la lumiere. Comme nous avions le vent nous demeurâmes à la voile, croyant que cette lumiere étoit encore à la hune del'Amiral : Mais la suite fit voir que c'étoit un stratageme, car la seconde fois le fanal fut mis à la hune du grand mâst d'une de leurs barques qu'ils firent éloigner. Cela nous trompa ; car nous croyions toujours le fanal à la hune de l'Amiral, & nous nous crûmes par ce moyen au dessus du vent.

Le jour étant donc venu, il se trouva contre nôtre esperance que nous avions perdu l'avantage du vent, & nous vîmes les espagnols qui venoient sur nous à pleines voiles. Nous fîmes plusieurs mouvemens pour regagner ce que nous avions perdu ; & après avoir combattu toute la journée comme en courant, & fait presque le tour de la Baye de Panama, nous revînmes mouiller à l'Isle de Pachegue.

Ainsi finit cette journée, & avec elle tous les projets que nous avions faits pendant cinq ou six mois ; quis qu'au lieu de nous rendre maîtres de la flotte Espagnole, & des richesses qu'elle portoit, nous fumes bien aises de nous échaper, & d'être en quelque maniere redevables de nôtre salut à la poltronnerie de nos ennemis qui n'eurent pas le courage de pousser leur avantage.

Le 30. au matin nous vîmes la flotte Espagnolle toute rassemblée, & à l'ancre à trois lieues de nous. Il n'y eut que peu de vent jusqu'à dix heures. En suite il se leva un petit vent de Sud dont la flotte Espagnolle profita pour se rendre à Panama. Je ne sai ce que les Espagnols perdirent, mais pour nous nous en fumes quittes

quittes pour un homme. Nous tinmes conseil, & il fut résolu d'aller aux Isles de Quibo ou de Cobaja, chercher le Capitaine Henri, qui avoit été forcé dans le combat de se separer de nous ; ces Isles étant le rendez-vous marqué en cas de pareil accident. Quant à Gronetil dit que son équipage n'avoit pas voulu qu'il nous joignit durant le combat. Mais cette excuse ne nous satisfit point. Nous le laissâmes venir avec nous aux Isles de Quibo, où nous le cassâmes comme sa lâcheté le meritoit. Quelques-uns furent d'avis qu'on lui ôtât le vaisseau que nous lui avions donné : Mais enfin on lui laissa & son vaisseau & son équipage, & on l'envoya chercher fortune ailleurs.

CHAPITRE VIII.

Les Avanturiers partent de Tabaco. Isle de Chuche. Montagne apellée Moro de Porcos. Côte occidentale de la Baye de Panama. Des Isles de Quibo, Curaçao, & Rancheria, Arbre de palme Marie. Des Isles Canales & de Cantarras. Les Avanturiers font des Canots pour une nouvelle expedition, & se rendent maîtres de Puebla nova. Ils sont joints par le Capitaine Knight. Canots comment faits. De la côte & des vents d'entre Quibo & Nicoya. Volcan Vejo, montagne dont on a déjà parlé. Grains & Mer rude. Havre de Ria Lexa. Ville de Leon prise & brûlée. Bras de Mer de Ria Lexa. Ville de ce nom & ses marchandises. Fruit de Guava, & poire piquante. Rançon payée honnêtement sur une simple parole. Ville brûlée. Le Capitaine David & autres vont sur la côte du Sud. Maladies con-

gienses à *Ria Lexa*. Terribles grains. Volcans de *Guatimala*. Des riches marchandises de ces pays-là, *Indigo*, *Attole*, *Cochenille*, & *Silvestre*. Bois flottant & pierres ponces. Côte septentrionale. Expedition inutile du Capitaine *Townley* du côté de *Tecoantepeque*. Isle de *Tangola*, & continent voisin. Port de *Guatulco*. Du rocher que les Espagnols appellent *Buffadore*. Ruines du village de *Guatulco*: De la côte voisine. Le Capitaine *Townley* va à la rivière d'*Apalita*. Tortues à *Guatulco*. Etablissement d'Indiens. De la plate & fruit nommé *Vinello*.

Suivant la résolution que nous avons prise, nous mîmes à la voile le 1. de Juin 1685. & passâmes entre la pointe de *Garrachine* & les Isles Royales. Le vent étoit Sud-Sud-Ouest, & le tems pluvieux avec des Grains accompagnez de tonnerres & d'éclairs. Le 3. nous passâmes prez de l'Isle de *Chuche*, la dernière des Isles de la Baye de *Panama*. Elle est petite, basse, ronde, pleine de bois, déserte, & à quatre lieues de *Pacheque* du côté du Sud-Sud-Ouest.

Dans notre trajet à *Quibo* le Capitaine *Hranly* perdit son grand mât; C'est pourquoi lui & son équipage ayant abandonné leur barque, vinrent à bord du Capitaine *David*. Le grand Hunier du Capitaine *Swan* s'étant aussi fendu, il fut contraint d'en faire un autre: Mais pendant qu'il y travailloit, nous continuions notre route. Nous l'eumes bien-tôt perdu de vue, & ne fumes pas long-tems à nous rendre au Nord de la Baye; Car tous les vaisseaux qui viennent de *Panama*, & qui vont du côté de la côte de *Mexique* ou du *Perou*, sont obligez de passer par là. Le 10. nous passâmes prez de *Moro de Porcos*, ou la montagne des Cochons. Je ne sais pas pourquoi on lui a donné ce nom. C'est une haute & ronde montagne sur la côte de *Lavelia*.

Ce

Ce côté de la Baye de *Panama* s'étend à l'Ouest jusques aux Isles de *Quibo*. Il y a sur cette côte plusieurs rivières & petits ports; mais aucun n'est aussi grand ni aussi large que ceux qui sont au Sud de la Baye. Cette côte est en partie montueuse, & en partie basse; & le long de la Mer couverte de bois fort épais: Mais à quelques lieues plus avant dans le pays la Campagne n'est presque que des pâturages bien pourvus de taureaux & de vaches. Les rivières de ce côté-ci, quoi que moins riches que les autres de la Baye, ne laissent pourtant pas d'avoir de l'or. Cette côte est médiocrement habitée; car à la réserve des rivières qui mènent aux villes de *Narra* & de *Lavelia*, il n'y a que je sache, aucun autre établissement entre *Panama* & *Peubla Nova*. Les Espagnols peuvent aller par terre de *Panama* par tout le Royaume de *Mexique* qui est plein de passages: Mais vers la côte du *Perou* ils ne sauroient aller plus loin que la rivière de *Cheapo*, parce que le pays est couvert de bois si forts, & traversé par un si grand nombre de grosses rivières, sans parler des petites & des bras de mer, que les Indiens mêmes qui l'habitent ne peuvent aller loin qu'avec beaucoup de peine.

Nous eumes fort beau tems en allant à *Quibo*; & un vent de Sud-Sud-Ouest, & quelquefois Sud-Ouest, qui retarda notre traversée. Nous n'arrivâmes à *Quibo* que le 15. de Juin, & nous y trouvâmes le Capitaine *Henri* que nous cherchions. L'Isle de *Quibo* ou de *Caboya* est à sept degrez quatorze minutes de latitude Septentrionale, d'environ six ou sept lieues de long, & trois ou quatre de large. Les terres sont basses à la réserve de celles qui sont au bout du côté du Nord-Est. Il y a quantité de plusieurs sortes de grands arbres fleuris, & de bonne eau à l'Est & au Nord-Est de l'Isle. Il y a quelques bêtes sauvages, & force gros Singes noirs dont la chair est bonne & saine. Il y a aussi quelques *Guanos* & serpens. Je ne sache pas qu'il y ait d'autre sorte d'animaux. Au

K 6

Sud-

Sud-Est de la pointe de l'Isle il y a un fonds bas qui s'étend demi-lieue en Mer ; & à une lieue au Nord de ce fonds bas du côté de l'Est, il y a un rocher à environ un mile de la côte, qui sur la fin de la Marée paroît au dessus de l'eau. A ces deux endroits prez, il n'y a aucun danger de ce côté-là. Les vaisseaux peuvent aller à un quart de mile de la côte, & mouïller à six, huit, dix, ou douze brasses d'eau, & sur un sable bon & clair.

Il y a plusieurs autres Isles, les unes au Sud-Oüest, les autres au Nord & Nord-Est de celle-ci, comme l'Isle de *Quicaro*, qui est une assez grande Isle & au Sud-Oüest de *Quibo*. Au Nord de la même Isle il y a une petite Isle nommée *Rancheria*, où il y a quantité d'arbres de Palme Marie. Cet arbre est grand & droit, il a la tête petite ; mais il est fort différent du palmier nonobstant la ressemblance des noms. Il est fort estimé pour faire des Mâts, parce qu'il est fort & de bonne longueur. Les veines de ce bois ne vont pas droit tout le long de l'arbre comme aux autres arbres, mais elles circulent tout autour. Ces arbres croissent en plusieurs lieux des Indes Occidentales, & les Anglois aussi-bien que les Espagnols s'en servent beaucoup aux usages qu'on vient de dire. Les Isles Canales & de Cantarras sont de petites Isles au Nord-Est de *Rancheria*. Elles sont toutes séparées par des canaux, & on peut ancrer tout autour. Elles ne sont pas moins riches que *Quibo* en arbres & en eau. A les voir sur la route il semble qu'elles fassent partie de la terre ferme. *Quibo* est la plus grande & la plus remarquable ; Car quoique les autres aient des noms, on ne s'en sert néanmoins presque jamais que pour les distinguer ; ces Isles & les autres de cette espece étant toutes comprises sous le nom general d'Isles de *Quibo*. Le Capitaine Swan donna à plusieurs de ces Isles les noms des marchands Anglois auxquels son vaisseau appartenoit.

Le 16 le Capitaine Swan vint mouïller aprez de nous.

nous. Et alors nos Capitaines tinrent conseil pour aviser à de nouveaux moyens d'avancer nôtre fortune. Comme ils desespéroient d'y réussir du côté de la mer, ils resolurent d'essayer si la terre ne leur seroit point plus favorable. Ils demanderent à nos pilotes à quelles places de la côte de Mexique ils pouvoient nous mener. Comme la ville de Leon étoit la principale ville du pays, ce fut aussi à celle-là que nous nous fixâmes quoi que le voyage fût long par terre. Le malheur étoit alors que nous manquions de Canots pour mettre nôtre monde à terre, & qu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'en avoir que de couper des arbres ; auquel cas nous pouvions en faire autant que nous en avions besoin ; ces Isles produisant quantité de gros arbres fort-propres à cela. Pendant qu'on faisoit les Canots, nous détachâmes 150. hommes pour aller prendre *Puebla Nova* : ville en terre ferme dans l'esperance d'emporter quelques provisions. Ce fut en allant prendre cette place que le Capitaine Sawkins fut tué en 1680. & qu'il eut pour successeur le Capitaine Charp. Nos gens prirent la place sans peine, quoi qu'il y eût plus de monde qu'il n'y en avoit, quand le Capitaine Sawkins fut tué. Ils revinrent le 24, mais sans aucunes provisions. Ils prirent chemin faisant une barque vuide qu'ils amenèrent à bord.

Le 8. le Capitaine Knight dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent, vint à nous. Il avoit long-tems croisé du côté de l'Oüest : mais n'avoit rien gagné qu'un bon vaisseau. Il vint enfin du côté du Sud à la hauteur de la Baye de *Guauquil*, où il prit une barque dont la principale charge étoit de farine. Elle avoit d'autres marchandises, comme vin, huile, eau de vie, sucre, savon, & peaux de Chevres corroyées. Il prit de tout cela ce qu'il voulut, & renvoya la barque. Le maître lui dit que les vaisseaux du Roi étoient allez de *Lima* à *Panama* : Que comme ils avoient peur de nous ils ne portoient que la moitié des trésors

du Roi, quoi qu'ils eussent toutes les forces que le Royaume pouvoit leur fournir: Que tous les vaisseaux marchands qui étoient partis avec eux étoient chargés, & s'arrêtoient à *Payta* en attendant de nouveaux ordres. Knight qui n'avoit que peu de monde n'osa pas aller à *Payta*, où il auroit pris tous ces navires s'il avoit été en état d'exécuter un pareil dessein. Il crut donc que le meilleur parti qu'il y avoit à prendre étoit de venir se poster dans la Baye de *Panama*, espérant de nous y trouver enrichis des dépouilles de la flotte de *Lima*: Mais étant aux Isles Royales, il apprit par un prisonnier, que nous en étions venus aux mains avec cette flotte, mais que nous avions eu du désavantage, & que depuis nous étions allés du côté de l'Ouest: C'est pourquoi il vint nous y chercher. Il s'associa d'abord avec nous, & mit ses gens en œuvre pour faire des Canots. Chaque vaisseau travailloit pour lui; mais nous nous aidions les uns les autres quand il étoit question de les lancer à l'eau; Car il y en avoit qu'on faisoit à un mile de la Mer.

Pour faire un Canot on coupe un gros & long arbre qu'on quatre par le haut: Ensuite on le tourne sur le plat pour donner la figure au côté opposé qui fait le fond. Cela étant fait, on le renverse encore pour le creuser. On fait trois trous dans le fonds, l'un devant, l'autre au milieu, & le troisième en haut, pour mesurer par ce moyen le plus épais du fonds; Car autrement on le pourroit faire plus mince qu'il ne faudroit. Nous lui laissons d'ordinaire trois pouces d'épaisseur en bas, & un & demi en haut. Les deux bouts sont faits en pointe.

Le Capitaine David fit deux fort grands Canots, un de 36. pieds de long, & de 3. à 6. de large; l'autre de 32. de longueur, & à peu près de la même largeur que l'autre. En un mois de tems l'affaire fut faite, & nous fumes prêts à faire voiles. Le Capitaine Harris mit là son vaisseau sur le sec afin de le calfeutrer: Mais comme il étoit vieux & pourri il se mit en pie-

ces,

ces, de sorte qu'il passa lui & son équipage sur les vaisseaux des Capitaines David & Swan. Pendant que nous fumes là, nous dardâmes tous les jours des Tortues; car il y en a une grande abondance: Mais il y en a moins depuis le mois d'Août jusqu'au mois de Mars. Le 18. de Juillet Jean Rose François de nation, & 14. autres hommes du Capitaine Gronet, ayant fait un nouveau Canot, vinrent trouver le Capitaine David, & le prièrent de trouver bon qu'ils servissent sous lui; ce qu'il leur accorda d'autant plus volontiers, qu'ils avoient déjà un Canot.

Le 20. de Juillet nous partîmes de *Quibo*, & prîmes la route de *Ria Lexa*, qui est le port de *Leon*, place dont nous avions alors formé le dessein de nous rendre maîtres. Nous faisions 640. hommes sur huit vaisseaux commandez par les Capitaines David, Swan, Townly, & Knight, avec un Brulot & trois vaisseaux de transport; mais l'équipage de ces derniers n'étoit pas toujours complet. Nous passâmes entre la rivière de *Quibo* & celle de *Rancheria*, laissant *Quibo* & *Quicoro* à babord, & *Rancheria*, avec les autres Isles & la terre ferme à tribord. Le vent étant d'abord Sud-Sud-Ouest, nous passâmes le long de la côte, & traversâmes le Golphe de *Nicoya*, le Golphe de *Dolce*, & l'Isle de *Canco*. Toute cette côte est basse, embarrassée de bois épais, & peu habitée. Comme nous faisions route à l'Ouest, nous eumes des vents variables, tantôt le vent se faisoit Sud-Ouest, tantôt Ouest Sud-Ouest, & tantôt Est Nord-Est; mais plus souvent Sud-Ouest. Nous avions chaque jour un Grain ou deux; & le soir durant la nuit des vents de terre Nord Nord-Est.

Le 8. d'Août à 11. degrez 10. minutes de latitude selon mon observation, nous découvrîmes une haute montagne, qui s'éleve en pain de sucre. La fumée que nous vîmes au sommet nous la fit prendre pour le *Vulcan Vespo*. Cela nous obligea de porter le Cap au Nord, & alors nous reconnûmes que c'étoit ce *Vol-*

can

aan où l'on passe pour aller au havre de *Ria Lexa* ; car comme j'ai déjà dit dans le Chapitre cinquième, c'est une montagne fort-remarquable. Après avoir doublé cette montagne, & mis le Cap au Nord-Est ; nous sortimes tous nos Canots, & nous nous préparâmes à nous y embarquer le lendemain.

Le 9. au matin étant à environ huit lieues de terre, nous laissâmes nos vaisseaux avec peu de monde pour les garder, & 520. de nos gens s'étant mis sur trente- & un Canots, nous ramâmes vers le havre de *Ria Lexa*. Nous eûmes un beau tems & peu de vent jusques à deux heures après midi, que nous fumes assaillis d'un Grain qui venoit de la terre, accompagné de tonnerres, d'éclairs, de grosse pluie, & de si terribles coups de vent, que nous pensâmes tous perir. Dans cette extrémité nous nous mîmes droit au dessous du vent, chacun faisant tout ce qu'il pouvoit pour éviter le danger dont nous étions menacés. Comme les petits Canots étoient fort légers, les vagues les enlevaient sans peine ; mais les autres plus pesans, & faits comme des barques de tronc d'arbres, étoient à tout moment sur le point d'être engloutis. Nous avions des Canots à demi pleins d'eau, quoi qu'il y eût tous-jours deux hommes à la vuidier. Cet orage dura prez de demi heure, & ne diminua que par degrez. A mesure que le vent tomboit, la mer devenoit moins furieuse. J'ai remarqué que dans tous les pays chauds le vent grossit la Mer en peu de tems, & qu'il n'est pas plutôt passé qu'elle reprend sa forme ordinaire. De là vient le proverbe usité parmi les gens de marine, *gros vent, grosse Mer, petit vent, petite Mer*. A sept heures du soir elle fut tout à fait calme, & unie comme un étang. Nous tâchâmes alors d'aller à terre ; mais voyant qu'il n'y avoit pas moyen de le faire avant le jour, nous reculâmes pour n'être pas découverts. Quand le jour vint nous étions à cinq lieues de terre ; Ce qui nous parut assez éloigné. Nous avions fait nôtre compte d'être là jusqu'au soir ; mais à trois heures

heures après midi il vint un autre Grain plus furieux que celui que nous avions essuyé le jour precedent. Le peril fut plus grand, mais il ne fut pas si long. Aussi-tôt que la violence de ce Grain fut passée nous ramâmes du côté de la terre, & entrâmes de nuit dans le havre. Le bras de Mer qui mene à Leon est au Sud-Est du havre. Comme nôtre pilote connoissoit le terrain, il nous mena à l'entrée ; Mais il ne pût aller plus loin avant le jour, parce que ce n'est qu'une petite anse, & qu'il y en a d'autres qui lui ressembtent. Le lendemain, dès que le jour commença de paroître, nous entrâmes dans l'anse qui est extrêmement serrée, & si basse des deux côtés, que la marée couvre les deux rives. Le pays produit des Mangles rouges qui y croissent en si grande abondance, & si prez à prez, qu'il n'y a pas moyen d'y passer. Au delà de ces Mangles, les Espagnols ont fait une Redoute en terre ferme prez de la riviere pour empêcher l'ennemi d'y faire décente. Quand nous fumes à vue de la Redoute nous fîmes force de rames pour gagner la terre au plus vite. Le bruit de nos avirons donna l'allarme aux Indiens qui y étoient ; Aussi s'enfuirent-ils incontinent du côté de Leon pour y donner avis de nôtre aproche. Nous fîmes nôtre décente le plus promptement qu'il fut possible, & suivîmes les fuyards. On fit un détachement de 470. hommes pour marcher droit à la place ; & on me laissa, avec 59. à la garde des Canots.

La ville de Leon est 10. miles dans le pays. On y va par un chemin plain & uni, au travers d'un pays plat composé de grands pâturages, & de pieces de bois de haute futaie. A environ cinq miles du lieu du débarquement, il y a une manufacture de sucre, à trois miles plus loin une aître ; & à deux miles de là on rencontre une belle riviere qu'il faut passer, & qui n'est pas fort profonde. Outre cette riviere on ne trouve d'eau qu'à une ville des Indiens qui est à deux miles de Leon. De là le chemin est agreable, sablon-
neux,

neux, & droit. La ville de Leon est dans une plaine à peu de distance d'une haute montagne qui vomit souvent du feu & de la fumée. On la voit de la Mer, & on l'appelle le Volcan de Leon. Les maisons de Leon ne sont pas hautes, mais fortes & grandes, & entourées de jardins. Les murailles sont de pierre, & la couverture de tuile. Il y a trois Eglises & une Cathédrale qui est la première & la principale de ces pays-là. Notre compatriote Gage qui a voyagé en ces pays-là, en parle comme du lieu de l'Amerique le plus agréable, & l'appelle le Paradis des Indes Occidentales. A la vérité si l'on considère l'avantage de la situation de la ville de Leon, il se trouvera peut-être qu'il y a peu de places dans l'Amerique que celle-ci ne surpasse pour le plaisir & pour la santé. Le pays des environs est sablonneux, & voit incontinent les pluies qui sont fort fréquentes dans ces contrées. Cette ville est environnée de pâturages; de sorte qu'on a l'avantage de tous les vents de quelque côté qu'ils viennent, ce qui épure beaucoup l'air, & rend par conséquent le lieu fort sain. Ce n'est pas une ville de grand commerce; aussi n'est-elle pas fort riche en argent. Ses richesses consistent en pâtages, en bétail, & en plantations de Canes de sucre. On dit qu'on y fait des cordages de chanvre, mais s'il y a une pareille manufacture, elle est à quelque distance de la place; car je n'y ai vu aucunes marques de rien de semblable.

Nos gens étoient en pleine marche. Ils sortirent de leurs Canots vers les huit heures. Le Capitaine Townley avec 80. hommes d'élite faisoit l'avant-garde; le Capitaine Swan marchoit ensuite à la tête de 100. hommes, suivis du Capitaine David avec un corps de 170. hommes; & le Capitaine Knight faisoit l'arrière-garde. Le Capitaine Townley qui marchoit loin du gros, rencontra un corps d'environ 70. Cavaliers à quatre miles de la ville; mais ils ne l'attendirent pas. Vers les trois heures, le Capitaine Town-

Townley à la tête de ses 80. hommes seulement, entra dans la ville, fut vigoureusement chargé par 170. à 200. Cavaliers Espagnols dans une large rue. Mais deux ou trois des Commandans ayant été jettés par terre, tout le reste prit la fuite. L'infanterie des Espagnols consistoit en prez de 500. hommes rangez en bataille sur la place; Car les Espagnols de ces pays-là font une grande place quarrée dans chaque ville quelque petite qu'elle soit; & appellent cette place la parade. L'Eglise fait ordinairement un côté de cette place, & les maisons des Gentils hommes avec leurs galeries sont les autres côtés. Cette Infanterie voyant que la Cavalerie faisoit retraite, se retira aussi, & abandonna la ville au Capitaine Townley, cherchant son salut dans la fuite. Le Capitaine Swan y entra vers les quatre heures; le Capitaine David arriva une heure après, le Capitaine Knight avec ceux des siens qui purent le suivre, vinrent vers les six heures; mais plusieurs de ses gens fatiguez demeurèrent en chemin, & vintrent comme c'est l'ordinaire tantôt un, tantôt deux, & comme ils purent. Le lendemain, les Espagnols tuèrent un de nos gens qui n'avoit pû suivre. C'étoit un brave vieillard âgé d'environ 84. ans, qui avoit servi sous Cromwel durant la rebellion des Irlandois; après cela il s'étoit retiré dans la Jamaïque, & avoit toujours depuis suivi les Aventuriers. Il ne voulut jamais demeurer sur la côte quelques sollicitations qu'on lui en fit; mais il dit qu'il vouloit courre le même risque que les autres. Après que les Espagnols l'eurent envelopé, il ne voulut jamais demander quartier ni le recevoir: Il tira son fusil au milieu d'eux, & garda un pistolet chargé; ainsi ils le tuèrent de loin. Son nom étoit Swan, & il avoit toujours coutume de dire qu'il ne prendroit jamais quartier. Monfr. Smith que la fatigue avoit aussi fait demeurer derrière, fut pris. C'étoit un marchand qui appartenoit au Capitaine Swan, & qui ayant été mené au Gouverneur de Leon fut reconnu

connu par une femme Mulâtre qui le servoit. Monsieur Smith ayant demeuré long-tems aux Canaries, parloit & écrivoit fort bon Espagnol; & ce fut là, que cette Mulâtre se souvint de l'avoir connu. Smith étant interrogé sur nôtre nombre, dit que nous étions 1000. à la ville, & 500. aux Canots; Ce qui fut bien pour nous qui gardions les Canots; car nous harcelant tous les jours ils nous auroient défait fort aisément. Mais cela déconcerta si fort le Gouverneur, qu'il ne se mit jamais en devoir d'attaquer les nôtres, quoi qu'il eût un corps de plus de mille hommes, autant que Smith en put juger. Vers le midi, il fit arborer le pavillon de treve, & offrit de racheter la place plutôt que de la laisser brûler: Mais nos Capitaines demandèrent 300000. pieces de huit pour sa rançon, & autant de vivres qu'il en falloit à 1000. hommes pour quatre mois; & outre cela qu'on rendît Monsr. Smith en échange de quelques uns de leurs prisonniers: Mais l'intention des Espagnols n'étoit pas de racheter la ville. Leur but n'étoit que de gagner tems jusques à ce qu'ils eussent plus de troupes. Nos Officiers considérans donc combien nous étions éloignés de nos Canots, résolurent de s'en rapprocher. Le quatorzième au matin ils firent mettre le feu à la ville, & puis ils partirent: Mais ils mirent plus de tems à revenir qu'ils n'en avoient mis à aller. Le 15. les Espagnols renvoyèrent Monsr. Smith, & eurent en échange une femme de qualité. Nos Capitaines écrivirent alors au Gouverneur pour lui donner avis que leur dessein étoit de rendre visite au plutôt à *Ria Lexa*, où ils le prioient de se trouver. Ils relâcherent aussi un Gentilhomme sur sa parole de donner 150. bœufs pour sa rançon, & de les livrer à *Ria Lexa*. Le même jour ils arrivèrent aux Canots, où ayant passé la nuit nous nous rembarquâmes tous le lendemain au matin, & arrivâmes au havre de *Ria Lexa*, où nos vaisseaux vinrent mouiller l'après-midi.

Le bras de Mer qui mene à *Ria Lexa* commence au Nord.

Nord Oüest du havre, & s'étend jusques au Nord. Il y a environ deux lieues de l'Isle qui est à l'entrée du havre jusques à la ville. Le chemin est large jusqu'à environ les deux tiers. Après, vous entrez dans une anse serrée & profonde, bordée des deux côtés de Mangles rouges, dont les branches s'étendent presque d'un rivage à l'autre. A un mile de l'entrée de l'anse elle tourne du côté de l'Oüest. C'est là où les Espagnols ont bâti une bonne Redoute, qui fait face à l'entrée de l'anse. On avoit posé 100. Soldats dans cette Redoute pour nous empêcher de faire décente. Vingt verges au dessous de cette Redoute il y avoit une estacade de gros arbres placez au travers de la riviere; en sorte que 10. hommes pourroient en défendre les approches contre 500. ou 1000.

Quand nous fumes à la vue de la Redoute, nous tirâmes deux coups seulement qui mirent tout le monde en fuite. Nous fumes bien ensuite une demi-heure à couper l'estacade. Ce fut là que nous fîmes décente, & marchâmes du côté de *Ria Lexa*, ou *Realejo*, qui n'en est qu'à un demi-mile. Elle est située dans une plaine prez d'une petite riviere. C'est une assez grande ville qui a trois Eglises & un hospital avec un beau jardin. Il y a plusieurs belles maisons à quelque distance les unes des autres, & entourées de cours. Elle est fort malade, & a je croi assez besoin d'hospital: Car elle est si proche des anses & des marais, qu'elle n'est jamais sans puanteur. Le pays des environs est une terre glaise, forte & jaunâtre; cependant l'endroit où la ville est située paroît sablonneux. Il y a diverses sortes de fruits comme *Guava*, pommes de pins, melons, & poires piquantes. La pomme de pin & le melon sont bien connus.

Le *Guava* croît sur un arbrisseau dont l'écorce est unie & blanche; les branches sont perites, mais assez longues. La feuille ressemble en quelque chose à la feuille du noisetier. Le fruit a beaucoup de la figure de la poire, & son écorce est déliée. Il est plein

plein de petits pepins durs, & l'on peut le manger verd; chose très rare dans les Indes; Car la plupart des fruits avant que d'être meurs tant aux Indes Orientales qu'Occidentales, sont pleins d'un suc gluant, blanc, & de mauvais goût, cependant ils sont assez agréables dans la maturité. Quand le *Guava* est meur il est jaune, doux, & fort-agréable. On le cuit comme la poire, & pelé on en fait de bons patés. Il y a diverses sortes de fruits différens pour la figure, pour le goût, & pour la couleur. Les uns sont jaunes en dedans, & les autres rouges. Le *Guava* mangé verd resserre; mais mangé meur il lâche.

Le poirier piquant est un arbrisseau d'environ quatre ou cinq pieds de haut. Il y en a en divers lieux des Indes, comme à la Jamaïque, & dans la plupart de ses Isles. Il croît aussi en divers lieux de la terre ferme. Cet arbrisseau piquant aime fort le terroir sablonneux, & profite mieux dans les lieux proches de la Mer, & principalement dans les endroits où les sables sont pleins de sel. Cet arbrisseau qui, comme on a dit, a quatre à cinq pieds de haut, pousse diverses branches, dont chacune a deux ou trois feuilles. Ces feuilles si l'on peut leur donner ce nom, sont rondes, larges par tous les bouts comme la paume de la main, & de la même épaisseur, & leur substance est comme celle de la joubarde. Elles ont tout autour pour défenses de forts piquans, de plus d'un pouce de long. Le fruit vient tout au bout de la feuille. Il est aussi gros qu'une grosse prune, petit du côté de la feuille, & grossissant jusqu'au bout, où il est ouvert comme une nêsse. Il est d'abord verd comme la feuille, d'où il sort environné de petits piquans; mais quand il est meur, il est d'un rouge enfoncé. Le dedans est plein de petits pepins noirs, mêlez d'une certaine substance rouge qui ressemble à du sirop épais. Il est d'un goût fort-agréable, froid & rafraichissant. Mais si l'on en mange 15. ou 20. il colore l'urine & lui donne une couleur de sang. J'en ai souvent fait

l'ex-

l'expérience; cependant je n'ai jamais trouvé qu'il m'ait fait aucun mal.

Il y a dans le pays plusieurs manufactures de sucre, & des maisons de campagne où l'on élève des bœufs. Il y a aussi quantité de poix, de raifine; & de cordages, tout cela est fabriqué dans le pays, & en fait le principal négoce. Nous approchâmes de *Realejo* ou *Ria Lexa* sans aucune opposition; mais nous n'y trouvâmes que des maisons vuides, ou ce que les habitans ne purent ou ne voulurent pas emporter; qui fut principalement 500. ballots de farine qu'y avoit apporté un gros vaisseau que nous laissâmes à *Amapalla*; quelque poix, quelque raifine, & des cordages. Comme nous en avions besoin nous fîmes porter tout cela à bord. Nous y reçûmes les 150. bœufs que le Gentilhomme envoyoit de Leon pour sa rançon comme il l'avoit promis. Outre cela nous visitâmes tous les jours les fermes à bœufs, & les manufactures à sucre. Nous marchions par petites troupes de vingt ou de trente, & chacun revenoit chargé; car nous ne trouvâmes point de chevaux; & quand nous en aurions trouvé, les chemins étoient si pleins d'eau & de boue, que nous n'eussions pû nous en servir. Nous y demeurâmes depuis le 17. jusqu'au 24. que quelques uns de nos bruleurs mirent le feu aux maisons. Je ne fai par ordre de qui ils le firent; mais nous décampâmes, & laissâmes bruler la ville. Arrivés à la redoute, nous rentrâmes dans nos Canots, & retournâmes à nos vaisseaux.

Le 25. les Capitaines David & Swan rompirent leur société. Le Capitaine David vouloit retourner sur les côtes du Perou, & Swan vouloit aller plus avant à l'Ouest. J'avois été jusques là avec le Capitaine David, mais je le laissai, & m'embarquai avec Swan. Ce ne fut pas pour aucun sujet de mécontentement que j'eusse reçu de mon ancien Capitaine, mais pour aquerir quelque connoissance des parties septentrionales du Continent de Mexique. Je savois que

le

le Capitaine Swan avoit dessein de s'avancer du côté du Nord autant qu'il pourroit, & de passer ensuite aux Indes Occidentales; voyage qui étoit fort de mon goût, & qui s'accordoit parfaitement bien avec mon inclination. Le Capitaine Townley avec les deux barques voulut nous accompagner: Mais les Capitaines Knight & Harris suivirent le Capitaine David. Le 27. au matin le Capitaine David avec ses vaisseaux sortit du havre par un vent de terre frais & gaillard. Ils faisoient en tout quatre voiles, en comptant une barque & un Brulot. Le Capitaine Swan lui dit adieu par 15. volées de Canon, & David répondit à sa civilité par onze.

Nous fîmes encore là quelque séjour pour prendre de l'eau & du bois à bruler: Mais nos gens qui s'étoient bien portez jusques alors, commencerent à sentir quelques attaques de fièvre. Je ne saurois dire si le mauvais air, ou la ville naturellement mal saine en furent la cause: mais je croirois plus volontiers que nous avions gagné cette maladie à *Ria Lejo*; car on nous dit qu'il avoit régné dans cette ville des fièvres malignes qui avoient obligé plusieurs personnes à desserter: Et quoi que ces fièvres fussent passées, les maisons & les marchandises pouvoient encore avoir quelque chose de l'infection, & nous le communiquer. Je croi cela d'autant mieux que ces fièvres se firent cruellement sentir depuis, non seulement à nous, mais aussi au Capitaine David & à ses équipages, ainsi qu'il nous le dit quelques années après, lors que nous le rencontrâmes en Angleterre. Il en pensa mourir lui-même, aussi bien que plusieurs de ses gens & des nôtres. Le 3. de Septembre nous remîmes à terre tous nos prisonniers & les pilotes, parce que ne connoissant point les lieux où nous voulions aller, ils nous auroient été inutiles: Car les Espagnols ont très-peu de commerce par Mer au delà de la rivière de *Lempa*, qui est tant soit peu au Nord Oüest de *Ria Lejo*.

Le

Le même jour 3. de Septembre à environ 10. heures du matin nous partîmes, faisant route à l'Oüest au nombre de quatre vaisseaux, aussi bien que ceux que nous venions de quitter; savoir celui du Capitaine Swan & la barque, celui du Capitaine Townley & la sienne, & environ 340. hommes.

Nous eûmes fort mauvais tems pendant que nous fumes le long de la côte. Il ne se passa guere de jours que nous n'eussions un ou deux Grains violents, accompagnés de coups de tonnerres & d'éclairs épouvantables. Je n'ai jamais vu rien de pareil en ma vie. Ces Grains venoient ordinairement du Nord-Est. Le vent ne duroit pas; mais il étoit d'une violence extrême. Les Grains passez, le vent se faisoit quelquefois Oüest, quelquefois Oüest Sud-Oüest, & quelquefois Sud-Oüest, mais plus souvent Nord-Oüest.

Nous nous éloignâmes de la côte, & ne vîmes la terre que le 14. Mais étant alors à 12. degrez 50. minutes nous aperçûmes le *Volcan de Guatimala*. C'est une fort haute montagne à deux pointes qui paroissent comme deux pains de sucre. Il sort souvent d'entre ces deux pointes du feu & de la fumée; ce qui arrive principalement, à ce que disent les Espagnols, quand le tems est orageux. On appelle cette montagne le *Volcan de Guatimala* à cause de la ville qui est située près du pied de cette montagne, à environ huit lieues de la Mer du Sud, & selon les Espagnols à 40. ou 50. lieues du Golphe de Matique dans la Baye de *Honduras* sur la Mer du Nord. *Guatimala* est une ville fameuse par plusieurs richesses de denrées que produit le terroir circonvoisin. Il y en a même qui sont particulières à ce pays. On envoie tous les ans en Europe les unes & les autres, comme l'Indigo, l'Anatte, la Cochenille, & le Silvestre.

L'Indigo se fait d'une herbe qui a un pied & demi ou deux pieds de haut, pleine de petites branches, & ces branches sont chargées de feuilles qui ressemblent aux feuilles de lin, à cela près qu'elles sont plus épaisses

Tom. I.

L

ses

ses & plus fortes. On coupe cette herbe, ou cet arbrisseau, qu'on jette dans une grande citerne faite sous terre tout exprez, & demi pleine d'eau. L'herbe à Indigo demeure dans l'eau jufques à ce que les feuilles, & l'écorce foient pourries, & dissoutes en quelque maniere. Mais s'il reste encore quelques feuilles, on les fait tomber à force de bras en agitant & secouant la masse dans l'eau, jufques à ce que la substance charneuse soit dissoute. On retire alors le bois, & l'eau qui est comme de l'ancre étant une fois brouillée ne se clarifie plus, & l'Indigo tombe au fonds de la citerne comme de la boüe. Après qu'il est ainsi tombé on tire l'eau, & l'on prend cette boüe qu'on met sécher au soleil, laquelle se durcit comme vous voyez l'Indigo qui nous vient ici de ces pays-là.

L'Anatle est une sorte de teinture rouge. On la fait d'une fleur rouge qui croît sur des arbrisseaux de sept à huit pieds de haut. On la jette comme l'Indigo dans une citerne d'eau, avec cette difference, qu'elle est sans tige & sans tête, n'y ayant que la seule fleur qui s'est détachée d'elle-même du bouton, comme on en détache la rose pour en faire de l'eau. On la laisse dans l'eau jufques à ce qu'elle est pourrie, & à force de l'agiter, réduite en une substance liquide comme l'Indigo. Après qu'elle est rassise, & qu'on en a tiré l'eau, on fait des rouleaux ou tourteaux de cette boüe qu'on fait sécher au soleil. Je n'en ai jamais vu faire qu'en un lieu de la Jamaïque nommé *Angels*, chez le Chevalier Thomas Muddiford qui y avoit des plantations. Il y a bien 20. ans que je vis cela: Mais pendant que j'étois à la Jamaïque les arbrisseaux furent arrachés, & la terre fut employée à autre chose. Je croi qu'il n'y avoit de ces arbrisseaux qu'en ce seul endroit, & il y a apparence que cela est venu des Espagnols, du tems qu'ils étoient maîtres de cette Isle. L'Indigo est assez commun dans la Jamaïque. J'ai remarqué qu'on le plante ordinairement dans le sable. On en sème des champs de grande étendue; & je

je croi qu'on le sème tous les ans; mais je n'en ai jamais vu de graine. L'Indigo vient dans toutes les Indes Occidentales, sur les Isles Caribes aussi bien que sur la terre ferme: Mais les environs de *Guatimala* produisent beaucoup plus d'Indigo & d'Attôle ou d'Anatle qu'aucune autre partie de la terre ferme. Je croi qu'il n'y a présentement que les Espagnols qui fassent l'Attôle: Car depuis que la plantation d'Angels dans la Jamaïque a été ruinée, je n'ai pas appris que nos compatriotes de ce pays-là ayent travaillé à la rétablir; on m'a dit au contraire qu'on l'avoit tout à fait abandonnée. Je ne sais point quelle quantité d'Indigo & d'Attôle on fait à *Cuba* ou à *Hispaniola*: Mais le lieu le plus recherché par nos vaisseaux Jamaïcains, pour ces deux sortes de marchandises, est l'Isle de *Porto-Rico*, où nos marchands de la Jamaïque achètent d'ordinaire l'Indigo trois Reales la livre, & l'Attôle quatre, qui ne sont que deux Chellings trois sous de notre monnoie. Cependant l'Attôle valloit alors dans la Jamaïque cinq Chellings la livre, & l'Indigo trois Chellings six sous. Tout se payoit en marchandises à *Porto-Rico*; si bien que nos marchands gagnaient par ce moyen 50. à 60. par cent. Ils ne trafiquoient pas alors avec les Espagnols dans la Baye de *Honduras*: Mais il me semble que le Capitaine Coxon y alla au commencement de l'année 1679. sous prétexte de vouloir couper du bois à teinture, & passa dans le Golphe de *Matique* qui est au fonds de la Baye. Il y descendit avec ses Canots, & prit un Magazin plein d'Indigo & d'Attôle en caisses, & entassées en divers monceaux, marquées de différentes marques, & toutes prêtes à embarquer sur deux navires qui étoient à la rade pour les emporter: Mais ces navires ne purent venir à lui, à cause qu'il n'y avoit pas assez d'eau. Il ouvrit quelques caisses d'Indigo, & supposant que le reste étoit de même, il donna ordre à ses gens de les emporter. Ils mirent incontinent la main à l'œuvre, & prirent les premières qui leur tom-
rent

rent sous la main. Après qu'ils eurent emporté un monceau de ces caisses, ils se saisirent d'un autre gros tas marqué tout autrement que le reste, résolu de l'emporter sur le champ. Mais un Gentilhomme Espagnol qu'ils avoient fait prisonnier voyant qu'il y en avoit beaucoup plus qu'ils n'en pouvoient emporter, les pria de prendre seulement celles qui appartoient aux marchands, dont il offrit de leur montrer les marques, & de laisser celles qui étoient marquées comme celles du gros monceau qu'ils vouloient enlever. Il leur dit pour raison que ces caisses appartoient aux Capitaines des vaisseaux, & que courans les Mers comme ils faisoient eux-mêmes, il esperoit aussi qu'ils auroient plus d'égards pour leurs éfets que pour ceux des marchands. Ils se rendirent à sa priere; Mais quand ils ouvrirent les caisses, ce qui ne se fit qu'à la Jamaïque, où ils eurent la permission de vendre leur prise; il se trouva que l'Espagnol avoit été plus fin qu'eux, car le peu de caisses qu'ils avoient pris marquées comme celles du gros monceau se trouverent pleines d'Atole, & par conséquent plus riches que les autres; Ainsi pouvant charger leur vaisseau d'Atole, ils ne le chargerent presque que d'Indigo.

La Cochenille est un insecte qui s'engendre dans une espece de fruit qui ressemble beaucoup à la poire piquante. L'arbrisseau qui porte ce fruit est comme le poirier piquant d'environ cinq pieds de haut, & aussi piquant. La seule difference qu'il y a est, que les feuilles du Cochenillier ne sont pas tout à fait si larges, & que le fruit en est plus gros. Tout au haut du fruit croît une fleur rouge. Cette fleur étant meure se renverse sur le fruit, qui commence alors à s'ouvrir, & le couvre si bien, que ni la pluye, ni la rosée, ne peuvent mouïller le dedans. Le lendemain ou deux jours après que la fleur est tombée; auquel tems elle est rôtie par les ardeurs du soleil, le fruit s'ouvre de la largeur de la gueule d'une pinte,

&c



& est alors tout plein de petits insectes rouges qui ont des ailes d'une petitesse curieuse. Comme ils y sont nez, aussi y mourroient-ils faute de nourriture, & se pourriroient dans leur enveloppe, ayant déjà dévoré le fruit qui leur a donné la vie, si les Indiens qui font de grandes plantations de ces sortes d'arbres, voyant une fois le fruit ouvert, n'avoient soin de les en tirer. Ils étendent sous l'arbre un grand drap: ensuite ils agitent les branches avec des batons, & tourmentent si fort le pauvre insecte qu'il est contraint de sortir, & de voltiger autour de son arbre; mais l'ardeur du soleil met ces petites bêtes en si grand desordre, qu'incontinent elles tombent mortes sur le drap qu'on a rendu pour les recevoir. Les Indiens les y laissent deux ou trois jours jusques à ce qu'elles soient tout à fait seches. Quand cet insecte vole il est rouge, quand il est tombé il est noir; & d'abord qu'il est tout à fait sec, il est aussi blanc que le drap sur lequel il est, quoi qu'il change de couleur peu de tems après. C'est cet insecte qui fait l'Ecarlate qu'on estime tant. Les Espagnols appellent les Cochenillers *Tonna*. Il y en a des plantations aux environs de *Guatimala*, de *Chepe*, & de *Guaxaca*, qui font tous trois partie du Royaume de Mexique.

Le *Silvestre* est une graine rouge qui croît dans un fruit qui ressemble beaucoup à celui du Cochenillier, aussi bien que l'arbre qui le porte au Cochenillier même. Les premiers jets poussent une fleur jaune, ensuite vient le fruit qui est plus long que celui du Cochenillier. Le fruit étant meur s'ouvre aussi. Comme il est plein de ces petits pepins ou graines, tout tombe à la moindre agitation. Les Indiens qui les amassent mettent un plat dessous, & puis secouent l'arbre. Ces arbres deviennent sauvages, & huit ou dix de ces fruits produisent une once de graine: Mais trois ou quatre fruits de Cochenilliers rendront une once d'insectes. Le *Silvestre* teint presque d'aussi belle couleur que la Cochenille, & lui ressemble si fort, qu'on s'y trom-

trompe souvent; mais il s'en faut bien qu'il soit autant estimé que la Cochenille. J'ai souvent voulu savoir comme croissent le Silvestre & la Cochenille; mais quoi que je l'aye demandé à bien des gens, personne ne m'a jamais entièrement satisfait, à la réserve d'un Gentilhomme Espagnol qui avoit demeuré 30. ans aux Indes Occidentales, & quelques années dans les lieux où ils croissent. J'appris de lui ce que je viens de dire. C'étoit un homme fort entendu, & qui prétendoit bien connoître la Baye de Campeche. Je le questionnai sur plusieurs particularités qui regardent cette Baye, que je connoissois bien aussi pour y avoir demeuré trois ans. Il répondit à tout pertinemment & suivant l'exakte vérité: en sorte que je ne pûs me défier de ce qu'il me dit.

La première fois que nous vîmes la montagne de *Guatimala*, nous en étions, suivant ce que nous pouvions en juger à 25. lieues. A mesure que nous approchions, elle nous paroïsoit plus haute & plus unie; cependant nous n'y vîmes point de feu, mais un peu de fumée. Les terres des environs de la Mer sont assez élevées; mais on peut dire qu'elles sont basses en comparaison du reste du pays. La Mer à 8. à 10. lieues de la côte étoit pleine d'arbres, ou bois flottans, comme on parle. J'ai vu quantité de ces bois flottans; mais je n'en ai jamais tant vu que là. Il y a aussi beaucoup de pierres poncees flottantes, qui viennent apparemment des montagnes ardentes, & que les pluies qui sont fort fréquentes & fort violentes en ce pays-là entraînent sur la côte. Le côté de *Honduras* est extrêmement humide.

Etant le 24. à 14. degrez 30. minutes de latitude Septentrionale, & le tems se trouvant plus stable, le Capitaine Townley avec neuf Canots & 106. hommes fit une course du côté de l'Oüest, résolu d'y faire une décente pour aller chercher quelques rafraichissemens pour nos malades; car outre qu'il nous étoit mort bien du monde depuis que nous avions quitté

Riz.

Ria-Lexa, nous avions encore un grand nombre de malades. Nous demeurâmes tranquilles dans nos vaisseaux, ne portant point de voiles à nos grands huniers. Le jour même & le lendemain nous amenâmes nos voiles basses; afin de laisser prendre les devans au Capitaine Townley.

Le 26. nous remîmes à la voile, côtoyant l'Oüest avec un beau tems, & un vent de Nord. Nous passâmes le long d'une côte extrêmement haute qui venoit du côté de l'Est, plus avancée dans le pays que nôtre vûe ne pouvoit s'étendre. Après avoir attrappé cette étendue de terres hautes, nous la suivîmes durant 10. lieues, & elle finit du côté de l'Oüest par une belle & agreable coline.

Nous vîmes là à souhait un pays bas & charmant qui nous parut riche en pâturages. Il y avoit un grand nombre de bocages verts, qui faisoient une agreable variété au milieu de ces pâturages. De hautes montagnes de sables mettent à couvert le pays des inondations de la Mer, dont les vagues sont hautes tout le long de cette côte. Elles battent le rivage avec tant de violence, que ni les chaloupes ni les Canots n'en peuvent approcher. Aussi côtoyâmes-nous encore ces terres basses 8. ou 9. lieues plus avant sans nous éloigner de la côte, de peur de perdre le Capitaine Townley. Nous nous arrêtons la nuit, & le jour nous allions doucement.

Le second d'Octobre, le Capitaine Townley revint à bord. Il courut tout le long de la côte avec ses Canots, & ne pût jamais trouver d'entrée. N'espérant plus enfin rencontrer ni Baye, ni anse, ni rivière où il pût entrer sûrement, il voulut venir à terre sur une Baye sablonneuse; mais tous ses Canots s'étant renversés, un des hommes se noya, & plusieurs perdirent leurs armes. Ceux qui n'avoient pas bouché leur nourriture avec de la cire, mouillèrent toute leur poudre. Le Capitaine Townley vint à terre avec beaucoup de peine, & tira les Canots sur

le sec. Chacun alors chercha sa fourniture, déchargea son fusil dont la poudre étoit mouillée, & se prépara à marcher: Mais le pays se trouvant si plein de grands canaux, qu'ils ne purent passer à gué, ils furent contraints de retourner à leurs Canots. La nuit ils firent grand feu. Le lendemain au matin ils furent chargés par 200. Espagnols & Indiens, qui furent incontinent repoussés, & qui s'en retournerent plus vite qu'ils n'étoient venus. Les nôtres les poursuivirent, mais non pas bien loin, parce qu'ils craignoient pour leurs Canots. Ces Espagnols & ces Indiens venoient de *Tecoantepeque*, ville que le Capitaine Townley cherchoit principalement, parce que les livres Espagnols disoient qu'il y avoit une grande rivière: Mais soit que cette place eût alors disparu, ou plutôt que le Capitaine Townley & ses gens n'eussent pas bonne vue, ils ne purent jamais la trouver.

Nous remîmes à la voile incontinent après son retour, côtoyant toujours l'Oüest, le tems étant beau, & le vent frais & Est Nord Est. Nous allions à deux miles de la côte ayant toujours la sonde à la main. A six miles de terre nous trouvâmes 19. brasses d'eau, à huit miles 21. brasses, & un gros sable dans le fond. Nous ne vîmes point d'entrée, ni aucun lieu propre à faire décente. Nous fîmes encore 20. lieues, & vinmes à une petite Ile haute nommée *Tangole*, où l'ancrage est bon. Cette Ile est passablement pourvue de bois & d'eau, & est à environ une lieue de la terre. Les terres qui sont vis à vis de l'Ile sont assez hautes prez de la Mer. C'est un pays plat, à pâturages: Mais deux ou trois lieues plus avant il est plus exhaussé & plein de bois.

Nous côtoyâmes encore une lieue, & vinmes à *Gatulco*. C'est un port à 15. degrez 30. minutes de latitude, & un des meilleurs de Mexique. A environ un mile de l'entrée du havre du côté de l'Est, il y a une petite Ile tout proche de la terre; & à l'en-

trée

trée du même havre du côté de l'Oüest il y a un gros rocher creux où la Mer qui y entre & qui en sort continuellement, fait un bruit qu'on entend de fort loin. Chaque vague qui entre dans cette roche, fait sortir l'eau par un petit trou qui est au sommet, comme par un tuyau, & lui fait faire en sortant à peu prez la même figure que l'eau que jette la Baleine: Aussi est-ce la comparaison que les Espagnols en font. Ils appellent cette roche le *Buffadore*; mais je ne sais point pourquoi on lui donne ce nom. Durant les calmes mêmes, la Mer donne dans ce rocher, & fait sortir l'eau par le trou. Si bien que c'est en tout tems une bonne enseigne pour trouver le havre.

Le havre a environ trois miles de long, & de large, tirant au Nord-Oüest. Le côté de l'Oüest est la meilleure rade pour les petits vaisseaux; car on y est fort à couvert: Au lieu qu'ailleurs on est exposé aux vents de Sud-Oüest qui soufflent souvent. Le fonds est bon par tout, & il y a depuis 6. brasses d'eau jusques à 16. Il est borné par une terre unie & sablonneuse, tres-propre à débarquer; & au fonds du havre il y a un beau ruisseau d'eau douce qui se jette dans la mer. Il y avoit autrefois là une petite ville ou village d'Espagnols, qui fut pris par le Chevalier François Drake: Mais à présent il n'y reste qu'une petite Chapelle qui est entre des arbres à environ 200. pas de la Mer. La terre en petits sillons paroît aussi haute que la côte; mais elle va en baissant à mesure qu'elle approche de la Mer. Le pays est enrichi de fort-grands arbres fleuris, qui sont de loin un fort-agreable éfet à la vue. Je n'ai jamais vu rien de pareil ailleurs.

Le Capitaine Swan qui avoit été fort-mal, s'y fit mettre à terre, & tous les malades avec lui, accompagnés d'un Chirurgien pour en avoir soin. Le Capitaine Townley à la tête d'un parti alla chercher dans le pays des maisons ou des habitans. Il marcha du côté de l'Est, & vint à la rivière de *Capalita*, qui est

L 5

une

une rivière rapide, creusée près de l'embouchure, & à environ une lieue de *Guatulo*. Deux de ses gens la passèrent à la nage, & prirent trois Indiens qu'on y avoit mis en sentinelle pour être avertis de notre arrivée. Aucun de ces Indiens ne parloit Espagnol; les nôtres neantmoins leur firent entendre par signe, qu'ils vouloient savoir s'il n'y avoit point près de là quelque ville ou village. Les Indiens leur firent entendre en même langage, qu'ils les meneroient à un établissement; Mais ils ne purent jamais comprendre, si c'étoit un établissement d'Espagnols ou d'Indiens, ni combien il y avoit loin. Ils amenèrent ces Indiens à bord; & le lendemain qui étoit le sixième d'Octobre, le Capitaine Townley avec 140. hommes dont j'étois du nombre; alla à terre avec un de ces Indiens pour nous mener à cet établissement. Nos gens qui restèrent à bord prirent de l'eau & du bois, & racommodèrent leurs voiles. Il ne se passa point de jour que nos Moskites ne tirassent trois ou quatre Tortues. Elles étoient petites, mais elles n'étoient pas fort-bonnes; cependant nous en faisons beaucoup de cas, parce qu'il y avoit long tems que nous n'avions mangé de chair. Le 13. nous revînmes de notre course, ayant fait près de 14. miles avant que d'arriver à aucun établissement. Nous trouvâmes enfin un petit village d'Indiens, où il y avoit une grande quantité d'un fruit nommé *Vinello* qui sechoit au soleil.

Le *Vinello* est une petite gouffe pleine de petites graines noires: Elle est d'environ 4. ou 5. pouces de long, & environ de la grosseur de la côte d'une feuille de Tabac, à laquelle il ressemble fort quand il est sec: Aussi nos Aventuriers en ont-ils souvent jeté au commencement qu'ils en prirent, surpris que les Espagnols amassassent les côtes de Tabac. Cette gouffe croît sur un petit pied de vigne, qui monte & se soutient à la faveur des arbres voisins, autour desquels elle s'entortille. Elle pousse d'abord une fleur jaunée d'ou procède ensuite la gouffe. Elle est verte au commen-

cement;

cement; mais quand elle est meure elle devient jaune. Alors les Indiens qui cultivent cette plante, & la vendent aux Espagnols à bon marché, la cueillent, & la mettent au soleil; Ce qui la rend douce, & d'un gris chatain. Ensuite ils la pressent souvent entre les doigts, mais sans l'aplatir. Je ne sai si les Indiens y font autre chose; mais j'ai vu les Espagnols polir ce fruit avec de l'huile.

Il y a quantité de ces vignes à *Bocca-Toro*, où j'en ai amassé & essayé de les cultiver; mais je n'ai pu en venir à bout: Ce qui me fait croire que les Indiens ont pour cela quelque secret que je ne sai pas; mais je n'ai jamais trouvé personne qui ait pu me le dire. Un nommé Monfr. Créé homme fort-curieux ne fut pas plus heureux que moi. Il parloit parfaitement bon Espagnol, il avoit été Aventurier toute sa vie, & de plus, sept ans prisonnier chez les Espagnols à *Porto-bello* & à *Carthagene*; Cependant nonobstant toutes ses recherches, il n'avoit jamais pu trouver personne qui entendît le menagement du *Vinello*. Si nous avions pu apprendre ce secret plusieurs de nous seroient allés tous les ans à *Bocca-Toro* durant les tems de la chaleur, & en nous aurions fait bonne provision. Nous y aurions eu quantité de Tortue & de *Vinello*. La première fois que je vis du *Vinello*, ce fut Monfr. Créé qui me le montra à *Bocca-Toro*. Ces gouffes se trouvent aussi près d'une ville nommée *Caibonca* dans le pays de Campêche. Elles se vendent ordinairement aux Indes Occidentales parmi les Espagnols trois sous la piece. C'est chez les Droguistes où elles s'achètent, car on en fait beaucoup de cas pour parfumer le Chocolat. Quelques-uns en mettent parmi le Tabac, pour lui donner une odeur agreable. Je n'ai jamais entendu parler de *Vinello* qu'à *Caibonca* & à *Bocca-Toro*.

Les Indiens de ce village ne parlent que peu Espagnol. Ils me parurent de pauvres innocens. Nous apprîmes par eux qu'il y avoit peu d'Espagnols en ces

L. 6

quar-

quartiers-là : Cependant tout ce qu'il y a d'Indiens sont sous leur dépendance. Le pays depuis la Mer jusqu'aux maisons est une terre noire mêlée de pierres & de rochers , & toute pleine de grands arbres.

Le 10. nous envoyâmes quatre Canots du côté de l'Oüest, avec ordre de nous attendre à *Port-Angels*, où nous esperions qu'ils trouveroient le moyen de faire quelques prisonniers qui nous instruïroient mieux de l'état du pays, que ne pouvoient faire ceux que nous avions alors. Nous les suivîmes avec nos vaisseaux, nos gens étant alors assez bien rétablis de la fièvre qui nous avoit tourment depuis nôtre départ de *Ria-Lexa*.

CHAPITRE IX.

Les Aventuriers partent de Gatulco. Isle de Sacrificio. Port-Angels. Alcatraz rocher, & côte voisine. Snook sorte de poisson. Acapulco, & le commerce de cette place avec les Philippines. Havre d'Acapulco. Grain. Port-Marquis. Expedition inutile du Capitaine Townley. Longue Baye sablonneuse, mais Mers très-rudes. Du palmier grand & petit. Montagne de Petaplan. Pauvre village d'Indiens. Chequetan bon Havre. Estapa & des ses Monts. Caravane de mulets prise. Montagne prez de Thelupan. Côte des environs. Volcan, ville, vallée, & Baye de Colima. Port de Salagua. Qarrha ville. Coronada, ou terre de la couronne. Cap Corrientes. Isles de Chametly. Ville de la Purification. Vallée de Valderas. Desein échoué. Le Capitaine laisse les Aventuriers & les Indiens de Darien. Pointe & Isles

Isles de Pontique. Autres Isles de Chametly. Fruit de Pengouin jaune & rouge. Veaux Marins. Riviere de Cullacan. Commerce d'une ville de ces pays-là avec Californie. Masfacan. Riviere & ville de Rosario. Caput Cavalli. Autre montagne. Riviere d'Oleta; de Saint Jago. Rocher, montagne. Ville de Santa Pecaque sur la riviere de Saint Jago. Compostelle. De Californie: Si c'est une Isle ou non. Du passage Nora-Nord-Oüest & Nord-Est. Isle de Sainte Marie. Plante piquante. Capitaine Swan propose d'aller aux Indes Orientales, nouvelles remarques sur la vallée de Valderas, & sur le Cap Corrientes. Pourquoi les Aventuriers ont mal réussi sur la côte de Mexique. Ils quittent ce pays-là, & vont aux Indes Orientales.

LE 12. d'Octobre 1685. nous sortîmes du havre de *Guatulco*. Les terres sont à l'Oüest, & un peu au Sud durant environ 20 ou 30. lieues. Les vents de Mer sont d'ordinaire Oüest Sud-Oüest, quelquefois Sud-Oüest, & les vents de terre Nord. Nous eûmes beau tems & peu de vent. Nous côtoyâmes l'Oüest le plus prez de la côte que nous pûmes, pour profiter des vents de terre, car les vents de Mer nous étoient contraires; & à l'Est nous trouvâmes un courant qui nous empêcha d'avancer, & nous obligea de mouiller à l'Isle de *Sacrificio*, qui est une petite Isle verte d'environ demi mile de longueur. Elle est située à environ une lieue à l'Oüest de *Guatulco*, & à environ demi mile de la terre ferme. Il semble qu'il y a une belle baye à l'Oüest de l'Isle; mais elle est pleine de rochers. La meilleure rade est entre l'Isle & la terre ferme, où il y a cinq ou six brasses d'eau. La marée y est assez forte, & la Mer hausse & baisse cinq ou six pieds.

Nous en partîmes le 18. & suivîmes nos Canots

qui alloient le long de la côte de l'Oüest. Nous nous tinmes prez de la côte toute composée de bayes sablonneuses. Le pays est assez élevé & il y a assez de bois; & la Mer qui est grosse donne sur la côte. Le 22. deux de nos Canots vinrent à bord, & nous dirent qu'ils avoient été fort avant à l'Oüest sans avoir pû trouver *Port-Angels*. Ils avoient voulu faire une décente le jour précédent à un lieu où il y avoit beaucoup de taureaux & de vaches qui païssoient, dans l'esperance d'en avoir une partie; Mais la Mer étoit si haute qu'elle renversa les Canots. Toutes les armes se mouillèrent. Il y eut quatre fusils de perdus, & un homme de noyé, le reste s'étant sauvé avec beaucoup de peine. Ils ne savoient dequoi étoient devenus les autres deux Canots dont ils avoient été séparés la nuit qu'ils partirent de *Guanulco*, & qu'ils n'avoient pas vu depuis.

Nous étions alors vis à vis de *Port-Angels*, quoi que les gens de nos Canots ne le connussent pas. Nous y allâmes donc & y mouillâmes. C'est une grande Baye ouverte, avec deux ou trois rochers à l'Oüest. On peut ancrer sûrement dans toute la Baye à 30. 20. ou 12. brasses d'eau; Mais on est exposé à tous les vents, à la reserve des vents de terre, jusques à ce qu'on soit à 12. ou 13. brasses d'eau; on est alors à couvert des vents d'Oüest-Sud-Oüest, qui sont les vents ordinaires. La Marée hausse là cinq pieds. Le flux va au Nord Est, & le reflux au Sud-Oüest. Il est difficile de mettre pied à terre sur cette Baye. Le lieu où l'on peut le faire avec le moins d'incommodité est à l'Oüest derrière des rochers. La Mer y est toujours grosse. Les Espagnols comparent ce havre pour la bonté à *Guanulco*; mais il y a, ce me semble, entr'eux une grande difference. *Guanulco* est presque renfermé, & l'autre est une rade toute ouverte. Il est difficile de la connoître par le portrait qu'on en fait: Il est bien plus connoissable par ses marques & par sa latitude qui est de 15. degrez Nord. De là
vient

vient que nos Canots qui avoient ordre de nous y attendre ne le reconnurent pas, ne pouvant s'imaginer que ce fût là ce beau havre. Aussi allerent-ils plus loin. Deux revinrent comme je viens de dire, mais les deux autres n'étoient pas encore arrivez. La côte qui borne ce havre est assez élevée, le terroir en est sablonneux & jaune, & rouge en certains endroits. Une partie est en bois, & l'autre en pâtage. Les arbres sont gros & grands, & les pâtages pleins de quantité de bonne herbe. A deux lieus de là du côté de l'Est il y a une Ferme où il y a beaucoup de bœufs, laquelle appartient à Dom Diego de la Rose.

Le 23. on mit 100. hommes à terre pour aller à cette Ferme. Ils y trouverent quantité de taureaux & de vaches grasses qui païssoient dans les pâturages; & dans la maison où il y avoit abondance de sel & de Mahis, des Cochons, & de la volaille; mais les propriétaires ou inspecteurs avoient décampé. Nous y demeurâmes deux ou trois jours, faisant toujours bonne chere aux dépens de cette nouvelle provision; mais il ne fut pas possible d'en apporter à bord; parce que le chemin étoit long, nos gens foibles, & nous avions une large riviere à traverser. Nous revînmes donc le 26. portant chacun un petit bœuf ou un Cochon, pour ceux qui avoient resté à bord. Les deux nuits que nous passâmes à cette Ferme nous entendîmes aboyer tout le long de la nuit assez prez de nous. Personne ne vit rien, mais je suis persuadé que c'étoit un troupeau de *jaccals*, * quoi que je n'aye jamais vu de ces sortes d'animaux dans l'Amerique, ni n'en ayé jamais entendu qu'alors. Nous crûmes qu'il y en avoit pour le moins 30. ou 40. de compagnie. Nous retournaâmes à bord sur le soir sans apprendre aucunes nouvelles de nos deux Canots.

Le lendemain nous remîmes à la voile avec un vent de terre Nord-quart d'Oüest. Le vent de Mer se fit
vers

* C'est un animal qui va devant le lion, & qui lui montre sa proie.

vers le midi Oüest Sud-Oüest, & sur le soir nous mouillames à 16. brasses d'eau, prez d'une petite Isle à rochers qui est à environ demi mile de la terre ferme, & 6. lieües à l'Oüest de *Port-Angels*. Les Espagnols ne parlent point de cette Isle dans leurs livres de pilorage. Le 28. nous remimes à la voile par un vent de terre. L'après midi le vent grossit, & nous mimes nos grands huniers. Cette côte est pleine de petites montagnes & de vallées. La Mer y est grosse & donne sur les rivages. Nous rencontrames la nuit, nos deux Canots dispersez. Ils avoient été jusques à *Acapulco* chercher *Port-Angels*. Revenant de là ils étoient entrez dans une grande riviere pour prendre de l'eau, & avoient été attaquez par 150. Espagnols : Cependant ils avoient pris de l'eau malgré eux ; mais un de leurs hommes étoit blessé à la cuisse. Ils entreurent ensuite dans un lac d'eau salée, où ils trouverent beaucoup de poisson sec, dont ils emporterent une partie à bord. Comme nous étions vis à vis de ce lac, nous y envoyames un Canot avec douze hommes pour avoir du poisson en plus grande quantité. L'entrée de ce lac n'a pas une portée de pistolet de large. Il y a des deux côtes des rochers assez élevez, & placez par la nature si commodément, que plusieurs personnes se peuvent cacher derriere & dedans. Les Espagnols allarment de nos deux Canots, qui avoient été là deux ou trois jours auparavant, y vinrent en armes pour défendre leur poisson. Dès qu'ils virent venir notre Canot, ils se rangerent derriere les rochers, & le laisserent passer ; Ils firent ensuite leur décharge & nous blessèrent 5. hommes. Nos gens furent un peu surpris de l'avanture ; Cependant ils tirerent à leur tour, & s'avancèrent dans le lac, n'osant en sortir par une entrée si étroite qui avoit prez d'un quart de mile de long. Ils ramerent donc jusques au milieu du lac, où ils étoient hors de la portée du fusil, & regarderent s'il n'y avoit point pour sortir d'endroit plus large que celui par où ils étoient entrez ; mais ils n'en purent

voir

voir aucun. Ils demeurèrent donc là deux jours & trois nuits dans l'esperance que nous irions les chercher ; mais nous étions à l'ancre à trois lieües delà, où nous les attendions, nous imaginant que puis qu'ils tardoient tant à venir, ils avoient fait quelque grande découverte, & qu'ils étoient allez ailleurs qu'à la pêche. Nous regardions cette conjecture comme d'autant mieux fondée, que les Avanturiers ont de coûtume dans des occasions de cette nature, d'aller plus loin qu'ils ne se sont proposé, pour peu qu'ils trouvent quelque chose qui les y encourage. Mais le Capitaine Townley & sa barque qui étoient plus proches de la côte que nous, ayant entendu tirer du côté du lac, prit son Canot, marcha du côté de la côte, chassa les Espagnols de leurs rochers, & ouvrit le passage à nos gens pour sortir du lac, où ils seroient morts de faim sans cela, ou auroient été assommés par les Espagnols. Ils revinrent à bord le 31. d'Octobre. Ce lac est à environ 16. degrez 40. minutes de latitude Septentrionale.

Nous remimes à la voile, côtoyant toujours l'Oüest à la faveur d'un beau-tems & d'un courant qui portoit à l'Oüest. Le second de Novembre nous passames prez d'un rocher que les Espagnols nomment *Alcatros*. Le pays circonvoisin est passablement haut & couvert de bois : & montueux à mesure qu'on y avance. Il y a prez de la Mer, sept ou huit rochers blancs qui sont fort remarquables, parce qu'il n'y en a point de si blancs ni de si prez à prez sur toute la côte. Ils sont du côté de l'Oüest à cinq ou six miles d'*Alcatros*. A quatre ou cinq miles de la Mer au Sud quart d'Oüest de ces rochers, il y a un dangereux endroit où le gravier n'est pas éloigné de la superficie de l'eau. A deux lieües à l'Oüest de ces rochers il y a une assez grosse riviere qui forme une petite Isle à son embouchure. Le Canal du côté de l'Est est peu profond & sablonneux ; Mais celui de l'Oüest est assez creux pour y faire entrer des Canots. Sur les bords

bords de ce Canal, les Espagnols ont bâti une espee de Redoute pour empêcher l'ennemi d'y descendre, ou d'y faire de l'eau.

Le 3. nous mouillames vis à vis de cette riviere, à 14. brasses d'eau, & à environ un mile & demi de la terre. Le lendemain nous allames avec nos Canots à la Redoute qui fit peu de resistance, quoi qu'il y eût prez de 200. hommes pour la défendre. Ils nous tirerent environ 20. ou 30. coups: mais nous voyant résolu à faire décente, ils abandonnerent le terrain. La raison pourquoi nous mettons si souvent les Espagnols en fuite, quoi que fort superieurs en nombre, & souvent retranchez, est qu'ils manquent de petites armes à feu, dont ils sont très-mal pourvus sur les côtes maritimes, hormis aux lieux où ils ont de grosses garnisons. Nous trouvames là beaucoup de sel, qu'on y avoit, je pense, voituré pour saler le poisson qu'ils prenoient dans le lac. Je remarquai que la plupart de ce poisson, est-ce que nous apellons en Anglois *Snook*, & que les François appelleroient Brochet. Il n'est ni poisson de Mer ni poisson d'eau douce; mais il est en très-grande quantité dans les lacs salez. Ce poisson a environ un pied de long. Il est rond, & aussi gros que le plus menu de la jambe, avec une tête un peu longue. Il a l'écaille blanchâtre, & est bon à manger. Je ne sai comment les Espagnols le prennent; car nous n'avons jamais trouvé sur cette côte ni filets, ni hameçons, ni Lignes, ni Barques, ni Chaloupes, ni Canots appartenants aux Espagnols, si ce n'est le navire dont je ferai mention en parlant d'*Acapulco*.

Nous marchames deux ou trois lieues dans le pays, & ne trouvames qu'une maison, où nous fimes une Mulatre prisonniere, qui nous dit qu'un vaisseau venant de Lima étoit nouvellement arrivé à *Acapulco*. Le Capitaine Townley qui avoit besoin d'un bon vaisseau, crut que l'occasion se présentoit d'en avoir un, s'il pouvoit persuader à ses gens d'entrer avec lui

lui dans le havre d'*Acapulco*, & d'enveler le navire venu de Lima. Il en fit incontinent la proposition, & trouva non seulement tout son équipage disposé à lui aider en cela, mais aussi une partie de celui du Capitaine Swan. Le Capitaine Swan n'étoit pas d'avis de risquer le coup, parce qu'ayant peu de provisions, il croyoit que le tems seroit beaucoup mieux employé à commencer par nous pourvoir de vivres, d'autant mieux qu'il y avoit beaucoup de Mahis sur la riviere où nous étions, à ce que nous avoit dit le même prisonnier, qui offrit de nous conduire où il étoit. Mais ni la necessité présente, ni les conseils du Capitaine Swan, non pas même leur propre intérêt ne servirent de rien. Le grand dessein que nous avions alors en tête étoit d'attendre un navire qui venoit tous les ans des Philippines à *Acapulco* richement chargé. Mais il étoit necessaire avant toutes choses de faire provision de vivres pour pouvoir tenir la Mer, & attendre l'arrivée du vaisseau. Cependant le parti de Townley l'ayant emporté, nous primes seulement de l'eau, & nous nous preparames au depart. Nous remimes donc à la voile l'après-midi du cinquième côtoyant toujours l'Oüest chemin faisant du côté d'*Acapulco*. L'après-midi du 7. étant à environ 12. lieues de la côte nous vimes les hauteurs d'*Acapulco*, qui sont très-remarquables. Il y a entre autres une montagne ronde entre deux autres, dont la partie la plus Occidentale est la plus grosse & la plus élevée qu'on puisse voir, & a deux petites montagnes au sommet qui ressemblent à deux mamelles. Celle qui est du côté de l'Orient est plus haute & plus pointue que celle qui est au milieu. Depuis cette montagne mitoyenne, la terre va en panchant du côté de la Mer, & finit par une pointe haute & ronde. Il n'y a point sur cette côte d'endroit de la même figure. Sur le soir le Capitaine Townley prit 12. Canots & 140. hommes pour tenter d'enlever le navire de Lima du havre d'*Acapulco*.

Acapulco est une assez grande ville à 17. degrez du Nord de la ligne. C'est le port de la ville de Mexique du côté de l'Oüest du Continent; comme la *Vera-Cruz*, ou *saint Jean de Vilna* dans la Baye de la nouvelle Espagne, l'est du côté du Nord. Cette place est la seule ville de commerce qu'il y ait sur cette côte; Car il n'y a que peu ou point de negoce par Mer du côté du Nord-Oüest, qui tait partie de ce vaste Royaume, n'y ayant comme je l'ai déjà remarqué, ni Bateaux, ni Barques, ni Navires, au moins que j'aye vû, que ceux qui viennent d'ailleurs, & quelques Chaloupes vers le bout du Sud-Est de *Californie*, autant que j'en puis juger par le commerce qu'il y a entre *Californie* & la terre ferme, pour la pêche des perles.

Il n'y a que trois vaisseaux qui negotient à *Acapulco*, dont deux vont regulièrement une fois tous les ans entre *Acapulco* & *Manilla* en *Luconie*, qui est une des Isles Philippines, & l'autre y vient tout les ans de *Lima*. Celui-ci arrive d'ordinaire un peu avant Noël, & apporte du vis argent, du Cacao, & des pieces de huit. Il y demeure jusques à ce que le navire de *Manilla* soit arrivé, & alors il charge des épices, des soyes, des Indiennes, & d'autres marchandises pour le Perou, après quoi ils'en retourne à *Lima*. Ce n'est qu'un petit vaisseau de 20. pieces de Canon: Mais on dit que les deux de *Manilla* sont de plus de 1000. tonneaux chacun. Ils font le voyage tout à tour; de sorte qu'il y en a toujours un ou deux. Ils ne partent ni l'un ni l'autre d'*Acapulco* que vers la fin de Mars, ou au commencement d'Avril. Soixante jours ou environ après leur départ ils vont toujours mouïller & se rafraichir à *Guam*, qui est une des Isles Ladrões. Ils n'y demeurent que deux ou trois jours, & reprennent en suite la route de *Manilla*, où ils arrivent ordinairement au mois du Juin. Pendant que l'un est en voyage, l'autre se dispose à partir, & charge des marchandises des Indes Orientales.

tales. Il s'avance du côté du Nord jusqu'à 36. quelques fois jusqu'à 40. degrez de latitude Septentrionale, avant que de pouvoir prendre le vent pour aller vers la côte de l'Amerique. Il rase premièrement la côte de *Californie*, & puis retourne encore au Sud tout le long des côtes, & ne manque jamais de vent pour le pousser de là droit à *Acapulco*. Quand il a doublé le Cap saint *Lucar*, qui est la pointe la plus Meridionale de *Californie*, il va par le travers du Cap *Corrientes*, qui est à environ 20. degrez de latitude Septentrionale. De là il côtoye encore jusqu'à *Sallagua*, où il met à terre les passagers qui vont à Mexique. Ensuite il continue sa route allant toujours le long de la côte jusques à ce qu'il arrive à *Acapulco*, qui est ordinairement au tems de Noël, jamais plutôt ou plus tard que 8. ou 10. jours avant ou après. Ce vaisseau étant de retour à *Manilla*, l'autre qui n'attend que son retour, part pour venir à *Acapulco*. Il paroît par là que les Espagnols en imposèrent au Chevalier Jean Narborough, en lui disant que six navires ou plus faisoient ce commerce.

Le port d'*Acapulco* est fort commode pour recevoir les navires, & si large, que des centaines de vaisseaux peuvent y être à la rade sans s'endommager, & sans courre le moindre risque. Il y a une petite Isle basse par le travers de l'entrée du havre. Elle a environ un mile & demi de long, & demi mile de large, s'étendant à l'Est & à l'Oüest. A chaque bout il y a un bon & profond canal où les vaisseaux peuvent entrer seurement, & en sortir de même en prenant l'avantage des vents. Ils entrent par un vent de Mer, & sortent par un vent de terre; ces vents ne manquent jamais d'être favorables tour à tour, l'un le jour & l'autre la nuit. Le Canal le plus Occidental est le plus étroit; mais si profond qu'on ne sauroit y ancrer. Les vaisseaux de *Manilla* passent par là; mais ceux de *Lima* passent par le Canal du Sud-Oüest. Ce havre regne environ trois miles au Nord, après quoi

ils s'étressit fort, tourne tout court à l'Oüest, & va environ un mile plus loin, où il finit. La ville est au Nord-Oüest à l'entrée de ce passage étroit tout proche de la Mer; & au bout de la ville il y a une plate-forme avec plusieurs pieces de Canon. A l'opposite de la ville du côté de l'Est il y a un Château haut & fort, quia dit-on 40. pieces de Canon de fort gros calibre. Les vaisseaux passent communément vers le fond du havre à la portée du Canon du Château & de la plate-forme.

Le Capitaine Townley qui, comme j'ai déjà dit, avoit quitté nos vaisseaux avec 140. hommes pour enlever le navire de *Lima*, n'avoit qu'à peine ramé trois ou quatre lieues, que le voyage pensa finir aux dépens de la vie de toute la troupe. Elle fut assaillie tout à coup d'un Grain violent venant de la terre, qui pensa couler à fonds tous les Canots: Mais ils se tirèrent de ce danger, & entrèrent la seconde nuit sans dommage dans le *Port-Marquis*. C'est un bon havre, à une lieue de celui d'*Acapulco* du côté de l'Est. Ils y passerent toute la journée pour secher eux, leurs habits, leurs armes, & leurs munitions, & le lendemain ils entrèrent à petit bruit dans le havre d'*Acapulco*. Comme ils ne vouloient pas être entendus, ils ne se servirent point de leurs rames ordinaires, se contentans d'agiter un aviron sans le sortir de l'eau, & l'agiter aussi doucement qu'ils eût été question de pêcher une Manate. Ils passerent prez du Château, puis s'avancerent du côté de la ville, & trouverent le vaisseau entre le Parapet & le Fort, à environ 100. verges de chacun. Après qu'ils l'eurent bien considéré, & envisagé le peril d'une pareille entreprise, ils crurent qu'il étoit impossible d'en venir à bout. C'est pourquoi ils s'en retournerent aussi doucement qu'ils étoient venus, jusques à ce qu'ils furent hors de la portée des forts. Ils mirent alors pied à terre, & donnerent sur une Compagnie d'Espagnols, qu'on avoit mis là pour garder la côte, parce que nos gens

avoient

avoient été vûs dès le jour précédent. Les nôtres tirèrent incontinent & ne firent d'autre mal aux ennemis, que de les faire un peu éloigner de la côte. Ils allerent ensuite se poster à l'entrée du havre, en attendant le jour pour reconnoître la ville & le château, & revinrent enfin à bord fatiguez, afamez, & affigez d'un si mauvais sucez.

Le 12. nous fîmes encore voiles pour aller plus à l'Oüest. Nous avions un vent de terre qui est d'ordinaire Nord-Est, mais les vents de Mer sont Sud-Oüest. Nous passames prez d'une Baye sablonneuse qui a plus de 20. lieues de long. La Mer donne tout le long de cette Baye avec tant de violence, qu'il est impossible d'en approcher en bateau ou en Canot. Cependant le fonds en est bon, & on peut ancrer sûrement à un mile ou deux de la côte. Le terroir est bas & passablement fertile prez de la Mer. Il produit des arbres de plusieurs sortes, & principalement des Palmiers qui croissent par pieces depuis un bout de la Baye jusqu'à l'ancre.

Le Palmier est de la grosseur d'un Chêne ordinaire, haut d'environ 20. à 30. pieds. Il n'a des branches qu'à la tête, où il en pousse plusieurs grandes & vertes qui ne ressemblent pas mal à l'arbre à Chou, dont j'ai déjà fait la description. Ces arbres croissent aussi en divers lieux, comme à la Jamaïque, dans le pays de Darien, dans la Baye de Campeche, &c. Ces branches poussent d'un chicot, & ne vont qu'à un ou deux pieds de haut: Ce n'est pas un reste d'arbre coupé, car après que ces arbres ont eu une fois la tête coupée ils ne croissent plus: Mais c'est une espece de Palmier nain, & les branches qui poussent du chicot sont moins grosses que celles qui poussent du gros de l'arbre. On se sert de ces petites branches aux Indes Orientales & Occidentales à couvrir les maisons. Elles durent long-tems, & sont beaucoup meilleures que celles de *Palméro*: Car si cette couverture est bien faite elle dure cinq ou six ans. Les Espagnols appellent

cette

cette espece de Palmier *Palmeto Royal*. Les Anglois de la Jamaïque lui donnent le même nom. Je ne sais si c'est le même dont on tire en Guinée le vin de Palme ; mais je sais qu'il lui ressemble fort.

Le dedans du pays est plein de petites montagnes infertiles, qui sont autant de petits valons qui paroissent fleuris & verts. A l'Oüest de cette Baye est la montagne de *Pesaplan* à 17. degrez 30. minutes de latitude Septentrionale. C'est une pointe ronde qui avance dans la Mer, & qui de loin paroît une Isle. Un peu à l'Oüest de cette montagne sont divers rochers ronds que nous laissâmes à côté passant entr'eux & la pointe ronde, où nous avions 11. brasses d'eau. Nous vinmes mouiller au Nord-Oüest, où nous mîmes environ 170. hommes à terre, & marchâmes 10. ou 12. miles dans le pays. Nous arrivâmes à un pauvre village d'Indiens où nous ne trouvâmes pas des vivres de quoi faire un repas. Tout le monde prit la fuite à la reserve d'une Mulatre, & de deux ou trois petits enfans qui furent faits prisonniers & menés à bord. Cette femme nous dit, qu'un voiturier (c'est un homme qui conduit une caravane de Mulets) alloit à *Acapulco* chargé de farine & d'autres marchandises, mais qu'ayant eu peur de nous, il s'étoit arrêté en chemin, un peu à l'Oüest du village, sur la nouvelle qu'il avoit eue que nous étions sur cette côte ; & qu'elle croyoit qu'il y étoit encore. Cela fut cause que nous retinmes cette femme pour nous mener sur le lieu où elle disoit qu'étoit le voiturier. Nos Moskites pêcherent à l'endroit où nous étions alors quelques petites Tortues, & plusieurs petits poissons à Juif.

Le poisson à Juif est un très-bon poisson. Je croi que les Anglois lui ont donné ce nom parce qu'il a des écailles & des nageoires, & est par conséquent net suivant la Loi Mosaique : Aussi les Juifs de la Jamaïque l'achètent, & le mangent sans scrupule : Il est fort large, & ressemble fort au Merlus, si ce n'est qu'il est beaucoup plus gros, Il y en a qui pèsent 3. 4.

ou

ou 5. cens livres. Il a la tête large, les écailles & les nageoires grandes, de l'épaisseur d'un demi écu, & proportionnées à la grosseur du corps. Il est excellent à manger, & est ordinairement gras. Il se tient entre les rochers. Il y en a quantité aux Indes Occidentales aux environs de la Jamaïque, & de la côte de *Caraccos* ; mais principalement dans ces Mers, & sur tout plus à l'Oüest.

Le 18. nous partîmes de là avec nos vaisseaux ; & nous avançâmes environ deux lieues plus à l'Oüest jusques à un lieu nommé *Chequetan*. A un mile & demi de la terre il y a un petit Quai, & sur ce Quai un fort bon havre où l'on peut caréner les vaisseaux : Il y a aussi une petite riviere d'eau douce, & du bois en assez grande quantité.

Le 14. au matin nous allâmes avec 95. hommes & six Canots chercher le voiturier ayant la Mulatre pour guide ; Mais le Capitaine Townley ne voulut pas en être. Nous fîmes décente avant le jour à un lieu nommé *Estapa*, une lieue à l'Oüest de *Chequetan*. La Mulatre y étoit bien connue y ayant été souvent chercher des Moules, à ce qu'elle nous dit, car il y en a en abondance. Elles sont toutes telles pour la figure que nos Moules d'Angleterre. Elle nous fit passer à côté de la riviere au travers d'un bois où il n'y avoit point de chemin. Après avoir fait environ une lieue de cette maniere, nous vinmes dans des pâturages pleins de bœufs & de vaches. Le voiturier dont on a parlé étoit à cette ferme avec ses Mulets n'ayant osé avancer depuis, parce qu'il ne savoit où nous étions : De sorte que sa peur fut cause qu'il fut pris lui, ses Mulets, & toutes ses marchandises. Il avoit 40. sacs de farine, quelque chocolate, un grand nombre de petits fromages, & beaucoup de marchandises de terre. Nous emportâmes ce qui étoit bon à manger ; mais comme nous n'avions point besoin de vaisseaux de terre, nous les lui laissâmes. Il y avoit environ 60. Mulets. Nous nous en servîmes jusques à la côte pour

Tom. I.

M

voitu-

voiturer notre Capture, & ensuite nous les renvoyâmes. Nous tuâmes aussi quelques vaches qui furent portées à nos Canots. L'après-midi, nos vaisseaux vinrent mouiller à demi mile du lieu où nous avions débarqué; après quoi nous retournâmes à bord. Le Capitaine Townley voyant que nous avions si bien réussi, vint à terre avec ses gens pour tuer des vaches; Car il n'y avoit point aux environs d'habitans pour s'y opposer. Le pays est plein de bois, le terroir très-fertile, & arrosé par plusieurs petites rivières; Cependant le voisinage de la Mer n'est que peu habité. Le Capitaine Townley tua 18. bœufs, & s'en revint à bord. Notre équipage, contre l'inclination du Capitaine Swan, lui fit part de la farine que nous avions prise. On donna à la Mulâtre des habits pour elle & pour ses enfans: mais le Capitaine Swan en retint un qui n'avoit que 7. à 8. ans, & qui étoit un fort-joli petit garçon. La femme fit de grands cris & de grandes prières pour le ravoit: Mais tout ce que Swan y répondit fut de promettre qu'il en auroit beaucoup de soin; ce qu'il fit comme il avoit promis. Il devint fort-joli garçon, & ne manquoit ni d'esprit, ni de courage. ni d'adresse. J'ai souvent été surpris de ce qu'il disoit & faisoit.

Le 21. nous remîmes à la voile par un vent de terre. Les vents de terre en cet endroit de la côte sont Nord, & les vents de Mer Oüest Sud-Oüest. Nous eûmes beau tems, & côtoyâmes le long de l'Oüest. Les terres sont hautes, & pleines de montagnes hérissées. Al'Oüest de ces montagnes il y a plusieurs vallées agréables & fertiles. Le 25. nous nous trouvâmes vis à vis d'une montagne très-remarquable. Elle est plus haute que les autres, & au sommet elle se partage en deux. Elle est à 18. degrez 8. minutes de latitude Septentrionale. Les Espagnols font mention d'une ville qui est prez de cette montagne, qu'ils appellent *Thelupan*. Nous l'aurions visitée, si nous en avions pu trouver le chemin. Le 26. les Ca-

pitaines

pitaines Swan & Townley avec 200. hommes du nombre desquels j'étois, prirent nos Canots, & allèrent chercher la ville de *Colima*, place riche, à ce qu'on dit, mais combien elle est avant dans le pays, c'est ce que je n'ai jamais pu savoir. Il n'y a point de commerce aux environs de cette Mer, comme j'ai déjà dit; ainsi nous ne pûmes jamais trouver de guides qu'un ou deux pour prendre langue, ou pour nous mener à quelque place. *Acapulco* est la seule ville de cette côte à laquelle on puisse aller par Mer. Aussi nos mouvemens ne furent pas à l'avenir plus heureux: Nous fîmes environ 20. lieues le long de la côte, & la trouvâmes par tout fort incommode pour une décente. Nous ne vîmes point de maisons, ni d'indices d'habitans, quoi que nous traversassions une belle vallée qu'on nomme la vallée de *Maquella*. Dans toutes ces courses, nous ne vîmes qu'un seul Cavalier arrêté, que nous primes pour une vedette, qu'on avoit posée pour nous observer, à l'endroit où nous fîmes décente pour l'expédition dont on vient de parler tout à l'heure. Ce ne fut pas sans peine que nous mîmes pied à terre; encore fallut-il suivre la piste du Cheval sur le sable de la Baye: Mais quand nous fûmes une fois entrez dans les bois, il n'y eut plus de trace à suivre; quoi que nous la cherchassions avec soin, il fut impossible de la trouver; & il le fut encore davantage de trouver les maisons ou la ville d'où le Cavalier étoit venu. Le 28. fatiguez & hors d'espérance de trouver aucune ville, nous retournâmes à nos vaisseaux, qui étoient alors vis à vis du lieu où nous étions. La coutume est quand nous quittons nos vaisseaux, ou de convenir d'un lieu de rendez-vous, ou de leur apprendre où nous sommes en faisant une ou plusieurs grosses fumées qui leur servent de signal. Cependant nous pensâmes nous perdre par un signal de cette nature au voyage précédent que nous fîmes avec le Capitaine Charp dans la malheureuse expédition d'*Avica*, dont il est parlé dans l'Histoire

M 2

des

des Boucaniers. Après nôtre défaite, plusieurs des nôtres ayant été faits prisonniers, il y en eut qui dirent aux Espagnols, qu'il étoit convenu entr'eux & leurs compagnons qui gardoient les vaisseaux, de faire deux grandes fumées éloignées l'une de l'autre aussi-tôt que la ville seroit prise, qu'ils devoient prendre pour un signal, qu'ils pouvoient entrer dans le havre en toute sûreté. Les Espagnols ne manquèrent pas de faire incontinent ces fumées. J'étois alors du nombre de ceux qui avoient demeuré à bord: Et soit, ou que le signal ne fût pas tout à fait comme il devoit être, ou qu'il nous arrivât quelque contre-temps qui nous découragea, c'est de quoi je ne me souviens pas bien; nous demeurâmes tranquilles jusques à ce que nous vîmes revenir nos gens dispersés. Si nous étions entrez dans le port sur le faux signal qu'on nous fit, nous aurions été pris ou coulez à fonds: Car il falloit passer tout contre le fort, & nous n'aurions point eu de vent pour sortir, que le soir que le vent de terre commence à souffler. Mais reprenons le fil de nôtre voyage.

Après que nous fumes de retour à bord, nous vîmes le Volcan de *Colima*. C'est une fort haute montagne, à environ 18. degrez 36. minutes Nord; à cinq ou six lieues de la Mer, & au milieu d'un agreable valon. On y voit deux petites pointes, de chacune desquelles sortent toujours des flammes ou de la fumée. Le valon où est ce Volcan se nomme la vallée de *Colima*, du nom de la ville qui n'en est pas éloignée. On dit que cette place est grande & riche, & la Capirale des pays circonvoisins. La vallée où elle est située est, à ce que disent les Espagnols, la plus agreable & la plus fertile qu'il y ait dans le Royaume de Mexique. Ce vallon à environ 10. lieues de large prez de la Mer, où il fait une petite Baye: Mais je ne saurois dire au juste, combien cette vallée avance dans le pays. On dit qu'elle est pleine de jardins à Cacao, de champs de bled, de froment, &c

de Plantains. La côte de la Mer voisine est sablonneuse: Mais les vagues y sont si violentes, qu'il n'y a pas moyen d'aller à terre. Le pays est bas tout le long, & plein de bois du côté de l'Est pendant environ deux lieues. Au bout des bois il y a une riviere creuse qui se jette dans la Mer. Mais il y a une barre ou fonds-bas sablonneux fait de manière, que du tems que nous y étions il n'y avoit ni barque ni Canot qui pussent y entrer, tant la Mer montoit au dessus de la barre. Sans cela je croi que nous aurions fait d'autres découvertes dans cette charmante vallée. A l'Oüest de la riviere, commencent les pâtages, qui s'étendent jusqu'à l'autre côté du vallon. Nous eûmes peu de vent en revenant à bord; aussi nous fallut-il l'après-midi & la nuit suivante pour sortir de la Baye.

Le 29. nos Crpiraines à la tête de 200. hommes quitterent nos vaisseaux, résolus de faire décente au premier endroit commode pour chercher quelque chemin. Les livres Espagnols font mention de deux ou trois autres villes des environs, & sur tout d'une nommée *Sallagua* qui est à l'Oüest de cette Baye. Nos Canots ne s'éloignerent de la côte que le moins qu'ils purent: Mais la Mer fut si haute, qu'il n'y eut pas moyen de faire décente. Environ les 10. à 12. heures parurent 2. Cavaliers prez de la côte, dont l'un tira une bouteille de sa poche, & beut à la santé de nos gens. Pendant qu'il buvoit, un des nôtres lui lacha un coup de fusil, & tua son cheval. L'autre donna d'abord des deux, & laissa son camarade qui s'en revint à pied le mieux qu'il put: Mais comme il étoit botté, il ne pouvoit pas faire grande diligence. Deux de nos gens donc s'étant dépouillés, se jetterent à la nage & le poursuivirent: Mais avec un grand coureau qu'il avoit il s'empêcha d'être pris, d'autant plus aisément qu'ils n'avoient rien ni pour attaquer, ni pour se défendre. Le 30. tout nôtre monde revint à bord n'ayant pu trouver d'endroit à faire décente.

Le premier de Decembre nous passâmes prez du port de *Sallagua*, qui est à 18. degrez 52. minutes de latitude. C'est une Baye assez profonde, divisée au milieu en deux rochers pointus qui sont par maniere de dire deux havres. On y peut heureusement ancrer par tout à 10. ou 12. brasses d'eau. Il y a un ruisseau d'eau douce qui se jette dans la Mer. Nous y vîmes une grande maison couverte, & plusieurs Espagnols à cheval & à pied, tambour batant & enseignes déployées qui nous défioient à ce que nous crûmes. Nous ne fîmes pas semblant de les voir jusques au lendemain matin, que nous vîmes 200. hommes à terre pour voir s'ils auroient autant de courage qu'ils en faisoient paroître; Mais ils se retirèrent incontinent. L'Infanterie netira pas un coup; mais la Cavalerie fit bonne mine jusques à ce qu'elle eut deux ou trois Espagnols à terre: Après quoi elle se retira, & les nôtres la poursuivirent. Nos gens prirent enfin deux Chevaux, qui avoient perdu leurs Cavaliers; & étant montez dessus ils suivirent les Espagnols de si prez, qu'ils se mêlerent avec eux pensant faire quelque prisonniers pour prendre langue; mais au lieu de cela ils pensèrent être pris eux-mêmes: Car quatre Espagnols les enveloperent après qu'ils eurent tiré leurs pistolets, & les demonterent; & si quelques-uns de nos plus braves Fantassins n'étoient venus à leur secours, il auroit fallu se rendre ou être tué. Ils furent blesez en deux ou trois endroits; mais leurs blessures ne se trouverent pas mortelles. Les quatre Espagnols n'attendirent pas à se retirer, que nos gens fussent à portée de tirer sur eux: Mais étant remontez à cheval ils suivirent leur gros qui étoit déjà assez loin, & dans un pays embarrassé de bois. Les nôtres trouvant un grand chemin qui menoit dans le pays, le suivirent environ quatre lieues par des endroits arides & pierreux: Mais ne voyant aucune marque d'habitans, ils s'en retournerent. En s'en revenant ils rencontrerent deux Mulâtres qui n'avoient

voient pû marcher aussi vite que leur gros. Ils s'étoient cachez dans les bois pensans se sauver par ce moyen. Ces prisonniers nous apprirent que ce chemin conduisoit à une grande ville nommée *Oarrha*, d'où venoient plusieurs des Cavaliers dont on a ci-devant parlé: Qu'il n'y avoit de là à cette ville que quatre journées de cheval; qu'il n'y avoit point de place considerable plus proche; & qu'enfin le pays étoit fort pauvre & mal habité. Ils dirent aussi que ces troupes venoient pour secourir le vaisseau des Philippines, qu'on attendoit tous les jours pour mettre à terre les passagers qui alloient en Mexique. Les livres Espagnols qui traitent du Pilotage font mention d'une autre ville des environs qui se nomme aussi *Sallagua*, mais il ne nous fut possible ni de la trouver, ni d'en rien apprendre de nos prisonniers.

Nous résolûmes donc d'aller croiser à la hauteur du Cap *Corrientes*, en attendant le navire des Philippines. Nous fîmes voiles le 6. de Decembre, côtoyant l'Oüest. Nous eûmes beau tems & peu de vent; celui de la Mer au Nord-Oüest, & celui de la terre au Nord. Les terres sont assez élevées, & pleines de pointes, qu'on prendroit de loin pour des Isles. Le pays est plein de bois; mais les arbres ne sont ni hauts ni fort gros.

Je fus là attaqué d'une fièvre qui me dura longtemps, & dégénéra ensuite en hydropisie. Plusieurs des nôtres moururent de la même maladie, quoi que nos Chirurgiens fissent tous leurs efforts pour les sauver. L'hydropisie est la maladie generale de cette côte, & les naturels du pays disent, que le meilleur remede qu'ils ayent est la pierre * d'*Alligator* qui en a quatre à chaque jambe les unes proches des autres, & enchassées dans la chair. On pulverise cette pierre, & on la prend avec de l'eau. Nous avons aussi trouvé cette recepte dans un Almanach fait à Mexique. J'en aurois fait l'expérience; mais je ne

M 4

pûs

* Espece de Crocodile.

pûs trouver des *Alligators* quoi qu'il y en ait plusieurs.

Il y a divers bons ports entre *Sallagua* & le Cap *Corrientes*: Mais nous les passâmes tous. En approchant du Cap *Corrientes*, les terres proches de la Mer nous parurent assez élevées, mais pleines de rochers blancs. Le dedans du pays est haut & stérile, plein de montagnes pointuës, & désagréables à la vûë. A l'Oüest de ces terres raboteuës il y a une chaîne de montagnes paralleles à la côte. Elles finissent à l'Oüest par une agreable pente. Mais à l'Est elles conservent leur hauteur, & se terminent en une haute & escarpée, qui a trois petits sommets pointus, assez semblables à la figure d'une couronne. De là vient que les Espagnols l'appellent *Coronada*, terre à couronne.

Le 11. nous fumes à la vûë du Cap *Corrientes* qui est au Nord quart d'Oüest, & la terre à couronne au Nord. Ce Cap est passablement élevé, & il y a des rochers escarpés qui vont jusques à la Mer. Le sommet est plat & uni, & enrichi de bois. Le dedans du pays est haut & redoublé. Ce Cap est à 20. degrez 28. minutes du Nord. Je trouve sa longitude depuis le mont *Tenariffe* 23. degrez 56. minutes. Mais je prens ma longitude à l'Oüest suivant nôtre voyage, & selon ce compte je trouve qu'il est à 121. degrez 41. minutes du Lezard en Angleterre; de sorte que la difference du tems est huit heures & prez de 6. minutes.

C'est là où nous avions resolu de croiser en attendant le navire venant des Philippines, parce qu'il passoit toujours à ce Cap en s'en retournant. Nous étions quatre voiles, comme je l'ai déjà dit, c'est à dire, le vaisseau du Capitaine *Swan*, & son navire de transport, celui du Capitaine *Townley* & sa barque. Il fut arrêté, que le Capitaine *Swan* avec sa barque se tiendroit à huit ou 10. lieües de la côte, & le reste à environ une lieüe de distance les uns des autres

autres entre lui & le Cap, afin de ne pas manquer le navire des Philippines. Mais comme nous n'avions pas des provisions, nous détachâmes la barque du Capitaine *Townley* du côté de l'Oüest du Cap avec 50. à 60. hommes, pour chercher quelque place, ou quelques plantations, où nous pussions nous pourvoir de toutes sortes de provisions, pendant que les autres croiseroient dans les postes qui leur avoient été assignez. La barque revint le 17. sans rien apporter parce qu'elle ne pût jamais doubler le Cap; car les vents étant ordinairement sur cette côte entre le Nord-Oüest & le Sud-Oüest, il est extrêmement difficile de gagner l'Oüest: Mais on laissa quatre Canots au Cap avec quarante six hommes, resolus de gagner l'Oüest à force de rames. Le dix-huit nous fîmes voiles vers les Isles de *Chamely* pour y faire de l'eau. Ces Isles sont à environ seize à dix-huit lieües de l'Oüest du Cap *Corrientes*; petites, basses, pleines de bois, & environnées de rochers. Il y en a cinq qui font la figure d'une demi Lune. Elles ne sont pas à un mile de la côte, & entr'elles & la terre ferme, il y a une bonne rade à couvert de tous les vents. Les Espagnols disent qu'il y demeure des pêcheurs qui pêchent pour les habitans de la ville de la Purification. On dit que c'est une grande ville, & la meilleure des environs; mais elle est avancée 14. lieües dans le pays.

Le vingtième nous entrâmes dans les Isles du côté du Sud-Est & mouillâmes entr'elles & la terre ferme, à cinq brasses d'eau, sur un fouds sablonneux. Nous y trouvâmes de l'eau & du bois, & primes à l'hameçon & à la ligne quantité de poissons à rocher, dont on a déjà parlé dans la description de l'Isle de *Jean Fernando*; mais nous ne vîmes aucun signe d'habitans, si ce n'est trois ou quatre vieilles huttes. Aussi croi-je que les pêcheurs Espagnols ou Indiens ne viennent là qu'en carême ou autre saison sembla-

ble; mais qu'ils n'y demeurent pas toujours. Le Capitaine Townley le mit à la tête d'un détachement de soixante hommes pour aller prendre un village d'Indiens, à sept ou huit lieues de là du côté de l'Oüest tirant vers le Cap, où le Capitaine Swan devoit nous joindre. Le vingt-quatrième comme nous croisons à la hauteur du Cap, les quatre Canots que le Capitaine Townley avoit laissez au Cap comme on a déjà dit, revinrent à nous. Après que la barque les eut quittez ils passerent jusqu'à l'Oüest du Cap, & pousserent jusqu'à la vallée de *Valderas*, ou peut être *val d'Iris*, car ce mot signifie la vallée des pavillons.

Cette vallée est au fond d'une profonde Baye, qui regne du côté du Sud-Est entre le Cap Corrientes, & la pointe de Pontique du côté du Nord-Oüest; placées à environ dix lieues l'une de l'autre. Le vallon a environ trois lieues de large. Prez de la Mer il y a une Baye sablonneuse de bonne hauteur pour y faire décente commodément. Au milieu de la Baye il y a une belle riviere, où les bateaux peuvent entrer: Mais l'eau a un petit goût de sel vers la fin de la secheresse, qui est en Février, Mars, & une partie d'Avril. Je parlerai plus amplement des saisons dans le chapitre des vents qui servira de supplement à cet ouvrage. Cette vallée est bornée par une petite montagne verte avancée dans le pays, qui fait un agreable panchant, & un fort bel éter à la vüe du côté de la Mer. Ce vallon est enrichi de pâturages fertiles, mêlez de bois composez d'arbres propres à tous usages, outre les fruits qui y sont en abondance, comme *Guava*, *Oranges*, *Limons*, qui y croissent en une si prodigieuse quantité, qu'on diroit que la nature a voulu en faire un Jardin. Les pâtages sont pleins de bœufs & de vaches. Il y a aussi quelques Chevaux, mais il n'y a point de maisons qu'on puisse voir.

Nos Canots étant arrivez à cet agreable vallon, mirent trente sept hommes à terre qui s'avancerent dans le

le pays cherchant des maisons. A peine avoient-ils fait trois mils qu'ils furent attaquez par 150. Espagnols tant Cavaliers que Fantassins. Il y avoit prez d'eux un petit bois dans lequel ils se retirerent pour se mettre à couvert de la Cavalerie: Cependant les Espagnols après avoir rodé autour d'eux, les chargerent avec une extrême fureur: Mais le Capitaine Espagnol & 17. de ses Cavaliers ayant été jettez par terre, le reste se retira la plupart blesez. Nous eumes quatre morts & deux mortellement blesez. L'Infanterie armée de piques & d'épées, & qui faisoit le plus grand nombre ne donna jamais, chaque Cavalier avoit deux pistolets, & il y en avoit qui avoient la carabine. Si l'Infanterie eut chargé, nos gens auroient indubitablement été défaites. Après l'action, les nôtres mirent leurs blesez à cheval, & revinrent à leurs Canots. Ils tuerent un cheval & le mangerent, n'osans pas s'avancer dans les pâtages pour tuer des bœufs, dont il y avoit une grande abondance. Après qu'ils eurent repeu suffisamment, ils s'en retournerent à bord. Le 25. jour de Noël nous croifames assez prez du Cap, & y envoyames trois Canots à la pêche; voulans solemniser la fête par un bon repas. Nos pêcheurs revinrent à bord l'après-midi avec trois gros poissons à Juif dont nous nous regalames tous. Le lendemain nous renvoyames nos Canots à la côte qui en prirent trois ou quatre autres.

Le Capitaine Townley qui étoit allé à *Chametly*, revint à bord le 28. avec 40. boisseaux de Mahis. Il fit décente à l'Est du Cap Corrientes, & marcha à un village d'Indiens qui est quatre ou cinq lieues avant dans le pays. Les Indiens le voyant venir, mirent le feu à deux maisons qui étoient pleines de Mahis, & puis s'enfuirent, cependant il en trouva dans d'autres maisons autant que lui & ses gens en purent porter à bord.

Nous croifames à la hauteur du Cap jusqu'au premier de Janvier; après quoi nous allames à la vallée de

Valderas pour y avoir du bœuf. Nous mouillâmes avant la nuit au fonds de la Baye à un mile de la côte, & à 60. brasses d'eau. Nous y demeurâmes jusqu'au 7. Nos Capitaines alloient tous les matins à terre avec environ 240. hommes. Ils marchèrent vers une petite montagne où ils demeurèrent avec 50. à 60. hommes pour observer les Espagnols qui paroissent à grosses troupes sur les autres montagnes proches; mais ils n'osèrent jamais rien entreprendre. Nous salâmes pour plus de deux mois de chair, outre celle qui fut mangée fraîche; & nous aurions pu en saler davantage si nous eussions été mieux pourvus de sel. Nous n'espérons plus rencontrer le Navire des Philippines, concluant tous que tandis que nous avions été contraints de faire des provisions, il avoit passé du côté de l'Est; ce qui étoit vrai aussi, comme nous le sûmes depuis par des prisonniers. Ainsi ce dessein échoua par le grand empressement qu'eut le Capitaine *Townley* d'enlever le navire de *Lima* dans le havre d'*Acapulco* de la manière que j'ai déjà dit. Quoique nous eussions un peu de farine, cependant le même guide qui nous avoit parlé de ce vaisseau, nous avoit mené en lieu où il ne dépendoit que de nous de faire bonne provision de bœuf & de Mahis: Mais au lieu de profiter de l'occasion, nous nous amusâmes à ce malheureux vaisseau, & fumes forcés à chercher des vivres dans le tems que nous aurions dû croiser à la hauteur du Cap *Corrientes* en attendant le vaisseau de *Manilla*.

Nous avions croisé jusques alors le long de la côte de l'Ouest dans deux différentes vues: L'une d'enlever le navire de *Manilla* qui nous auroit enrichis, dessein où le Capitaine *Townley* donnoit de tout son cœur. Le Chevalier *Thomas Covendish* prit autrefois ce vaisseau à la hauteur du Cap saint *Lucar* en *Californie*, où nous pouvions aussi l'attendre, si nous nous étions munis de bonne heure de provisions. L'autre dessein qu'on avoit de croiser le long de la côte de

de l'Ouest, & qui étoit fort du goût du Capitaine *Swan* & de son équipage, étoit de chercher les villes riches de la côte, & principalement les mines d'or & d'argent, que nous savions bien certainement être dans le pays, & même proches de la côte. Nous ignorions ce que nous apprîmes dans la suite, que ce pays est un pays, qui n'est pas proche de la Mer; que ses richesses sont éloignées des côtes de la Mer du Sud, qu'il n'y a que peu ou point de commerce, & que le peu qu'il y en a se fait avec l'Europe par la *Vera Cruz*. Cependant les mines nous donnoient encore quelque espérance, & ce fut pour cela que nous fîmes route plus au Nord. Mais le Capitaine *Townley* qui n'avoit dessein en venant sur cette côte, que de rencontrer le navire de *Manilla*, prit le parti de retourner sur les côtes du *Perou*.

Durant tout ce voyage de la côte de Mexique, nous eumes avec nous un Capitaine & deux ou trois hommes de nos bons Indiens de l'Istme de *Darien*, lesquels ayant conduit des partis de nos Avanturiers, & témoignans d'avoir envie de nous suivre, furent reçus à bord & fort bien regalés. Nous étions bien aises d'avoir par ce moyen des guides toujours prêts, en cas qu'il nous falût revenir par terre, comme plusieurs étoient d'avis de faire pour éviter un plus long circuit. Mais comme nous qui étions sur le vaisseau du Capitaine *Swan*, avions résolu d'aller plus avant au Nord-Ouest, & que le Capitaine *Townley* vouloit s'en retourner, nous le chargeâmes du soin de nos amis Indiens, qu'il devoit ramener chez eux. Nous partîmes donc, lui pour l'Orient, & nous pour l'Occident résolus d'aller si loin, que nous trouverions des établissemens Espagnols.

Le dix-septième de Janvier au matin 1686. nous fîmes voiles de cette agreable vallée avec le vent Nord-Est & le tems beau. A onze heures le vent de Mer se fit Nord-Ouest. Avant que la nuit fût venue, nous eumes doublé la pointe de Pontique. C'est la

pointe Occidentale de la Baye de la vallée de *Valderas*, éloignée de dix lieues du Cap *Corrientes*. Cette pointe est à vingt degrez cinquante minutes de latitude Septentrionale. Elle est haute, ronde, pierreuse, & infertile. Elle paroist de loin une Isle. A une lieue de cette pointe du côté de l'Oüest, sont deux petites Isles infertiles nommées les Isles de Pontique. Il y a par ci par-là divers rochers hauts, blancs, & pointus: Nous passâmes à la gauche entre ces Isles pierreuses, comme étant le chemin le plus seur, & laissâmes la terre ferme à la main droite. La côte maritime au delà de cette pointe regne vers le Nord durant environ dix-huit lieues, faisant diverses pointes raboteuses & des Bayes sablonneuses. Les terres du côté de la Mer sont basses & il y a passablement de bois: Mais le dedans du pays est plein de montagnes hautes, rudes, & désagréables.

Le 14. nous vîmes une petite roche blanche qui ressembloit fort à un vaisseau qui porte ses voiles. Cette roche est à 21 degrez 15. minutes de latitude, & à trois lieues de la terre ferme. Elle est séparée de la terre, par un bon Canal, où l'on trouve prez de l'Isle 12. à 14. brasses d'eau: Mais pour approcher plus prez de la terre, il faut toujours avoir la sonde à la main jusques à ce qu'on y soit. La nuit nous mouillâmes à 6. brasses d'eau à prez d'une lieue de terre, & sur un bon fonds. Nous y primes beaucoup de Chats marins; ce que nous fîmes aussi en divers endroits de cette côte avant & après cela.

Depuis cette Isle la côte panche plus au Nord, & fait une belle Baye sablonneuse: Mais la Mer y donne avec tant de violence, qu'il n'y a pas moyen d'y faire décente. On peut fort sûrement ancrer par tout, pourvu que de tems en tems on ait la sonde à la main. A environ une lieue de terre il y a six brasses, & à quatre miles sept. Nous mettrions à l'ancre tous les soirs, & les matins à la voile avec un vent de terre, que nous trouvâmes Nord-Est, & le vent de Mer Nord-Oüest.

le

Le 20. nous mouillâmes à environ trois miles de l'Orient des Isles de *Chametly*, différentes de celles dont on a ci devant parlé: Car celles-ci sont de petites Isles à 23. degrez 11. minutes vers le midi du Tropique du Cancer, & à environ trois lieues de la terre ferme, où il y a un lac salant qui se jette dans la Mer. Ces Isles sont passablement élevées. Il y en a qui produisent quelques arbrisseaux, & le reste ne produit aucune sorte de bois. Elles sont pierreuses tout le long de la Mer, & deux seulement du côté du Nord ont des Bayes sablonneuses. Il y croît une espece de fruit qu'on appelle pengouïns; qui est tout ce qu'elles produisent.

Il y a de deux sortes de pengouïn, l'un jaune, & l'autre rouge. Le jaune croît sur une tige verte, grosse comme le bras, & haute de plus d'un pied. Les feuilles ont demi pied de long, & un pouce de large, avec des piquans aux bords. Le fruit vient tout au haut de la tige en deux ou trois gros pelotons, & 16. ou 20. à chaque peloton. Ce fruit est aussi gros qu'un œuf de poularde, de figure ronde & de couleur jaune. La peau en est épaisse, & le dedans plein de petites graines noires mêlées avec le fruit. Il est aigret & d'un goût agreable. Le pengouïn rouge est de la grosseur & de la couleur d'un petit oignon sec. Il est de la figure d'une quille; Car il ne croît point sur une tige comme l'autre; mais il a un bout à terre, & l'autre en haut. Ils croissent 60. à 70. ensemble, & aussi proches les uns des autres qu'il est possible, & tout cela sur la même racine. Ils sont environnez & défendus de longues feuilles d'environ un pied & demi, ou deux pieds de long; mais piquantes comme celles du pengouïn jaune. Le fruit de l'un & de l'autre se ressemble fort. Ils sont tous deux sains, & ne font jamais de mal à l'estomac: Mais quand on en mange beaucoup, on sent de la chaleur & du chatouillement au fondement. Il en croît une si prodigieuse quantité dans la Baye de *Campêche*, qu'il n'y a pas moyen de passer à cause des piquans de leurs feuilles.

Il y a quelques Guanos, mais il n'y a point d'autres animaux terrestres. Les veaux marins vont quelque fois aux Bayes des environs. C'est le premier endroit où j'aye vu des veaux marins sur ces Mers, & au Nord de la Ligne. Le poisson de cette côte sablonneuse se tient le plus souvent dans les lacs salez, & aux embouchures des rivières; mais autant que j'en puis juger, le veau marin n'y vient pas si souvent: Car comme la côte où le poisson aborde le plus n'est pas pierreuse, il semble que le veau marin n'y trouveroit guere de quoi manger, à moins que de se jeter sur le chat marin.

Le Capitaine Swan avec nos Canots & 100. hommes alla du côté du Nord, pour chercher la riviere de *Cullacan*, qui est peut-être la riviere de *Pailla*, que quelques Geographes placent dans la Province ou contrée de *Cullacan*. Cette riviere est à environ vingt-quatre degrez de latitude Septentrionale. Nous apprimes qu'il y a là une belle & riche ville d'Espagnols située à l'Orient, & environnée de pâtages pleins de bœufs & de vaches; & que les habitans de cette ville passent en bateau à l'Isle de Californie pour y pêcher des perles. J'ai entendu dire depuis à un Espagnol, qui disoit avoir été à Californie, qu'il y a quantité d'huîtres où il y a des perles dedans, & que les Indiens naturels voisins du lieu où l'on pêche les perles sont ennemis mortels des Espagnols. Nos Canots furent trois ou quatre jours absens, & dirent qu'ils avoient fait plus de trente lieues sans trouver aucune riviere: Que la côte de la Mer est basse, & la Baye sablonneuse; & la Mer si grosse, qu'il n'y avoit pas moyen de faire décente. A leur retour, ils nous rencontrèrent à vingt-trois degrez trente minutes de latitude, sans route après eux le long de la côte du côté de *Cullacan*: Ainsi nous rebroussâmes à l'est. C'est le plus loin que j'aye été au Nord de cette côte.

A six à sept lieues au Nord-Nord-Ouest des Isles de *Chamety*, il y a une petite entrée étroite qui me-

ne

ne dans un lac, située à environ douze lieues Est; parallele avec la terre, & faisant plusieurs petites & basses Isles de Mangle. L'entrée de ce lac est à environ vingt trois degrez trente minutes de latitude. Les Espagnols l'appellent *Rio de Sal*, parce qu'il est salé. Il y a assez d'eau pour y faire entrer des chaloupes & des Canots, & l'on débarque commodément après qu'on est entré. A l'Ouest de ce lac il y a une maison, ou ferme où il y a quantité de bétail. Nos gens entrèrent dans le lac, firent décente, & venant à la ferme trouverent sept ou huit boisseaux de Mahis: Mais les Espagnols avoient enlevé le bétail. Cependant les nôtres prirent le propriétaire de la ferme, & l'amenerent à bord. Il dit qu'on avoit emmené les bœufs fort-avant dans le pays, de peur que nous ne les tuassions. Pendant le séjour que nous fîmes là, le Capitaine Swan rentra dans ce lac, fit décente au Nord-Est à la tête de 150. hommes, & s'avança dans le pays. A environ un mile du lieu où ils débarquerent, comme ils entroient dans un lac salé qui étoit à sec, ils tirèrent sur deux Indiens qui traversoient le chemin devant eux. L'un fut blessé à la cuisse, & tomba. Etant interrogé, il répondit qu'il y avoit une ville d'Indiens à quatre ou cinq lieues de là, & qu'ils y alloient. Pendant qu'ils questionnoient l'Indien ils furent attaqués par cent Cavaliers Espagnols, qui venoient pour leur faire peur, & les obliger de s'en retourner; mais ils n'avoient ni les armes ni le cœur qu'il falloit pour cela. Les nôtres avancerent, & traverserent, chemin faisant, un pâtage d'une herbe sèche & longue. Les Espagnols y mirent le feu croyant brûler les nôtres avec l'herbe; mais cela ne les empêcha pas d'avancer quoi qu'ils en fussent un peu incommodez. Ils allerent à l'avanture faute de guides tout ce jour-là, & une partie du suivant, avant que d'arriver à la ville dont l'Indien nous avoit parlé. Ils y trouverent un corps d'Espagnols & d'Indiens qui leur firent tête; mais après une courte resistance ils furent chassés. Notre Chi-

Chirurgien & un autre y furent blesez de fleches, mais tout le reste n'eut aucun mal. Etant entrez dans la ville, ils trouverent deux ou trois Indiens blesez, qui leur dirent que la ville se nommoit *Massaclan*, qu'il y demouroit quelques Espagnols, & que le reste étoit Indien: Qu'à cinq lieuës de la place, il y avoit deux riches mines d'or, où les Espagnols de Compostelle, qui est la Capitale du pays, faisoient travailler plusieurs esclaves & Indiens. Nos gens passerent la nuit à *Massaclan*, & le lendemain au matin ils mirent dans des sacs tout le Mahis qu'ils purent trouver, le porterent sur le corps à leurs Canots, & revinrent à bord.

Nous fumes là jusqu'au second de Fevrier, que le Capitaine Swan alla avec 80. hommes à la riviere de *Rosario*. Ils y firent décente, & marcherent à la ville du même nom, habitée par des Indiens. Ils la trouverent à environ 9. miles de la Mer; & le chemin par où ils passerent étoit beau & uni. C'est une jolie petite ville, composée de 60. à 70. maisons, & habitée principalement par des Indiens. Ils y firent des prisonniers qui leur dirent, que la riviere de *Rosario* est riche en or, & que les mines ne sont pas à plus de deux lieuës de la place. Le Capitaine Swan ne jugea pas à propos d'aller jusques aux mines; mais retourna à bord en diligence avec le Mahis qu'il avoit pris, & qui alloit bien à 80. ou 90. boisseaux; ce qui valoit mieux que tout l'or du monde, attendu la disette où nous étions de vivres. Si nous avions pousé jusques aux mines, les Espagnols auroient vraisemblablement gâté le Mahis avant nôtre retour. Le 3. de Fevrier nous allames aussi avec nos vaisseaux vers la riviere de *Rosario*, & mouillames le lendemain prez de son embouchure, à 7. brasses d'eau, sur un bon fonds, à une lieuë de terre. Cette riviere est à 22. degrez 51. minutes de latitude Septentrionale. Quand on est à l'ancre contre cette riviere, on voit une montagne ronde faite en pain de sucre, tout vis
à

à vis de la riviere un peu avancée dans le pays, & au Nord-Est quart de Nord. A l'Oüest de cette montagne il y en a une autre longue, que les Espagnols appellent *caput Cavalli*, tête de Cheval.

Le 7. le Capitaine Swan revint à bord avec le Mahis: Il y en avoit bien peu pour nos gens, & principalement si l'on considere le lieu où nous étions, étrangers & sans pilote pour nous mener aux rivieres, & sans aucune sorte de provisions, que celles que nous étions forcez d'aller chercher à terre. Quoi que nôtre livre de pilotage nous fût d'un grand secours pour trouver les rivieres; cependant faute de guide pour nous conduire aux plantations, nous étions deux ou trois jours à chercher avant que de pouvoir trouver un lieu propre à faire décente: Car comme j'ai déjà dit, outre que les Mers sont trop rudes pour mettre pied à terre en plusieurs lieux, on n'a ni chaloupe, ni barque, ni Canot, au moins que nous ayons jamais vû, ou dont nous ayons entendu parler. Comme il n'y a donc point sur ces rivieres de lieux de débarquement, aussi commodes que sur les Mers du Nord, quand nous étions à terre nous ne savions où aller chercher une ville, à moins que le pur hazard ne nous fît tomber dans quelque chemin. A la verité les Espagnols & les Indiens que nous avions à bord savoient les noms de diverses rivieres & villes du voisinage; Mais ils ne savoient point le chemin pour y aller de la Mer.

Le 8. le Capitaine Swan fit un détachement de prez de quarante hommes pour aller chercher la riviere *Oleta*, qui est à l'Est de la riviere de *Rosario*. Nous les suivimes le lendemain avec nos vaisseaux, par un beau tems, & un vent d'Oüest Nord-Oüest. Nos Canots tevinrent l'après-midi, sans avoir pû trouver la riviere qu'ils cherchoient: C'est pourquoi nous primes le parti d'aller le lendemain à la riviere de *San Jago*, qui est aussi à l'Est. Le 11. sur le soir nous mouillames prez de l'embouchure de la riviere, à
sept

sept brasses d'eau, sur un bon fonds, & à environ deux miles de terre. Il y avoit à côte de nous un haut rocher blanc nommé *Maxentelbo*. Ce rocher paroît de loin comme un vaisseau à la voile. Elle étoit à nôtre Oüest Nord-Oüest, éloignée d'environ trois lieües. La montagne *Zelisco*, qui est une fort haute montagne du pays, enfoncée au milieu en forme de selle, étoit à nôtre Sud Est. La riviere de saint *Zago* est à 22. degrez 15. minutes. C'est une des principales rivieres de cette côte. Il y a 10. pieds d'eau à la barre même pendant le reflux; mais à quelle hauteur va le flux, c'est ce que je ne sai pas. Son embouchure à prez de demi-mille de large, & l'entrée est fort aisée. Elle est plus large après qu'on est entré, à cause de trois ou quatre rivieres qui s'y jettent. L'eau est tant soit peu salée; Mais on peut avoir de l'eau douce en creusant deux ou trois pieds précisément à l'embouchure de la riviere.

Le 11. le Capitaine envoya 70. hommes avec 4. Canots dans la riviere pour chercher une ville; Car quoi que nous neussions point au juste s'il y en avoit; cependant comme la contrée nous le faisoit fort esperer, nous ne doutions point que nos gens ne trouvassent des habitans avant que de revenir. Deux jours se passerent à roder par ci par là dans les anes & dans les rivieres; mais enfin ils arriverent à un grand champ de Mahis qui étoit presque meur. Ils se mirent incontinent à en cueillir le plus promptement qu'ils pûrent, résolus d'en charger leurs Canots: Mais voyant un Indien qui le gardoit, ils quitterent cet incommode & ennuyeux travail, & se saisirent de l'Indien, qu'ils amenèrent à bord, dans l'esperance qu'il leur apprendroit un moyen plus facile & plus prompt de se pourvoir de grain en leur en faisant trouver de tout coupé & tout sec. Etant examiné, il répondit, qu'à quatre lieües de l'endroit où il avoit été pris, il y avoit une ville nommée *sainte Pecaque*; & que si nous voulions y aller il seroit volontiers nôtre

tre guide. Le Capitaine Swan donna sur le champ ordre à son monde de se tenir prêt, & partit le soir même avec huit Canots & 140. hommes, & l'Indien pour guide.

Il avança cinq lieües dans la riviere, & fit décente le lendemain au matin. La riviere en cet endroit n'avoit pas plus de la portée du pistolet de large. Le rivage étoit assez haut des deux côtés, & la terre plaine & unie. Il laissa vingt-cinq hommes à la garde des Canots, & marcha vers la place avec le reste. Il sortit de ses Canots à six heures du matin, & fut devant la ville à dix. Le chemin par où il passa c'étoit tantôt des bois, & tantôt des pâcages. Les pâcages étoient pleins de chevaux, de bœufs & de vaches. Les Espagnols le voyant venir s'enfuirent tous; De sorte qu'il entra dans la place sans trouver aucune résistance.

Sainte Pecaque est dans une plaine à pâturages, prez d'un bois: & entourée de plusieurs arbres fruitiers. Ce n'est qu'une petite ville, mais fort-reguliere à la maniere des Espagnols, avec une place au milieu. Les maisons qui sont front à la place ont toutes des balcons. Il y avoit deux Eglises, l'une prez de la place, & l'autre au bout de la ville. La plupart des habitans sont Espagnols. Leur principale occupation est l'Agriculture. Il y a aussi des voituriers que les Marchands de *Compostelle* occupent aux mines.

Compostelle est une ville riche à environ 21. lieües de *sainte Pecaque*. C'est la capitale de cette partie du Royaume. On dit qu'il y a 70. familles de Blancs; ce qui est beaucoup dans ces quartiers; car peut-être cette ville est habitée par cinq cens familles à teint bazané & couleur de cuivre, outre les Blancs dont on vient de parler. Les mines sont à environ cinq ou six lieües de *sainte Pecaque*, où, à ce qu'on dit, les habitans de *Compostelle* faisoient travailler un bon nombre d'esclaves. On dit que l'argent de ce pays là, & gene-

generalement de tout le Royaume de Mexique, est plus fin & plus riche à proportion que celui de *Potosi* ou de *Perou*, quoi que la mine d'or ne produise pas tant. Les voituriers de sainte *Pecaque* transportent l'or de la mine à Compostelle, où il est raffiné. Ces Voituriers ou Vivandiers fournissent aussi aux esclaves qui travaillent aux mines du Mahis, dont la ville abonde, & qui n'est destiné qu'à ce seul usage. Il y avoit aussi du sucre, du sel, & du poisson salé.

Le dessein du Capitaine Swan étoit d'avoir des vivres à sainte *Pecaque*. Il partagea donc ses gens en deux corps, qui portoient tour à tour des provisions aux Canots; dont l'un demouroit dans la place, pour assurer ce qu'on avoit pris, pendant que l'autre alloit & venoit. L'après midi, ils prirent des chevaux, & le lendemain au matin qui étoit le 17. cinquante-sept hommes & quelques vaisseaux arriverent chargez aux Canots. Ils les trouverent en bon ordre aussi bien que ceux qui les gardoient, quoi que les Espagnols les eussent un peu fatiguez, & blessé un de leurs hommes; mais les nôtres mirent pied à terre & chasserent les Espagnols. Ceux qui étoient venus chargez, laisserent encore sept hommes à la garde des Canots, de sorte qu'elle étoit alors composée de quarante hommes. Sur le soir l'autre moitié revint, & le 18. au matin l'autre moitié qui étoit le jour précédent à la garde de la place, vint à son tour avec son fardeau chacun conduisant 24. chevaux chargez. Avant leur retour, le Capitaine Swan avec le reste de son monde fit un prisonnier, qui dit, qu'il y avoit prez de là 1100. hommes de toutes couleurs, Espagnols & Indiens, Negres & Mulatres: que tout cela étoit en armes à un lieu nommé *S. Jago*, qui n'étoit qu'à trois lieux de la ville capitale de celles qui sont sur cette rivière. Que les Espagnols étoient armez les uns de fusils & de pistolets, & les autres d'épees & de haches. Le Capitaine Swan craignant de separer
la



la petite troupe, résolut de décamper le lendemain avec tout son monde : C'est pourquoi il donna ordre à ses gens de prendre autant de chevaux qu'ils pourroient, pour porter aux Canots le plus de provisions qu'il seroit possible. Le 19. de Fevrier il fit donner de bon matin les ordres pour le départ : Mais les gens refuserent d'obéir disant, qu'ils ne quitteroient la place qu'après qu'ils en auroient transporté toutes les provisions à leurs Canots. Il en falut passer par là, & souffrir que la moitié de son monde voiturât comme auparavant. Ils avoient alors 54. chevaux chargez, que le Capitaine Swan fit attacher les uns aux autres. Il avoit donné ordre que les hommes se partageassent en deux corps, & que 25. marchassent devant, & autant derrière, mais ils voulurent marcher à leur fantaisie, & chacun voulut conduire son cheval. Les Espagnols qui avoient observé leur marche, s'étoient mis en embuscade à environ un mile de la place. Ils se conduisirent si bien, que fondant sur notre couvoi, ils le défirent entièrement sans qu'il se sauvât un seul homme. Le Capitaine Swan entendant tirer, donna ordre à ceux qui étoient dans la ville de marcher à leur secours, mais il y en eut qui s'y opposèrent par mépris pour leurs ennemis, jusques à ce que deux chevaux Espagnols qui avoient perdu leurs Cavaliers, vinrent dans la ville fort épouvantez, & galloper avec leurs selles & leurs brides, & une paire de fourreaux de pistolets chacun ; & un avoit une carabine tout fraîchement tirée ; signe apparent que les nôtres étoient aux mains, & qu'ils avoient été attaquez par des gens mieux armez qu'on ne s'étoit imaginé. Le Capitaine Swan se mit incontinent en marche à la tête de son parti, & étant venu au lieu où le combat s'étoit donné, il vit tous les gens sur le carreau. On les avoit dépouillez, & tellement déchiquetez, qu'à peine en reconnut-il un seul. Le Capitaine Swan n'avoit pas plus de gens avec lui qu'on lui en avoit déjà tué : cependant les Espagnols n'ose-
rent

rent jamais lui faire tête, & prirent le parti de se tenir hors de portée: Aussi étoit-il fort apparent qu'ils ne nous avoient pas tué tant de monde sans en perdre beaucoup. Il rejoignit donc ses Canots avec le Mahis qui y étoit, & retourna à bord. Nous eumes environ cinquante morts, du nombre desquels se trouva mon ami Monsieur Ringrosse, Auteur de cette partie de l'Histoire des Boucaniers dont il fait honneur au Capitaine Charp. Il avoit alors un office sur le vaisseau du Capitaine Swan. Il n'avoit pas beaucoup d'inclination pour ce voyage; mais il falloit le faire ou mourir de faim.

Cette perte nous rebuta des autres entreprises que nous aurions pu faire aux environs. Le Capitaine Swan proposa d'aller carener les vaisseaux au Cap S. Lucar en l'Isle de *Californie*. Il avoit deux raisons pour cela, la première, qu'il croyoit y être à couvert des insultes des Espagnols; & l'autre, que s'il pouvoit prendre des liaisons avec les Indiens, il pourroit faire des découvertes dans le lac de *Californie*, & tenter par leur secours d'enlever quelque argenterie de la nouvelle Mexique.

Le lac de *Californie* (car c'est ainsi qu'on nomme la Mer, le Canal, ou le détroit qui sépare cette Isle d'avec le continent) est peu connu des Espagnols, autant que je l'ai pu apprendre; aussi leurs cartes ne s'accordent-elles point là dessus. Il y en a qui font de *Californie* une Isle, sans parler ni des marées qui vont dans le lac, ni de la profondeur de ses eaux, ni des havres, ni des rivières, ni des anses qui le circonferent. Il n'en est pas de même de l'Occident de cette Isle du côté de la côte d'Asie. Leurs livres de pilotage particuliers ont la côte depuis le Cap saint Lucar jusqu'à 40. degrez Nord. Quelques cartes Espagnoles nouvellement faites, joignent *Californie* avec la terre ferme. Je suis persuadé que les Espagnols ne se soucient pas qu'on découvre ce lac, de peur que les autres nations de l'Europe le connoissant ne vinssent à

visiter

visiter les mines de la nouvelle Mexique. On nous dit que quelque tems avant notre arrivée en ces pays-là, les Indiens de la nouvelle Mexique s'étoient soulevés, & avoient ruiné la plupart des Espagnols de cette province: Mais quelques-uns s'étant réfugiés vers le Golphe ou lac de *Californie*, y avoient fait des Canots, & s'étoient sauvés: De sorte qu'il semble que les Indiens de *Californie* soient ennemis jurés des Espagnols. Nous avions à bord un vieux Espagnol, homme entendu & de bon sens, qui nous dit qu'il avoit parlé à un Moine qui s'étoit sauvé parmi eux.

La nouvelle Mexique à ce que m'ont dit divers Anglois qui y ont été prisonniers, & plusieurs Espagnols que j'y ai rencontrés, est au Nord-Ouest, & à quatre ou cinq cents lieues de la vieille Mexique. La plupart des richesses qui se trouvent dans ce Royaume sont dans cette province: Mais il ne faut pas douter qu'il n'y ait quantité de mines dans les autres parties de ce Royaume, aussi bien que dans celle où nous étions alors. Il y a apparence aussi qu'il s'en trouve en terre ferme le long du lac de *Californie*, quoi qu'elles n'aient pas été découvertes jusqu'ici par les Espagnols, qui en ont assez, & qui par conséquent ne se soucient pas d'en découvrir davantage.

Il me semble que l'on y feroit, si l'on vouloit, des découvertes très-avantageuses. Les Espagnols ont plus de mines qu'ils n'en peuvent regir. Je sais encore qu'ils feroient comme le chien à la mangeoire; & qu'encore qu'ils ne pussent pas manger, ils tâcheroient d'empêcher les autres de manger. Mais je croi que la longueur du voyage est une des raisons qui a empêché de faire des découvertes dans ces pays-là: Cependant il n'est pas impossible d'y aller par un chemin plus court que celui que nous primes, je veux dire de passer par les Nord-Ouest.

Je sais qu'on a vainement entrepris diverses fois de

Tom. I.

N

passer

passer par-là, mais néanmoins je croi qu'il n'est pas impossible de trouver ce passage. Tous nos compatriotes, qui sont allez à la découverte de ce passage, ont tâché de passer du côté de l'Oüest, & ont commencé leurs recherches le long de la Baye de David, ou d'Hudson. Mais si j'avois à faire une pareille découverte, je voudrois d'abord entrer dans la Mer du Sud, baisser de là le long de *Californie*, & chercher par là un passage dans les Mers de l'Oüest. Comme les autres ont passé la belle saison à faire des recherches dans un pays plus proche & plus connu, & qu'avant que de les avoir faites, la saison rigoureuse les a obligez d'abandonner ce dessein, & de songer à revenir, de peur d'être surpris par l'Hiver; je voudrois au contraire commencer par les côtes de la Mer du Sud, qui sont moins communes; & par ce moyen je n'aurois pas besoin de m'en retourner. Au contraire, si mon dessein réussissoit, j'acquerois de nouvelles connoissances, & je n'aurois pas à craindre ce qui fait peur à ceux qui passent d'un pays connu dans un autre qui ne l'est pas. C'est cela, autant que j'en puis juger, qui a fait échouer ceux qui ont entrepris jusqu'ici de faire une pareille découverte, & qui les a obligez d'abandonner un dessein qu'ils étoient sur le point de faire réussir.

J'en userois de même si j'avois à faire la découverte du passage du Nord-Est. Je passerois l'Hiver aux environs du Japon, de la Corée, ou au Nord-Est de la Chine; & ayant le Printemps & l'Été à moi, je voudrois commencer par la côte de Tartarie. Si je réussissois je passerois dans les pays connus; & j'aurois beaucoup de tems pour pousser jusqu'à Archangel, ou à quelque autre port. Il est vrai que s'il en faut croire le Capitaine Wood, le Nord-Est n'est pas praticable à cause des glaces; mais combien a-t-on vu abandonner comme impossibles des desseins, dont on est venu à bout dans un autre tems, & par d'autres moyens? Revenons après cette digression au Cap

taine

Swan, qui conduisit heureusement à bord les débris de son parti.

Le lendemain de cette fatale escarmouche prez de sainte *Pecaque*, le Capitaine Swan fit prendre autant d'eau qu'il en pouvoit ferrer, & se prepara à faire voiles: Ce qu'il fit le 21. tirant du côté de *Californie*. Nous eumes un petit vent de Nord-Oüest, & d'Oüest Nord-Oüest, & une grosse Mer venant de l'Oüest. Nous passâmes prez de trois Isles nommées Marie. Après avoir passé ces Isles nous eumes beaucoup de vent tantôt Nord Nord-Oüest, tantôt Nord-Oüest, & tantôt Nord, & par dessus tout cela un tems couvert & pluvieux. Nous tinmes la Mer jusqu'au 6. de Février; mais ce fut contre un vigoureux vent, ainsi il se trouva que nôtre peine ne nous servit de guère. Nous avions alors trouvé les vents alisés qui nous étoient contraires; Mais si nous avions voulu aller à *Californie* pour quelque nouvelle découverte ou pour quelque autre raison, nous aurions fait route à 60. ou 80. lieues de côte, où nous aurions évité les vents de terre, & profité du véritable vent d'Est alisé.

Voyant donc que nous ne gagnions rien, & qu'au lieu d'avancer nous reculions, puisque nous nous trouvions alors à 21. degrez 5. minutes Nord, nous reprimes plus à l'Est tirant vers les Isles Marie. Le sept nous vinmes mouiller à l'Est de l'Isle du milieu, à huit brasses d'eau, sur un fond bon & sablonneux.

Les Isles Marie sont trois Isles desertes à 21. degrez 40. minutes de latitude. Elles sont éloignées du Cap saint Lucar en *Californie* de 40. lieues à l'Oüest Sud-Oüest & de 20. du Cap Corrientes du même côté que le Cap saint Lucar. Elles ont environ 14. lieues d'étendue Nord-Oüest & Sud-Est. Il y a prez de ces Isles deux ou trois rochers élevez. La plus Occidentale est la plus grande des trois; mais elles sont toutes trois passablement hautes. Le terroir est pierreux & aride. La plus grande partie de la contrée est cou-

N 2

verte

verte d'arbrisseaux & de brossailles fort épaisses & incommodes à traverser. Il y a en des endroits quantité de cedres grands & droits, quoi qu'au Chapitre second parlant des lieux où j'ai trouvé des cedres, j'aye oublié de parler de celui-ci. Les Espagnols en font mention ailleurs; mais je parle de ceux que j'ai vus. Tout le long de la côte le terroir est sablonneux. Il y croît une plante verte & piquante dont les feuilles ressemblent beaucoup à celles du pengouin; & les racines aux racines de l'herbe qu'on nomme *semper viva*, à cela près qu'elles sont plus larges. Cette racine cuite au four est bonne à manger; & les Indiens de *Californie*, à ce qu'on m'a dit, subsistent pour la plupart de ces racines. Nous fîmes un four dans un banc de sable, nous fîmes cuire de ces racines, & en mangémes; mais il n'y eut personne de nous qui s'en souciât beaucoup. Elles ont le même goût que nos bardanes d'Angleterre quand elles sont bouillies. Je le sai par expérience. Il y a quantité de *Guanos* & de *Racons*, qui est une grosse espèce de rats, des Lapins des Indes, abondance de pigeons & de tourterelles d'une grandeur qui n'est pas commune. La Mer est aussi bien pourvue de poissons, de Tortues, & de veaux marins. C'est là le second lieu de cette côte où j'aye vu des veaux marins; Et ce lieu aide à me confirmer dans une observation que j'ai faite, qu'on n'en voit rarement que dans les lieux où il y a quantité de poisson. Le Capitaine Swan nomma l'Isle du milieu l'Isle du Prince George.

Le 8, nous nous approchâmes de l'Isle, & motuillâmes à cinq brasses d'eau. Nous amarrâmes la proue & la poupe, & ôrâmes les agrès du vaisseau & de la barque pour les caréner. Là le Capitaine Swan proposa d'aller aux Isles Orientales. Plusieurs auroient fait ce voyage avec plaisir; mais il y en eut d'assez ignorans, pour s'imaginer qu'il vouloit les mener en l'autre monde; car, près des deux tiers de nos gens ne croyoient pas qu'on pût jamais trouver ce

che.

chemin: Néanmoins il eut enfin leur consentement.

D'abord que nous fûmes arrivés aux Isles Marie, nous ne mangions que du veau marin; mais deux ou trois jours après, nos pêcheurs apportèrent tous les jours à bord une Tortue; Ce qui fut nôtre nourriture durant tout le séjour que nous fîmes là, gardant le Mahis pour le voyage. Nous mesurâmes aussi nôtre Mahis, & trouvâmes que nous en avions près de quatre vingts boisseaux. Nous en fîmes trois parts, une pour la barque, & deux pour le vaisseau. On mit aussi 100 hommes sur le vaisseau, & cinq sur la barque, outre trois ou quatre esclaves sur chacun.

J'ai été long-tems malade d'Hydropisie, maladie dont plusieurs des nôtres étoient morts, comme j'ai dit. On me mit là sous le sable chaud dont on me couvrit jusqu'à la tête. Je souffris cette chaleur pendant demi-heure; après quoi l'on me retira, & l'on me laissa suer dans une tente. Je suai prodigieusement, pendant que je fus dans le sable, & je suis persuadé que cela me fit beaucoup de bien, car je me sentis mieux bien-tôt après.

Nous demeurâmes là jusqu'au 26. Nos vaisseaux alors étant en bon état, nous fîmes voiles vers la vallée de *Balderas* pour y faire aiguade; ce que nous ne pouvions pas faire aux Isles Marie. Il est vrai que dans les tems pluvieux il y a assez d'eau, & les ruisseaux y coulent abondamment: Mais quoi qu'alors il y eût de l'eau, il n'étoit pas aisé d'en prendre, parce que les fossés où elle étoit, étoient fort-éloignés. Le 28. nous motuillâmes au fond de la Baye de la vallée de *Balderas* vis à vis de la rivière, où nous avions précédemment pris de l'eau: Mais la rivière étant alors salée à cause de la sécheresse, il nous fallut aller deux ou trois lieues plus près du Cap Corrientes; & motuiller près d'une petite Isle ronde, à un peu moins de demi-mille de la côte. Cette Isle est à environ quatre lieues au Septentrion du Cap, & le ruisseau où nous fi-

N 3

mes

mes aiguade , est justement dans l'Isle sur la terre
ferme. Nos pêcheurs y tirèrent neuf ou dix poissons
à Juif, dont les uns furent mangez & les autres salez.
Le 19. nous remplîmes trente deux tonneaux de très-
bonne eau.

Ces provisions étant faites, il ne nous restoit qu'à poursuivre l'expédition que nous avions résolu de faire dans les Indes Orientales, dans l'espérance d'y avoir plus de bonheur, que nous n'en avions eu sur cette côte peu fréquentée. Nous y étions venus pleins de grandes espérances: Car outre la richesse du pays, & l'apparence qu'il y avoit d'y trouver des ports dignes d'être visités, nous nous faisons accroire qu'il faloit qu'on y navigeât, & qu'on y commercât; & que la *Vera-Cruz* & *Acapulco* étoient dans le Mexique, & que *Panama* & *Porto-bello* étoient au Perou; c'est à dire, les marchés où l'on transportoit continuellement les marchandises de la Mer du Sud, à la Mer du Nord; ce qui est aussi au pied de la lettre. Mais comme nous croyions que ce commerce se faisoit par Mer, nous nous trouvâmes trompez. Celui de Mexique se fait presque tout par terre, & le plus souvent par Mulets: de sorte qu'au lieu de gagner quelque chose sur cette côte, nous eûmes par tout bien des fatigues, des peines, & des pertes: Aussi nous laissons-nous aisément persuader à faire le voyage des Indes Orientales, pour essayer si la fortune nous y seroit plus favorable. Mais pour rendre justice au Capitaine Swan, je dois dire que son dessein n'étoit pas d'aller aux Indes Orientales en qualité d'Avanturier; mais dans la résolution, comme il m'en a souvent assuré lui-même, d'embrasser la première occasion qui se présenteroit de retourner en Angleterre. Aussi fit-il semblant de se rendre au sentiment d'une partie de son équipage, qui avoit envie d'aller croiser à *Manilla*, & cela pour avoir le tems de profiter de la première occasion favorable, qui s'offriroit de quitter le métier d'Avanturier.

CHA



CHAPITRE X.

Ils partent du Cap Corrientes, & vont aux Isles Ladrões, & aux Indes Orientales. Leur voyage en ces pays-là, & ce qui leur arriva en chemin. Table du chemin qu'ils faisoient chaque jour, &c. Relations différentes de la longueur de ces Mers. Isle de Guam l'une des Ladrões. Des noix de Cacao, de l'arbre qui les produit, &c. De l'arbre nommé Toddî, de la liqueur qui en distille, & autres usages de cet arbre. Des cables de Coire. Du citron batard. Du fruit à pain. Des naturels Indiens de Guam. Leurs Pros. Chaloupes remarquables; & de celles dont on se sert aux Indes Orientales. Etat de Guam, & des provisions que les Avanturiers y firent.

J'Ai parlé dans le Chapitre précédent de la résolution que nous primes d'aller aux Indes Orientales. Mais après avoir plus sérieusement considéré la longueur du chemin du lieu où nous étions à l'Isle de Guam qui est une des Isles Ladrões, & la première place où nous pouvions relâcher, & où nous n'étions pas certains de trouver des provisions, la plupart de nos gens furent presque rebutez d'un tel dessein. Nous n'avions pas pour soixante jours de vivres, à ne donner à chacun qu'un peu plus d'une pinte de Mahis par jour. Il ne nous restoit pour toute provision que ce seul Mahis, encore avions-nous à bord quantité de Rats que nous ne pouvions pas empêcher d'en manger une partie; & pour toute pitance qu'environ de quoi faire trois repas de poisson à Juis salés. Ajoutez à cela la grande distance qu'il y a entre le Cap Corrientes, & l'Isle de Guam, sur laquelle les sentimens sont fort partagez, Les Espagnols qui doivent

connoître cette Isle mieux que personne, la mettent entre 2;00. & 2400. lieües. Nos livres varient aussi, & la placent entre 90. & 100. degrez; ce qui ne revient pas à 1000. Mais sans tout cela, ce voyage avoit de quoi nous épouvanter, vû la disette de provisions. Le Capitaine Swan pour encourager ses gens à le suivre, leur fit accroire que nos livres Anglois étoient plus justes que les autres sur la distance de cette Isle. Il allegua plusieurs raisons, mais toutes bien foibles. Il insista entr'autres choses sur ce que Thomas Candish & le Chevalier François Drake en avoient fait le voyage en moins de 50. jours: & ajouta que comme nos vaisseaux étoient meilleurs voiliers que ceux qu'on faisoit alors, il ne doutoit point que nous ne fissions le voyage en un peu plus de 40. jours; sur tout vû la saison qui étoit la plus favorable de l'année pour les vents. Cela étoit si vrai, disoit il, que les Espagnols partoient toujours d'*Acapulco* environ ce tems-là: Et que s'ils mettoient 60. jours à ce voyage c'étoit parce que leurs vaisseaux étoient gros, fort-chargez, & par conséquent fort-pesans à la voile: qu'outre cela comme ils ne manquoient de rien ils ne se soucioient pas de faire promptement le voyage, & alloient avec leur circonspection ordinaire: Que quand ils étoient prez de l'Isle de Guam ils s'arrêtoient toutes les nuits durant une semaine avant que d'aller à terre. Nous aurions bien dû aussi nous aviser de faire la même chose, quand nous étions prez de terre, de peur ou d'aller échoüer, ou de passer les Isles, & les perdre de vûe avant que le jour fût venu: Mais il est bien rare que nos hardis Aventuriers dans quelque extremité où ils se trouvent, aient cette prudence & cette précaution.

De toutes les raisons du Capitaine Swan il n'y en eut point qui persuadassent mieux nos gens, que la promesse qu'il leur fit d'aller croiser comme j'ai dit, à la hauteur de *Manilla*. Tout le monde étant donc d'accord, & animé par l'esperance du gain, qui fait
applanir

applanir toutes les dificultez, nous partimes du Cap *Corrientes* le 31. de Mars 1686. Nous avions deux vaisseaux, c'est à dire, celui de Swan, & une barque commandée sous ses ordres par le Capitaine Tear. Nous étions 150. hommes, 100. sur le navire, & 50. sur la barque; outre les esclaves dont j'ai déjà parlé.

Nous eumes un petit vent de terre Est-Nord-Est qui nous fit faire 3. ou 4. lieües; ensuite vint un vent de Mer d'Oüest Nord-Oüest, frais & gaillard, qui nous fit faire route au Sud-Oüest. A six heures du soir, nous avions fait prez de neuf lieües au Sud-Oüest du Cap; après quoi nous eumes un vent de terre qui souffla fraîchement toute la nuit. Le lendemain sur les dix heures, le vent de Mer fut Nord Nord-Est; si bien qu'à midi nous fumes à 30. lieües du Cap. Ce vent qui fut frais, nous porta dans le veritable alisée, ou vent réglé. Je parlerai de la difference des vents alisées dans le Chapitre des vents que je reserve pour le suplement; Car quoi que le vent de Mer soit toujours Oüest Nord-Oüest; cependant le veritable vent de Mer sans mélange des vents de terre, est Est-Nord-Est. Nous l'eumes d'abord Nord Nord-Est; puis il devint presque Nord, & ensuite Est à mesure que nous avançons. A deux cents cinquante lieües de la terre, il fut Est Nord-Est, & il y demeura jusques à ce que nous fussions à 40. lieües de Guam. Après avoir mangé ce que nous avions de poisson à Juif salé en trois jours qui furent autant de repas, il ne nous resta plus que ce qu'en nous donnoit de Mahis.

Nous faisons chaque jour beaucoup de chemin; à la faveur d'un fort beau-tems & d'un vent alisée frais. Nous en profitames, nous portames toutes nos voiles, & fimes au soleil plusieurs bonnes observations. D'abord que nous mimes à la voile, nous fimes route à 13. degrez de latitude, qui est presque la latitude de Guam; ensuite nous tournames le Cap

à l'Oüest gardant la même latitude. Après vingt jours de route nos gens voyant que nous faisons tant de chemin, & qu'il y avoit apparence que le vent continueroit, ils n'étoient pas contents de la petite portion de vivres qu'on leur donnoit. Le Capitaine Swan leur donna de belles paroles, & tâcha de les porter à avoir un peu de patience; cependant rien ne fut capable de les appaiser que l'augmentation de leur portion. Le Capitaine Swan quoi qu'avec repugnance la leur fit un peu augmenter; Car nous étions dès lors réduits à 10. cuillérées de Mahis bœuilli chacun, & cela une fois le jour, au lieu qu'auparavant nous en avions huit. Je suis persuadé que cette diète involontaire me fit beaucoup de bien, quoi que les autres s'en trouvaissent afoiblis; Car je sentoie revenir mes forces, & mon hydropisie se dissipa. Cependant je beuvois trois fois de 24. en 24. heures: Mais plusieurs de nos gens ne beuvoient pas une fois en 9. ou 10. jours, & quelques-uns en 12. Il y en eut un qui fut 17. jours sans boire, & il dit quand il beut, qu'il n'étoit pas altéré; cependant il ne laissoit pas de piffer tous les jours tantôt plus, tantôt moins. Dans cette extrémité un de nos gens fut trouvé coupable de larcin, & condamné pour cela à recevoir tout nud, de chacun trois coups de bout de corde de deux pouces & demi de long. Le Capitaine Swan commença, & frapa de bon cœur; en quoi il fut suivi de tous les autres.

C'est quelque chose d'extraordinaire que durant tout ce voyage nous ne vîmes pas un seul poisson, non pas même des poissons volans, ni aucune sorte d'oiseaux qu'une seule fois. A 4975. miles suivant mon compte du Cap Corrientes, nous vîmes force Boubies que nous crûmes qui venoient de certains rochers dont nous n'étions pas éloignés, & dont il est parlé dans nos cartes marines; mais que nous ne vîmes pourtant pas.

Après avoir fait 1900. lieues suivant nôtre calcul, qui est ce que les Anglois comptent du lieu d'où nous

nous étions partis à *Guam*, nos gens commencèrent à murmurer contre le Capitaine Swan, qui leur avoit fait entreprendre le voyage: Mais il continua de les payer de belles paroles, & leur dit que le compte des Espagnols étoit peut-être le meilleur, & que comme il y avoit apparence que le vent continueroit, un peu de tems mettroit fin à nos peines.

En approchant de l'Isle nous eûmes une petite pluie, & l'air se couvrit de nuages du côté de l'Oüest, signe apparent que nous n'étions pas loin de terre; Car dans ces climats, entre les Tropiques ou prez d'eux, où les vents alisés soufflent toujours, les nuages qui volent rapidement sur la tête, semblent neantmoins suspendus prez de l'horison, sans beaucoup de mouvement, dans les endroits où la terre n'est pas éloignée. J'ai souvent fait cette remarque, & sur tout dans les pays hauts, où j'ai vu les nuages suspendus sans aucun mouvement visible.

Le 20. de Mai, nôtre barque qui étoit trois lieues devant nous, donna sur un fonds bas & pierreux, où il n'y avoit que quatre brasses d'eau, & force poissons qui nageoient autour des rochers. Cela leur fit croire qu'ils n'étoient pas loin de terre. Ils tournerent donc le Cap au Nord, & après qu'ils eurent passé l'écueil ils nous attendirent. Quand nous fûmes venus à eux, le Capitaine Teat vint à bord faire rapport de ce qu'il avoit vu. Nous étions alors à 12. degrez 55. minutes sans route à l'Oüest. Les Espagnols qui possèdent l'Isle de *Guam*, la mettent à 13. degrez de latitude Septentrionale, & c'est leur lieu de rafraichissement quand ils vont aux Isles Philippines. Nous revîrâmes donc de bord, & portâmes le Cap au Nord, incertains si nôtre route n'étoit pas fautive, parce que les Cartes Espagnoles ne marquent point de fonds bas autour de l'Isle de *Guam*. Vers les quatre heures nous vîmes à nôtre grande joie l'Isle de *Guam* à environ 8. lieues de nous.

Bien en prit au Capitaine Swan que nous vîssions

cette Isle avant la fin de nos provisions, dont nous n'avions plus que pour trois jours; Car j'ai feu depuis, qu'on avoit concerté de le tuer le premier, & de le manger quand les provisions seroient achevées, & ensuite tous ceux qui avoient voulu qu'on entreprit ce voyage. De là vient que le Capitaine Swan me dit après que nous fumes arrivez à *Guam*. *Ha Dampierre! vous leur auriez fait faire un méchant repas.* Il avoit raison; car j'étois aussi maigre & décharné, qu'il étoit gras & dodu. Le vent étoit Est Nord-Est, & la terre au Nord Nord-Est. Nous fîmes donc route au Nord jusques à ce que nous eumes doublé l'Isle pour porter le Cap à l'Est; & alors nous revîrâmes de bord pour mouiller.

Je n'ai fait jusqu'ici qu'en gros la relation de nôtre voyage depuis le Cap *Corrientes* dans le Royaume de Mexique, jusqu'à l'Isle de *Guam*, l'une des Isles *Ladrones*, car j'ai fait mention d'un autre Cap du même nom, qui est dans le Perou au midi de la Baye de *Panama*. Mais pour la satisfaction de ceux qui croient qu'il soit nécessaire de fixer les longitudes de ces pays, & utile à tous les autres usages de la Géographie ou de la navigation, j'ajoute ici une table particulière du fillage de chaque jour.

Mars

	Cour	Route	Diff. S.	W.	Lati.	Vents
	3 L	SW 5 d W	27 17	20	20: 11	WNW
Av.	1	SW 5 W	106 68	81	R. 19: 3	NW:NNW
	2	SW 1 W	142 98	101	R. 17: 25	NW
	3	W Q. S	101 19	100	Ob. 17: 6	N
	4	W 12 S	140 19	136	Ob. 16: 57	N: NNE
	5	W 20 S	160 54	150	Ob. 15: 43	N
	6	W 10 S	108 18	106	Ob. 15: 25	NE
	7	W 15 S	89 23	86	Ob. 15: 2	NE:ENE
	8	W 2 S	64 5	63	R. 14: 57	ENE
	9	W 4 S	94 6	93	Ob. 14: 51	ENE
	10	W 5 S	138 12	137	Ob. 14: 39	ENE
	11	W 5 S	124 10	123	Ob. 14: 29	ENE
	12	W 5 S	170 14	169	R. 14: 15	ENE
	13	W 5 S	170 14	169	R. 14: 1	ENE
	14	W 5 S	180 15	177	R. 13: 46	ENE
	15	W 6 S	174 18	172	R. 13: 28	ENE nuag.
	16	W 6 S	182 19	180	R. 13: 9	ENE broüi.
	17	W 6 S	216 22	214	R. 12: 47	ENE pluye

Fait à l'Oüest jusqu'ici

2283.

Qui font de Longitude

39 d. 5. m.

Deformais la route est le plus souvent à l'Ouest, quelquefois au Sud, & quelquefois au Nord.

Jour	Route	Dist.	Nous	W.	Lat.	Vents.
18	W	192	0	192	R. 12: 47	Equ N
19	W	180	0	180	R. 12: 47	Enuages
20	W	177	0	170	R. 12: 47	ENE
21	W	171	0	171	R. 12: 47	ENE
22	W	18	0	180	R. 12: 47	Equ N
23	R. W. Ob. W ₄ N	170	11 N	168	R. 12: 47 Ob. 12: 58	Equ N
24	R. W.	146	0	146	R. 12: 58	Equ N
25	W	146	0	146	R. 12: 58	Equ N
26	W ₃ N	185	9 N	184	Ob. 13: 7	Equ N
27	W	140	0	140	Ob. 13: 7	Equ N
28	W	167	0	167	R. 13: 7	Equ N
29	W ₂ N	172	5	171	Ob. 13: 12	E
30	W	173	0	173	Ob. 13: 12	ENE
Mai 1	W	196	0	196	R. 13: 12	Equ N
2	W	160	0	160	Ob. 13: 12	Equ N
3	W	154	0	154	R. 13: 12	ENE
4	R. W. Ob. W ₂ S	153	5 S	152	R. 13: 12 Ob. 13: 7	ENE
5	W ₂ N	180	7 N	179	Ob. 13: 14	ENE
6	W ₃ N	172	9 N	171	Ob. 13: 22	ENE
7	W	160	0	160	Ob. 13: 22	ENE
8	W ₃ S	149	7 S	148	Ob. 13: 15	Equ N
9	W ₄ S	144	9 S	133	Ob. 13: 6	ENE
10	W	128	0	128	R. 13: 6	ENE

Jour

Jour.	Route.	Dist.	Nous	W.	Lat.	Vents
11	W S	112	9	111	Ob. 12: 57	ENE
12	W	128	0	128	R. 12: 57	ENE
13	W	129	0	129	R. 12: 57	ENF
14	W	128	0	128	R. 12: 57	ENE
15	W ₄ N	118	8 N	117	Ob. 13: 5	ENE
16	W ₆ S	114	11 S	113	Ob. 12: 54	ENE
17	W ₃ S	109	5 S	108	Ob. 12: 49	ENE
18	W	120	0	120	R. 12: 49	ENE
19	W	137	0	137	R. 12: 49	ENE
20	W	134	0	134	R. 12: 50	E
21	NW ₇ W	13	8 N	10	R. 12: 59	ENE

Somme totale de la route à l'Ouest — 7323

Qui font en tout de Longitude 125. D. 11. Min.

Or l'Isle de Guam étant à huit lieues dist. au Nord Nord-Est, cela donne 21. m. à sa lat. & en ôte 9. de mon meridian dist. Si bien que l'Isle est à 13. degrez, 21. min. de lat. & le meridian dist. du Cap Corrientes 7302. miles; ce qui reduit en degrez fait 125. degrez 11. min.

La table est composée de sept colonnes. La première marque les jours des mois. La seconde marque la route de chaque jour, ou le point du compas sur lequel nous faisons route. La troisième contient la distance ou la longueur de cette route en miles Italiennes ou Geometriques, à raison de 60. pour un degre, ou le chemin que le vaisseau faisoit chaque jour; ce qui se compte toujours d'un midi à l'autre. Mais comme on ne fait pas toujours route sur le même point, la quatrième & la cinquième colonne mon-

trient

trent combien de miles nous faisons par jour au Sud, & combien à l'Oüest. Ce dernier fut le vent que nous eumes le plus durant ce voyage.

Le 17. d'Avril nous nous trouvâmes assez proches de la latitude de *Guam*; & comme nous suivions alors ce parallèle, le Nord & le Sud ne nous servoient par conséquent qu'à proportion que nous nous détournions de la droite route. Ce détour est marqué par N. ou S. dans la cinquième colonne. O. signifie qu'on fait route droit à l'Oüest, c'est à dire, sans se détourner ni au Nord ni au Sud. La 6. colonne contient la latitude où nous étions chaque jour, où R. signifie la supputation de la latitude par estime, & ob. la latitude par observation. La 7. & dernière colonne désigne les vents.

J'aurois voulu ajoûter une 8. colonne pour montrer la variation de l'aiguille: Mais comme ce fut fort peu de chose durant ce voyage, je ne fis d'observation là dessus qu'une seule fois; & cela après que nous eumes quitté la côte de Mexique. A nôtre départ du Cap Corrientes, nous trouvâmes qu'il étoit à 4. degrez 28. minutes Est; & l'observation que nous en fîmes ci-après quand nous eumes fait environ le tiers de nôtre voyage, nous convainquit que cela alloit à peu prez à cela. Ce ne fut point à *Guam* que nous fîmes cette observation, car le Capitaine Swan qui avoit les instrumens dans la cabane, ne faisoit pas semblant d'en faire beaucoup de cas. Cependant j'ai du pencher à croire, ou qu'il n'y avoit aucune variation à *Guam*, ou que s'il y en avoit, elle étoit plus grande du côté de l'Oüest.

Nous nous trouvâmes enfin le 20. de Mai à midi, que nous commençons à compter 21. à 12. degrez 50. minutes Nord par Suputation, ayant fait depuis le midi précédent 134. miles: & cela droit par l'Oüest. Nous continuâmes la même route jusqu'à deux heures après midi, pour lesquelles j'ajoûte 10. miles de plus, toujours Oüest. Trouvant ensuite le parallèle nous le suivîmes pour être plus au Sud,

nous

nous primes le vent, & fîmes voiles droit au Nord jusqu'à cinq heures après midi. Nous avions alors fait 8. miles, & augmenté nôtre latitude d'autant de minutes, la faisant monter à 12. degrez 48. minutes. Nous vîmes alors l'Isle de *Guam* au Nord Nord Est, éloignée de nous d'environ huit lieues, ce qui donne de latitude à l'Isle 13. degrez 20. minutes. Suivant donc le compte ci dessus, la longitude est 125. degrez 11. minutes Oüest du Cap Corrientes sur la côte de Mexique comptant 58. & 59. miles d'Italie, à raison de 60. miles pour un degre de la ligne selon la supputation ci dessus, qui est la supputation ordinaire.

Suposant donc la verité de ce que tous les gens de Marine accordent, qu'il faut 60. miles d'Italie pour un degre équinoctial, il s'ensuivra de là, que la Mer du Sud doit être plus large de 25. degrez, que les hydrographes ne comptent ordinairement, lesquels ne lui en donnent qu'environ 100. plus ou moins. Car puis qu'il se trouva comme j'aurai occasion de le dire, que la distance depuis l'Isle de *Guam* jusques aux parties Orientales de l'Asie, étoit absolument la même suivant le compte ordinaire, il s'ensuit de là par une consequence nécessaire, que 25. degrez de longitude ou environ, qu'on compte de distance entre l'Amerique & les Indes Orientales, qui sont à l'Oüest, sont de trop dans la largeur de l'Asie & de l'Afrique, de la Mer Atlantique, ou du Continent de l'Amerique, ou de tout cela ensemble; & partant le Globe de la terre en doit être diminué d'autant. Pour mettre cette verité dans un plus grand jour, j'ajoûterai, que quant à la Mer d'Ethiopie ou des Indes, elle doit être à beaucoup prez moins large qu'on ne compte en general; s'il est vrai ce que j'ai entendu dire mille & mille fois à divers hommes de Mer habiles, avec lesquels je me suis entretenu dans ces pays-là, que les vaisseaux qui vont du Cap de Bonne Esperance à la nouvelle Hollande (tous ceux qui vont à *Java* ou aux environs tiennent cette latitude)

de)

de) se trouvent échoiez, & quelquefois en risque de petir, lors qu'ils croient être bien loin. De là vient peut-être que les Hollandois nomment cette partie de la côte d'un mot qui vient du verbe attirer, comme si c'étoit un aimant qui attirât les navires, & qui les avertisse de s'en éloigner. Mais je croirois plus volontiers que c'est la proximité de la terre qui les surprend, & non un goufre, ou chose semblable. Pour la largeur de la Mer Atlantique, je sai de bonne part qu'on lui donne 6. 7. 8. à 10. degrez de trop. Car outre les diferentes Cartes que j'en ai fait sur les diverses relations de personnes expérimentées, qui m'ont confirmé la même chose, Monsieur Cambis, qui a fait plusieurs voyages en qualité de Contre-maître du Cap. Lopez sur la côte de Guinée aux Barbades, & qui passe pour un homme fort sensé; m'a souvent dit qu'il l'a toujours trouvée entre 60. & 62. degrez; au lieu qu'on la met à 68. 69. 70. & 72. degrez dans les Cartes ordinaires.

Quant à la supposition que nos gens de marine font en ne comptant que 60. miles pour un degré, je n'ignore pas combien elle a été examinée, & principalement dans ces derniers tems. Je sai aussi que ceux qui étoient pour 70. degrez & au dessus l'ont emporté; Mais jusques à ce que je puisse me convaincre par de meilleures raisons de la justesse & de l'exactitude des experiences qui ont été faites sur terre par Mr. Norwood & autres, considerant sur tout l'inégalité de la surface de la terre, aussi bien que l'obliquité de la methode qui me fait un peu douter de leurs mesures, je ne puis faire autre chose que de m'en tenir au calcul general de la marine, confirmé pour l'essentiel par l'experience journaliere, jusques à ce qu'on ait produit quelque chose de plus certain que ce qu'on a avancé jusqu'ici. Car nous qui faisons voiles au Nord ou au Sud, nous trouvames au lieu où nous nous proposons d'aller, dans un tems qui quadre assez avec ce que nous disons de la supposition ordi-

ordi-

ordinaire: accordant ce qui est de raison pour les petits détours inevitables à l'Est ou à l'Ouest. Pour-quoi donc ne nous servirons nous pas en traversant les Meridiens de la même estime que nous avons trouvée si juste, lors que nous avons fait route sur les Meridiens? Pour ce qui regarde notre voyage à *Guam* en particulier, nous augmentierions plutôt que de diminuer le compte que nous faisons de sa longueur, attendu les vents d'Est & la violence des courans. Portant donc après nous notre ligne de minute comme il est ordinaire en pareil cas, si nous calculons le sillage de notre ligne, & que nous comparassions sur le pied que la ligne étoit en arriere, ce qui va d'ordinaire à 3. ou 4. miles sur 100. lors que le vent est aussi frais que celui que nous avions, il auroit falu compter plus de 125. degrez. Mais nous ne fimes point cela dans ce voyage, quoi que ce soit l'ordinaire.

Mais revenons à notre voyage. L'Isle de *Guam* ou de *Guahon* comme prononcent les Indiens naturels, est une des Isles Ladrões, & appartient aux Espagnols, qui y ont un petit Fort avec 6. canons, un Gouverneur, & 20. ou 30. Soldats. C'est là où se viennent rafraichir leurs vaisseaux des Philippines qui vont d'*Acapulco* à *Manilla*; mais pour le retour les vents ne leur laissent pas aisément reprendre cette route. Les Espagnols ont depuis peu nommé *Guam* l'Isle Marie. Elle a environ 12. lieues de long, & 4. de large; située au Nord & au Sud. Elle est passablement élevée & plate.

Le 21. de Mai 1686. à onze heures du soir, nous mouillames prez du milieu de l'Isle de *Guam* du côté de l'Ouest, à un mile de la côte. De loin elle paroît plate & unie; mais à mesure qu'on en approche, on s'aperçoit qu'elle panche du côté de l'Est qui est le plus élevé, elle est défendue par des rochers escarpez qui aترrent la violence de la Mer, qui y bat continuellement, poussée qu'elle est par les vents alifées

lées. On ne sauroit ancrer de ce côté-là. A l'Occident elle est assez basse & pleine de Bayes sablonneuses, divisées par autant de pointes de rochers. Le terroir est rougeatre, aride, & passablement fertile. Les principaux fruits qu'elle produit sont du Ris, des pommes de pin, des melons d'eau, des melons musquez, des oranges & des citrons, des noix de Cacao, & une sorte de fruit que nous nommons fruit à Pain.

Les Cacaotiers croissent prez de la Mer, du côté de l'Occident, dans de grands bois de trois ou quatre miles de long, & d'un ou deux de large. Cet arbre est à peu prez de la figure de l'arbre à Chou, & lui ressemble si fort qu'on a de la peine à les distinguer de loin l'un d'avec l'autre. La seule difference qui les fait reconnoître, est que le Cacaotier a plus de branches, & que l'arbre à Chou est d'ordinaire plus haut, quoi qu'en certains endroits les Cacaotiers soient extrêmement hauts.

La noix, qui est le fruit, croît à la tête de l'arbre, entre les branches, & cela par pelotons, 10. ou 12. noix à chaque peloton. La branche qui pousse le peloton est grosse environ comme le bras, & de la même longueur allant toujours en appetissant. Elle est jaunatre, pleine de nœuds, & extrêmement forte. La noix est d'ordinaire plus grosse que la tête. L'écorce extérieure a prez de deux pouces d'épaisseur avant que de venir à la coquille, qui est noire, épaisse & fort dure. Il y a des noix dont la chair a prez d'un pouce d'épaisseur, attachée en dedans tout autour de la coquille, & au milieu une cavité qui contient environ une pinte de liqueur, plus ou moins suivant la grosseur de la noix; Car il y en a de beaucoup plus grosses les unes que les autres.

Cette cavité est pleine d'une eau douce, delicate, saine, & rafraichissante. Pendant que la noix croît, tout le dedans est plein de cette eau sans aucune chair :

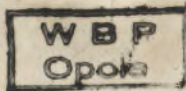
Maïs



Mais à mesure que la noix meurit, la chair commence à se former & à s'attacher au dedans de la coquille, & est mole comme de la crème: Mais à mesure que la noix meurit, la chair augmente la substance & durcit. Cette chair étant meure, est assez douce, mais fort indigeste, aussi est-il rare d'en voir manger qu'à des étrangers qui n'en connoissent pas les qualitez: Mais durant qu'elle est jeune comme de la bouillie, il y a des gens qui en mangent, & qui la raclent avec une cuillier après qu'ils ont bû la liqueur qu'elle contenoit. J'aime mieux cette eau quand la noix est presque meure; car alors elle est tout à fait douce & claire.

Lors que ces noix sont meures & cueillies, l'extérieur de l'écorce devient d'un brun couleur de rouille, en sorte qu'on diroit qu'elles sont mortes & seches: Cependant elles poussent comme les oignons, après qu'elles ont été pendues au soleil durant trois ou quatre mois, ou qu'elles ont demeuré entassées dans une maison ou dans un vaisseau; & si on les plante ensuite il s'en fait un arbre. Avant que de pousser, il se forme en dedans une petite masse ronde & spongieuse que nous apellons pomme. D'abord elle n'est pas plus grosse que le bout du doigt; mais elle croît tous les jours par le moyen de l'eau qu'elle consomme, & devient enfin si grosse, qu'elle remplit la cavité de la noix, & c'est alors qu'elle commence à pousser. La noix qui étoit auparavant dure commence à devenir huileuse, & par ce moyen elle donne passage au jet que pousse la pomme, la nature a fait ce jet en sorte, qu'il perce jusqu'au trou qui est à la coquille. Il y a trois trous précisément à l'endroit où la noix est attachée à l'arbre jusqu'à ce que le jet soit meur; & même quand il l'est un de ces trous demeure ouvert, & c'est par là qu'il pousse ses branches. On peut laisser pousser cette seconde noix avant que de la planter jusqu'à un pied & demi ou deux pieds de haut, car pendant long-tems elle croît comme l'oignon de sa propre substance.

Outre



Outil l'eau qui est dans la noix, on tire aussi de la sève de l'arbre nommé Oddi une espèce de vin qui ressemble à du petit lait. Il est doux & fort agreable; mais il faut le boire 24. heures après qu'il est tiré, car passé ce tems-là il devient aigre. Ceux qui ont beaucoup d'arbres tirent de ce vin aigre un esprit nommé *Arack*. On en distille aussi du Ris; & d'autres fruits des Indes Orientales; mais le premier est celui dont on fait le plus de cas pour en faire de la ponche d'une grande delicatesse. * Mais il y faut mettre un peu d'eau de vie pour la fortifier, parce que l'*Arack* n'est pas assez fort pour faire lui seul de bonne ponche. Cette liqueur est principalement en usage aux environs de Goa: Aussi l'appelle-t-on *Arack de Goa*. La maniere de tirer cette sève de l'arbre, est de couper la pointe de la branche des noix avant qu'elles soient formées. La liqueur qui auroit servi à nourrir le fruit distille dans le trou d'unealebasse qu'on pend à la branche coupée. Elle distille autant de tems qu'il en auroit fallu à meurer le fruit, & ensuite elle sèche. L'arbre a d'ordinaire trois branches à fruit, lesquelles étant coupées comme on vient de dire, l'arbre ne produit rien cette année-là: Mais si l'on n'en coupe qu'une ou deux, celles qui restent donnent du fruit. Tant que cette eau continue à distiller on la tire soit & matin de la cale: asse qui la reçoit, & on la vend dans la plupart des villes des Indes Orientales; ce qui produit un gain considerable: Mais ceux qui la distillent, & qui en font l'*Arack*, font un gain encore plus considerable. Il y a aussi grand profit à faire sur le fruit, soit pour la noix, soit pour la coquille.

La chair est sort en usage pour faire du bouillon. Quand la noix est sèche on la tire de la gouffe, & donnant deux bons coups au milieu de la noix, elle se fend en deux parties égales, & l'eau tombe. Ensuite on rape la chair ou la noix avec une petite rape faite

* On a dit ailleurs ce que c'est que cette liqueur composée.

exprez, & ce qu'on a rapé étant mis dans un peu d'eau fraîche, la blanchit comme du lait. Avec cette eau on cuit de la volaille ou autre sorte de viande, & cela fait un bouillon de très-bon goût. Nos Anglois se servent de cette eau au lieu de lait pour cuire du Ris; & c'est pour cela qu'ils font provision de noix de Cacao. C'est un secret qu'ils ont appris des naturels du pays.

Mais le plus grand usage de cette noix, est d'en faire de l'huile, dont on se sert à brûler & à frire. Pour faire cette huile, on rape la noix qu'on met tremper dans de l'eau fraîche. Ensuite on la fait bouillir, & quand elle bout l'huile monte en haut comme de l'écume. Mais il faut que les noix dont on fait l'huile ayent été long tems cueillies, en sorte qu'elles soient molles & huileuses.

On se sert aux Indes Orientales de la coquille de ces noix à faire des coupes, des plats, des cuillers à pot, & des cuillers de table, & toute sorte de vaisseaux à boire & à manger. On apporte souvent en Europe les noix qui sont bien faites, & on en fait beaucoup de cas. L'enveloppe de la coquille est d'un grand usage pour faire des cordages, car ces enveloppes étant seches, sont pleines de petits cordons & filets qui étant batus deviennent mous, & se détachent de l'autre substance avec laquelle ils étoient confondus. Cette substance tombe comme de la sciure, & les seuls filets demeurent. Après cela on les file, & on en fait des pelotons pour s'en servir suivant le besoin qu'on en a. Plusieurs cordes de ce fil jointes ensemble font de fort-bons cables. Cette manufacture est principalement en usage aux Isles Maldives. On envoie ce fil dans tous les lieux de negoce pour en faire des cables. J'en fis un à *Achin*. On appelle ces cables-là, cables de *Coire*; & ils sont de grande durée. Mais il y a une autre sorte de cables de *Coire*, comme on parle, qui sont noirs, plus torts & plus durables; car ils sont faits d'un fil qui croît comme du crin de cheval,

val, au sommet de certains arbres, qui ressemblent presque au Cacaoier. Ces cables viennent pour la plupart de l'Isle *Timor*. Les Espagnols de la Mer du Sud font de la gousse des noix de Cacao, un fil de carret pour marquer leurs vaisseaux, beaucoup meilleur que celui qu'on fait de Chanvre, & l'on dit qu'il ne se pourrit jamais. Le Capitaine Knox qui est Auteur de la relation de Ceylan m'a dit, qu'on faisoit en certains endroits des Indes, de grosse toile de la gousse des noix de Cacao, & qu'on s'en servoit à faire des voiles. J'ai vu moi-même de grosse toile à voile, faite de quelque chose d'approchant: Mais je ne saurois dire si c'étoit la même chose ou non.

Je me suis étendu sur ce sujet, pour donner au Lecteur une relation particulière de l'utilité & de l'avantage d'un arbre, qui est peut-être le plus nécessaire & le plus commode à la vie humaine, qu'il y ait au monde. Cependant cet arbre si nécessaire, & si estimé aux Indes Occidentales, est à peine regardé aux Indes Orientales, faute de connoître les avantages qu'il peut apporter. C'est en partie pour l'amour de mes compatriotes de l'Amerique que j'en ai parlé si amplement. Tous les climats chauds lui sont propres, & il est si vigoureux & dans sa naissance, & quand il est devenu grand, qu'il vient aussi bien dans le sable, que dans la bonne terre. J'ai remarqué qu'il profite fort bien dans les Isles basses & sablonneuses de l'Ouest de Sumatra, que la Mer inonde à chaque Printemps: Et quoique les noix n'y soient pas fort grosses, on n'y perd pas beaucoup pour cela; Car la chair en est épaisse & douce, & le lait ou l'eau qui y est contenu plus agreable & de meilleur goût, que celle des noix qui croissent en bonne terre, lesquelles sont plus grosses à la vérité, mais beaucoup moins délicates. Celles de *Guani* viennent dans un terroir aride d'une grosseur médiocre: Mais je ne croi pas en avoir jamais mangé d'un goût si exquis.

Voilà

Voilà tout ce que j'avois à dire des noix de Cacao.

Le Limon est une espece de Limon batard, ou sauvage. L'arbrisseau qui le porte est piquant comme un buisson, & plein de petites branches. Dans la Jamaïque & ailleurs on en ferme les jardins & les champs, en les plantant ou les semant prez à prez. Ils viennent si épais, & s'étendent si fort, qu'ils font une très-bonne haye. Le fruit ressemble au Limon, si ce n'est qu'il est plus petit, l'écorce est mince, & le dedans plein de jus. Ce jus est fort piquant, & cependant d'un goût agreable, quand on y met du sucre, pour en corriger les acides. On s'en sert principalement à faire de la Ponche dans les Indes Orientales & Occidentales, à terre & en Mer, & c'est pour cela qu'on nous en envoie tant tous les ans en Angleterre de nos plantations de l'Amerique. On s'en sert aussi à faire une certaine sauce qu'on appelle la sauce au poivre. On la fait avec du poivre en gousse qu'on appelle communément poivre de Guinée. Après qu'il a bouilli dans l'eau, on le sale, & on y mêle pour le conserver du jus de Limon. Il y a aux Indes Orientales & Occidentales quantité de Limons sous les Tropiques.

Le fruit à Pain comme nous l'appellons, croît sur un grand arbre, aussi gros & aussi haut que nos plus gros pommiers. Sa tige est large & pleine de branches, & de feuilles noirâtres. Le fruit croît aux branches comme les pommes. Il est aussi gros qu'un pain d'un sou, lors que le froment est à 5. Chellings le boisseau; de figure ronde, avec une écorce épaisse & forte. Quand il est meur il est jaune & lissé, & d'un goût plaisant & agreable. Les naturels de cette Isle s'en servent au lieu de pain. Ils ne le cueillent que quand il est bien meur, c'est à dire quand il est verd & dur. Alors on le cuit au four, ou l'écorce se grille & se noircit. On ôte le grillé, & il reste une crouste mince & tendre, & le dedans est bon, tendre, &

Tom. I.

O

blanc

blanc comme la mie de d'un pain d'un sou. Ce fruit n'a ni pépin ni noyau, mais tout est substance pure comme le pain. Il faut le manger frais, car si l'on le garde plus de 24. heures, il devient sec, de mauvais goût, & prend à la gorge; mais il est fort agreable avant qu'il soit trop raffiné. Ce fruit dure 8. mois de l'année, durant lequel tems, les naturels ne mangent point d'autre pain que cela. Je n'ai vu que là de cette sorte de fruit. Les originaires du pays nous dirent, que ce fruit est fort abondant dans toutes les autres Isles Ladrões, mais je n'ai pas entendu dire qu'il y en eût ailleurs.

Guam a aussi quelque Ris: Mais comme le terroir en est aride, il n'est pas fort propre à cette semence: aussi n'en sème-t-on pas beaucoup. Le poisson y est rare: Cependant il y en avoit beaucoup à l'endroit où notre barque toucha, c'est aussi là que les habitans vont ordinairement pêcher.

Les gens du pays sont robustes, & ont les membres gros & bien formez. Ils sont noirâtres comme les autres Indiens; ils ont les cheveux noirs & longs, les yeux mal proportionnez; le nez grand, les lèvres grossières, & les dents passablement blanches. Ils ont le visage long, & l'air feroce. Cependant nous les trouvâmes & civils & obligeans. Il y en a plusieurs d'incommodez d'une espèce de lepre; maladie fort commune à *Mindanao*. C'est pourquoi j'en parlerai plus amplement dans le Chapitre suivant. Les Guamois sont fort sains à cela près, & sur tout durant la saison sèche: Mais durant les humiditez qui viennent en Juin, & durent jusqu'en Octobre, l'air est plus épais & plus mal sain; ce qui cause des fièvres: Mais les pluies n'y font ni violentes, ni de durée. Car cette Isle est tellement à l'Ouest, & si éloignée des autres Isles Philippines ou autres terres, qu'il est rare que les vents d'Ouest soufflent si loin, & quand ils y soufflent, ce n'est pas pour long-tems. Mais les vents d'Est y soufflent continuellement; qui sont

sont des vents secs & sains; aussi cette Isle est-elle très saine, comme nous l'appriâmes durant le séjour que nous y fîmes. Il n'y a point de gens au monde plus ingénieux que les Guamois à faire des chaloupes, ou Pros, comme on les nomme dans les Indes, qui leur sont de grand usage pour leur divertissement. Ces chaloupes sont pointuës par les deux bouts; le fond est tout d'une pièce, comme le fond d'un petit Canot, fort proprement percé, & de bonne épaisseur. Ce fond sert de quille. Le bateau a environ 26. ou 28. pieds de long. Le côté de la quille qui est à l'eau, est rond; mais il va en penchant. Pour le dedans il est presque plat, fort proprement percé, environ d'un pied de large. Sur ce fondement on bâtit les deux côtés du bateau de la hauteur de cinq pieds, & d'une planche étroite, qui n'a pas plus de 4. ou 5. pouces de large. Chaque bout du bateau tourne en rond avec beaucoup de propreté. Mais ce qu'il y a de fort singulier est, qu'un côté de la chaloupe est fait perpendiculairement comme une muraille, pendant que l'autre est rond, & fait comme les autres vaisseaux avec un large ventre. Précisément au milieu, & tirant en haut la chaloupe à quatre ou cinq pieds de large, ou plus, à proportion qu'elle est longue. Le Mât est justement au milieu, & a une longue vergue qui va du haut en bas comme la vergue de Mizaine. Un bout de cette vergue va jusqu'au bout de la proue, où elle s'emboîte dans une mortaise faite exprès, & qui la tient ferme. L'autre bout pend sur la poupe. La voile est attachée à cette vergue. Au pied de la voile est une autre petite vergue, pour tenir la voile étendue en quarré, ou pour la rouler quand le vent est fort: Car par ce moyen on hausse & baisse la voile comme on veut, selon que le vent est plus ou moins violent. Le long du flanc du bateau, & à la même hauteur, à environ 6. à 7. pieds de distance, est attaché un autre petit bateau ou Canot, fait d'un tronc de bois fort léger, presque aussi long que le grand bateau; mais

moins large, puis qu'il n'a pas plus d'un pied & demi de largeur par le haut, & pointu à chaque bout comme un coin. Deux pieces de bois * d'environ 8. ou 10. pieds de long, & de la grosseur de la jambe sont placées en travers du grand bateau, à chaque bout & à la distance de 7. pieds l'une de l'autre, qui affermissent le petit, & le rendent contigu à l'autre. Ces deux pieces de bois que les Anglois & les Hollandois appellent *Outlagers* servent à tenir le grand bateau droit, & l'empêcher de renverser, parce que le vent étant en quelque maniere toujours Est (& quand il seroit Ouest ce seroit la même chose) & ces Isles étant pour la plupart au Nord & au Sud, on tourne du côté du vent la partie plate du bateau sur laquelle on fait voile, & par conséquent le ventre avec son petit bateau est à couvert: Et comme on peut mettre devant, le côté du bateau qu'on veut, il n'est pas besoin de revirer de bord comme font tous nos vaisseaux, attendu que les deux bouts du bateau sont ce qu'on veut ou la poupe, ou la proue. Quand on a le vent, & qu'on veut revirer de bord, celui qui tient le Gouvernail s'éloigne un peu du vent, & par ce mouvement la poupe vient au vent, & devient en même tems proue, en changeant seulement le bout de la vergue. Ce bateau se gouverne avec une grosse piece de bois au lieu de Gouvernail. J'ai cru de voir particulariser la description de cette sorte de vaisseaux, parce que je croi qu'il n'y en a pas au monde de meilleurs. J'ai fait ici l'épreuve de la legereté d'un de ces vaisseaux pour ma propre satisfaction.

Nous faisions route avec nôtre ligne, † Elle avoit douze nœuds, qui furent plutôt passés qu'un sable de

* Ce bois est d'un arbre qu'on appelle *Pambo*.

† C'est une corde à plusieurs nœuds de distance, roulée sur une machine qui tourne. Un homme tient la machine: Et chaque nœud qui coule dans l'eau marque combien le vaisseau fait de chemin en autant de tems que la ligne a coulé.

de demi minute ne fut écoulé. Suivant ce compte il peut faire pour le moins 12. miles par heure: Mais je croi qu'il en pourroit faire 14. dans le même espace de tems, c'étoit un plaisir de voir la vitesse avec laquelle le petit bateau alloit à côté du grand.

Les Indiens ne sont pas moins experimentez à mener ces batimens qu'à les construire. J'ai entendu dire qu'ils alloient de *Guam* à une des Isles Ladrões, qui en est éloignée de 30. lieues, qu'ils y font leurs affaires & reviennent en moins de 12. heures. On m'a dit qu'un de ces batimens ayant été envoyé exprès à *Manilla* distant de plus de 400. lieues de *Guam*, il fit le voyage en 4. jours. On se sert de ces bateaux ou Pros en plusieurs endroits des Indes Orientales; mais ils ont un ventre & un petit bateau de chaque côté. Je n'en ai vu qu'un à *Mindanao* qui n'avoit qu'un ventre & un petit bateau d'un côté, & qui étoit plat de l'autre côté; mais bâti avec moins de propreté.

Les maisons des Guamois naturels sont petites & propres, & bien couvertes de feuilles de Palmeto. Ils demeurent ensemble du côté de l'Ouest dans les villages maritimes, & ont des Prêtres Espagnols pour les instruire dans la Religion Chrétienne.

Al'Ouest tirant vers le Midi, les Espagnols ont un petit fort avec six pieces de Canon, un Gouverneur, & 20. ou 30. Soldats de leur nation. Voilà tout ce qu'il y a d'Espagnols dans l'Isle à deux ou trois Prêtres prez. Peu de tems avant nôtre arrivée, les habitans s'étoient soulevés contre les Espagnols, & en avoient tué plusieurs: Mais enfin le Gouverneur l'emporta avec sa garnison, & les chassa du fort. Les Indiens se voyant frustrés de leurs esperances, se jetèrent sur les Plantations qu'ils ruinèrent, & passerent ensuite aux autres Isles. Il y avoit alors dans cette Isle 1. à 400. Indiens, mais à present ils ne sont pas plus de 100. Car tous ceux qui étoient de cette conspiration s'enfuirent. Quant à ceux qui restent,

s'ils n'eurent pas actuellement part à ce soulèvement, cela n'empêche pas néanmoins qu'ils ne soient mal-intentionnez pour les Espagnols; Car ils nous offrirent de nous mener au Fort, & de nous aider à conquérir l'Isle; Mais le Capitaine Swan ne fut pas d'avis de chagriner là les Espagnols.

Nous n'avions pas encore motiillé, qu'un Ecclesiastique vint à bord de nuit avec trois Indiens. D'abord ils nous demanderent d'où nous venions, & qui nous étions. Nous leurs répondimes en langue Espagnole que nous étions Espagnols, & que nous venions d'*Acapulco*. Comme la nuit étoit obscure, ils ne purent voir la fabrique de notre vaisseau, ni bien discerner qui nous étions. Ils vinrent donc à bord; mais s'apercevant qu'ils s'étoient trompez en prenant notre vaisseau pour un vaisseau Espagnol, ils voulurent s'échaper; mais nous retinmes leur bateau, & les fimes monter. Le Capitaine Swan reçut l'Ecclesiastique avec beaucoup de civilité, & l'ayant mené dans la chambre lui dit, que le manque de provisions l'avoit contraint d'approcher de leur Isle; qu'il n'y venoit point comme ennemi, mais comme ami pour y acheter les choses dont il avoit besoin: Et que cela étant, il le prioit d'écrire au Gouverneur pour lui apprendre qui ils étoient, & pourquoi ils venoient; & qu'enfin puis qu'il étoit à bord, il étoit résolu de l'y retenir en ôtage jusques à ce qu'il eût des provisions. Le Moine dit au Capitaine Swan, que les provisions n'étoient pas rares dans l'Isle; & qu'il étoit persuadé que le Gouverneur feroit ce qu'il pourroit pour lui en faire avoir.

Le lendemain au matin, les Indiens qui étoient venus avec le Moine, furent envoyez au Gouverneur avec deux lettres, l'une du Moine, & l'autre du Capitaine Swan. Celle-ci étoit des plus obligeantes, & accompagnée de 4. aunes d'écarlate qu'il lui envoyoit pour présent, avec une piece de galon d'or & d'argent fort large. Le Gouverneur demeure au bout du

Midi

Midi de l'Isle du côté de l'Oüest, & à environ cinq lieues de l'endroit où nous étions: C'est pourquoy nous n'attendions réponse que le soir, ne sachant pas encore combien les bateaux de ces Indiens étoient légers. Le Canot Indien étant parti, nous laissâmes deux des nôtres, dont l'un alla pêcher, & l'autre fut à terre chercher des noix de *Cacao*. Nos pêcheurs ne firent rien: Mais ceux qui étoient allez à terre revinrent chargés de noix de *Cacao*.

Environ les onze heures du même matin, le Gouverneur fit réponse au Capitaine Swan pour le remercier de son présent, & lui offrit autant de provisions qu'il y en avoit dans l'Isle, & dont on pouvoit se passer: Et pour lui témoigner sa reconnaissance, il lui envoya six cochons d'une petite espèce, mais les plus excellents & les meilleurs que j'aye jamais mangés, autant qu'il peut m'en souvenir. On les nourrit de noix de *Cacao*, & la chair en est ferme comme celle du plus excellent bœuf. Ils étoient tous dote de ceux qu'on élève dans l'Amérique, & qui viennent originairement d'Espagne. Il envoya aussi 12. Melons musquez bien plus gros que ceux que nous avons en Angleterre; & autant de melons d'eau, les uns & les autres très-excellents. Il envoya en même tems ordre aux Indiens d'un village qui n'étoit pas éloigné de notre vaisseau, de nous cuire tous les jours autant de fruit à pain que nous en demanderions; & de nous aider à amasser autant de noix à *Cacao* que nous en aurions besoin: Ce qui fut exécuté, & tous les jours on nous apportoit autant de fruit à pain tout chaud que nous en pouvions manger. Après cela, le Gouverneur nous envoya tous les jours un ou deux Canots avec des cochons & du fruit, nous demandant en revanche de la poudre, du plomb, & des armes qui lui furent envoyées. Nous avions un beau & gros Dogue d'Angleterre que le Gouverneur demanda, & que notre Capitaine lui donna fort honnêtement, quoique contre le gré de plusieurs de ses gens qui l'esti-

moient beaucoup. Le Capitaine Swan tâcha d'avoir du Gouverneur une lettre de recommandation pour des marchands de *Manilla*, parce que son dessein étoit alors d'aller au Fort Saint George, & de là à *Manilla*: Mais cette negociation se fit sans que personne de l'équipage en fût rien. Pendant que nous étions là, le navire d'*Acapulco* arriva à la vûe de l'Isle; mais nous ne le vîmes point; parce que le Gouverneur y avoit envoyé, pour avertir que nous étions là. Il fit donc voiles au Midi de l'Isle, & ayant passé sur le même fonds bas où notre barque avoit pensé se briser, il courut risque d'y faire naufrage. Son Gouvernail se rompit, & il eut bien de la peine à se tirer d'affaire; encore ne fut-ce qu'après trois jours de travail. Quoi que ce fond bas soit proche de l'Isle, & que les Indiens y aillent pêcher tous les jours: Cependant le maître du vaisseau d'*Acapulco*, qui devoit ce semble connoître le terrain, ne savoit pas qu'il y eût là de fond-bas. Nous n'apprîmes que sur la côte de *Manilla* que le navire d'*Acapulco*, eût touché; mais les Guamois nous dirent bien qu'il étoit à la vûe de l'Isle; ce qui échaufa beaucoup nos gens qui vouloient lui donner la chasse, mais ils en furent dissuadés par le Capitaine Swan qui avoit dès lors entièrement renoncé aux actes d'hostilité.

Le 30. de Mai, le Gouverneur envoya son dernier présent, qui fut quelques Cochons, une cruche de *Mangos* salés, une autre de bon poisson salé, & une troisième de pain de fin froment, fait en biseau, mais moins dur. Il envoya outre cela 6. ou 7. sacs de Ris, nous faisant des excuses de ce qu'il ne pouvoit plus nous envoyer de provisions, disant pour raison qu'on ne pouvoit pas se passer de celles qui restoient dans l'Isle. Il nous manda aussi que le * *Monson* approchoit, & qu'il nous conseilloit de partir, à moins que nous ne fussions résolus de retourner dans l'Amérique

* *Monson* est un vent d'Ouest qui dure plusieurs mois sans discontinuer.

rique. Le Capitaine Swan le remercia de ses honnêtetés & de son conseil, & prit congé. Le même jour il renvoya à terre le Moine que nous avions retenu à bord, depuis le jour de notre arrivée, & lui fit présent d'une grosse horloge de cuivre, d'un Astrolabe, & d'un grand Telescope, en recompense de quoi le Moine nous envoya 6. cochons, un cochon de lait, trois ou quatre boisseaux de patates, & 50. livres de Tabac de *Manilla*. Ayant alors autant de provisions qu'il nous en falloit pour nous rendre à *Mindanao*, où nous étions résolus d'aller, nous nous préparâmes au départ. Nous avions autant de noix de *Cacao* que nous en pouvions loger, avec cela bonne provision de Ris, & environ 50. cochons salés.

CHAPITRE XI.

Ils prennent la résolution d'aller à *Mindanao*.
 Leur départ de l'Isle de Guam. Isles Philippines, Isle de Luçon, sa ville capitale, & son port, Manilo, Manila, ou Manilho. Riche commerce qu'on pourroit faire dans ces Isles.
 De l'Isle de Saint Jean. Leur arrivée à *Mindanao*. Description de cette Isle. Sa fertilité. Des Libby arbres, & du Sago qu'on en fait. Arbre de Plantain, son fruit, sa liqueur, & le drap qu'on en fait. Arbre de Plantain d'une plus petite espece à *Mindanao*. Bananes, écorce de Girofle, & Muscades, & moyen dont se servent les Hollandois pour s'emparer des épiceries. Noix de Betel. De l'arbre nommé Arek. Durian, arbre & fruit de Jaca. Des animaux de *Mindanao*. Insecte venimeux nommé cent pieds, ou quarante jambes, & autres. Des oiseaux, des poissons, &c. Température du Climat; des vents, des Grains, des

des playes, & de la temperature de l'air durant tout le cours de l'année.

Durant le séjour que nous fîmes à *Guam* nous primes la résolution d'aller à *Mindanao*, qui est une des Philippines sur ce que le Moine & autres nous avoient dit, que cette Isle étoit abondante en provisions; que les insulaires étoient Mahométans, & qu'ils commerçoient autrefois avec les Espagnols; mais qu'ils étoient alors en guerre avec eux. Tout cela nous fit croire qu'il étoit à propos d'aller à cette Isle; Car outre que c'étoit nôtre chemin pour nous rendre aux Indes Orientales, que nous avions résolu de visiter; que le *Monfon* ou vent d'Ouest approchoit, qui nous obligeroit bien-tôt à nous réfugier en quelque endroit, & que la grande Isle de *Mindanao* étoit le meilleur havre & le meilleur lieu que nous pouvions espérer; outre tout cela, dis-je, les habitans de *Mindanao* étant alors en guerre avec les Espagnols, à ce qu'on nous disoit, mais faussement, nos gens qui croyoient qu'il étoit honteux de piller sans permission, espéroient d'obtenir commission du Prince de l'Isle, pour butiner les vaisseaux Espagnols des environs de *Manilla*; & que *Mindanao* seroit le lieu de leur rendez-vous. En cas que le Capitaine *Swan* eût eu envie de gagner quelque port Anglois, ses gens qui croyoient qu'il avoit dessein de les abandonner, espéroient néanmoins de trouver à *Mindanao* des vaisseaux & des pilotes, pour aller croiser sur la côte de *Manilla*. Pour le Capitaine *Swan*, il avoit assez bonne envie d'aller à *Mindanao*, parce que ce voyage convenoit parfaitement bien à son dessein: Ainsi le voyage fut résolu d'un consentement unanime.

Nous partîmes donc de *Guam* pour *Mindanao* le second de Juin 1686. avec un beau tems & un vent d'Est assez violent qui dura 3, ou 4. jours. Après cela le tems étant devenu pluvieux, le vent devint Ouest; mais ce fut pour se remettre bien-tôt à l'Est. Il sou-

flait

flait assez gaillardement, & se tournoit souvent au Sud-Est; Car quoi qu'aux Indes Orientales, les vents changent au mois d'Avril, nous trouvâmes néanmoins que c'étoit là la saison du changement des vents; l'autre saison où les vents changent étant dans toutes les Indes le mois d'Octobre, tantôt plutôt, tantôt plus tard. Quant à nôtre voyage de *Guam* aux Isles Philippines, nous trouvâmes comme je l'ai déjà insinué, que nos Cartes communes sont assez justes.

Le 21. de Juin nous arrivâmes à l'Isle de Saint Jean, qui est une des Philippines. Les Isles Philippines sont plusieurs grandes Isles, qui comprennent environ 13. degrez de latitude en longueur, & s'étendent depuis prez de 5. degrez de latitude Septentrionale, jusqu'au 12. degre & ont en largeur environ 6. degrez de longitude. Elles tirent leur nom de Philippe II. Roi d'Espagne, & appartiennent pour la plupart à cette couronne à l'heure qu'il est.

La principale de ces Isles est *Lugon*, située au Nord de toutes les autres. Ce fut là que mourut *Magellan* dans le voyage qu'il faisoit actuellement autour du Monde. Car après avoir passé le détroit, qui porte à present son nom, & qui est entre le bout Meridional de l'Amerique, & la tette *Del Fuego*, & avoir couru les Mers du Sud le long des côtes de l'Amerique, passant de là aux Indes Orientales, il vint aux Isles *Ladrones*: De là faisant encore route à l'Est, il vint aux Isles Philippines, & mouilla à *Luçon*, où il fit la guerre aux Indiens naturels, qu'il vouloit soumettre à la domination du Roi d'Espagne, son Maître. Il fut tué dans cette guerre par une fleche empoisonnée. Ces Isles sont routes à present aux Espagnols, qui y ont diverses villes. La principale est *Manila* qui est un grand port de Mer prez du Sud-Est, à l'opposite de l'Isle de *Mindora*. C'est une place forte & de grand commerce. Les deux gros vaisseaux d'*Acapulco* dont on a ci devant parlé, y vont querir tou-

tes sortes de marchandises des Indes Orientales, que les étrangers y apportent, & sur tout les Chinois & les Portugais. Les marchands Anglois du Fort Saint George y envoient quelquefois leurs vaisseaux à la dérobée, sous la conduite de pilotes & de matelots Portugais: Car jusques-ici il n'y a pas eu moyen de porter les Espagnols à commercer avec nous ou avec les Hollandois, quoi qu'ils n'ayent par eux-mêmes que bien peu de vaisseaux. Tout cela vient ce semble de la peur qu'ils ont que nous ne découvriions les richesses de ces Isles; car la plupart des Philippines, pour ne pas dire toutes sont riches en or; & les Espagnols n'ont point que je sache dans ces Isles de place forte à la réserve de *Manilo*. Cependant ils ont des villages & des villes en diverses Isles, & des Moines ou Prêtres pour instruire les Indiens naturels, de qui ils tirent l'or.

Les Espagnols, & principalement ceux qui habitent les petites Isles, négocioient volontiers avec nous, si les défenses des Gouverneurs étoient moins sévères, parce que ces Insulaires n'ont de marchandises que celles qu'on leur porte de *Manilo*, & qui leur reviennent extraordinairement cher. Je croi que si les Hollandois ou nous, nous mettions en devoir de négocier avec eux, & de les faire rechercher, nous ne perdriions point nos peines: Car les Espagnols savent commercer à la dérobée, aussi-bien que nation que je connoisse; & nos Jamaïcains le savent bien, & en profitent habilement. On m'a dit que le Capitaine Good-lad de Londres, dans un voyage qu'il fit de *Mindanao* à la Chine, toucha à quelques-unes de ces Isles, & y fut honnêtement traité par les Espagnols, qui achetèrent une partie de ses marchandises à fort bon prix.

Il y a au Midi de *Lugon* 12. ou 14. Isles, habitées pour la plupart, comme j'ai dit, par des Espagnols. Outre celles-là il y en a une infinité d'autres petites qui ne sont d'aucune considération: Il y en a même de

de grandes qui ne valent pas mieux, plusieurs n'ont point de noms, ou en ont du moins de si différens, que les Geographes varient extrêmement là dessus.

Les Isles de Saint Jean & de *Mindanao* sont les plus Meridionales de toutes, & les seules des Philippines qui ne sont pas sous l'obéissance des Espagnols.

L'Isle de Saint Jean est à l'Orient de *Mindanao*, à 3. ou 4. lieues de distance, & à 7. ou 8. degrez de latitude Septentrionale. Cette Isle a environ 38. lieues de longueur, s'étendant au Nord Nord-Ouest & au Sud Sud-Est. Le milieu de l'Isle a environ 24. lieues de large. Le côté Septentrional est plus large, & le Meridional plus étroit. L'Isle est assez élevée, & pleine de petites montagnes. Le côté du Sud-Est où je fus à terre, est un terroir gras & noir. Il semble que l'Isle en general a la part de cette graisse; ce qui se remarque par le grand nombre de gros arbres qu'elle produit; car de quelque côté qu'on la regarde, elle paroît un grand bois.

A la hauteur du Sud-Est nous vîmes prez de la côte un Canot d'Insulaires. Un de nos Canots le suivit pour parler à ceux qui étoient dessus, mais ils s'enfuirent d'abord qu'ils se virent suivis. Ils mirent leur Canot à terre, & se sauvèrent dans les bois, sans qu'il y eût moyen de les faire venir à nous, nonobstant toutes les caresses & les sollicitations que nous leur fîmes. A ces hommes prez, nous ne vîmes là aucunes marques qu'il y eût des habitans en ces quartiers.

Revenus à bord, nous fîmes voiles pour *Mindanao*, dont nous étions déjà à vue. Cette Isle est à environ 10. lieues de cette partie de l'Isle de Saint Jean. Le 22. nous arrivâmes à une lieue de l'Orient de *Mindanao*; & comme le vent étoit Sud-Est, nous fîmes route au Nord, sans nous éloigner du côté Oriental, que quand nous fûmes à 7. degrez 40. minutes de latitude, où nous mouillâmes dans une petite Baye, à environ

viron un mile de la terre, & à 10. brasses d'eau sur un fond sale & pierreux.

Comme nous avons trouvé dans quelques-uns de nos livres, que la Ville & l'Isle de *Mindanao* étoient à 7. degrés 40. minutes, nous crûmes que le milieu de l'Isle pouvoit être à cette latitude; mais nous fumes fort en peine ne sachans si la villé étoit à l'Orient ou à l'Occident. Si c'eût été une petite Isle exposée aux vents d'Est; nous l'aurions vraisemblablement cherchée du côté de l'Oüest; car les Isles qui sont sous les Tropiques, & où regnent les vents alisés, ont d'ordinaire leurs havres du côté de l'Oüest, qui est l'endroit le plus à couvert. Mais comme l'Isle de *Mindanao* est couverte du côté de l'Est par l'Isle de saint Jean, il y avoit autant de raison de chercher le havre & la ville de ce côté-ci, qu'ailleurs. Mais étant à la latitude où l'on jugeoit que la ville pouvoit être, quoi que nous fissions route le long de la côte, & à une lieuë des terres, nous ne trouvâmes ni Canots ni gens qui pussent nous faire conjecturer qu'il y eût proche de là ni ville, ni lieu de commerce.

L'Isle de *Mindanao* est la plus grande des Philippines, à la réserve de *Lugon*. Elle a environ 60. lieuës de long, & 40. à 50. de large. La partie Meridionale est à environ 5. degrez, & le côté du Nord-Oüest s'étend presque jusqu'à 8. degrez Nord. Elle est extrêmement montueuse & pleine de montagnes & de vallées. Le terroir en est en general profond, noir, & extraordinairement gras & fertile. Les côtés des montagnes sont pierreux, & produisent néanmoins des arbres d'une grosseur & d'une hauteur raisonnable. Il y a dans le cœur du pays des montagnes où il se trouve de bon or. Les vallées sont arrosées par d'agréables ruisseaux dont l'eau est fort bonne; & ont diverses sortes d'arbres verts & fleuris tout le long de l'année. Les arbres sont en general fort gros, & la plupart d'espèces qui nous sont inconnus.

Il y en a un entr'autres qui merite d'être connu. Les Insulaires l'appellent arbre de *Libby*. Ces arbres sont sauvages, & croissent prez des rivieres où il y en a de grands bois de cinq ou six miles de long. C'est de ces arbres qu'on fait le *Sago* que les pauvres mangent au lieu de pain, durant trois ou quatre mois de l'année. Cet arbre ressemble fort au *Palmeto*, ou à l'arbre à Chou, à cela prez qu'il est moins haut que le dernier. L'écorce & le bois sont durs & minces comme une coquille, & pleins d'une moëlle blanche comme celle du Surau. On coupe cet arbre, on le fend par le milieu, & on en tire toute la moëlle, qu'on bat bien avec un pilon de bois dans un grand mortier ou dans un baquet, ensuite on la met dans un linge ou dans une passoire qu'on tient sur le baquet. On verse de l'eau sur la moëlle, & on agite le tout ensemble dans la passoire ou dans le linge en sorte, que l'eau emporte toute la substance de la moëlle, qui passe par le linge & tombe dans le baquet, sans qu'il reste dans la passoire qu'une legere enveloppe qu'on jette: Mais ce qui tombe dans le baquet se repose en peu de tems, & fait au fond du baquet une espèce de bouë. Cette bouë étant formée on jette l'eau & on prend la substance bouëtée dont on fait des tourteaux, qui font un fort-bon pain quand ils sont cuits.

Les habitans de *Mindanao* se servent de cela au lieu de pain trois ou quatre mois de l'année. Les Indiens de *Ternate*, de *Tidore*, & de toutes les Isles à épiceries, ont quantité de ces arbres, qu'ils mangent de la même maniere, à ce que j'ai appris de Mr. Caril Rosy qui commande à present un des vaisseaux du Roi. Il étoit alors avec nous, & ayant été laissé à *Mindanao* avec le Capitaine Swan, il passa à *Ternate* où il demeura un an ou deux avec les Hollandois. Le *Sago* qu'on transporte dans les autres parties des Indes Orientales, a été séché par petites pièces comme des dragées, & ceux qui ont le flux de ventre le man-

gent d'ordinaire avec du lait d'amaudes; car il resserre beaucoup, & est un très bon remède pour cette maladie.

Il y a quantité de Ris en certains endroits de *Mindanao*: mais dans les pays montueux on plante des Yamés, des Patates, & des Citrouilles; & tout cela vient fort bien. Les autres fruits de l'Isle sont des Melons d'eau, des Melons musquez, des Plantains, des Bananes, des *Guavas*; des noix Muscades, des Cloux de Giroffe, des noix de Betel, des Durians, des *Jacas*, des noix de Cacao, des Oranges, &c.

Je regarde le Plantain comme le Roi des fruits, sans en excepter même le Cacao. L'arbre qui porte ce fruit a 3. ou 3. pieds & demi de tour, & 10. à 12. pieds de haut. Ces arbres ne viennent point de graine; car il semble qu'ils n'en ont point: Mais ils poussent de la racine des vieux. Si l'on arrache ces tendres rejettons, & qu'on les plante ailleurs, ils seront 15. mois avant que de produire; mais si on les laisse dans leur terroir naturel, ils produiront dans douze mois. Le fruit n'est pas plutôt meur, que l'arbre déchoit; mais alors il en vient plusieurs jeunes en sa place. Quand cet arbre sort de terre, il pousse deux feuilles; & quand il a un pied de haut, il en pousse encore deux entre les premières, & peu de tems après deux autres, & ainsi du reste. Quand l'arbre a un mois, vous apercevez un petit corps presque aussi gros que le bras, & alors il y a 8. ou 10. feuilles, dont les unes ont 4. ou cinq pieds de haut. Les premières qu'il pousse n'ont pas plus d'un pied de long, & demi pied de large. La tige qui les porte n'est pas plus grosse que le doigt; mais à mesure que l'arbre hausse, les feuilles s'élargissent. Comme les jeunes feuilles poussent en dedans, aussi les vieilles s'étendent, & leur pointe panche du côté de la terre; d'autant plus longues & larges, qu'elles sont plus proches de la racine. Elles tombent enfin, & se pourrissent; il en

poussent

pousse toujours au sommet de jeunes, qui sont que l'arbre est toujours verd & toujours fleuri. Quand l'arbre est dans la perfection, les feuilles ont 7. ou 8. pieds de long, & un pied & demi de large. Elles vont en diminuant jusques au bout, & finissent par une pointe ronde. La tige de la feuille est de la grosseur du bras, presque ronde, & d'environ un pied de long, entre la feuille & le tronc de l'arbre. Si la feuille est en dehors, la partie de la tige qui sort de l'arbre, renferme ce semble la moitié du corps, & on diroit que c'est une peau épaisse; & de l'autre côté de l'arbre il y a tout vis à vis une autre peau qui répond à la première. Les deux autres feuilles qui viennent en dedans sont opposées l'une à l'autre; mais en sorte que si les deux qui sont en dehors poussent au Nord & au Sud, les autres poussent à l'Est & à l'Ouest, toujours dans le même ordre. De cette maniere, il semble que le tronc de cet arbre soit composé de plusieurs sortes de peaux, croissant les unes sur les autres. Lors que l'arbre est dans sa parfaite grandeur, il pousse au sommet une tige forte, plus dure qu'aucune autre partie du corps. Cette tige pousse au cœur de l'arbre, de la grosseur & de la longueur du bras. Le fruit vient par pelotons autour de cette tige, qui pousse premièrement des fleurs; & ensuite vient le fruit. Il est si excellent, que les Espagnols le preferent à tous les autres fruits, & le regardent comme le plus nécessaire à la vie. Il croît dans une gousse de 6. ou 7. pouces de long, & de la grosseur du bras. Cette gousse ou enveloppe est mollette & jaune, quand elle est meure. Elle est de la figure d'une grosse saucisse, & le fruit qu'elle renferme, n'est pas plus dur que le beurre en tems d'Hiver. Il est d'un goût délicat, & se fond dans la bouche comme de la Marmelade. Il n'a que de la chair sans pepin ni noyau. Ce fruit est si fort estimé des Européens qui sont établis dans l'Amerique, qu'ils ont de coutume quand ils font une nouvelle plantation, de commen-

ccz

cer par faire un bon champ de plantains, qu'ils agrandissent à mesure que leurs familles augmentent. Ils ont un homme qui ne fait que tailler les arbres, & cueillir le fruit quand il juge qu'il en est tems. Les uns ou les autres de ces arbres produisent sans interruption la plus grande partie de l'année; & c'est souvent ce qui fait vivre des familles entières. Ces arbres ne viennent que dans un terroir bon & gras, & ne profitent point dans une terre maigre & sablonneuse. Les marchez des villes Espagnoles de l'Amerique, comme la *Havane*, *Carthagene*, *Porto-bello*, &c. sont pleins de Plantains, qui sont ordinairement la nourriture des pauvres. Les prix ordinaire est une demi Reale ou 26. sous la douzaine. Quand on mange ce fruit au lieu de pain, on le rôtit ou on le fait bouillir dans le tems précisément qu'il a toute la grandeur; mais avant qu'il soit tout à fait meur, ou devenu jaune. Les pauvres ou les Negres qui n'ont ni poisson ni viande à y joindre, le mangent avec une sauce faite avec du poivre en gousse que nous apellons communément poivre de Guinée, du sel & du jus de Citron; ce qui le rend d'un très-bon goût, & beaucoup meilleur qu'une croute de pain sec. Quelquefois pour diversifier ils mangent du Plantain rôti avec un morceau de Plantain crud qui sert de pain & de beurre. De cette maniere ils mangent fort-agreablement, & j'ai fait plusieurs bons repas de cette sorte. Quelquefois nos Anglois prennent 6. à 7. Plantains meurs, ils les hachent, en font une masse, & la font bouillir en guise de pouden, * qu'ils apellent côte de maille par plaisanterie, voulant dire par là que ce ragoût garantit le ventre de la faim, comme la côte de maille garantit le corps des coups. Aussi est-il très-bon pour diversifier. On fait aussi de ce fruit de très-bonnes Tartes; & les Plantains verts coupez par petites tranches, & sechez au soleil, se

* C'est un ragoût Anglois fort connu & fort estimé en Angleterre,

gardent long-tems, se mangent comme des figues, & sont d'un goût fort-bon & très-agreable. Les Indiens de Darien en gardent long-tems. Ils le sechent à un petit feu, le hachent & en font des masses. Les Moskites Indiens prennent du Plantain meur, & le rôtisent; ils mettent ensuite une pinte & demi d'eau dans une calebace, & expriment le Plantain par pieces, le mêlent avec de l'eau, & boivent ensemble cette liqueur qu'ils apellent *Mishlaw*. Elle est agreable, douce & nourrissante, & approche du ragoût qu'on fait en Angleterre avec des pommes & de l'Aile, & qu'on appelle en Anglois *Lambs-Wool*, c'est à dire, laine d'agneau. C'est de ce fruit seul que subsistent aux Indes Occidentales plusieurs milliers de familles Indiennes. Pour faire cette boisson, ils prennent 10. à 12. Plantains meurs qu'ils jettent dans un baquet: En suite ils y mettent huit pintes d'eau, & dix heures après, cela fermente & écume comme du moût de biere. Elle se peut boire 4. heures après qu'elle est faite. En suite on la met en bouteilles, & on la boit à mesure qu'on en a besoin. Mais elle ne se garde pas au delà de 24. ou 30. heures. Aussi ceux qui se servent de cette boisson, en font tous les matins de la maniere qu'on vient de dire. Le premier voyage que je fis à la Jamaïque, je ne pouvois boire que de cette liqueur. Elle est vive, rafraichissante, & fort-agreable: Mais ventueuse aussi-bien que le fruit dont elle est composée, quand il est mangé crud. Ce n'est plus cela quand il est bouilli ou rôti. Passé 30. heures cette liqueur aigrit; & si vous la mettez alors au soleil, il s'en fait de fort-bon vinaigre. Ce fruit croît dans toutes les Indes Occidentales, qui sont son climat naturel; mais il vient aussi en Guinée, & dans les Indes Occidentales.

Comme ce fruit est d'un grand usage pour la nourriture, l'arbre qui le porte n'est pas moins utile à faire des vêtements; ce que je n'ai vu qu'après avoir été à Mindanao. Le vulgaire de cette Isle n'est habillé que des

des Draps qu'on fait de cet arbre. Cet arbre ne produit qu'une fois ; & quand le fruit est meur, on le coupe prez de terre lors qu'on a dessein d'en faire du drap. Un coup de machet ou long couteau le partagera en deux : Alors on coupe la tige laissant un tronc de 8. ou 10. pieds de long. On ôte l'écorce extérieure qui est fort épaisse du côté des racines. Deux ou 3. de ces écorces étant ôrées, le tronc devient en quelque maniere d'une égale grosseur, & de couleur blanche. Ensuite on fend ce tronc par le milieu : Cela étant fait, on tend encore les deux moitiés, le plus prez du milieu qu'on peut. On laisse tous ces morceaux au soleil durant 2. ou 3. jours, pendant lesquels une partie de l'humidité de l'arbre se sèche, & les bouts paroissent alors pleins de petits filets. Les femmes, dont l'occupation est de faire le drap, prennent un à un ces filets qui s'enlèvent aisément depuis un bout du tronc jusqu'à l'autre, de la grosseur à peu prez d'un fil mal blanchi ; car les filets sont naturellement d'une grosseur fixe, & comme les draps de la même nature & de la même finesse. Mais quand ce drap est neuf il est dur, & dure peu, & est un peu gluant quand il est mouillé. On en fait des pieces de 7. à 8. verges de long, la chaîne & la trame sont de la même grosseur, & de la même matiere.

Il y a dans cette Isle une autre sorte de plantains, plus courts & moins estimés que les autres. Je n'en ai jamais vu de cette espece que là. Ils sont pleins de pepins noirs mêlez, & incorporez avec le fruit. Ils lachent, & ceux qui ont le flux de ventre en mangent beaucoup. Les gens du pays nous le donnent pour cet usage, & ce remede produit de bons effets.

Le Bananier ressemble tout à fait au Plantain pour la figure & pour la grosseur, & ne se distingue que par son fruit qui est beaucoup plus petit, & moins long de plus de la moitié que le Plantain. Il est aussi plus tendre & plus doux, moins fade, & d'un goût plus delicat. On s'en sert plus souvent que du Plan-

tain

tain pour faire de la boisson ; & le meilleur est de le boire ou de le manger au lieu de fruit ; car il n'est pas si bon à le manger en guise de pain. Il n'est pas bon non plus quand on le mange rôti ou bouilli. Ainsi le meilleur est de s'en servir aux deux usages qu'on vient de dire. Les Bananiers croissent en general là où viennent les arbres à plantain : Aussi les mêle-t-on exprez dans les champs où l'on met les plantains. Cette Isle est encore abondante en écorce de Girofle, dont j'ai vu un vaisseau chargé. Quant aux Cloux de Girofle *Raja-Laut* dont j'aurai occasion de parler, m'a dit, que si les Anglois s'y établissoient, ils pourroient disposer les choses de maniere, qu'ils envoyeroient tous les ans de ce pays-là un navire chargé de Girofle. J'ai appris qu'il croît sur les feuilles d'un arbre qui est à peu prez de la grosseur d'un prunier. Mais j'en ai jamais vu de ces arbres.

Je n'ai jamais vu qu'à *Mindanao* d'arbres à noix muscades ; Mais celles que cette Isle produit sont belles & grosses. Cependant il n'y en a pas en grande abondance, les Insulaires ne voulant pas les faire sonner non plus que le Girofle, de peur que cela ne determine les Hollandois à leur venir rendre visite, & ne les porte à les mettre sous leur dépendance, comme ils ont fait les habitants des autres Isles voisines, où ces épiceries croissent. Car les Hollandois s'étant établis entre ces Isles, se sont emparez de tout le commerce des épiceries, & ne permettent pas que les naturels en disposent qu'en leur faveur seulement. Ils sont même si soigneux de le conserver ce commerce, qu'ils ne laissent point croître d'épiceries dans les Isles qui ne sont pas habitées ; mais envoient des troupes & font couper les arbres. Le Capitaine Rofy m'a dit, que pendant qu'il demouroit avec les Hollandois, il fut envoyé avec d'autres pour couper les arbres à épiceries ; & qu'à diverses fois il en coupa 7. à 800. Cependant quoique les Hollandois soient si soigneux de ruiner ces arbres, il y a plusieurs Isles de-

desertres qui en ont grande quantité, à ce que j'ai appris des Hollandois qui ont été en ces pays-là, & particulièrement d'un Capitaine de vaisseau marchand Hollandois que je rencontrai à Achin; & qui me dit que prez de l'Isle de Banda il y a une Isle où le Girofle tombant de l'arbre demeure à terre & s'y pourrit, & que dans la saison que ce fruit tombe, il est sous les arbres de l'épaisseur de 3. à 4. pouces. Ce même Capitaine & quelques autres m'ont dit, qu'il ne seroit point difficile à un Capitaine Anglois d'acheter des Insulaires autant d'épiceries qu'il en faudroit pour charger son vaisseau.

Le marchand qui me dit cela, étoit un marchand libre; épithete dont les Hollandois & les Anglois se servent aux Indes Orientales, pour distinguer les marchands qui ne sont point aux gages de la Compagnie. On ne permet point que les marchands libres négocient dans les Isles à épiceries, ni en plusieurs autres lieux où les Hollandois ont des Comptoirs; mais d'un autre côté ils ont la liberté de commercer en certains lieux où la Compagnie même ne peut pas trafiquer, comme à Achin particulièrement. La raison de cela est, qu'il y a aux Indes des Princes qui ne veulent point de commerce avec les Hollandois, parce qu'ils les craignent. Les Matelots qui vont aux Isles à épiceries sont obligez de n'en apporter pour eux-mêmes que pour leur usage seulement, c'est à dire, une livre ou deux. Cependant les maîtres des vaisseaux sont en sorte, qu'ils en mettent ordinairement une bonne quantité à couvert; qu'ils envoient à terre en quelque endroit prez de Batavia, avant que d'entrer dans le havre: Car on porte toujours les épiceries à Batavia avant que de les envoyer en Europe. S'ils rencontrent en Mer quelque vaisseau qui veuille acheter de leur Girofle, ils lui en vendront 10. à 15. tonnes sur cent. Cependant lors qu'ils sont arrivez à Batavia on dirait qu'ils ont toute leur cargaison; car ils jettent de l'eau sur le reste; qui s'enfle tellement, que les vaisseaux sont aussi pleins que si l'on n'en avoit rien vendu.

vendu. Ils font cela toutes les fois qu'ils vendent en cachette; car le Girofle est si sec quand on le charge, qu'ils l'imbibe quand on le mouille de beaucoup d'humidité. Ceci n'est qu'un exemple entre plusieurs centaines, des petites fraudes dont usent en ces pays-là les matelots Hollandois. J'en ai vu quelques-unes, & j'ai entendu parler de plusieurs. Je croi qu'il n'y a pas dans le monde de plus grands Larrons; & rien au monde ne peut les obliger à se découvrir les uns les autres; car si quelqu'un le faisoit, les autres l'assommeroient inmanquablement. Mais revenons aux productions de l'Isle de Mindanao.

La noix de Betel y est fort estimée, aussi bien que dans la plupart des Indes Orientales. L'arbre à Betel croît comme l'arbre à Chou, mais il ne vient ni si gros ni si haut. Le tronc est droit, haut de 10. à 12. pieds, & n'a ni feuilles ni branches qu'à la tête, où il pousse de longues branches comme l'arbre à Chou, le Cacaotier, & le palmier qui sont des arbres à peu prez de la même nature. Les branches du Betel ont 10. à 12. pieds de long, & sont de la grosseur du bras prez du tronc de l'arbre. Au sommet de l'arbre, le fruit croît entre les branches sur une tige forte, de la grosseur du doigt, & par peletons comme les noix de Cacao, 40. ou 50. à chaque peloton. Le Betel est plus gros que la noix muscade, & lui ressemble fort, à cela prez qu'il est plus rond. On s'en sert beaucoup dans les Indes Orientales. On le coupe d'ordinaire en 4. morceaux. On en enveloppe un dans une feuille d'*Areck*, qu'on étend avec une pâte mollette de Chaux ou de plâtre, & qu'on mâche ensuite tout ensemble. Chacun porte en ces quartiers sa boîte à Chaux à son côté. Il y met le doigt, & étend son Betel & sa feuille d'*Areck* avec cette pâte. L'*Areck* est un arbrisseau qui a l'écorce verte, & la feuille plus longue & plus large que le Saule. On l'emballé & on le vend dans les lieux où il n'en croît point, pour le mâcher avec le Betel. La noix de Betel est fort estimée

mée pendant qu'elle est jeune, & avant qu'elle soit dure. On la coupe seulement en deux morceaux avec la gouffe verte, où elle est enfermée. Elle est alors fort pleine de jus, & par conséquent elle fait beaucoup cracher. Elle a un goût apre, quand on l'a dans la bouche; elle rougit les levres, & noircit les dents; mais elle les conserve, & nettoye les gencives. Elle passe aussi pour être fort-bonne à l'estomac; mais elle cause souvent de grands vertiges ou tournoisemens de tête à ceux qui ne sont pas accoutumés à en mâcher. Ce n'est que les vieilles noix qui produisent cet effet. Car les nouvelles ne sont pas la même chose. Je ne dis ici que ce que ma propre expérience m'a appris.

Cette Isle produit aussi des *Durians* & des *Jacks*, ou *Jacas*. Les arbres qui portent les *Durians* sont gros comme le Pommier, & pleins de feuilles. L'écorce est épaisse & forte, & le fruit si gros, qu'il ne croît qu'au tronc, ou aux grosses branches qui en sont proches, comme fait le Cacao. Le fruit est à peu près de la grosseur d'une grosse Citrouille, & couvert d'une écorce épaisse, verte, & forte. Quand il est meur, l'écorce commence à jaunir; mais il n'est bon à manger que quand il s'ouvre par le haut. Le dedans du fruit est alors meur; & donne une odeur excellente. Quand l'enveloppe est ouverte le fruit peut se partager en 4. quartiers. Chaque quartier a de petits espaces qui renferment une certaine quantité de fruit suivant la grandeur de la cavité; car les unes sont plus grandes & les autres moins. Le plus gros du fruit est à peu près de la grosseur d'un œuf de poularde. Il est blanc comme du lait, & délicat comme de la crème. Ceux qui y sont accoutumés le trouvent d'un goût exquis; mais ceux qui n'en mangent pas ordinairement, ou qui en mangent peu souvent, le trouvent d'abord de mauvais goût, parce qu'il sent l'oignon rôti. Ce fruit doit être mangé dans sa nouveauté. On ne peut le manger avant qu'il soit meur;

meur; & même quand il l'est on ne peut le garder qu'un jour ou deux; car passé ce tems-là il se corrompt, & devient noir ou noirâtre, & alors il n'est plus bon. Ce fruit a un petit noyau de la grosseur d'une fève, lequel est couvert d'une petite coquille mince. Ceux qui veulent manger les noyaux ou les noix, les font griller, & alors la petite coquille mince qui enveloppe la noix, se détache. Ils ont le goût de la Chataigne.

Le *Jack* ou *Jaca* ressemble fort au *Durian* soit pour la grosseur ou pour la figure. L'arbre qui porte ce fruit ressemble fort aussi à celui qui produit le *Durian*; & ces deux fruits croissent de la même manière. Ils n'ont rien de différent que le dedans; Car le *Durian* est blanc, & le *Jaca* jaunâtre, & plus plein de noyaux. Le *Durian* est le plus estimé; cependant le *Jaca* est fort-agreable, & les noyaux en sont bons grillés.

Il y a dans cette Isle une infinité d'autres grains, racines, & fruits, & si différens en leur espèce, qu'il faudroit faire un gros volume si l'on vouloit les décrire tous.

Il y a aussi plusieurs sortes d'animaux, tant sauvages que domestiques, comme Chevaux, Bœufs, Vaches, Buffes, Chevres, Sangliers, bêtes sauvages, Singes, Guanos, Lezards, Couleuvres, &c. Je n'y ai jamais vu d'animaux de proie, ni entendu dire qu'il y en eût, comme il y en a en plusieurs autres lieux. Les Sangliers y sont hideux. Ils ont tous de grosses houpes sur les yeux, & il y en a une infinité dans les bois. Ils sont communément maigres, mais de bon goût. Il y a une prodigieuse quantité de bêtes fauves dans les lieux où elles ne sont point inquiétées.

Pour les bêtes venimeuses, il y a des Scorpions qui piquent de la queue, & les cent pieds que les Anglois appellent 40. jambes sont aussi communs aux Indes Occidentales, dans la Jamaïque & ailleurs. Ces cent pieds ont 4. ou 5. pouces de long, & sont aussi gros qu'un tuyau d'Oye, mais plats. Ils sont de couleur rougeâtre ou brune. Leur ventre est blanchâtre &

plein de jambes de chaque côté. Leur piquûre ou morsure est plus douloureuse que celle du Scorpion. Ils se tiennent dans les vieilles maisons, & dans le bois sec. Il y a de diverses sortes de couleuvres, dont quelques-unes sont fort-venimeuses. Il y a une autre bête qui ressemble au *Guano*, tant pour la couleur que pour la figure, à cela près, qu'elle est quatre fois aussi grosse. La langue de cet animal est faite comme un petit Harpon; & a deux petits crochets comme un Hameçon. On dit qu'il est fort venimeux; mais je ne saurois dire comme on l'appelle. J'en ai vu ailleurs qu'à *Mindanao*, comme à l'Île de *Condore* & à *Achin*; & j'ai entendu dire qu'il y en avoit aussi dans la Baye de Bengale.

Les Oiseaux de cette contrée sont des Canards & des poules. Je n'y ai point vu d'autre volaille domestique, ni entendu dire qu'il y en eût. Les Oiseaux sauvages sont des Ramiers, des Perroquets, Peruches, Tourterelles, & quantité de petits Oiseaux. Il y a des Chauve-Souris aussi grosses qu'un Milan.

Il y a plusieurs grands havres, bras de Mer, & diverses Bayes de grande étendue où les vaisseaux peuvent mouiller, & des rivières où peuvent naviger les Canots, *Pros* ou barques; & toutes sont abondantes aussi bien que la Mer voisine en diverses sortes de poissons. Les meilleurs sont la Bonite, le Brochet, le Cavalli, la Breme, le Muge, le dix livres &c. poisson ainsi nommé parce qu'il est ordinairement de ce poids. Il y a aussi quantité de Tortues marines, & de petites Manates ou vaches marines, que les François appellent Lamentins, si je ne me trompe. Mais elles n'y sont pas à beaucoup près si grosses qu'aux Indes Occidentales. La plus grosse que j'y aye vue n'auroit pas pesé plus de 600. livres; Mais la chair & de la Tortue, & du Lamentin est d'une très grande délicatesse.

La chaleur est assez tempérée à *Mindanao* pour être près de la ligne, & principalement sur les côtes de

la Mer. On a d'ordinaire le jour des vents de Mer, & la nuit des vents de terre assez frais. Les vents d'Est commencent à souffler en Octobre, & ne se fixent qu'à la mi-Novembre. Ces vents amènent le beau tems. Les vents d'Ouest commencent à souffler en Mai, & ne se fixent qu'un mois après. Ces vents amènent toujours des pluies, des Grains, & de grosses tempêtes. Ces vents ne soufflent d'abord que faiblement; mais alors viennent les Grains quelquefois un jour, quelquefois deux jours après. Ces Grains sont des pluies accompagnées de tonnerre. Ils viennent d'ordinaire contre le vent, & le font tourner du côté opposé. Ces Grains étant passés, le vent change encore; & le ciel redevient serein & clair; cependant entre les vallées & à côté des montagnes, il s'élève un brouillard épais qui couvre la terre. Les Grains continuent de cette manière une semaine ou davantage: Ensuite ils reviennent plus souvent, & même jusqu'à 2, ou 3. fois par jour avec des coups de vent de la dernière violence & des éclats de tonnerre épouvantables. Ils viennent enfin si promptement, que le vent demeure au point d'où ces Grains viennent, qui est l'Ouest & ne change qu'en Octobre ou Novembre. Les vents d'Ouest s'étant ainsi fixés, le tems devient sombre, & se couvre de nuages noirs, suivis de pluies excessives, & quelquefois mêlées de tonnerres & d'éclairs si affreux, qu'il n'est rien de plus épouvantable. Les vents sont si furieux & si violents, qu'ils déracinent les plus gros arbres, & enlèvent tellement les rivières, que sortant de leurs lits elles inondent les terres basses, & entraînent de gros arbres dans la Mer. Il se passe quelquefois une semaine entière qu'on ne voit ni le soleil ni les étoiles. Le sort de cet orage & de cette inondation est vers la fin de Juillet & d'Aout. Il semble alors que les villes soient bâties dans un grand lac; & l'on ne peut aller qu'en Canot d'une maison à l'autre. L'eau emporte alors toute l'ordure qui est sur le toit des maisons. Tant que cet orage dure le tems est froid & morfon-

dant. Il est plus temperé en Septembre, & les vents ne sont pas si furieux, ni les pluyes si violentes. L'air commence alors à être plus clair & plus agreable. Les matinées sont pourtant encore accompagnées de brouillards épais; & il est 10. ou 11. heures avant que le soleil se montre, sur tout quand il a pleu durant la nuit. Les vents d'Est recommencent à souffler au mois d'Octobre, & ramènent le beau tems jusques en Avril. En voilà assez pour l'état naturel de *Mindanao*.

F I N.

CATALOGUE

des

LIVRES NOUVEAUX

qui se trouvent à Amsterdam

Chez PAUL MARRET.

T Traité de l'amour divin par Jurieu
8. 2. tomes.

Les amours de Gregoire 7e. du Cardinal
de Richelieu, de la Princeſſe de Condé
& de la Marquize d'Urfé 12.

La Nouvelle Taleſtris, Histoire Galante 12.

Les Lettres Provinciales avec le notes de
Wendrock 12. 2. tomes.

La Comteſſe de Mortane, Histoire Galante 12.

Voyage de Campagne 12.

Traité General du Commerce plus ample & plus exact que ceux qui ont paru jusques à present 4^{to}. par Ricard.

La placette, Traité de l'Autorité des ſens 12.

Les Oeuvres de la Chapelle 12. 2. tomes.
Penſées Ingenieufes des Peres de L'Eglise
par le p. Bouhours 12.

Histoire des Templiers par Dupui 12.
Re-

CATALOGUE.

- Recueil de Poëtes Gascons 8. 2. tomes.
 L'honnête homme & le scelerat 12.
 Les Amours de Pfiché & de Cupidon 11.
 Memoires de Chavagnac 12.
 Les Galanteries Angloises 12.
 Les amours de Lifandre & de Caliste.
 Memoires D'Artagnan 12.
 Discours Philosophique sur la Creation
 & l'arrangement du monde 8.
 Le Parfumeur françois, Nouvelle Edition.
 La Maison Reglée, & l'art de diriger la
 Maison d'un Grand Seigneur tant à
 la ville qu'à la Campagne 8. dern. Edition.
 Abregé de L'Histoire Ecclesiastique 8. 2.
 tomes.
 Les Oeuvres de Platon Traduites par Dacier 12. 2. tomes.
 Metamorphose de L'Eglise Romaine 12.
 Eneide de Virgile par Segrais 12. 2.
 tomes.
 Memoire d'Ablancourt sur les affaires de
 Portugal 12.
 De la Generation des Vers dans le Corps
 de l'homme par Andry 12.
 Apologetique de Tertullien 8.

Hom.

CATALOGUE.

- Hommes Illustres de Perrault 8. 2. tomes.
 Melange d'Histoire & de Literature par
 Marville 8. 2. tomes.
 Traité de l'Orthographe 12.
 — des Pierres par Venette 12. fig.
 Pensées de Montagne 12.
 Histoire Poëtique de Gautruche, Nouvelle Edition.
 Oeuvres Posthumes de Meré 12.
 La Placette, Traité du serment 12.
 Verité de la Religion Reformée par Gabilion 12.
 Sentimens Critiques sur les Caracteres de
 de la Bruyere 12.
 Le Telemaque Moderne 2.
 Relation de la Cour de Rome par Nodot 2. tomes 12.
 Le Theatre Italien 12. Edit. 6. tomes avec des figures.
 Le Genie de la Langue françoise 12.
 Histoire de l'Isle de Ceylan par Ribeiro 12.

KSIEGARNIA
ANTYKWARIAT



600,-

E * 108715

7 June
1785.

